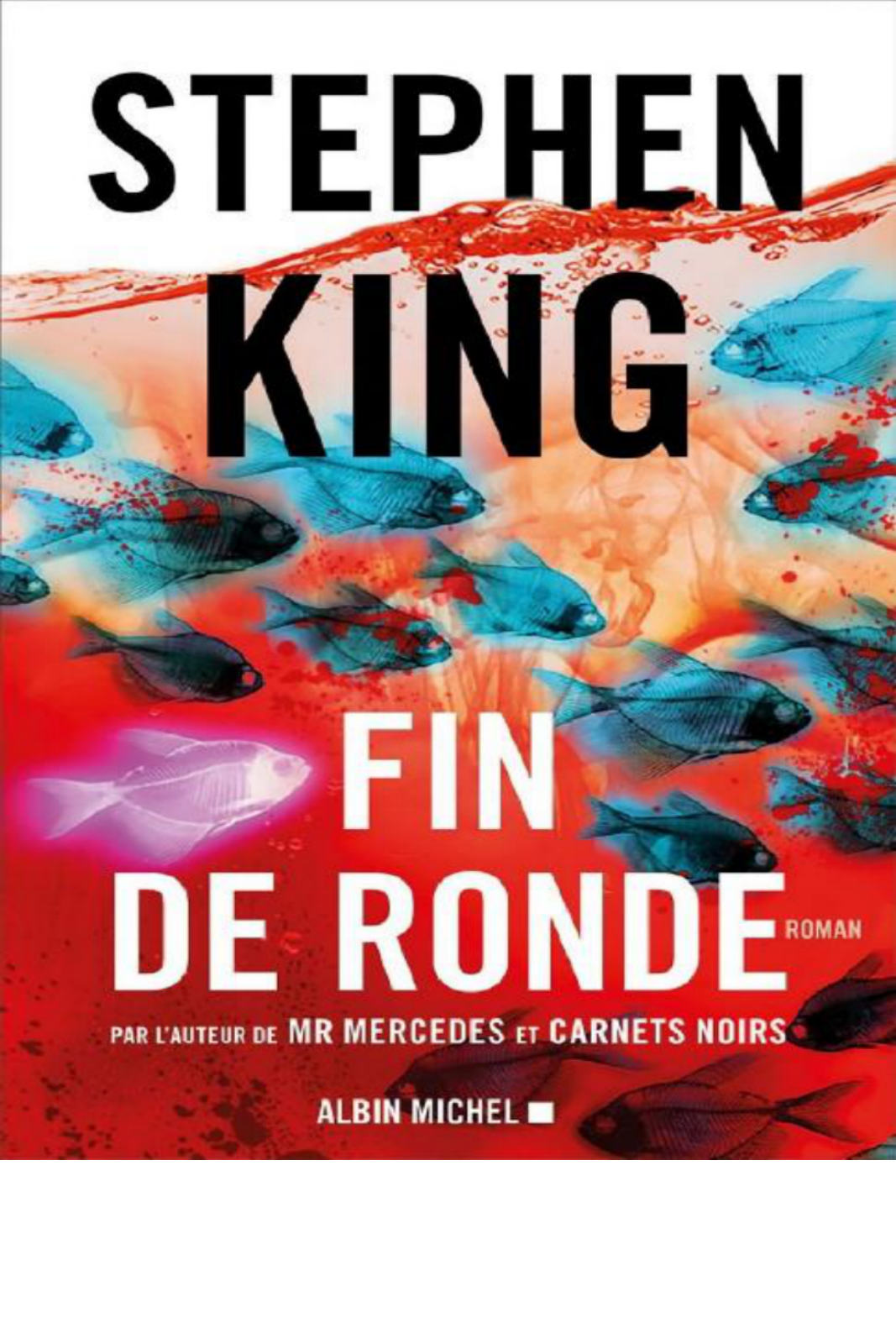


Fin de ronde

Stephen King

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**STEPHEN
KING**

**FIN
DE RONDE** ROMAN

PAR L'AUTEUR DE MR MERCEDES ET CARNETS NOIRS

ALBIN MICHEL ■

© Éditions Albin Michel, 2017
pour la traduction française

Édition originale américaine parue sous le titre :

END OF WATCH

Chez Scribner, Simon & Schuster, Inc. à New York, en 2016

© Stephen King, 2016

Publié avec l'accord de l'auteur

c/o The Lotts Agency.

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-226-42272-9

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Pour Thomas Harris

Get me a gun
Go back into my room
I'm gonna get me a gun
One with a barrel or two
You know I'm better off dead than
Singing these suicide blues.

*Cross Canadian Ragweed*¹

*(Retourner dans ma piaule
Me chercher un flingue
Je vais me chercher un flingue
Avec un canon ou deux
Tu sais je vaudrais mieux mort
Qu'à chanter ces blues de suicide.)*

¹.

Groupe de rock américain. Chanson *Suicide Blues*.

10 AVRIL 2009

MARTINE STOVER

C'est toujours avant l'aube qu'il fait le plus noir.

Ce vieux poncif traversa l'esprit de Rob Martin alors que l'ambulance qu'il conduisait remontait lentement Marlborough Street vers leur base, la caserne de pompiers n° 3. Selon lui, celui qui avait trouvé ça avait vraiment mis le doigt sur quelque chose, parce que ce matin, il faisait plus noir que dans le trou du cul d'une marmotte. Et l'aube n'était pas loin.

Pas que le jour promettrait grand-chose quand il finirait par se lever : appelez ça l'aube avec une gueule de bois. Le brouillard était épais et apportait l'odeur du Grand Lac pas si Grand que ça. Histoire de compléter le tableau, une petite bruine froide avait commencé à tomber. Rob tourna la molette des essuie-glaces de position intermittente à lente. Au-devant, deux arches jaunes reconnaissables entre mille surgirent de la purée de pois.

« Les Mamelles Dorées de l'Amérique ! » s'exclama Jason Rapsis depuis la place du mort.

Rob avait travaillé avec un nombre incalculable d'ambulanciers au cours de ses quinze années dans les secours, et Jace Rapsis était le meilleur : de bonne compagnie quand il ne se passait rien, imperturbable et hyper compétent quand tout arrivait d'un coup.

« Nous ne connaissons plus la faim ! Dieu bénisse le capitalisme ! Arrête-toi, arrête-toi !

– T'es sûr ? demanda Rob. Après la leçon qu'on vient de recevoir sur les effets de cette merde ? »

Ils revenaient d'un de ces manoirs de Sugar Heights où un homme du nom de Harris Galen, se plaignant de douleurs abdominales aiguës, avait appelé le 911. Ils l'avaient trouvé étendu sur le canapé dans ce que les gens riches appelaient sans doute « le grand salon » : baleine

échouée en pyjama de soie bleue. Sa femme planait au-dessus de lui, convaincue qu'il allait casser sa pipe d'un moment à l'autre.

« McDo ! McDo ! » scandait Jason.

Il sautillait sur son siège comme un gosse. Il n'avait plus rien du secouriste compétent et sérieux qui avait pris les signes vitaux de M. Galen (Rob le secondant, sac de premiers secours en main avec son matériel d'intubation et ses solutions injectables pour arrêts cardiaques). Avec ses cheveux blonds lui tombant dans les yeux, Jason avait l'air d'un ado attardé de quatorze ans.

« Arrête-toi, j'ai dit ! »

Rob s'engagea sur le parking. Il se ferait bien un petit sandwich du matin lui aussi, et peut-être une de ces croquettes aux pommes de terre qui ressemblaient à des langues de bison rôties.

Il y avait une petite file de voitures au *drive-in*. Rob se glissa en bout de queue.

« Et puis, c'est pas comme si ce type avait eu une vraie crise cardiaque, dit Jason. Overdose de bouffe mexicaine, c'est tout. Il a refusé qu'on l'emmène à l'hôpital, pas vrai ? »

Vrai. Après quelques rots tonitruants et un coup de trombone depuis les parties basses qui avaient fait fuir sa chic femme anorexique vers la cuisine, M. Galen s'était assis, avait affirmé qu'il se sentait beaucoup mieux et leur avait dit que non, il ne pensait pas avoir besoin qu'on le transporte au Kinner Memorial. Rob et Jason ne le pensaient pas non plus, pas après l'avoir écouté énumérer tout ce qu'il avait englouti au Tijuana Rose la veille au soir. Son pouls était fort – l'avait probablement toujours été – même si sa tension laissait un peu à désirer, et il était stable. Le défibrillateur automatique externe n'était jamais sorti de son sac de toile.

« Je veux deux McMuffin Œuf et deux röstis, annonça Jason. Et un café noir. Non, attends, prends-moi plutôt trois röstis. »

Rob pensait toujours à Galen.

« C'était une indigestion aujourd'hui mais la prochaine fois ce sera du sérieux. Infarctus foudroyant. Il pesait combien, tu crois ? Cent trente ? Cent soixante ?

– Au moins cent cinquante, répondit Jason. Et arrête d'essayer de gâcher mon petit-déj'. »

Rob tendit le bras en direction des Arches Dorées qui perçaient à travers la brume due à la présence du lac.

« Cet endroit et toutes les baraques à graisse du même genre représentent la moitié de ce qui va mal en Amérique. En tant que professionnel de santé, je suis sûr que t'es au courant de ça. Ce que tu viens de commander ? C'est neuf cents calories direct, mec. Ajoute de la saucisse dans ton McMuffin et t'es pas loin des mille trois cents calories.

– Et toi, docteur Santé, tu prends quoi ?

– Muffin Saucisse. Peut-être deux. »

Jason lui tapa sur l'épaule.

« Ça, ça me plaît ! »

La file avançait. Ils étaient à deux voitures de la fenêtre de commande quand l'ordinateur de bord se mit à brailler. Les répartiteurs étaient généralement calmes et pleins de sang-froid mais celle-ci parlait comme une chroniqueuse de radio ayant descendu trop de Red Bull.

« Appel à tous les véhicules, ambulances et pompiers, on a une SMV ! Je répète, SMV ! Ceci est un appel de haute priorité à tous les véhicules, ambulances et pompiers ! »

SMV : abréviation pour situation à multiples victimes. Rob et Jason se regardèrent. Accident d'avion, accident de train, explosion, ou bien attaque terroriste. C'était forcément l'un des quatre.

« Localisation : City Center sur Marlborough Street. Je répète, City Center sur Marlborough. SMV, nombreux morts probables. Soyez prudents. »

L'estomac de Rob Martin se noua. On ne leur disait jamais d'être prudents quand ils partaient sur les lieux d'un accident de grande ampleur ou d'une explosion de gaz. Ce qui laissait supposer une attaque terroriste, et il se pouvait qu'elle soit toujours en cours.

La régulatrice répétait sa tirade. Jason enclencha sirène et gyrophares pendant que Rob braquait le volant et engageait son Freightliner dans la voie de contournement du restaurant, accrochant dans la manœuvre le pare-chocs de la voiture arrêtée devant eux. Ils n'étaient qu'à neuf blocs du City Center, mais si al-Qaida mitraillait encore l'endroit à la Kalachnikov, la seule chose qu'ils auraient pour riposter serait leur fidèle défibrillateur.

Jason attrapa le micro.

« Reçu, ici ambulance 23, caserne 3, arrivée prévue dans six minutes. »

Des sirènes retentissaient dans d'autres parties de la ville mais, au son, Rob devinait que c'était eux les plus proches des lieux. Une lueur de plomb avait commencé à saturer l'air et, alors qu'ils quittaient le McDonald's et enfilait Marlborough Street, une voiture grise se matérialisa hors du brouillard gris : une grosse berline au capot enfoncé et à la calandre salement rouillée. Un court instant, ses feux HD, en position pleins phares, furent dirigés droit sur eux. Rob appuya sur le double klaxon pneumatique et fit une embardée. La voiture – ça ressemblait à une Mercedes, mais il n'aurait pu l'affirmer – se rabattit sur sa voie et ne fut bientôt plus qu'une paire de feux arrière disparaissant dans le brouillard.

« Bon Dieu, c'était moins une, dit Jason. J'imagine que t'as pas eu le temps de relever la plaque ?

– Non. » Le cœur de Rob cognait si fort qu'il le sentait battre dans sa gorge. « J'étais occupé à sauver notre peau. Dis donc, comment il peut y avoir de multiples victimes au City Center ? Dieu n'est même pas encore levé. Ça doit être fermé, là-bas.

– Un accident de bus, peut-être.

– Je pense pas. Ils commencent pas à rouler avant six heures. »

Des sirènes. Des sirènes partout se mettant à converger comme les bips sur un écran radar. Une voiture de police les doubla à toute allure, mais à ce que Rob pouvait constater, leur véhicule avançait toujours les autres ambulances et camions de pompiers.

Ce qui nous laisse une chance d'être les premiers à se faire canarder ou exploser par un Arabe fou furieux en train de gueuler Allahou akbar, pensa-t-il. Sympa.

Mais le boulot c'est le boulot, alors il fonça dans la côte abrupte menant aux principaux bâtiments administratifs de la ville et à l'Auditorium moche comme un cul où il allait voter avant de déménager en banlieue.

« Freine ! hurla Jason. Putain, Robbie, FREINE ! »

Sortant du brouillard, des dizaines et des dizaines de gens arrivaient dans leur direction, quelques-uns sprintant de manière presque incontrôlée à cause de la pente. Certains hurlaient. Un type tomba, roula, se releva et poursuivit sa course, le pan de sa chemise déchirée claquait sous sa veste. Rob aperçut une femme aux collants déchiquetés, les tibias en sang, avec une seule chaussure. Il freina en catastrophe, le nez de l'ambulance plongeant vers l'avant, du matériel

médical non sécurisé volant en tous sens. Médicaments, flacons à perfusion, paquets d'aiguilles sortis d'un placard non verrouillé – une violation du protocole – se transformaient en projectiles. Le brancard dont ils n'avaient pas eu à se servir pour M. Galen rebondit contre la paroi du véhicule. Un stéthoscope trouva l'ouverture, vint frapper le pare-brise et retomba sur la console centrale.

« Ralentis, dit Jason. Te précipite pas, OK ? N'aggravons pas les choses. »

Rob appuya doucement sur l'accélérateur et réattaqua la montée, roulant maintenant au pas. Les gens continuaient d'affluer, par centaines aurait-on dit, certains en sang, la plupart ne présentant pas de blessures visibles, tous terrifiés. Jason abaissa la vitre côté passager et se pencha au-dehors.

« Qu'est-ce qui se passe ? Quelqu'un peut me dire ce qui se passe ! »

Un homme s'arrêta, rouge et haletant.

« Une voiture. Elle est passée sur la foule comme une tondeuse à gazon. Le putain de taré m'a manqué de peu. Je sais pas combien il en a fauché. On était tous parqués comme des cochons à cause des poteaux qu'ils ont installés pour que les gens restent en file. Il l'a fait exprès et ils sont tous étalés là-haut comme... oh Seigneur, comme des poupées remplies de sang. J'ai vu au moins quatre morts. Y en a forcément plus. »

Le type commença à repartir, d'un pas lourd maintenant que l'adrénaline était retombée. Jason détacha sa ceinture et se pencha à la fenêtre pour le rappeler.

« Vous avez vu de quelle couleur elle était ? La voiture qui a fait ça ? »

L'homme se retourna, pâle et hagard.

« Grise. Une grosse bagnole grise. »

Jason se rassit et regarda Rob. Pas besoin de mots pour se comprendre : c'était la voiture qu'ils avaient évitée de justesse en quittant le McDo. Et c'était pas de la rouille sur son museau, en fin de compte.

« Avance, Robbie. On s'occupera du bordel à l'arrière plus tard. Conduis-nous au bal et essaye de renverser personne, OK ?

– Ouais. »

Quand Rob atteignit enfin le parking, la panique refluit. Des gens quittaient les lieux en marchant ; d'autres essayaient d'aider ceux que

la voiture grise avait percutés ; quelques-uns – le quota de connards présent dans toutes les foules – prenaient des photos ou des vidéos avec leurs téléphones. Espérant faire le buzz sur YouTube, pensa Rob. Des poteaux chromés, traînant après eux des rubans jaunes NE PAS FRANCHIR, étaient couchés sur le bitume.

La voiture de police qui les avait doublés était garée le long du bâtiment, près d'un sac de couchage d'où dépassait une main blanche et fine. Un homme était étalé de tout son long en travers du sac qui gisait au milieu d'une flaque de sang grandissante. Le flic fit signe à l'ambulance d'approcher, son bras semblant tressauter dans l'éclat bleu stroboscopique de la barre lumineuse sur le toit de sa voiture de patrouille.

Rob se saisit du terminal de données mobile et sortit pendant que Jason courait à l'arrière de l'ambulance. Il réapparut avec son sac de premiers secours et le défibrillateur externe. Le jour continuait de se lever et Rob put lire la banderole claquant au-dessus des portes de l'Auditorium : **1 000 EMPLOIS ASSURÉS ! Toujours aux côtés de nos concitoyens ! – VOTRE MAIRE RALPH KINSLER.**

OK, voilà qui expliquait pourquoi il y avait autant de monde, et si tôt le matin. Un forum de l'emploi. Les temps étaient durs partout depuis que l'économie avait fait son propre infarctus foudroyant l'an passé, mais ils l'étaient tout particulièrement dans cette petite ville au bord du lac où l'hémorragie d'emplois avait commencé avant même le début du vingt et unième siècle.

Rob et Jason se précipitèrent vers le sac de couchage mais le policier secoua la tête. Il avait le teint blême.

« Ce gars-là est mort. Les deux dans le sac aussi. Sa femme et son bébé, je suppose. Il a dû essayer de les protéger. » Il émit un son bref et guttural – quelque chose entre le rot et le haut-le-cœur –, plaqua sa main sur sa bouche puis la retira et montra du doigt. « Cette dame, là, est peut-être encore en vie. »

La dame en question était renversée sur le dos, ses jambes tordues formant avec son torse un angle qui suggérait un traumatisme grave. L'entrejambe de son élégant pantalon beige était assombri par l'urine. Son visage – ce qu'il en restait – était couvert de cambouis. Une partie de son nez ainsi que presque toute sa lèvre supérieure avaient été arrachées. Ses dents joliment recouvertes de facettes étaient dénudées dans un rictus inconscient. Son manteau et le haut de son pull à col

roulé avaient aussi été arrachés. De larges ecchymoses foncées s'épanouissaient sur son cou et son épaule.

Cette putain de bagnole lui a carrément roulé dessus, pensa Rob. L'a écrasée comme un tamia. Jason et lui s'agenouillèrent près d'elle en faisant claquer leurs gants bleus. Son sac à main gisait non loin de là, abîmé par une trace de pneu. Rob le ramassa et le lança à l'arrière de l'ambulance, pensant que l'empreinte du pneu pourrait se révéler utile pour l'enquête. Et bien sûr, la femme voudrait le récupérer.

Si elle survivait, bien entendu.

« Elle ne respire plus mais j'ai son pouls, dit Jason. Faible et fuyant. Déchire-moi ce pull. »

Rob s'exécuta et la moitié du soutien-gorge, bretelles en lambeaux, vint avec. Il tira le reste vers le bas pour dégager le buste puis commença les compressions thoraciques pendant que Jason pratiquait une intubation.

« Elle va s'en sortir ? demanda le flic.

– Je sais pas, répondit Rob. On s'en occupe. Faites ce que vous avez à faire. Si d'autres véhicules de secours déboulent en trombe comme on a failli le faire, quelqu'un va se faire tuer.

– Bon sang, il y a des gens blessés couchés partout. On dirait un champ de bataille.

– Aidez ceux que vous pouvez.

– Elle respire, dit Jason. On y va, Robbie, on a une vie à sauver, là. Attrape le TDM et préviens Kiner qu'on leur amène une possible fracture des cervicales, traumatisme médullaire, blessures internes et faciales, Dieu sait quoi encore. État critique. Je te donnerai ses signes vitaux. »

Rob passa l'appel pendant que Jason continuait de presser l'insufflateur. Les urgences de Kiner répondirent aussitôt, la voix à l'autre bout du fil calme et claire. Kiner était un centre de traumatologie de niveau 1 – ce qu'on appelait parfois la Classe Présidentielle – paré pour ce genre d'éventualité. Ils s'y entraînaient cinq fois par an.

Une fois l'appel passé, il mesura le niveau de l'oxygène (bas, comme il s'y attendait) puis sortit le collier cervical et le plan dur orange de l'ambulance. D'autres véhicules de secours arrivaient sur les lieux, à présent. Le brouillard quant à lui avait commencé à se lever, exposant clairement l'ampleur du désastre.

Tout ça avec une seule voiture, pensa Rob. Qui pourrait le croire ?

« OK, dit Jason. Son état n'est peut-être pas stabilisé, mais c'est le mieux qu'on puisse faire. On l'embarque. »

Prenant bien soin de garder le plan dur parfaitement horizontal, ils l'installèrent sur le brancard de l'ambulance et l'attachèrent. Avec son visage livide et défiguré encadré par le collier cervical, elle ressemblait à une victime féminine rituelle dans un film d'horreur... sauf que ces femmes étaient toujours jeunes et nubiles alors que celle-ci devait avoir dans les quarante, cinquante ans. Trop âgée pour la chasse au boulot, on aurait pu croire, et Rob n'avait qu'à la regarder pour savoir qu'elle ne rechercherait plus jamais d'emploi. Ni ne remarquerait. Avec une chance fantastique, elle échapperait peut-être à la tétraplégie – en supposant qu'elle survive à tout ça –, mais Rob avait dans l'idée que la partie inférieure de son corps était morte.

Jason s'agenouilla, plaça un masque en plastique transparent sur sa bouche et son nez et ouvrit la bouteille d'oxygène en bout de brancard. Le masque s'embua : bon signe.

« Ensuite ? demanda Rob.

– Trouve une ampoule d'adrénaline dans tout le bordel qui a valdingué, ou prends-en une dans mon sac. J'avais réussi à avoir un bon pouls, mais il est en train de faiblir à nouveau. Ensuite démarre. Avec toutes ces blessures, c'est un miracle qu'elle soit encore en vie. »

Rob trouva une ampoule d'adrénaline sous une boîte de bandages renversée et la passa à Jason. Puis il claqua les portières arrière, courut au volant et démarra. Premiers sur les lieux d'une catastrophe signifiait premiers à l'hôpital. Ce qui augmenterait un tout petit peu les maigres chances de survie de cette dame. C'était malgré tout un trajet de quinze minutes, même avec le trafic fluide du matin, et il s'attendait à ce qu'elle soit morte avant leur arrivée à l'hôpital Ralph M. Kiner Memorial. Étant donné la gravité de ses blessures, c'était peut-être la meilleure issue.

Mais elle ne l'était pas.

À trois heures cette après-midi-là, soit bien après la fin de leur service, Rob et Jason, trop tendus pour même penser à rentrer chez eux, étaient encore dans la salle d'attente de la caserne 3, à regarder ESPN sans le son. Ils avaient fait huit allers-retours en tout, mais c'était cette femme qui avait été le pire.

« Elle s'appelle Martine Stover, finit par dire Jason. Elle est encore au bloc opératoire. J'ai appelé pendant que t'étais aux toilettes.

– Tu sais si elle va s'en sortir ?

– Non, mais ils lâchent pas l'affaire et c'est bon signe. Je suis sûr qu'elle cherchait un poste d'assistante de direction. J'ai fouillé dans son sac pour trouver une pièce d'identité – j'ai eu son groupe sanguin sur son permis de conduire – et je suis tombé sur tout un tas de références. Elle avait l'air bonne dans son domaine. Son dernier poste était à la Bank of America. Licenciement économique.

– Et si elle vit ? T'en penses quoi ? Juste les jambes ? »

Jason fixait la télé où des joueurs de basket se démenaient sur le terrain et resta silencieux un long moment. Puis :

« Si elle vit, elle sera tétraplégique.

– T'en es sûr ?

– À quatre-vingt-quinze pour cent. »

Une publicité pour de la bière apparut à l'écran. Des jeunes gens dansaient comme des fous dans un bar. Tout le monde s'amusait. Pour Martine Stover, finie la rigolade. Rob essaya d'imaginer ce qu'elle devrait endurer si elle s'en tirait. Passer le restant de ses jours dans un fauteuil électrique qu'elle déplacerait en soufflant dans un tube. Être nourrie de bouillies insipides ou par intraveineuses. Respiration assistée. Colostomie. La vie dans la quatrième dimension médicale.

« Christopher Reeve y est plutôt bien arrivé, reprit Jason comme s'il lisait dans ses pensées. Bon mental. Bon exemple. Il a gardé la tête haute. Je crois même qu'il a réalisé un film.

– Un peu qu'il a gardé la tête haute, dit Rob. Grâce à un collier cervical qu'il a jamais pu enlever. Et il est mort.

– Elle s'était mise sur son trente et un, dit Jason. Pantalon chic, pull de marque, chouette manteau. Elle essayait de reprendre sa vie en main. Et puis un *connard* se ramène et détruit tout.

– Ils l'ont eu ?

– Aux dernières nouvelles, non. Quand ils le choperont, j'espère qu'ils le pendront par les couilles. »

La nuit suivante, alors qu'ils conduisaient une victime d'AVC au Kiner Memorial, les deux coéquipiers allèrent s'enquérir de Martine Stover. Elle était en soins intensifs et présentait des signes d'augmentation de l'activité cérébrale qui indiquent une reprise de

conscience imminente. Quand elle émergerait, quelqu'un devrait lui annoncer la mauvaise nouvelle : paralysie du torse et des quatre membres.

Rob Martin était content que ça ne soit pas à lui de le faire.

Et l'homme que la presse appelait le Tueur à la Mercedes courait toujours.

Z

JANVIER 2016

Un carreau se brise dans la poche de pantalon de Bill Hodges. Un bris de verre suivi d'un chœur de garçons claironnant : « *Et c'est un HOME RUN¹ !* »

Hodges grimace et bondit de son siège. Le Dr Stamos est membre d'une cabale très prisée de quatre médecins et, ce lundi matin, la salle d'attente est pleine. Tout le monde se tourne vers Hodges. Il se sent rougir.

« Désolé, dit-il à la salle. C'est un texto.

– Et un texto très bruyant », fait remarquer une vieille dame aux cheveux blancs clairsemés avec des bajoues de beagle.

Hodges se sent comme un petit garçon devant elle, or il approche les soixante-quinze ans. Cela dit, elle s'y connaît en matière de convenances technologiques.

« Vous devriez baisser le volume dans des endroits publics comme celui-ci, ou mettre votre téléphone en silencieux.

– Vous avez raison, absolument. »

La vieille dame retourne à son livre de poche (*Cinquante nuances de Grey*, et, à en juger par l'aspect usé du machin, elle n'en est pas à sa première lecture). Hodges extirpe son iPhone de sa poche. Le message est de Pete Huntley, son ancien coéquipier du temps où il était flic. Pete s'apprête désormais à tirer sa révérence lui aussi, difficile à croire mais vrai. Fin de ronde, ils appellent ça, mais Hodges lui-même s'est découvert incapable de cesser de monter la garde. Il dirige maintenant une petite agence de deux employés appelée Finders Keepers². Il se qualifie lui-même de dépisteur car il y a quelques années de cela, il s'est attiré de légers ennuis qui lui interdisent d'obtenir sa licence de détective privé. Dans cette ville, il te faut une caution. Mais il est bel et bien détective privé, du moins une partie du temps.

Kermit, appelle-moi. ASAP. Important.

Kermit est le premier prénom de Hodges mais il se fait souvent

appeler par le deuxième : ça limite les blagues de grenouille au minimum. Cependant, Pete prend un malin plaisir à l'appeler Kermit, comme la marionnette. Trouve ça hilarant.

Hodges envisage de remettre le téléphone dans sa poche (après l'avoir mis en mode silencieux, s'il arrive à trouver son chemin jusqu'à la commande NE PAS DÉRANGER). Il va être appelé dans le bureau du Dr Stamos d'une minute à l'autre et il veut en avoir fini le plus vite possible avec cette entrevue. Comme la plupart des vieux gars qu'il connaît, il n'aime pas aller chez le médecin. Il a toujours peur qu'on lui diagnostique non pas quelque chose de grave, mais quelque chose de *très* grave. De plus, c'est pas comme s'il ne savait pas de quoi son ancien associé veut lui parler : la grosse fête de départ à la retraite de Pete le mois prochain. Ça se fera au Raintree Inn, du côté de l'aéroport. Même endroit que pour Hodges, mais cette fois, il a l'intention de boire beaucoup moins. Peut-être même pas du tout. Il avait des problèmes de boisson quand il était dans la police, c'est en partie pourquoi son mariage avait capoté, mais aujourd'hui il semble avoir perdu son goût pour l'alcool. C'est un soulagement. Une fois, il avait lu un livre de science-fiction intitulé *The Moon Is a Harsh Mistress*³. Il ne sait pas pour la lune mais il est prêt à témoigner devant la cour que le whisky est bien une maîtresse sans pitié, et il est fabriqué ici sur terre.

Il réfléchit, envisage de lui envoyer un texto, puis rejette l'idée et se lève. Les vieilles habitudes ont la vie dure.

À en croire son badge, la femme derrière le bureau de la réception s'appelle Marlee. On lui donnerait dix-sept ans et elle lui adresse un sourire éclatant de pom-pom girl.

« Il est à vous dans un instant, monsieur Hodges, c'est promis. On est juste un tantinet en retard. C'est lundi, vous savez.

– Lundi, lundi, peut pas faire confiance au lundi⁴. »

Marlee a l'air perdu.

« Je sors juste une minute. J'ai un appel à passer.

– Entendu, répond Marlee. Restez devant la porte. Je vous ferai un grand signe si vous êtes encore dehors quand c'est à vous.

– Ça marche. » En chemin vers la porte, Hodges s'arrête près de la vieille dame. « Bon livre ? »

Elle lève les yeux.

« Non, mais c'est très vigoureux.

– À ce qu'il paraît. Vous avez vu le film ? »

Elle le dévisage, surprise et intéressée.

« Il y a un *film* ?

– Oui. Vous devriez le voir. »

Pas que Hodges l'ait vu, même si Holly Gibney – jadis son assistante, à présent son associée –, fan enragée de cinéma depuis son enfance difficile, a essayé de l'y traîner. Deux fois. C'est Holly qui a mis la sonnerie verre brisé/*home run* sur son téléphone. Elle trouvait ça amusant. Hodges aussi... au début. Maintenant il trouve ça carrément chiant. Il ira voir sur Internet comment la changer. Il sait maintenant qu'on peut tout trouver sur Internet. Des trucs utiles. Des trucs intéressants. Des trucs drôles.

Et des trucs plus qu'horribles.

1.

Coup de circuit, au baseball.

2.

Littéralement : « Qui trouve garde ». Cf. *Carnets noirs*, deuxième tome de la trilogie Hodges.

3.

Littéralement : *La lune est une maîtresse sans pitié* (*Révolte sur la lune*, roman de Robert A. Heinlein).

4.

Référence à la chanson *Monday, Monday* de The Mamas and the Papas.

Le portable de Pete sonne deux fois, et son ancien coéquipier répond :

« Ici Huntley. »

Hodges enchaîne :

« Écoute-moi bien parce que tu pourrais être interrogé là-dessus plus tard. Oui, je viendrai à ta fête. Oui, je ferai quelques remarques après le repas, drôles mais pas grasses, et je porterai le premier toast. Oui, je sais, ton ex et ta copine actuelle seront toutes les deux là, mais non, à ma connaissance personne n'a engagé de strip-teaseuse. Et si quelqu'un l'a fait, c'est probablement Hal Corley, qui est un sombre idiot, et faudra que tu t'adresses à lui... »

– Bill, arrête. C'est pas à propos de la fête. »

Hodges se tait aussitôt. Et pas seulement à cause du brouhaha derrière Pete : des voix de policiers, il le sait, même s'il ne sait pas ce qu'elles disent. Ce qui le stoppe net, c'est que Pete l'a appelé Bill, et ça, ça veut dire qu'il déconne pas. Les pensées de Hodges filent d'abord vers Corinne, son ex-femme, puis vers sa fille Alison, qui vit à San Francisco, et enfin vers Holly. Seigneur, s'il est arrivé quelque chose à Holly....

« C'est à propos de quoi, Pete ? »

– Je suis sur les lieux de ce qui a tout l'air d'un meurtre-suicide. J'aimerais que tu viennes jeter un œil. Amène ton acolyte avec toi, si elle est disponible et disposée. Désolé de te dire ça, mais je pense qu'elle est un tout petit peu plus futée que toi. »

Ouf, aucun des siens. Les abdominaux de Hodges, contractés comme pour encaisser un coup, se relâchent. Mais la douleur constante qui l'a poussé à aller consulter le Dr Stamos est toujours là.

« Bien sûr qu'elle est plus futée que moi. Elle est plus jeune. Après soixante ans, tu commences à perdre des neurones par millions, un phénomène que tu pourras constater par toi-même d'ici deux ans.

Pourquoi t'as besoin d'un vieux cheval de retour comme moi sur une scène de crime ?

– Parce que c'est probablement ma dernière enquête, parce que ça va faire la une des journaux, et parce que – t'emballes pas – oui, j'attache de l'importance à ton opinion. À celle de Gibney aussi. Et étrangement, vous avez tous les deux un lien avec l'affaire. C'est probablement une coïncidence mais j'en suis pas certain.

– Quel genre de lien ?

– Est-ce que le nom de Martine Stover te dit quelque chose ? »

Pendant un instant, non, puis ça fait tilt. Par un matin brumeux de 2009, au City Center du centre-ville, un malade mental du nom de Brady Hartsfield avait foncé dans une foule de demandeurs d'emploi au volant d'une Mercedes volée. Faisant huit morts et quinze blessés graves. Au cours de leur enquête, les inspecteurs K. William Hodges et Peter Huntley avaient interrogé un grand nombre de personnes présentes sur les lieux du drame, y compris les blessés qui avaient survécu. C'était avec Martine Stover qu'il avait été le plus difficile de parler, et pas seulement parce que son visage défiguré la rendait quasi impossible à comprendre de quiconque sauf de sa mère. Stover était paralysée à partir des épaules. Plus tard, Hartsfield avait écrit une lettre anonyme à Hodges. Il y qualifiait Stover de « juste une tête sur un piquet ». Ce qui rendait l'horrible plaisanterie particulièrement cruelle, c'était son noyau radioactif de vérité.

« J'ai du mal à imaginer une tétraplégique assassiner quelqu'un... sauf peut-être dans un épisode d'*Esprits criminels*. Je suppose donc que...

– C'est la mère, ouais. Elle a d'abord tué Stover avant de se tuer. Tu viens ? »

Hodges n'hésite pas une seule seconde.

« J'arrive. Je récupère Holly en chemin. C'est quoi l'adresse ?

– 1601 Hilltop Court. À Ridgedale. »

Ridgedale est une banlieue pavillonnaire située au nord de la ville, pas aussi aisée que Sugar Heights mais pas trop mal non plus.

« Je peux être là dans quarante minutes, en supposant que Holly soit au bureau. »

Elle y sera. Elle est presque toujours assise à sa table dès huit heures le matin, parfois même sept, et capable de rester jusqu'à ce que Hodges lui crie de rentrer chez elle, de se préparer à dîner et de

regarder un film sur son ordi. C'est principalement grâce à Holly Gibney que Finders Keepers est dans le vert. C'est une reine de l'organisation, une magicienne de l'informatique et ce boulot, c'est toute sa vie. Plus Hodges et les Robinson, bien sûr. En particulier Jerome et Barbara. Et le jour où la maman de Jerome et Barbie l'avait nommée membre honoraire de la famille Robinson, Holly avait rayonné comme le soleil par une après-midi d'été. C'est une chose qu'elle fait plus souvent à présent, mais pas encore assez au goût de Hodges.

« C'est parfait, Kerm. Merci.

– Est-ce que les corps ont été transportés ?

– En route pour la morgue au moment où je te parle, mais Izzy a tous les clichés sur son iPad. »

Il parle d'Isabelle Jaynes, sa coéquipière depuis que Hodges a pris sa retraite.

« OK. Je te rapporte un éclair.

– Y a déjà toute une boulangerie, ici. T'es où, d'ailleurs ?

– Nulle part d'important. J'arrive le plus vite possible. »

Hodges raccroche et se dépêche de longer le couloir jusqu'à l'ascenseur.

Le patient de huit heures quarante-cinq du Dr Stamos ressort enfin de la salle de consultation du fond. Le rendez-vous de M. Hodges était à neuf heures et il est neuf heures trente. Le pauvre homme a probablement hâte d'en avoir fini avec tout ça et de continuer le reste de sa journée. Marlee regarde vers le couloir et voit Hodges parler au téléphone.

Elle se lève et jette un coup d'œil dans le cabinet du Dr Stamos. Il est assis à son bureau avec un dossier ouvert devant lui. **KERMIT WILLIAM HODGES** est imprimé sur l'onglet. Le médecin est en train d'étudier quelque chose dans le dossier tout en se massant les tempes, comme pour soulager une migraine.

« Docteur ? Est-ce que je fais entrer M. Hodges ? »

Il lève la tête, surpris, puis regarde l'heure à sa petite pendule de bureau.

« Mon Dieu, oui. C'est terrible, les lundis, hein ? »

– Peut pas faire confiance aux lundis », dit-elle.

Puis elle se détourne pour partir.

« J'adore mon métier mais je déteste cette partie », dit Stamos.

C'est au tour de Marlee d'être surprise. Elle se retourne pour lui faire face.

« Peu importe. Je me parlais à moi-même. Faites-le entrer. Qu'on en finisse. »

Marlee tourne la tête juste à temps pour voir la porte de l'ascenseur se refermer tout au bout du couloir.

Hodges téléphone à Holly du parking couvert jouxtant le centre médical et, quand il arrive au Turner Building dans le bas de Marlborough Street, où est situé leur bureau, elle l'attend dehors, sa sacoche plantée entre ses confortables chaussures plates. Holly Gibney : bientôt la cinquantaine, plutôt grande et mince, cheveux bruns d'ordinaire tirés en un chignon serré à l'arrière de la tête, emmitouflée ce matin dans une parka North Face volumineuse, capuche relevée encadrant son petit visage. Visage quelconque au premier regard, pense Hodges. Jusqu'à ce que vous voyiez ses yeux, beaux et pleins d'intelligence. Mais vous risquiez de ne pas les voir pendant longtemps car Holly Gibney évite le contact visuel.

Hodges glisse sa Prius le long du trottoir et Holly saute en voiture, retirant ses gants et approchant ses mains des bouches d'air chaud côté passager.

« T'en as mis du temps.

– Quinze minutes. J'étais à l'autre bout de la ville. Je me suis tapé tous les feux rouges.

– *Dix-huit* minutes, corrige-t-elle alors que Hodges redémarre. Parce que tu as roulé trop vite, ce qui est contre-productif. Si tu gardes une vitesse d'exactement trente kilomètres-heures, tu peux avoir pratiquement tous les feux verts. Ils sont minutés. Je te l'ai déjà dit. Maintenant raconte-moi ton rendez-vous chez le médecin. Tu as eu tes examens avec mention ? »

Hodges réfléchit aux possibilités qui s'offrent à lui, seulement deux, en réalité : dire la vérité ou improviser. C'était Holly qui l'avait tanné pour qu'il aille consulter à cause de ses problèmes d'estomac. Une simple gêne au début, de la douleur maintenant. Holly a beau avoir des troubles de la personnalité, elle sait très bien arriver à ses fins. Comme un chien avec un os, se dit parfois Hodges.

« Les résultats ne sont pas encore arrivés. »

Ce qui n'est pas tout à fait un mensonge, se dit-il, parce qu'ils ne sont pas encore arrivés jusqu'à *moi*.

Holly le regarde d'un air sceptique alors qu'il débouche sur le périphérique. Hodges déteste quand elle le regarde comme ça.

« Je m'en occupe, dit-il. Fais-moi confiance.

– Je te fais confiance, dit-elle. Je te fais confiance, Bill. »

Ce qui le fait se sentir encore plus morveux.

Elle se penche en avant, ouvre sa sacoche et en sort son iPad.

« J'ai fait quelques recherches en t'attendant. Tu veux que je te dise ?

– Vas-y, balance.

– Martine Stover avait cinquante ans quand Brady l'a estropiée, ce qui fait qu'elle a cinquante-six ans aujourd'hui. Elle pourrait en avoir cinquante-sept mais comme on est seulement en janvier, je me dis que c'est très peu probable, pas toi ?

– Il y a peu de chances, en effet.

– Au moment du City Center, elle vivait avec sa mère dans Sycamore Street. Pas loin de Brady Hartsfield et sa mère, ce qui est plutôt ironique quand on y pense. »

Pas très loin non plus de Tom Saubers et sa famille, songe Hodges. Lui et Holly avaient été mêlés à une affaire impliquant les Saubers il n'y avait pas si longtemps, une affaire également en lien avec ce que le journal local s'était mis à appeler le Massacre du City Center. Il existait tout un tas de liens, quand on y pensait, le plus étrange étant peut-être que la voiture utilisée par Hartsfield comme arme du crime appartenait à la cousine de Holly.

« Comment une vieille dame et sa fille gravement handicapée ont-elles pu emménager à Ridgedale ?

– Grâce à l'argent de l'assurance. Martine Stover n'avait pas seulement une ou deux grosses polices d'assurance, mais trois. C'était une fana de l'assurance. »

Hodges trouve qu'il n'y a que Holly pour dire ça d'un ton approbateur.

« Il y a eu plusieurs articles sur elle ensuite, parce que c'était la plus grièvement blessée de tous les survivants. Elle disait qu'elle savait que si elle ne décrochait pas de boulot au City Center, elle devrait commencer à encaisser ses assurances une à une. Faut dire que c'était une femme célibataire avec à sa charge une mère veuve et sans

emploi.

– Qui a fini par prendre la relève. »

Holly hoche la tête.

« Oui, très étrange, très triste. Mais au moins elles avaient un filet de sécurité financier, c'est le but d'une assurance. Elles se sont même élevées dans le monde.

– Oui, dit Hodges. Mais maintenant, elles l'ont quitté. »

À ça, Holly ne trouve rien à répondre. Ils arrivent au niveau de la sortie Ridgedale. Hodges la prend.

Pete Huntley a pris du poids – son ventre déborde de son pantalon – mais Isabelle Jaynes est plus époustouflante que jamais dans son jean moulant délavé et son blazer bleu. Ses yeux gris ténébreux vont de Hodges à Holly puis reviennent sur Hodges.

« Tu as maigri », dit-elle.

Ce pourrait être un compliment aussi bien qu'une accusation.

« Il a des problèmes d'estomac, dit Holly. Il est allé faire des examens et les résultats devaient arriver aujourd'hui mais...

– Parlons d'autre chose, Hol, la coupe Hodges. On est pas en consultation, là.

– Vous ressemblez de plus en plus à un vieux couple, vous deux », dit Izzy.

Holly répond d'un ton pragmatique :

« La vie de couple gâcherait notre entente professionnelle. »

Pete rigole et Holly lui jette un regard perplexe alors qu'ils franchissent le seuil de la maison.

C'est une magnifique demeure de style Cape Cod, et bien qu'elle soit située au sommet d'une colline et que ce soit l'hiver, il fait bien chaud à l'intérieur. Dans l'entrée, tous les quatre enfilent une fine paire de gants en caoutchouc et des surchaussures. C'est fou comme tout revient, pense Hodges. Comme si j'étais jamais parti.

Dans le salon, il y a un tableau représentant deux petits enfants aux yeux immenses accroché à un mur et un grand écran de télé sur un autre. Il y a un fauteuil de repos installé en face de la télé avec une table basse à côté. Sur la table basse, un soigneux éventail de magazines *people style OK !* et de torchons à scandale style *Inside View*. Au milieu de la pièce, Hodges remarque deux profondes rainures dans le tapis. C'est là qu'elles s'installaient le soir pour regarder la télé, se dit-il. Ou peut-être toute la journée. Maman dans son fauteuil de repos, Martine dans son fauteuil roulant. Qui devait peser une

tonne à en juger par ces empreintes.

« Comment s'appelait la mère ? demande Hodges.

– Janice Ellerton. Mari, James, mort il y a vingt ans, selon... » De la vieille école comme Hodges, Pete utilise un carnet au lieu d'un iPad. Il le consulte. « ... selon Yvonne Carstairs. C'est elle et Georgina Ross, l'autre aide à domicile, qui ont trouvé les corps quand elles sont arrivées ce matin peu avant six heures. Elles étaient payées plus si elles arrivaient plus tôt. Ross n'a pas été d'une grande aide...

– Elle ne faisait que bredouiller, dit Izzy. Mais Carstairs a été bien. Elle a gardé la tête froide. Appelé la police aussitôt, on était sur les lieux à six heures quarante.

– Quel âge avait maman ? demande Hodges.

– On sait pas encore exactement, répond Pete, mais plus toute jeune.

– Elle avait soixante-dix-neuf ans, dit Holly. L'un des articles que j'ai lus en attendant que Bill vienne me chercher disait qu'elle avait soixante-treize ans au moment du Massacre du City Center.

– Ouais, plus toute jeune pour s'occuper d'une fille tétraplégique, commente Hodges.

– Elle était en forme pour son âge, dit Isabelle. Du moins d'après Carstairs. Une femme de tête. Et elle avait toute l'aide dont elle avait besoin. Elle pouvait se le permettre grâce...

– À l'argent de l'assurance, finit Hodges. Holly m'a mis au courant sur la route. »

Izzy jette un œil à Holly. Holly ne remarque rien. Elle examine la pièce. En fait l'inventaire. Renifle l'air. Passe une main sur le dossier du fauteuil de maman. Holly souffre de troubles émotionnels, elle prend irrationnellement tout au pied de la lettre, mais elle a aussi les sens en alerte comme personne.

Pete dit :

« Il y avait deux aides à domicile le matin, deux l'après-midi et deux le soir. Sept jours sur sept. Une compagnie privée qui s'appelle... » – retour à ses notes – « ... Home Helpers. Elles se chargeaient du lourd. Il y a aussi une femme de ménage, Nancy Alderson, mais apparemment elle est en congé. Le calendrier de la cuisine dit : *Nancy à Chagrin Falls*. Avec aujourd'hui, mardi et mercredi barrés. »

Deux hommes, portant eux aussi des gants et des surchaussures,

arrivent du fond du couloir. La partie de la maison qu'occupait la défunte Martine Stover, suppose Hodges. Ils transportent des caisses de collecte de preuves.

« C'est bon pour la salle de bains et la chambre, dit l'un d'eux.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– À peu près ce à quoi on pouvait s'attendre, répond l'autre. On a retiré pas mal de cheveux blancs de la baignoire, pas étonnant étant donné que c'est là que la vieille dame l'a fait. Il y avait aussi des traces d'excréments dans la baignoire, mais peu. Ce à quoi on s'attendait aussi. » En voyant le regard interrogateur de Hodges, le technicien ajoute : « Elle portait une couche. Elle s'était préparée.

– Beurk », lâche Holly.

Le premier technicien dit :

« Il y a une chaise de douche, mais elle est dans un coin avec une pile de serviettes propres dessus. On dirait qu'elle n'a jamais servi.

– On devait lui faire sa toilette au gant », dit Holly.

Elle a toujours l'air dégoûtée, soit à l'idée de la couche, soit par les traces de merde dans la baignoire, mais ses yeux continuent de scanner la pièce. Il se peut qu'elle pose une question ou deux, ou qu'elle lâche un commentaire, mais la plupart du temps elle restera silencieuse car les gens l'intimident, surtout en tête à tête. Mais Hodges la connaît bien – du moins autant qu'on le peut – et il peut voir qu'elle est aux aguets.

Elle parlera plus tard, et Hodges écoutera attentivement. L'an passé, durant l'affaire Saubers, Hodges a appris qu'écouter Holly porte ses fruits. Elle pense en dehors des clous, parfois carrément à l'opposé, et elle est dotée d'une intuition troublante. Et, bien que craintive par nature – Dieu sait qu'elle a ses raisons –, elle sait être courageuse. Holly est la raison pour laquelle Brady Hartsfield, alias le Tueur à la Mercedes, se trouve maintenant au Kiner Memorial, à la Clinique des Traumatisés du Cerveau de la région des Grands Lacs. Elle lui a défoncé le crâne avec une chaussette bourrée de billes de roulement avant que Hartsfield ait pu déclencher une catastrophe bien plus vaste que celle du City Center. Il vit maintenant dans une quatrième dimension que le neuro en chef de la clinique appelle « état végétatif persistant ».

« Les tétraplégiques peuvent prendre des douches, précise Holly, mais ça leur est difficile à cause de tout le matériel médical auquel ils

sont rattachés. Donc pour eux c'est plutôt des toilettes au gant.

– Allons dans la cuisine, où il y a du soleil », dit Pete, et dans la cuisine ils vont.

La première chose que remarque Hodges, c'est l'égouttoir, où une unique assiette – ayant contenu le dernier repas de Mme Ellerton – a été mise à sécher. Les plans de travail sont étincelants et on pourrait manger sur le sol tellement il est propre. Hodges a dans l'idée que son lit à l'étage est soigneusement fait. Elle a peut-être même aspiré les moquettes. Et puis il y a la couche. Elle a pris soin de tout ce qu'elle a pu. Ayant lui-même à une époque sérieusement envisagé le suicide, Hodges peut comprendre.

Pete, Izzy et Hodges s'installent à la table de la cuisine. Holly ne tient pas en place, tantôt debout derrière Isabelle pour regarder la série de photos intitulée ELLERTON/STOVER sur l'iPad d'Izzy, tantôt furetant dans les divers placards, ses doigts gantés aussi légers que des papillons.

Tout en commentant, Izzy fait défiler les photos sur l'écran.

La première montre deux femmes d'âge mûr. Elles sont toutes les deux balèzes et baraquées dans leur uniforme Home Helpers en nylon rouge. L'une d'elles – Georgina Ross, suppose Hodges – pleure en se tenant les épaules si bien que ses avant-bras sont pressés contre son buste. L'autre, Yvonne Carstairs, ne semble pas faite du même bois.

« Elles sont arrivées sur les lieux à cinq heures quarante-cinq, dit Izzy. Elles ont une clé pour pouvoir entrer sans avoir à frapper ou sonner. Selon Carstairs, Martine dormait parfois jusqu'à six heures trente. Mme Ellerton était toujours debout, levée depuis cinq heures. La première chose qu'elle faisait, c'était prendre son café, mais ce matin, pas de Mme Ellerton, ni d'odeur de café. Donc elles pensent que la vieille dame dort encore, pour une fois, tant mieux pour elle. Elles entrent sur la pointe des pieds dans la chambre de Stover, au bout du couloir, pour voir si *elle* est réveillée. Et voici ce qu'elles trouvent. »

Izzy passe à la photo suivante. Hodges s'attend à un autre *beurk* de la part de Holly, mais elle se contente d'étudier la photo en silence. Stover est dans son lit, les couvertures repliées sur les genoux. Son visage n'a pas subi de chirurgie réparatrice mais ce qu'il en reste paraît assez paisible. Elle a les paupières closes et ses mains tordues sont jointes. Une sonde gastrique sort de son abdomen décharné. Son fauteuil roulant – qui de l'avis de Hodges ressemble plus à une capsule spatiale – est à proximité.

« Il y avait bien une odeur dans la chambre de Stover. Pas de café,

cela dit. Mais d'alcool. »

Izzy fait glisser son doigt sur l'écran. Voici maintenant un gros plan de la table de chevet de Stover. On y voit des rangées bien alignées de comprimés. Il y a un petit broyeur pour les réduire en poudre afin que Stover puisse les ingérer. Au milieu de tout ça, détonnant complètement, se tiennent une bouteille de vodka Smirnoff Triple Distillation de 75 cl et une seringue en plastique. La bouteille de vodka est vide.

« La mère n'a pris aucun risque, dit Pete. La Smirnoff Triple Distillation est sûre à cent cinquante pour cent.

– J'imagine qu'elle voulait que ce soit le plus rapide possible pour sa fille, fait remarquer Holly.

– Bien vu », dit Izzy, mais avec une froideur notable.

Elle n'aime pas Holly, et Holly ne l'aime pas. Hodges en a conscience mais ignore pourquoi. Et comme ils ne voient Isabelle que rarement, il n'a jamais embêté Holly avec ça.

« Vous avez un gros plan du broyeur ? demande Holly.

– Évidemment. »

Izzy change de photo et, sur le cliché suivant, le broyeur de comprimés paraît aussi gros qu'une soucoupe volante. Il y a des restes de poudre blanche dedans.

« On ne saura pas exactement avant la fin de la semaine, mais on pense que c'est de l'oxycodone. D'après l'étiquette, l'ordonnance a été renouvelée il y a à peine trois semaines, mais le flacon est aussi vide que la bouteille de vodka. »

Elle retourne à la photo de Martine Stover, paupières closes, mains chétives jointes comme dans une prière.

« Sa mère a moulu les cachets, mélangé la poudre à la vodka et versé le contenu de la bouteille dans la sonde gastrique. Probablement plus efficace que l'injection létale. »

Izzy continue de faire défiler les photos. Cette fois, Holly lâche un « Beurk » mais ne détourne pas le regard.

La première photo de la salle de bains médicalisée de Martine est un plan d'ensemble montrant le lavabo et les porte-serviettes surbaissés, les toilettes surélevées et la baignoire-douche surdimensionnée. La porte coulissante devant la douche est fermée, la baignoire bien visible au premier plan. Janice Ellerton y est étendue, de l'eau jusqu'aux épaules, vêtue d'un peignoir de bain rose. Hodges

suppose que le peignoir a dû gonfler autour d'elle quand elle est entrée dans l'eau, mais sur ce cliché de scène de crime, il est collé à son corps mince. Elle a un sac plastique autour de la tête, fermé par le genre de ceinture en éponge qui va avec un peignoir de bain. Une longueur de tuyau sinueuse en sort, reliée à une petite bonbonne posée sur le sol carrelé. Il y a une image d'enfants rieurs sur le côté de la bonbonne.

« Kit de suicide, dit Pete. Elle a dû apprendre ça sur Internet. Il y a plein de sites qui expliquent comment faire, avec photos à l'appui. L'eau de la baignoire était froide quand on est arrivés mais probablement chaude quand elle y est entrée.

– C'est supposé détendre », intervient Izzy et, même si elle ne dit pas *beurk*, son visage se crispe en une expression de dégoût momentanée alors qu'elle passe à la photo suivante : un gros plan de Janice Ellerton.

Sous le sac plastique embué par ses ultimes respirations, Hodges peut voir qu'elle a les yeux fermés. Elle aussi est partie avec une expression paisible sur le visage.

« La bonbonne contenait de l'hélium, dit Pete. On peut en acheter dans n'importe quel grand magasin discount. On s'en sert pour gonfler les ballons aux fêtes d'anniversaire des petits mioches, mais ça marche aussi bien pour se tuer une fois que t'as un sac sur la tête. L'étourdissement est suivi de désorientation, à ce stade il est probablement impossible d'enlever le sac même si on changeait d'avis. Puis vient la perte de connaissance, et la mort.

– Revenez à la photo précédente, dit Holly. Celle où on voit toute la salle de bains.

– Ah, dit Pete. Dr Watson a vu quelque chose ? »

Izzy retourne en arrière. Hodges se penche sur la photo en plissant les yeux – sa vision de près n'est plus ce qu'elle était. Et puis, il voit ce qu'a vu Holly. À côté d'un fin câble gris branché à l'une des prises, il y a un marqueur. Et quelqu'un – Ellerton, présume Hodges, car l'époque où sa fille écrivait était depuis longtemps révolue – a tracé une seule grande lettre sur le meuble du lavabo : Z.

« Vous en pensez quoi ? » demande Pete.

Hodges réfléchit.

« C'est sa lettre d'adieu, finit-il par dire. Z est la dernière lettre de l'alphabet. Si elle avait su le grec, elle aurait aussi bien pu écrire

oméga.

– C’est aussi ce que je crois, dit Izzy. Plutôt élégant, quand on y pense.

– Z est aussi la marque de Zorro, fait remarquer Holly. Le cavalier mexicain masqué. Il y a eu des tas de films de Zorro, dont un avec Anthony Hopkins dans le rôle de Don Diego, mais il n’était pas très réussi.

– Vous trouvez ça pertinent ? » demande Izzy.

Son visage exprime un intérêt poli mais il y a de la raillerie dans sa voix.

« Il y a eu aussi une série télé », poursuit Holly. Elle regarde la photo comme si celle-ci l’hypnotisait. « Produite par Walt Disney à l’époque du noir et blanc. Peut-être que Mme Ellerton la regardait quand elle était petite.

– Êtes-vous en train de dire qu’elle se serait réfugiée dans des souvenirs d’enfance alors qu’elle se préparait à se foutre en l’air ? » Pete est dubitatif, tout comme Hodges. « J’imagine que c’est possible.

– Des conneries, oui », dit Izzy en levant les yeux au ciel.

Holly l’ignore.

« Je peux aller voir dans la salle de bains ? Je ne toucherai à rien, même avec ça. »

Elle lève ses petites mains gantées.

« Je vous en prie », répond aussitôt Izzy.

Autrement dit, pense Hodges, fous le camp et laisse causer les grands. Il n’aime pas l’attitude d’Izzy envers Holly, mais puisque ça n’a pas l’air d’atteindre Holly, il ne voit pas de raison de s’en mêler. De plus, Holly est réellement intenable ce matin, à remuer comme ça dans tous les sens. Hodges imagine que ce sont les photos. Les morts n’ont jamais l’air plus morts que sur des clichés de police.

Holly s’éclipse pour aller voir la salle de bains. Hodges se carre sur sa chaise, mains croisées derrière la nuque, coudes largement écartés. Son estomac récalcitrant n’est pas si récalcitrant que ça, ce matin, peut-être parce qu’il a pris du thé plutôt que du café. Si c’est le cas, il va falloir qu’il fasse le stock de TG Tips¹. Qu’il achète carrément des actions, oui. Il en a vraiment marre de cette constante douleur à l’estomac.

« Tu veux bien me dire ce qu’on fait ici, Pete ? »

Pete hausse les sourcils et essaie de prendre un air innocent.

« Qu'est-ce que tu veux dire, Kermit ?

– T'avais raison quand tu disais que ça ferait la une des journaux. C'est le genre de tragédie style feuilleton télé à la con que les gens adorent, ça rend leur vie moins misérable...

– Cynique mais sans doute vrai, soupire Izzy.

– ... mais s'il y a un lien avec le Massacre du City Center, il est plus casuel que causal. » Hodges n'est pas totalement sûr du sens qu'il a voulu donner à cette phrase, mais elle sonne bien. « Ce qu'on a là, c'est un cas classique d'euthanasie compassionnelle commise par une mère qui ne supportait plus de voir sa fille souffrir. Probable que sa dernière pensée avant d'ouvrir la bouteille d'hélium a été On sera bientôt réunies, ma chérie, et quand je marcherai dans les rues du paradis, tu marcheras à mes côtés. »

Izzy ricane mais Pete est pâle et pensif. Hodges se rappelle soudain qu'il y a très longtemps de ça, peut-être trente ans, Pete et sa femme ont perdu leur premier enfant, une petite fille : mort subite du nourrisson.

« C'est triste, et les journaux vont s'en gaver pendant un jour ou deux, mais ça arrive partout dans le monde tous les jours. Toutes les heures, pour ce que j'en sais. Alors dis-moi pourquoi tu m'as fait venir ?

– C'est probablement rien. Izzy dit que c'est rien.

– Izzy confirme, dit-elle.

– Izzy pense sûrement que je ramollis du cerveau à mesure que j'approche de la ligne d'arrivée.

– Izzy réfute. Izzy pense seulement qu'il est grand temps que t'arrêtes de te laisser piquer par cette mouche nommée Brady Hartsfield. »

Elle pose sur Hodges ses yeux gris ténébreux.

« Mme Gibney, là-bas, a beau être une boule de tics nerveux et se livrer à d'étranges associations d'idées, elle a neutralisé Hartsfield en beauté, et je lui accorde tout le crédit qu'elle mérite. Il est maintenant HS à Kiner dans cette clinique des traumatismes du cerveau où il restera probablement jusqu'à ce qu'il attrape une pneumonie et en meure, économisant ainsi un paquet de fric à l'État. Il ne sera jamais jugé pour ce qu'il a fait, on le sait tous. Vous avez pas réussi à le coincer pour le City Center mais Gibney l'a empêché de faire sauter deux mille gosses à l'Auditorium Mingo un an plus tard. Faut vous y résoudre, les

gars. Considérez ça comme une victoire et tournez la page.

– Waouh, lâche Pete. Depuis combien de temps tu gardais ça ? »

Izzy essaye de ne pas sourire mais ne peut s'en empêcher. Pete sourit en retour et Hodges se dit : C'est un duo qui fonctionne aussi bien que Pete et moi à l'époque. Quel dommage de mettre un terme à si belle association. Vraiment dommage.

« Un bon moment, répond Izzy. Allez, dis-lui, maintenant. » Elle se tourne vers Hodges. « Au moins, c'est pas des petits hommes gris comme dans *X-Files*.

– Quoi ? demande Hodges.

– Keith Frias et Krista Countryman, dit Pete. Ils se trouvaient aussi au City Center le matin du 10 avril. Frias, dix-neuf ans, a perdu une bonne partie de son bras, plus quatre côtes cassées et des lésions internes. Il a aussi perdu soixante-dix pour cent de sa vision à l'œil droit. Countryman, vingt et un ans, côtes cassées, bras cassé, et traumatisme rachidien qui s'est résorbé après toutes sortes de thérapies douloureuses auxquelles je ne veux même pas penser. »

Hodges non plus, mais il a souvent broyé du noir en pensant aux victimes de Brady Hartsfield. Surtout la façon dont soixante-dix secondes atroces ont pu changer la vie de tellement de gens pour des années... ou, dans le cas de Martine Stover, pour toujours.

« Ils se sont rencontrés à des séances de thérapie hebdomadaires, dans un endroit qui s'appelle La Guérison C'est Vous, et ils sont tombés amoureux. Ils commençaient à aller mieux... tout doucement... et ils envisageaient de se marier. Et puis, en février de l'année dernière, ils se sont suicidés ensemble. Pour reprendre les paroles d'une vieille chanson punk je crois, ils ont pris beaucoup de cachets et ils sont morts². »

Hodges revoit le petit broyeur sur la table à côté du lit médicalisé de Stover. Le broyeur avec ses résidus d'oxycodone. Maman a dissout toute l'oxy dans la vodka, mais il devait rester plein d'autres narcotiques sur cette table de nuit. Pourquoi s'est-elle compliqué la tâche avec le sac plastique et l'hélium alors qu'elle aurait pu avaler une poignée de Vicodin, la faire passer avec une poignée de Valium, et s'en tenir à ça ?

« Les suicides de jeunes gens comme Frias et Countryman, ça se produit aussi tous les jours, dit Izzy. Leurs parents ne croyaient pas tellement à ce mariage. Ils voulaient qu'ils attendent. Et ils pouvaient

difficilement s'enfuir ensemble, pas vrai ? Frias pouvait à peine marcher et ni l'un ni l'autre n'avaient de travail. L'assurance leur permettait juste de payer les séances de thérapie et de participer pour les courses, mais rien de comparable avec la couverture royale que touchait Martine Stover. Tout ça pour dire qu'il y a des fois où ça merde. On peut même pas appeler ça une coïncidence. Les gens gravement blessés dépriment, et parfois, les gens déprimés se suicident.

– Où ont-ils fait ça ?

– Dans la chambre de Frias, répond Pete. Ses parents étaient au parc d'attractions Six Flags pour la journée avec son petit frère. Ils ont pris les cachets, se sont mis au pieu et sont morts dans les bras l'un de l'autre, comme Roméo et Juliette.

– Roméo et Juliette sont morts dans un tombeau, dit Holly en revenant dans la cuisine. Dans le film de Zeffirelli, qui est franchement le meilleur...

– OK, d'accord, pigé, la coupe Pete. Pas une chambre, un tombeau. »

Holly a le *Inside View* qui se trouvait sur la table basse à la main, plié de telle sorte que sur la photo de couverture, Johnny Depp a l'air bourré, défoncé ou mort. Était-elle au salon en train de lire un magazine à scandale pendant tout ce temps ? Si c'est le cas, alors Holly a vraiment un passage à vide ce matin.

Pete demande :

« Vous avez toujours la Mercedes, Holly ? Celle que Hartsfield a volée à votre cousine Olivia ?

– Non. » Holly s'assoit, tenant le magazine plié sur ses genoux sagement serrés. « Je l'ai changée contre une Prius comme celle de Bill en novembre dernier. Elle consommait énormément d'essence et n'était pas respectueuse de l'environnement. Et puis ma thérapeute me l'avait recommandé. Elle disait qu'après un an et demi, j'avais certainement exorcisé son emprise sur moi, et qu'elle n'avait plus de valeur thérapeutique. Pourquoi cette question ? »

Pete se penche en avant sur sa chaise, mains jointes entre ses genoux écartés :

« Hartsfield est entré dans la Mercedes grâce à un gadget électronique qui déverrouillait les portières. Le double des clés était dans la boîte à gants. Peut-être qu'il savait qu'elles étaient là, ou peut-

être que la tuerie du City Center a été un concours de circonstances. On ne le saura jamais vraiment. »

Et Olivia Trelawney, pense Hodges, ressemblait beaucoup à sa cousine Holly : nerveuse, sur la défensive, tout sauf sociable. Loin d'être bête mais pas facile à aimer. On était sûrs qu'elle avait laissé sa voiture ouverte avec les clés sur le contact parce que c'était l'explication la plus simple. Et parce que, à un niveau primitif où la pensée logique n'a aucun pouvoir, on *voulait* que ce soit l'explication. C'était une emmerdeuse. On voyait ses démentis répétés comme un refus arrogant de reconnaître sa propre négligence. La clé qu'elle avait dans son sac ? Celle qu'elle nous a montrée ? On a présumé que c'était son double. On l'a harcelée, et quand la presse a su son nom, les journalistes l'ont harcelée à leur tour. Finalement, elle a fini par croire qu'elle avait fait ce que nous croyions qu'elle avait fait : permis à un monstre de réaliser son désir de massacre. Aucun de nous n'avait envisagé l'idée qu'un geek ait pu bricoler pareil gadget. Y compris Olivia Trelawney.

« Mais on n'a pas été les seuls à la harceler. »

Hodges n'a pas conscience d'avoir parlé tout haut jusqu'à ce qu'ils se tournent tous vers lui. Holly lui adresse un petit hochement de tête, comme s'ils avaient suivi le même fil de pensées. Ce qui ne serait pas complètement étonnant.

Hodges poursuit :

« C'est vrai, on l'a jamais crue, peu importe le nombre de fois où elle nous a répété avoir pris ses clés et verrouillé la voiture. On a donc notre part de responsabilité dans sa mort. Mais Hartsfield, lui, s'en est pris à elle avec préméditation. C'est là que tu veux en venir, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Pete. Ça ne lui suffisait pas d'avoir volé sa Mercedes et de s'en être servi comme arme de crime. Il est rentré dans sa tête, il a même piraté son ordinateur avec un programme audio truffé de cris et d'accusations. Et puis il y a eu toi, Kermit. »

Oui. Il y avait eu lui.

Hartsfield lui avait envoyé une lettre de menace anonyme quand il était au plus bas. À l'époque, il vivait seul, dormait mal, ne voyait quasiment personne excepté Jerome Robinson, le gamin qui tondait sa pelouse et faisait diverses réparations pour lui. Il souffrait d'un mal répandu chez les flics : la dépression post-fin de ronde.

Il y a un taux de suicide extrêmement élevé chez les policiers retraités, avait écrit Brady Hartsfield. C'était avant qu'ils ne se mettent à communiquer par la méthode préférée du vingt et unième siècle : l'Internet. *Je ne voudrais pas que vous vous mettiez à penser à votre arme. Mais vous y pensez déjà, n'est-ce pas ?* C'était comme si Hartsfield avait flairé les pensées suicidaires de Hodges et cherché à le pousser à bout. Ça avait marché avec Olivia Trelawney, après tout, et il y avait pris goût.

« Quand j'ai commencé à travailler avec toi, dit Pete, tu m'as dit que les criminels récidivistes étaient un peu comme des tapis turcs. Tu te souviens ?

– Oui. »

C'était une théorie qu'il avait exposée à bon nombre de flics. Peu l'écoutaient et, à en juger par son air ennuyé, il supposait qu'Isabelle Jaynes aurait fait partie de ceux qui n'écoutaient pas. Pete lui, l'avait écouté.

« Ils recréent les mêmes motifs, encore et encore. Ne fais pas attention aux légères variations, tu disais, et recherche la similitude sous-jacente. Car même les criminels les plus intelligents – comme Turnpike Joe, qui a assassiné toutes ces femmes sur des aires de repos – semblent avoir un bouton coincé sur le mode REPEAT dans le cerveau. Hartsfield était amateur de suicide...

– C'était un *architecte* du suicide », dit Holly.

Elle regarde le magazine sur ses genoux, sourcils froncés, le visage plus pâle que jamais. C'est dur pour Hodges de revivre l'affaire Hartsfield (au moins, il a enfin réussi à arrêter d'aller voir le fils de pute dans sa chambre de la clinique des traumatismes du cerveau), mais c'est encore plus dur pour Holly. Il espère qu'elle ne va pas rechuter et se remettre à fumer, mais ça l'étonnerait pas.

« Appelez ça comme vous voulez mais les motifs étaient là. Il a poussé sa propre mère au suicide, pour l'amour du ciel ! »

À ça, Hodges ne répond rien, bien qu'il ait toujours douté de la théorie de Pete selon laquelle Deborah Hartsfield se serait suicidée en apprenant – peut-être par accident – que son fils était le Tueur à la Mercedes. D'une part, rien ne prouve que Mme Hartsfield ait découvert quoi que ce soit. D'autre part, la pauvre femme avait ingéré du poison pour rongeurs, et ça avait dû être une façon atroce de partir. Il est possible que Brady ait assassiné sa mère, mais Hodges n'y

a jamais vraiment cru non plus. S'il aimait quelqu'un, c'était elle. Non, Hodges pense que le poison était peut-être destiné à quelqu'un d'autre... et peut-être pas une personne du tout. D'après l'autopsie, le poison avait été mélangé à du steak haché, et s'il y a bien une chose que les chiens adorent, c'est une boulette de viande hachée crue.

Les Robinson ont un chien, un adorable cabot aux oreilles tombantes. Brady l'aurait vu plus d'une fois, parce qu'il observait la maison de Hodges et que Jerome amenait généralement son chien avec lui quand il venait tondre la pelouse. Le poison pour rongeurs aurait pu être destiné à Odell. C'est une idée qu'il n'a jamais partagée avec les Robinson. Ni avec Holly, d'ailleurs. Et puis, hé, c'est peut-être que des conneries, mais selon Hodges, c'est tout aussi plausible que la théorie de Pete.

Izzy ouvre la bouche pour parler puis la referme quand Pete lève la main pour la couper – après tout, c'est lui le doyen dans ce binôme, et de loin.

« Izzy s'apprête à dire que le cas Martine Stover est un meurtre, pas un suicide, mais je pense qu'il y a de fortes chances pour que l'idée soit venue de Martine elle-même, ou qu'elle et sa mère en aient discuté ensemble et soient parvenues à un accord. Ce qui de mon point de vue équivaut à deux suicides, même si ce n'est pas ce qui figurera dans le rapport.

– J'imagine que tu es allé voir du côté des autres survivants du City Center ? demande Hodges.

– Tous en vie sauf Gerald Stansbury, qui est mort l'an dernier juste après Thanksgiving, dit Pete. Crise cardiaque. Sa femme m'a dit qu'il y avait pas mal de cas de maladies cardio-vasculaires dans sa famille, et qu'il avait vécu plus longtemps que son père et son frère. Izzy a raison, c'est probablement rien, mais j'ai pensé que vous devriez savoir, toi et Holly. » Il les regarde tour à tour. « Vous, vous avez pas eu des idées suicidaires, ces derniers temps, hein ?

– Non, dit Hodges. Pas dernièrement. »

Holly secoue simplement la tête, les yeux toujours posés sur son magazine.

Hodges demande :

« Je suppose que personne n'a trouvé de mystérieuse lettre Z dans la chambre du jeune Frias après son suicide avec Mlle Countryman ?

– Bien sûr que non, répond Izzy.

– À ta connaissance, la corrige Hodges. C'est pas ce que tu veux dire ? Étant donné que tu viens juste de découvrir celle-ci ?

– Oh, je t'en prie, dit Izzy. Tout ça est absurde. »

Elle regarde ostensiblement sa montre et se lève.

Pete se lève aussi. Holly reste assise, regardant son numéro d'*Inside View* volé. Hodges ne bouge pas non plus, du moins pour le moment.

« Tu iras vérifier les photos Frias-Countryman, hein, Pete ? Juste pour être sûr ?

– Oui. Mais Izzy a raison, c'est absurde, j'aurais pas dû vous demander de venir.

– Je suis content que tu l'aies fait.

– Et... je m'en veux toujours de la façon dont on a traité Mme Trelawney, OK ? » Pete regarde Hodges mais Hodges a dans l'idée que c'est à la femme frêle et pâle avec le magazine people sur les genoux qu'il s'adresse réellement. « Dès le début je me suis persuadé qu'elle avait laissé ses clés sur le contact. Je me suis fermé à toute autre possibilité. Je me suis promis de ne plus jamais faire ça.

– Je comprends, dit Hodges.

– Une chose sur laquelle on peut tous se mettre d'accord, dit Izzy, c'est que le temps où Hartsfield écrasait des gens, essayait de les faire sauter ou de les pousser au suicide est loin derrière lui. Donc à moins qu'on ait tous atterri dans un film appelé *Le Fils de Brady*, je suggère qu'on quitte la maison de feu Mme Ellerton et que chacun reprenne ses petites affaires. Des objections ? »

Aucune objection.

1.

Marque de thé anglais.

2.

Allusion à la chanson de Robbie Fulks *She Took A Lot Of Pills (And Died)*.

Hodges et Holly restent un moment dans l'allée avant de monter en voiture, laissant le vent froid de janvier les malmener. Il vient du nord, directement du Canada, aussi l'odeur habituelle du grand lac pollué à l'est est agréablement absente. Il n'y a que quelques maisons de ce côté-ci de Hilltop Court, et la plus proche porte un panneau À VENDRE. Hodges s'aperçoit que l'agent immobilier est Tom Saubers et il sourit. Tom aussi a été grièvement blessé au City Center mais il a réussi à remonter quasiment toute la pente. Hodges est toujours stupéfait de la résilience dont sont capables certains hommes et certaines femmes. Ça ne lui redonne pas exactement espoir en la race humaine mais...

En fait, si.

Dans la voiture, Holly pose le *Inside View* par terre le temps d'accrocher sa ceinture et le ramasse aussitôt. Ni Pete ni Isabelle ne se sont opposés à ce qu'elle le prenne. Hodges n'est même pas sûr qu'ils aient remarqué. Ça serait pas étonnant. Pour eux, la maison de Mme Ellerton n'est pas vraiment une scène de crime, même si c'est bien ce qu'elle est aux yeux de la loi. Pete était troublé, certes, mais Hodges ne met pas ça sur le compte de l'intuition policière, plutôt une espèce de réaction superstitieuse.

Hartsfield aurait dû mourir quand Holly l'a frappé avec mon Happy Slapper, se dit Hodges. Ça aurait été mieux pour tout le monde.

« Je connais Pete, il ira vérifier les photos du suicide Frias-Countryman, dit-il à Holly. Diligence de rigueur et tout ça. Mais s'il trouve un Z griffonné quelque part – sur une plinthe, un miroir –, alors là je tomberai vraiment des nues. »

Elle ne répond pas. Son regard est perdu au loin.

« Holly ? T'es là ? »

Elle sursaute légèrement.

« Oui. Je réfléchis juste à comment localiser Nancy Alderson à

Chagrin Falls. Ça ne devrait pas prendre trop de temps avec tous les logiciels de recherche que j'ai, mais c'est toi qui devras lui parler. Je peux téléphoner moi-même si j'y suis absolument obligée, tu sais bien que...

– Oui. Tu t'en sors très bien maintenant. »

Ce qui est vrai, bien qu'elle téléphone toujours avec sa fidèle boîte de Nicorette à portée de la main. Sans parler de la réserve de Twinkies qu'elle garde dans son bureau en renfort.

« Mais ce n'est pas moi qui lui dirai que ses employeuses – ses *amies*, pour ce qu'on en sait – sont mortes. Tu devras le faire. Tu es doué pour ce genre de choses. »

Hodges croit que personne n'est vraiment doué pour ce genre de choses mais ne se fatigue pas à le dire.

« Pourquoi tu veux joindre la femme de ménage ?

– Elle mérite de savoir, dit Holly. La police va contacter les membres de la famille, c'est leur boulot, mais ils ne vont sûrement pas appeler la femme de ménage. En tout cas, je ne pense pas. »

Hodges ne pense pas non plus et Holly a raison : Alderson mérite de savoir, ne serait-ce que pour lui éviter de se retrouver face à une maison condamnée par la police en retournant travailler. Mais d'une certaine manière, il ne pense pas que ce soit l'unique motif de l'intérêt de Holly pour Nancy Alderson.

« Ton ami Pete et Miss Jolis Yeux Gris n'ont quasiment *rien* fait, dit Holly. Il y a de la poudre à empreintes dans la chambre de Martine Stover, oui, d'accord, et sur le fauteuil roulant, et aussi dans la salle de bains où Mme Ellerton s'est suicidée, mais rien à l'étage, où elle dormait. Ils sont sans doute montés assez longtemps pour s'assurer qu'il n'y avait pas de cadavre planqué sous le lit ou dans le placard et ils n'ont pas cherché plus loin.

– Attends une minute. T'es montée à l'étage ?

– Bien sûr. Il fallait bien que *quelqu'un* enquête consciencieusement, ce que ces deux-là n'ont certainement pas fait. En ce qui les concerne, ils n'ont aucun doute sur ce qui s'est passé. Pete t'a appelé parce que ça l'a glacé, c'est tout. »

Glacé. Oui, c'est ça. C'est exactement le mot qu'il cherchait et qu'il n'avait pas trouvé.

« Moi aussi ça m'a glacée, poursuit Holly sur un ton d'évidence, mais j'ai pas perdu mon sang-froid pour autant. Ils ont faux sur toute

la ligne. Faux faux faux, et tu dois parler à la femme de ménage. Je te dirai quoi lui demander si tu vois pas.

– C’est à propos de ce Z dans la salle de bains ? Si tu sais quelque chose que je ne sais pas, j’aimerais bien que tu me mettes au courant.

– C’est pas ce que je sais, c’est ce que j’ai vu. Tu n’as pas remarqué ce qu’il y avait à côté du Z ?

– Un marqueur ? »

Elle lui jette un regard qui dit : *Tu peux mieux faire.*

Hodges a recours à une vieille technique de flic particulièrement pratique lors de témoignages devant le tribunal : il regarde à nouveau la photo, dans sa tête cette fois.

« Il y avait un câble d’alimentation branché au mur à côté du lavabo.

– Oui ! J’ai d’abord cru que c’était pour une liseuse et que Mme Ellerton le laissait branché là parce que c’était dans cette partie de la maison qu’elle passait le plus clair de son temps. Ç’aurait été un endroit pratique pour la recharger parce que toutes les prises de la chambre de Martine étaient utilisées par les appareils médicaux. Tu crois pas ?

– Ouais, c’est possible.

– Sauf que j’ai un Nook et un Kindle... »

Bien sûr que t’as ces machins-là, pense Hodges.

« ... et aucun des deux n’a de chargeur comme celui-là. Ils sont noirs. Celui-là était gris.

– Peut-être qu’elle avait perdu l’original et qu’elle s’en était racheté un à Tech Village. »

À peu près le seul magasin d’électronique de la ville depuis que Discount Electronix, l’ancien employeur de Brady Hartsfield, a fait faillite.

« Non. Les liseuses ont des chargeurs à deux broches. La fiche de celui-là était plus large, comme pour une tablette électronique. Sauf que mon iPad a aussi ce genre de chargeur et que celui de la salle de bains était bien plus petit. C’était un câble pour un appareil portable plus petit. Alors je suis allée à l’étage pour voir ce que je pouvais trouver.

– Et tu as trouvé... ?

– Rien qu’un vieux PC sur le bureau près de la fenêtre dans la chambre de Mme Ellerton. Je veux dire *vraiment* vieux. Il était

raccordé à un modem.

– Oh mon Dieu, non ! s'exclame Hodges. Pas un modem !

– C'est *pas* drôle, Bill. Ces femmes sont *mortes*. »

Hodges lève une main du volant et fait un signe d'apaisement.

« Désolé. Je t'écoute. C'est la partie où tu me dis que tu as allumé l'ordinateur ? »

Holly a l'air légèrement embarrassée.

« Euh, oui. Mais seulement pour les besoins d'une enquête que la police n'a clairement pas l'intention de mener. J'étais pas en train de *fouiner*. »

Hodges pourrait discuter mais s'abstient.

« Il n'y avait pas besoin de mot de passe alors je suis allée voir l'historique de Mme Ellerton. Elle visitait pas mal de sites de vente en ligne et surtout beaucoup de sites médicaux sur la paralysie. Elle semblait particulièrement s'intéresser aux cellules souches, ce qui paraît logique étant donné l'état de santé de sa...

– Tu as fait tout ça en dix minutes ?

– Je lis vite. Mais tu sais ce que je n'ai *pas* trouvé ?

– De sites sur le suicide, j'imagine ?

– Oui. Alors comment pouvait-elle savoir pour l'hélium ? Et comment a-t-elle eu l'idée de dissoudre les comprimés dans la vodka et de la verser dans la sonde gastrique de sa fille ?

– Eh bien, dit Hodges, il y a cet ancien rituel ésotérique que l'on appelle lire des livres. Tu en as peut-être entendu parler.

– T'as vu des livres dans leur salon, toi ? »

Il se remémore le salon tout comme il s'est remémoré la photo de la salle de bains de Martine Stover, et Holly a raison. Il y avait des étagères de bibelots, le tableau des petits enfants aux yeux immenses et l'écran plat de la télé. Il y avait des magazines sur la table basse, mais étalés d'une façon qui suggérait davantage un élément de décoration qu'une réelle passion pour la lecture. Et puis, il ne s'agissait pas exactement de l'*Atlantic*¹.

« Non, dit-il, pas de livres dans le salon, mais j'en ai vu quelques-uns sur la photo de la chambre de Stover. L'un d'eux ressemblait à une bible. » Il regarde le *Inside View* plié sur les genoux de Holly. « Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, Holly ? Qu'est-ce que tu caches ? »

Quand Holly rougit, elle passe en état d'alerte DEFCON 1², le sang lui montant aux joues de façon alarmante. C'est le cas maintenant.

« C'est pas du vol, dit-elle. C'est un *emprunt*. Je ne vole jamais, Bill. Jamais !

– Relax. Qu'est-ce que c'est ?

– Le truc qui va avec le chargeur dans la salle de bains. »

Elle déplie le magazine et dévoile un gadget rose fluo avec un écran gris éteint. C'est plus gros qu'une liseuse et plus petit qu'une tablette.

« Quand je suis redescendue, je me suis assise dans le fauteuil de Mme Ellerton pour réfléchir une minute. J'ai passé mes mains entre les accoudoirs et les coussins. J'étais même pas en train de chercher quoi que ce soit. J'ai fait ça comme ça, c'est tout. »

L'une de ses nombreuses techniques d'auto-réconfort, en déduit Hodges. Il lui en a vu beaucoup depuis sa première rencontre avec elle en compagnie de sa mère sur-protectrice et de son oncle à la sociabilité agressive. En leur compagnie ? Non, pas vraiment. Cela supposait une égalité. Charlotte Gibney et Henry Sirois la traitaient plus comme une enfant attardée mentale de sortie pour la journée. Holly est une tout autre femme à présent, mais il reste des traces de l'ancienne Holly. Et Hodges comprend. Après tout, on se traîne tous notre ombre.

« C'est là que je l'ai trouvé, du côté droit. C'est un Zappit. »

Ce nom lui dit vaguement quelque chose, même si du point de vue gadgets électroniques à puces, Hodges est largué. Il fait toujours planter son propre ordinateur, et maintenant que Jerome n'est plus là, c'est généralement Holly qui vient chez lui, dans Harper Road, pour une leçon de remise à niveau.

« Un za quoi ?

– Un Zappit Commander. J'ai vu la pub sur Internet, bien que pas récemment. Ils sont livrés avec une centaine de jeux vidéo pré-installés du genre Tetris, Simon, et SpellTower. Rien d'aussi compliqué que Grand Theft Auto. Alors dis-moi ce que ça fichait là, Bill ? Dis-moi ce que ça fichait dans une maison où vivaient une femme de presque quatre-vingts ans et une tétraplégique qui pouvait même pas allumer les lumières, et certainement pas jouer à des jeux vidéo.

– C'est vrai, c'est curieux. Pas insensé mais curieux, oui.

– Et le chargeur était branché juste à côté du Z, dit-elle. Pas Z comme fin, genre lettre d'adieu, mais Z comme Zappit. Du moins c'est ce que je crois. »

Hodges réfléchit.

« Peut-être. »

À nouveau, Hodges se demande s'il a déjà entendu ce nom quelque part ou si c'est seulement ce que les Français appellent un *faux souvenir**³. Il pourrait jurer que ça a quelque chose à voir avec Brady Hartsfield, mais il ne peut pas vraiment faire confiance à son intuition car aujourd'hui, il pense beaucoup à Brady.

Depuis combien de temps je suis pas allé le voir ? Six mois ? Huit ? Non, plus longtemps. Bien plus longtemps.

La dernière fois, c'était peu de temps après l'affaire Pete Saubers et la valise d'argent et de carnets volés que Pete avait découverte, pratiquement enterrée dans son jardin de derrière. Ce jour-là, Hodges avait trouvé un Brady inchangé : le même jeune homme réduit à l'état de mollusque, vêtu d'une chemise à carreaux et d'un jean qui ne se salissaient jamais. Il était assis devant la fenêtre, dans le fauteuil où Hodges le trouvait à chaque fois qu'il venait faire une visite à la Chambre 217 de la Clinique des Traumatisés du Cerveau, à fixer le parking couvert de l'autre côté de la rue.

La seule nouveauté se trouvait en dehors de la Chambre 217. Becky Helmington, l'infirmière-chef, avait été transférée à l'unité chirurgicale du Kiner Memorial, coupant ainsi court à tout échange avec Hodges concernant les rumeurs qui circulaient sur Brady. La nouvelle chef de service était une femme aux scrupules rigides et au visage fermé comme un poing. Ruth Scapelli avait refusé les cinquante dollars que lui offrait Hodges en échange du moindre petit potin qu'elle pourrait récolter sur Brady. Elle avait même menacé de le signaler à l'administration s'il s'avisait à nouveau de lui proposer de l'argent contre des informations confidentielles.

« Vous n'êtes même pas sur sa liste de visiteurs.

– Ce ne sont pas des informations sur lui que je vous demande, avait dit Hodges. J'ai déjà toutes les infos dont j'ai besoin sur Brady Hartsfield. Je veux seulement savoir ce que le personnel dit de lui. Parce qu'il y a des rumeurs qui circulent, vous savez. Des rumeurs assez folles. »

Scapelli l'avait gratifié d'un regard dédaigneux.

« Il y a des ragots dans tous les hôpitaux, monsieur Hodges, surtout s'agissant de patients célèbres. Tristement célèbres en l'occurrence. J'ai organisé une petite réunion du personnel peu après le transfert de

Mme Helmington à son poste actuel, et j'ai informé mon équipe que les commérages sur M. Hartsfield devaient cesser immédiatement, et que si j'avais encore vent de rumeurs, je remonterais à la source et je veillerais à ce que la ou les personnes concernées soient renvoyées. Quant à vous... » Elle le toisa d'un air condescendant, le poing serré de son visage se contractant encore davantage. « Je n'arrive pas à croire qu'un ancien officier de police, décoré qui plus est, ait recours à la corruption. »

Peu de temps après cette entrevue plutôt humiliante, Holly et Jerome avaient coincé Hodges et mis en scène une mini-intervention pour le sommer de mettre fin à ces visites. Jerome avait été particulièrement sérieux ce jour-là, oubliant un instant sa verve enjouée habituelle.

« Il n'y a rien pour toi dans cette chambre. Tu ne peux que te faire du mal en allant là-bas, avait dit Jerome. On sait quand tu es allé le voir. À chaque fois que tu reviens, il y a un petit nuage gris qui plane au-dessus de toi pendant deux jours.

– Plutôt une semaine », avait ajouté Holly. Elle ne le regardait pas, et elle se tordait les doigts d'une façon qui donnait envie à Hodges de la faire cesser avant qu'elle ne se casse quelque chose. Sa voix, en revanche, était ferme et assurée : « Il n'y a plus rien à l'intérieur de lui, Bill. Il faut que tu l'acceptes. Et s'il lui reste un peu de conscience, il doit être ravi de te voir revenir à chaque fois. Il voit le mal qu'il te fait et ça le fait bicher. »

C'est ce qui l'avait convaincu, parce que Hodges savait que c'était la vérité. Alors il se tient à distance. C'est un peu comme arrêter de fumer : difficile au début, de plus en plus facile avec le temps. Aujourd'hui, il arrive que des semaines entières se passent sans qu'il pense à Brady et aux terribles crimes de Brady.

Il ne reste rien à l'intérieur de lui.

C'est ce que Hodges se dit alors qu'il les ramène vers leur bureau au cœur de la ville, où Holly fera tourner son ordinateur à plein régime et commencera à traquer Nancy Alderson. Quoi qu'il se soit passé dans cette maison en haut de Hilltop Court – l'enchaînement de pensées et de conversations, les larmes et les promesses, le tout se soldant par les cachets dissous dans la sonde gastrique et la bouteille d'hélium avec son image d'enfants rieurs –, Brady Hartsfield n'a rien à voir là-dedans. Parce que Holly lui avait littéralement explosé le

cerveau. S'il arrive que Hodges en doute parfois, c'est qu'il ne supporte pas l'idée que Brady ait en quelque sorte échappé au châtimement. Qu'au final, le monstre lui ait filé entre les doigts. Ce n'était même pas Hodges qui avait balancé le coup de chaussette remplie de billes d'acier qu'il appelle son Happy Slapper ; il était trop occupé à se débattre avec une petite crise cardiaque à ce moment-là.

Quand même, l'ombre d'un souvenir : Zappit.

Il *sait* qu'il a déjà entendu ce nom quelque part.

Son ventre lui lance un avertissement de douleur et il repense au lapin qu'il a posé à son médecin. Va falloir qu'il s'occupe de ça, mais ça peut attendre demain. Il a dans l'idée que le Dr Stamos va lui annoncer qu'il a un ulcère, et ce genre de nouvelle peut attendre.

1.

Magazine culturel américain.

2.

Niveau d'alerte le plus élevé des forces armées américaines. De couleur rouge.

3.

En français dans le texte, de même qu'ensuite tous les mots suivis d'un astérisque.

Holly a une boîte toute neuve de Nicorette à côté de son téléphone, mais elle n'a pas besoin d'en croquer une seule. La première Alderson qu'elle appelle se trouve être la belle-sœur de la femme de ménage, qui veut savoir bien sûr pourquoi une agence appelée Finders Keepers cherche à joindre Nan.

« S'agit-il d'un legs ? demande-t-elle avec espoir.

– Un instant, dit Holly. Veuillez patienter le temps que je vous mette en ligne avec mon supérieur. »

Hodges n'est pas son supérieur, il a fait d'elle son associée à part entière après l'affaire Pete Saubers l'année dernière, mais c'est une fiction à laquelle elle a souvent recours quand elle est stressée.

Hodges, qui s'est installé à son propre ordinateur pour faire des recherches sur la société Zappit Games System, décroche le téléphone pendant que Holly se plante à côté de lui tout en mâchonnant le col de son pull-over. Hodges garde Alderson en attente le temps de dire à Holly que manger de la laine n'est probablement pas bon pour sa santé, ni pour le Fair Isle qu'elle porte. Puis il prend la communication.

« J'ai bien peur d'avoir une mauvaise nouvelle pour Nancy, dit-il, et il met rapidement la belle-sœur au courant.

– Seigneur, dit Linda Alderson (Holly a griffonné le nom sur le carnet de Hodges). Ça va l'anéantir, et pas seulement parce que ça signifie la fin de son emploi. Elle travaillait pour ces dames depuis 2012, et elle les appréciait vraiment beaucoup. Tenez, elle a passé le dîner de Thanksgiving avec elles en novembre dernier. Vous êtes de la police ?

– Retraité, dit-il, mais je travaille avec l'équipe affectée à l'enquête. On m'a chargé de contacter Mme Alderson. » Il ne pense pas que ce mensonge reviendra le hanter puisque Pete lui-même lui a ouvert la porte en l'invitant sur les lieux du crime. « Savez-vous où je

peux la joindre ?

– Je vais vous donner son numéro de portable. Elle est partie à Chagrin Falls samedi dernier pour l'anniversaire de son frère. C'était ses quarante ans alors la femme de Harry a mis les petits plats dans les grands. Elle y reste jusqu'à mercredi ou jeudi, je crois – c'est ce qui était prévu, en tout cas. Je suis sûre qu'elle reviendra plus tôt en apprenant la nouvelle. Nan vit seule avec son chat depuis que Bill est mort – Bill était le frère de mon mari. Mme Ellerton et sa fille représentaient en quelque sorte une famille de substitution pour elle. Vraiment, ça va l'anéantir. »

Hodges note le numéro et appelle aussitôt. Nancy Alderson décroche à la première sonnerie. Il se présente et lui annonce la nouvelle.

Après un moment de silence dû au choc, elle dit :

« Oh, non, c'est impossible. Vous faites erreur, inspecteur Hodges. »

Il ne se fatigue pas à la corriger parce que sa réaction l'intéresse.

« Et pourquoi cela ?

– Parce qu'elles sont *heureuses*. Elles s'entendent si bien, elles adorent regarder la télé ensemble – surtout des DVD, et des émissions de cuisine, ou le genre avec des femmes qui papotent de choses et d'autres et qui invitent des célébrités sur leur plateau. Vous ne le croiriez pas mais il y a beaucoup de rires dans cette maison. » Nancy Alderson a un moment d'hésitation puis dit : « Êtes-vous *sûr* de parler des bonnes personnes ? De Jan Ellerton et Marty Stover ?

– J'ai bien peur que oui.

– Mais... elle avait accepté sa condition ! Marty, je veux dire. Martine. Elle disait même que s'habituer à la paralysie était plus facile que de s'habituer au célibat. On parlait souvent de ça toutes les deux – de la solitude. Car j'ai perdu mon mari, vous comprenez.

– Donc, il n'y a jamais eu de M. Stover ?

– Si, bien sûr, Janice s'était mariée très jeune. Un mariage très court, me semble-t-il, mais elle disait n'avoir jamais regretté parce qu'elle avait eu Martine. Marty a bien eu un petit ami peu de temps avant son accident mais il a eu un infarctus. Il est mort sur le coup. Selon Marty, il était en très bonne santé, il faisait de l'exercice trois fois par semaine dans un club de remise en forme en ville. Elle disait que c'était d'être en si bonne santé qui l'avait tué. Car il avait un cœur

très solide, vous voyez, et le jour où il s'est retourné contre lui, il a tout simplement éclaté. »

Hodges, lui-même rescapé d'une crise cardiaque, pense Note pour plus tard : pas de club de fitness.

« Marty disait que de se retrouver seule après la mort de quelqu'un que l'on aime était la pire forme de paralysie. Je ne ressentais pas exactement la même chose après la perte de mon Bill mais je voyais ce qu'elle voulait dire. Le révérend Henreid venait souvent lui rendre visite – elle l'appelle son conseiller spirituel – et même quand il ne venait pas, elle et Jan faisaient leurs prières quotidiennes. Tous les jours à midi. Et Marty envisageait de suivre un cours de comptabilité en ligne – il existe des cours spéciaux pour les gens atteints de son handicap, le saviez-vous ?

– Non, je ne le savais pas », dit Hodges.

Sur son carnet, il écrit : STOVER ENVISAGEAIT COURS COMPTABILITÉ EN LIGNE, puis il le tourne vers Holly pour qu'elle puisse lire. Elle hausse les sourcils.

« Bien sûr, il y avait des larmes et de la tristesse de temps à autre, mais dans l'ensemble elles étaient *heureuses*. Du moins... je ne sais pas...

– À quoi pensez-vous, Nancy ? »

Il l'appelle par son prénom – une autre vieille technique de flic – sans même s'en rendre compte.

« Oh, c'est sûrement rien. *Marty* semblait aussi heureuse que d'habitude – c'est une vraie boule d'amour, celle-ci, et tellement de spiritualité, vous ne le croiriez pas, elle voit toujours le bon côté de tout – mais Jan avait l'air un peu absente, ces jours-ci, comme si quelque chose la tracassait. Je me disais que c'était peut-être des soucis d'argent, ou bien simplement le cafard d'après Noël. Je n'aurais jamais *imaginé*... » Elle renifle. « Excusez-moi, il faut que je me mouche.

– Bien sûr. »

Holly s'empare de son carnet. Son écriture est petite – constipée, comme il le pense souvent – et il doit presque coller son nez à son carnet pour arriver à lire : demande-lui pour le Zappit !

Alderson fait un bruit de trompette alors qu'elle se mouche dans son oreille.

« Désolée.

– Ce n'est rien. Nancy, sauriez-vous si par hasard Mme Ellerton possédait une petite console de jeu portable ? Une rose ?

– Bonté divine, comment savez-vous cela ?

– Je ne sais pas grand-chose, à vrai dire, dit Hodges avec sincérité. Je ne suis qu'un inspecteur retraité avec une liste de questions à vous poser.

– Elle a dit qu'un homme la lui avait donnée. Il lui avait assuré que le gadget était gratuit tant qu'elle promettait de remplir un questionnaire et de le renvoyer à la compagnie. C'était à peine plus grand qu'un livre de poche. Ça a traîné dans la maison pendant un moment...

– Quand était-ce ?

– Je ne me rappelle pas exactement mais avant Noël, ça c'est certain. La première fois que je l'ai vu, il était sur la table basse du salon. Il est resté là avec le questionnaire plié à côté jusqu'après Noël – je m'en souviens car il n'y avait déjà plus leur petit sapin. Et puis un jour, je l'ai aperçu sur la table de la cuisine. Jan disait qu'elle l'avait allumé par curiosité et qu'elle avait découvert tout un tas de jeux de solitaire dessus, une douzaine peut-être, du genre Klondike, Picture et Pyramid. Et comme elle s'est mise à l'utiliser, elle a rempli le questionnaire et l'a renvoyé.

– Le chargeait-elle dans la salle de bains de Marty ?

– Oui, c'était le plus pratique. Elle était très souvent dans cette partie de la maison, vous savez.

– Mmh-mmh. Vous disiez que Mme Ellerton était devenue absente... ?

– *Un peu* absente, corrige aussitôt Alderson. Elle était le plus souvent égale à elle-même. Très affectueuse, comme Marty.

– Mais quelque chose la tracassait.

– Oui, je pense.

– La *tourmentait*.

– Eh bien...

– Cela correspond-il à peu près à l'époque où elle a reçu cette console de jeux ?

– Je suppose que oui, maintenant que vous me le dites, mais pourquoi diable jouer au solitaire sur une petite tablette rose l'aurait-il déprimée ?

– Je ne sais pas », dit Hodges, et il écrit DÉPRIMÉE sur son carnet.

Il trouve qu'il y a une différence significative entre être absent et être déprimé.

« La famille a-t-elle été prévenue ? demande Alderson. Elles n'avaient pas de proches en ville mais je sais qu'elles avaient des cousins dans l'Ohio, et dans le Kansas aussi, je crois. Vous devriez trouver leurs noms dans le carnet d'adresses de Jan.

– La police doit s'en charger à l'heure où je vous parle », dit Hodges, mais il appellera Pete plus tard pour s'en assurer. Ça agacera sûrement son ancien coéquipier mais Hodges s'en fiche. Il perçoit de la détresse dans chaque mot que prononce Nancy Alderson et il veut la réconforter du mieux qu'il peut. « Puis-je vous poser une dernière question ?

– Oui, bien sûr.

– Auriez-vous aperçu quelqu'un en train de traîner autour de la maison, par hasard ? Quelqu'un qui n'aurait pas eu de raison particulière de se trouver là ? »

Holly hoche vigoureusement la tête.

« Pourquoi me demandez-vous cela ? » Alderson semble étonnée. « Vous ne pensez quand même pas qu'un *intrus*... ?

– Je ne pense rien, répond doucement Hodges. J'aide seulement la police à cause des réductions d'effectifs de ces dernières années dans notre ville. Grosses coupes budgétaires.

– Je sais, c'est terrible.

– On m'a remis une liste de questions et ce sera la dernière.

– Eh bien, je n'ai vu personne. Je l'aurais remarqué s'il y avait eu quelqu'un, à cause du passage couvert entre la maison et le garage. Le garage est chauffé, donc c'est là qu'il y a le cellier et la buanderie. Je suis constamment en train de faire des va-et-vient et je peux voir la rue depuis le passage. Il n'y a pratiquement personne qui monte jusque-là, parce que la maison de Jan et Marty est la dernière au bout de Hilltop Court. Après, c'est rien que le cul-de-sac. Bien sûr, il y a le facteur et UPS, et parfois FedEx, mais à part ça, sauf si quelqu'un se perd, nous avons le bout de la rue pour nous.

– Donc vous n'avez vu absolument personne ?

– Non, monsieur, personne du tout.

– Pas même l'homme qui a donné la console à Mme Ellerton ?

– Non, il l'a abordée à Ridgeline Foods. C'est l'épicerie qu'il y a en bas de la colline, au croisement de City Avenue et de Hilltop Court. Il

y a un Kroger environ un kilomètre plus loin, dans le centre commercial de City Avenue, mais Janice ne voulait pas y aller, même si c'est un peu moins cher. Elle disait qu'on devrait toujours acheter local si... si... » Elle lâche brusquement un gros sanglot. « Mais peu importe, n'est-ce pas, elle n'ira plus *jamais* faire les courses, à présent ! Oh, je ne peux pas le croire ! Jan n'aurait jamais fait de mal à Marty, pour rien au monde !

– C'est très triste, dit Hodges.

– Je vais devoir rentrer aujourd'hui. » Nancy Alderson se parle maintenant à elle-même plus qu'elle ne parle à Hodges. « Il se peut que leurs proches mettent du temps à arriver, et il faut bien que quelqu'un s'occupe de prendre les dispositions nécessaires. »

Dernier devoir d'une femme de ménage, se dit Hodges, et il trouve cette pensée à la fois touchante et horriblement sinistre.

« Je vous remercie pour le temps que vous m'avez accordé, Nancy. Je vais vous laisser et...

– Bien sûr, il y avait ce vieux monsieur, là, dit Alderson.

– Quel vieux monsieur ?

– Je l'ai vu plusieurs fois devant le 1588. Il se garait le long du trottoir et il restait là, debout, à regarder la maison. Celle qui se trouve de l'autre côté de la rue, un peu plus bas. Vous n'avez peut-être pas remarqué mais elle est à vendre. »

Hodges avait remarqué, oui, mais il ne dit rien. Il ne veut pas l'interrompre.

« Une fois, il a traversé la pelouse pour aller regarder par la baie vitrée – c'était avant la dernière grosse tempête. Il voulait peut-être acheter. » Elle lâche un petit rire mouillé. « L'espoir fait vivre, comme disait ma mère. Parce qu'il n'avait pas du tout l'air du genre de bonhomme qui peut s'offrir une maison pareille.

– Non ?

– Oh non. Il était toujours en pantalon de travail – vous savez, vert, dans le genre Dickies – et sa parka était rafistolée avec du ruban adhésif. Et puis sa voiture avait l'air très vieille, il y avait des couches d'apprêt par endroits. Mon mari appelait ça le vernis des pauvres.

– Vous ne vous rappelez pas la marque de la voiture, par hasard ? »

Il tourne une page de son carnet et écrit DATE DERNIÈRE GROSSE TEMPÊTE ? sur une page vierge. Holly regarde et acquiesce.

« Non, désolée, je ne m'y connais pas en voitures. Je ne me souviens même pas de la couleur, juste de ces taches de sous-couche. Monsieur Hodges, vous êtes sûr qu'il ne s'agit pas d'une erreur ? »

Elle le supplie presque.

« J'aimerais pouvoir vous dire que oui, Nancy. Vous avez été d'une grande aide. »

Dubitative : « Vous trouvez ? »

Hodges lui donne son numéro, celui de Holly et celui du bureau. Il lui dit de téléphoner au cas où quoi que ce soit lui reviendrait. Il lui rappelle que la presse pourrait s'intéresser à l'affaire parce que Martine a été paralysée au City Center en 2009, et qu'elle ne doit en aucun cas se sentir obligée de répondre aux journalistes ou aux reporters télé.

Quand il coupe la communication, Nancy Alderson s'est remise à pleurer.

Il emmène Holly déjeuner au Panda Garden, à quelques rues de leur bureau. Il est encore tôt et ils ont la salle presque pour eux. Holly ne mange plus de viande et commande un chow mein végétarien. Hodges adore l'émincé de bœuf épicé mais son estomac ne le supportera pas alors il se décide pour un agneau Ma La. Ils mangent tous les deux avec les baguettes : Holly parce qu'elle sait s'en servir et Hodges parce qu'elles le ralentissent et diminuent les risques d'incendie abdominal post-prandial.

Holly attaque :

« La dernière grosse tempête a eu lieu le 19 décembre. Les services météo ont enregistré vingt-cinq centimètres de neige à Government Square et trente-cinq à Branson Park. Pas non plus énorme mais il n'en est tombé que dix lors de la seule autre tempête de cet hiver.

– Six jours avant Noël. À peu près le moment où on a donné le Zappit à Janice Ellerton, si les souvenirs d'Alderson sont bons.

– Penses-tu que l'homme qui le lui a donné et celui qui regardait la maison à vendre ne font qu'un ? »

Hodges capture un bout de brocoli. C'est censé être bon pour la santé, comme tous les légumes qui ont mauvais goût.

« Je ne pense pas qu'Ellerton aurait accepté quoi que ce soit d'un type à la parka rafistolée au ruban adhésif. Je n'exclus pas la possibilité mais ça me paraît peu probable.

– Mange, Bill. Si je termine avant toi, j'aurai l'air d'un glouton. »

Hodges mange, mais il n'a pas trop d'appétit ces jours-ci, même quand son ventre ne lui fait pas souffrir le martyr. Quand il a du mal à avaler, il fait descendre le tout avec une gorgée de thé. Peut-être une bonne idée puisque le thé a l'air d'aider. Il pense à ses résultats d'examens qu'il n'a pas encore vus. Il lui vient à l'esprit que ce qu'il a est peut-être pire qu'un ulcère, qu'un ulcère pourrait être en réalité le meilleur des scénarios. Il existe des médicaments pour traiter les

ulcères. Pour d'autres trucs, pas tant que ça.

Quand il peut voir le milieu de son assiette (mais Seigneur, il en reste tellement sur les bords), il pose ses baguettes et dit :

« J'ai découvert quelque chose pendant que tu traquais Nancy Alderson.

– Dis-moi.

– Je me suis renseigné sur ces Zappit. Incroyable la vitesse à laquelle ces entreprises numériques poussent puis disparaissent. Comme les pissenlits en juin. Le Zappit Commander n'a pas comme qui dirait monopolisé le marché. Trop simple, trop cher, trop de concurrence plus évoluée. Zappit Inc. a chuté en Bourse et a été rachetée par une compagnie appelée Sunrise Solutions. Il y a deux ans, c'est cette compagnie-là qui a fait faillite et quitté le marché. Ce qui veut dire qu'on ne vend plus de Zappit depuis longtemps et que le type qui en distribuait a dû monter une espèce d'arnaque. »

Holly en déduit rapidement la suite :

« Donc il a fabriqué un questionnaire à la noix juste pour ajouter un peu de, comment on dit, de plausibilité. Mais ce type n'a pas essayé de lui soutirer de l'argent, n'est-ce pas ?

– Non. Pas qu'on sache, en tout cas.

– Il y a quelque chose de pas net, là-dedans, Bill. Est-ce qu'on va en parler à l'inspecteur Huntley et à Miss Jolis Yeux Gris ? »

Hodges a pris le plus petit bout d'agneau qui reste dans son assiette et voilà un bon prétexte pour le lâcher.

« Pourquoi tu l'aimes pas, Holly ?

– Eh bien, elle pense que je suis folle, répond-elle d'un ton détaché.

– Je suis sûr que no...

– Si. Elle le pense. Elle doit aussi penser que je suis dangereuse, à cause de la façon dont j'ai frappé Brady Hartsfield au concert des 'Round Here. Mais je m'en fiche. Je le referais. Un millier de fois ! »

Hodges pose sa main sur la sienne. Dans le poing de Holly, les baguettes vibrent comme un diapason.

« Je sais, et tu aurais raison à chaque fois. Tu as sauvé des milliers de vies, et c'est une estimation prudente. »

Elle extrait sa main de dessous la sienne et se met à ramasser des grains de riz.

« Oh, elle peut penser que je suis folle tant qu'elle veut. Les gens ont pensé ça de moi toute ma vie, à commencer par mes parents. Mais

il y a autre chose. Isabelle ne voit que ce qu'elle voit, et elle n'aime pas les gens qui voient plus, ou qui cherchent plus. Elle pense pareil de toi, Bill. Elle est jalouse. De toi et Pete. »

Hodges ne dit rien. Il n'avait jamais envisagé une telle possibilité.

Holly pose ses baguettes.

« Tu n'as pas répondu à ma question. Est-ce que tu vas leur dire ce qu'on a découvert jusqu'ici ?

– Pas encore. Il y a quelque chose que j'aimerais faire avant, si tu veux bien tenir le bureau cet après-midi. »

Holly sourit aux restes de son chow mein.

« Je tiendrai toujours le bureau. »

Bill Hodges n'est pas le seul à avoir ressenti une aversion immédiate envers la remplaçante de Becky Helmington. Le personnel soignant qui travaille à la Clinique des Traumas du Cerveau a rebaptisé l'endroit le Bocal, et il n'a pas fallu longtemps pour que Ruth Scapelli devienne Miss Ratched¹. Au bout de trois mois, elle avait déjà fait muter trois infirmières pour diverses petites infractions et renvoyé une aide-soignante pour avoir fumé dans un placard à fournitures. Elle avait interdit certains uniformes colorés jugés « trop distrayants » ou « trop suggestifs ».

En revanche, les médecins l'apprécient. Ils la trouvent efficace et compétente. Elle est également efficace et compétente avec les patients, mais elle est froide, et il y a comme du mépris dans sa voix. Elle ne permettra jamais qu'on traite même le plus cataclysmiquement atteint d'entre eux de comateux, de légume ou de mollusque, du moins en sa présence, mais elle a une certaine *arrogance*.

« Elle connaît son boulot, avait confié une infirmière à une autre en salle de repos peu après la prise de poste de Scapelli. Pas de doute là-dessus, mais il lui manque *quelque chose*. »

L'autre infirmière, trente ans de service, était une vétérante qui avait tout vu. Elle avait réfléchi, puis prononcé un seul mot... mais c'était *le mot juste** :

« La compassion. »

Scapelli ne se montre jamais froide ou méprisante quand elle accompagne Felix Babineau, le neurologue en chef, lors de ses visites quotidiennes. Et si elle le faisait, il ne le remarquerait probablement pas. Certains médecins l'ont remarqué, mais peu s'en soucient : les faits et gestes d'êtres aussi insignifiants que les infirmières – même cadres –, sont bien en deçà de leurs nobles préoccupations.

C'est comme si Scapelli avait le sentiment que les patients de la Clinique des Traumatisés du Cerveau, peu importe leur condition,

étaient en partie responsables de leur état, et que si seulement ils faisaient plus d'efforts, ils retrouveraient forcément au moins *un peu* de leurs facultés. Elle fait son travail, cela dit, et dans l'ensemble, elle le fait bien, peut-être même mieux que Becky Helmington, qui était beaucoup plus aimée. Si quelqu'un venait à le lui dire, Scapelli répondrait sans doute qu'elle n'est pas là pour qu'on l'aime. Elle est là pour s'occuper de ses patients, point barre, fin de l'histoire.

Cependant, il y a un patient de longue date du Bocal qu'elle déteste. Ce patient c'est Brady Hartsfield. Ce n'est pas parce qu'elle a perdu un ami ou un proche au City Center ; c'est parce qu'elle pense qu'il joue la comédie. Évitant ainsi le châtement qu'il mérite tant. En règle générale, elle se tient à distance et laisse les autres membres du personnel s'occuper de lui, parce que bien souvent, rien que de le voir la met en rage pour la journée. Elle n'arrive pas à croire que le système puisse se laisser si facilement duper par cette vile créature. Elle se tient aussi à distance pour une autre raison : elle ne se fait pas entièrement confiance lorsqu'elle se trouve dans sa chambre. À deux reprises, elle a fait quelque chose. Le genre de choses qui, si elles venaient à se savoir, pourraient conduire à *son* licenciement. Mais en cet après-midi de début janvier, alors que Hodges et Holly sont en train de terminer leur déjeuner, elle est attirée comme par un câble invisible jusqu'à la Chambre 217. Pas plus tard que ce matin, elle avait été forcée d'y entrer, parce que le Dr Babineau insiste pour qu'elle l'accompagne pendant ses visites. Brady est le petit protégé du neurologue. Il s'émerveille de ses progrès spectaculaires.

« Il n'aurait jamais dû se réveiller de son coma », lui avait confié Babineau peu de temps après son arrivée au Bocal. Babineau est un pisse-froid, mais lorsqu'il parle de Brady, il devient presque jovial. « Et regardez-le aujourd'hui ! Il peut faire quelques pas – avec de l'aide, je vous le concède –, il peut manger tout seul et il peut répondre à de simples questions, soit verbalement, soit par signes. »

Il est aussi apte à se planter la fourchette dans l'œil, aurait pu ajouter Ruth Scapelli (mais elle n'en fait rien), et ses réponses verbales résonnent plus comme des *beu-beu* et des *gah-gah* à ses oreilles. Et puis il y a la question de ses sphincters. Mettez-lui une couche et il se retient. Enlevez-lui et il urine dans son lit, réglé comme une horloge. Dèfèque dedans, s'il peut. C'est comme s'il savait. Et elle pense bien qu'il sait.

Autre chose qu'il sait – aucun doute là-dessus –, c'est que Scapelli ne l'aime pas. Ce matin, alors que l'examen était terminé et que le Dr Babineau se lavait les mains dans la salle de bains attenante, Brady avait redressé la tête pour la regarder et élevé une main à hauteur de sa poitrine. Il avait replié ses doigts en un poing lâche et tremblotant. Puis son majeur s'était lentement déroulé.

D'abord, Scapelli n'en avait pas cru ses yeux : Brady Hartsfield lui faisant un doigt d'honneur. Puis, alors qu'elle entendait l'eau cesser de couler dans la salle de bains, deux boutons de sa blouse d'uniforme avaient sauté, dévoilant le centre de son solide soutien-gorge Playtex 18 Heures « Comfort Strap ». Elle ne croit pas à toutes ces rumeurs qu'elle a entendues à propos de ce déchet humain, *refuse* d'y croire, mais là...

Il lui avait souri. *Jusqu'aux oreilles.*

À présent, elle se dirige vers la Chambre 217 au son de la musique douce qui flotte dans les couloirs. Elle porte son uniforme de rechange, le rose qu'elle garde dans son casier et n'aime pas tellement. Elle regarde des deux côtés pour s'assurer que personne ne lui prête attention, fait semblant d'étudier la fiche médicale de Brady au cas où une paire d'yeux indiscrets traînerait dans les parages, puis se glisse dans la chambre. Brady est assis dans son fauteuil près de la fenêtre, là où il est toujours assis. Il est vêtu d'une de ses quatre chemises à carreaux et d'un jean. Ses cheveux sont peignés et ses joues sont aussi lisses que des joues de bébé. Sur sa poche de poitrine, un badge proclame J'AI ÉTÉ RASÉ PAR L'INFIRMIÈRE BARBARA !

Il vit comme Donald Trump, se dit Ruth Scapelli. Il a tué huit personnes et en a blessé Dieu sait combien, il a tenté de tuer des milliers d'adolescents lors d'un concert de rock, et il est assis là, propre et rasé, à attendre que son personnel lui apporte ses repas. Il se fait *masser* trois fois par semaine. Il va au *spa* quatre fois par semaine et passe du temps dans le *jacuzzi*.

Comme Donald Trump ? Hum. Plutôt comme un chef de clan dans un de ces riches pays pétroliers du Moyen-Orient.

Et si elle disait à Babineau qu'il lui a fait un doigt d'honneur ?

Oh non, dirait-il. Non, non, non, infirmière Scapelli. Ce que vous avez vu n'était qu'une contraction involontaire du muscle. Il n'est toujours pas capable du processus de réflexion nécessaire à l'exécution d'un tel geste. Et quand bien même, pourquoi vous ferait-il un doigt

d'honneur ?

« Parce que vous ne m'aimez pas, dit-elle en se penchant, les mains posées sur sa jupe rose. N'est-ce pas, monsieur Hartsfield ? Et nous sommes quittes, parce que moi non plus je ne vous aime pas. »

Il ne la regarde pas, ni ne montre le moindre signe de réaction. Il fixe seulement des yeux le parking couvert d'en face. Mais il l'*entend*, elle en est sûre, et son indifférence totale vis-à-vis d'elle la rend encore plus furieuse. Quand elle parle, les gens *écoutent*.

« Est-ce que je suis censée croire que vous avez fait craquer les boutons de ma blouse ce matin par la force de votre esprit ? »

Rien.

« Je ne suis pas aussi stupide. J'avais l'intention de la changer, elle était un peu trop serrée. Vous pouvez berner des membres du personnel plus crédules, mais moi, on me la fait pas, monsieur Hartsfield. Tout ce que dont vous êtes capable, c'est de rester assis là. Et de salir votre lit dès que vous en avez l'occasion. »

Rien.

Elle se retourne vers la porte pour s'assurer qu'elle est bien fermée, puis ôte sa main gauche de son genou et l'approche de lui.

« Tous ces gens que vous avez blessés, dont certains souffrent encore. Ça vous fait plaisir, hein que ça vous fait plaisir ? Et *vous*, vous apprécieriez ? Pourquoi ne pas essayer pour voir ? »

Elle touche d'abord le doux renflement d'un téton sous la chemise, puis le pince entre le pouce et l'index. Ses ongles sont courts mais elle plante ce qu'elle a dans la chair. Elle tourne d'abord dans un sens, puis dans l'autre.

« Ça, c'est de la douleur, monsieur Hartsfield. Vous aimez ? »

Le visage de Hartsfield reste aussi inexpressif que d'habitude, ce qui accroît encore sa fureur. Elle se penche plus près, jusqu'à ce que leurs nez se touchent presque. Son visage plus que jamais fermé comme un poing. Ses yeux bleus exorbités derrière ses lunettes. De minuscules perles de salive bourgeonnent aux commissures de ses lèvres.

« Je pourrais faire ça à vos testicules, murmure-t-elle. Peut-être que je le ferai. »

Oui. Elle pourrait tout à fait. Ce n'est pas comme s'il pouvait le répéter à Babineau, après tout. Il possède une cinquantaine de mots tout au plus, et peu de gens sont capables de comprendre ce qu'il

arrive à baragouiner. *Un peu plus de carottes* devient *Euh peuh puh kwoteuh*, ce qui ressemble à un faux dialecte indien dans un vieux western. La seule chose qu'il parvient à dire parfaitement bien c'est *Je veux ma mère* et, à plusieurs reprises, Scapelli a pris un malin plaisir à lui rappeler que sa mère était morte.

Elle tourne et retourne le téton. Dans le sens des aiguilles d'une montre, puis en sens inverse. Pinçant aussi fort qu'elle peut, et ses mains sont des mains d'infirmière, ce qui implique qu'elles ont de la force.

« Vous pensez que Babineau est votre joujou mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil. C'est *vous* son joujou. Son cobaye. Il croit que je ne suis pas au courant à propos du traitement expérimental qu'il vous donne. Des vitamines, qu'il dit. Des vitamines, mes fesses ! Je suis au courant de *tout* ce qui se passe ici. Il croit qu'il peut vous faire revenir jusqu'à nous, mais ça n'arrivera jamais. Vous êtes parti trop loin. Et même s'il y arrivait, vous seriez jugé et passeriez le reste de votre vie en prison. Et il n'y a pas de jacuzzi à la prison d'État de Waynesville. »

Elle pince son téton si fort que les tendons de son poignet ressortent, mais il ne manifeste toujours aucun signe de sensation – il regarde simplement le parking couvert, le visage dénué d'expression. Si elle continue, un des infirmiers est susceptible de remarquer un bleu ou une boursouflure, et ce sera mentionné sur sa fiche médicale.

Elle le lâche et recule, la respiration lourde. Derrière elle, les stores vénitiens s'entrechoquent brusquement dans un grelottement d'os. Elle sursaute et regarde autour d'elle. Quand elle se retourne vers Hartsfield, il n'est plus en train de regarder le parking. Il la regarde *elle*. Ses yeux sont brillants et pénétrants. Scapelli ressent une vive étincelle de frayeur et fait un pas en arrière.

« Je pourrais le signaler à Babineau, dit-elle. Mais les médecins ont le chic pour esquiver certains problèmes, surtout lorsqu'il s'agit de leur parole contre celle d'une infirmière, même cadre. Pourquoi me fatiguer ? Qu'il fasse autant d'expériences qu'il veut. Même Waynesville est trop bien pour vous, monsieur Hartsfield. Peut-être qu'il va finir par vous donner quelque chose qui vous tuera. C'est tout ce que vous méritez. »

Un chariot à repas gronde dans le couloir ; quelqu'un n'a pas encore déjeuné. Ruth Scapelli sursaute comme une femme s'éveillant

d'un rêve et recule vers la porte, son regard passant de Hartsfield aux stores vénitiens, maintenant silencieux, pour revenir sur Hartsfield.

« Je vous laisse avec vos pensées, mais laissez-moi vous dire une dernière chose avant de partir. Si vous me refaites un doigt d'honneur, ce sera *vraiment* vos testicules. »

La main de Brady monte de ses genoux à sa poitrine. Elle tremble mais c'est seulement un problème de motricité ; grâce à ses dix séances de kinésithérapie par semaine, il a récupéré au moins un peu de tonicité musculaire.

Scapelli le dévisage, abasourdie, alors que le majeur se déploie et se tend vers elle.

Accompagné de ce sourire obscène.

« Vous êtes un monstre, dit-elle d'une voix basse. Une aberration. »

Mais elle ne s'approche plus de lui. Elle est tout à coup prise d'une peur irrationnelle de ce qui pourrait arriver si elle le faisait.

1.

Référence à Mildred Ratched, l'infirmière autoritaire et dépourvue de compassion dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, roman de Ken Kesey paru en 1962, adapté au cinéma par Milos Forman en 1975.

Tom Saubers est plus que disposé à rendre à Hodges le service qu'il lui a demandé, même si ça veut dire décaler deux rendez-vous de cet après-midi. Il doit à Bill Hodges bien plus qu'une visite de maison vide là-haut à Ridgedale ; après tout, l'ancien inspecteur de police – avec l'aide de ses amis Holly et Jerome – a sauvé la vie de son fils et de sa fille. Et très certainement de sa femme, aussi.

Composant le code qui figure sur un bout de papier clippé à son dossier, Tom coupe l'alarme dans l'entrée. Alors qu'il fait visiter les pièces du bas à Hodges, leurs pas résonnant dans la maison vide, il ne peut s'empêcher de réciter son baratin d'agent immobilier. Oui, c'est plutôt loin du centre, je vous l'accorde, mais du coup, vous avez accès à tous les services de la ville – eau, déneigement, ramassage des ordures, bus scolaires, bus municipaux – *sans* tout le bruit de la ville.

« La maison est équipée pour le câble et dépasse de *loin* les normes de construction standard, dit-il.

– C'est super, mais je suis pas là pour l'acheter. »

Tom le regarde avec curiosité.

« Vous êtes là pour *quoi*, alors ? »

Hodges ne voit aucune raison de ne pas lui dire.

« Pour savoir si quelqu'un ne l'aurait pas utilisée pour observer la maison de l'autre côté de la rue. Il y a eu un meurtre-suicide en face le week-end dernier.

– Au 1601 ? Mon Dieu, Bill, c'est *horrible*. »

Oui, pense Hodges, c'est horrible, et je suis sûr que tu te demandes déjà à qui tu devrais t'adresser pour devenir l'agent immobilier de cette maison-là.

Pas qu'il en tienne rigueur à Tom, qui a lui-même vécu son propre enfer à la suite du Massacre du City Center.

« Je vois que vous n'avez plus besoin de votre canne, remarque Hodges alors qu'ils montent au premier étage.

– Je m'en sers parfois le soir, surtout si le temps est pluvieux, dit Tom. Les scientifiques soutiennent que le truc des articulations plus douloureuses par temps humide est une connerie, mais moi je peux vous dire que c'est un de ces contes de bonne femme sur lesquels vous pouvez parier. Donc nous avons ici la chambre principale, vous noterez qu'elle est orientée est pour capter toute la lumière du matin. La salle de bains est agréable et spacieuse – la douche est équipée de jets massants – et juste au bout du couloir vous avez... »

Oui, c'est une belle maison, Hodges n'en attendait pas moins de Ridgedale, mais rien n'indique que quelqu'un soit passé par là récemment.

« Vous avez vu tout ce que vous vouliez voir ? demande Tom.

– Je pense, oui. Vous n'avez rien remarqué de spécial ?

– Rien du tout. Et l'alarme est de qualité. Si quelqu'un était entré par effraction...

– Ouais, dit Hodges. Désolé de vous avoir fait sortir par un froid pareil.

– Ne soyez pas ridicule, je devais sortir de toute manière. Et ça m'a fait plaisir de vous voir. » Ils sortent par la porte de la cuisine, que Tom verrouille derrière lui. « Même si vous avez l'air affreusement mince.

– Ben, vous savez ce qu'on dit, on est jamais trop mince ni trop riche. »

Tom, qui à la suite de ses blessures a été à la fois trop mince et trop pauvre, sourit poliment et commence à contourner la maison. Hodges le suit sur quelques pas puis s'arrête.

« Est-ce qu'on peut regarder dans le garage ?

– Bien sûr, mais il n'y a rien là-dedans.

– Rien qu'un petit coup d'œil.

– Jamais trop vigilant, hein ? Je comprends, laissez-moi juste attraper la bonne clé. »

Sauf qu'il n'a pas besoin de clé : la porte du garage est entrouverte de cinq centimètres. Les deux hommes regardent en silence la serrure endommagée et les éclats de bois brisé. Enfin, Tom dit :

« Eh ben. Ça alors.

– Le garage n'est pas protégé par le système d'alarme, j'imagine ?

– Vous imaginez bien. Il n'y a rien à protéger là-dedans. »

Hodges pénètre dans une pièce rectangulaire aux murs en bois nus

et au sol en béton coulé. Il y a des empreintes de bottes sur le béton. Hodges voit son souffle se condenser, et autre chose aussi. En face de la porte basculante de gauche, il y a une chaise. Quelqu'un s'est assis là pour regarder dehors.

Depuis quelque temps, Hodges ressent une gêne croissante du côté gauche de l'estomac, une gêne d'où percent des tentacules allant s'enrouler autour de ses reins. Mais cette douleur est presque une vieille amie à présent, et pour l'instant, elle est momentanément éclipsée par l'excitation.

Quelqu'un s'est assis là pour regarder le 1601, pense-t-il. Je serais prêt à parier ma ferme là-dessus – si j'en avais une.

Il marche jusqu'à l'avant du garage et s'assoit à la place de l'observateur. Trois fenêtres horizontales occupent le milieu de la porte, et celle de droite a été dépoussiérée. La vue donne directement sur la grande baie vitrée du salon du 1601.

« Hé, Bill, dit Tom. Il y a quelque chose sous la chaise. »

Hodges se penche pour regarder, même si ce mouvement rallume l'incendie dans son abdomen. Ce qu'il aperçoit, c'est un disque noir d'environ sept centimètres de diamètre. Il le ramasse en le pinçant par les côtés. Estampé dessus en lettres dorées figure un seul mot : STEINER.

« Ça vient d'un appareil photo ? demande Tom.

– D'une paire de jumelles. Certains services de police à gros budget utilisent des Steiner. »

Avec une bonne paire de Steiner – et à ce qu'il sait, une mauvaise paire de Steiner, ça n'existe pas –, on pouvait se retrouver directement dans le salon d'Ellerton et Stover, en supposant que les stores soient levés... et ils l'étaient ce matin quand lui et Holly se sont rendus chez elles. Bon sang, si les deux femmes étaient en train de regarder CNN, l'observateur aurait carrément pu lire les nouvelles défilant au bas de l'écran.

Hodges n'a pas de sachet en plastique où déposer la preuve mais il a un petit paquet de mouchoirs dans la poche de son manteau. Il en sort deux, enveloppe délicatement le capuchon de protection dedans et le glisse dans la poche intérieure de son manteau. Il se lève de la chaise (déclenchant un nouvel élan ; cet après-midi, la douleur est aiguë) et repère autre chose. Quelqu'un a gravé une lettre dans le bois entre les deux portes basculantes. Peut-être avec un canif.

C'est la lettre Z.

Ils sont presque revenus dans l'allée quand Hodges est la proie de quelque chose de nouveau : une morsure fulgurante derrière le genou gauche. Il a l'impression qu'on vient de le poignarder. Il crie de surprise autant que de douleur et se penche en avant, malaxant le nœud de douleur lancinante, essayant de le faire céder. Du moins de le desserrer un peu.

Tom se baisse à côté de lui, et c'est ainsi qu'aucun d'eux ne voit passer la vieille Chevrolet remontant lentement Hilltop Court. Sa peinture bleu délavée est parsemée de taches d'apprêt rouge. Le vieux monsieur derrière le volant ralentit encore pour pouvoir observer les deux hommes. Puis la Chevrolet accélère, relâchant un nuage de gaz d'échappement bleu, et dépasse la maison d'Ellerton et Stover en direction du demi-tour en épingle à cheveux à l'extrémité de la rue.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande Tom. Qu'est-ce qui se passe ?

– Crampe, souffle Hodges à travers ses dents serrées.

– Massez-la. »

Les cheveux dans les yeux, Hodges lui lance un regard douloureusement amusé.

« Vous croyez que je fais quoi ?

– Donnez. »

Tom Saubers, vétérinaire de la kinésithérapie du fait de sa simple présence à certain salon de l'emploi il y a six ans, écarte la main de Hodges. Il retire un de ses gants et appuie avec les doigts. Fort.

« Aouh ! Bordel ! Ça fait super mal !

– Je sais, dit Tom. C'est comme ça. Essayez de mettre tout votre poids sur l'autre jambe. »

Hodges obéit. La Malibu avec ses taches d'apprêt rouge délavé repasse lentement, se dirigeant vers le bas de la colline cette fois. Le conducteur s'autorise un autre long regard dans leur direction, puis réaccélère.

« Ça passe, dit Hodges. Dieu soit loué pour ses petites faveurs. »

Oui, ça passe, mais son estomac est en feu et il a l'impression de s'être fait un tour de reins.

Tom le regarde d'un air soucieux.

« Vous êtes sûr que ça va ?

– Oui. Rien qu'une crampe.

– Ou peut-être une thrombose veineuse profonde. Vous n'êtes plus tout jeune, Bill. Vous devriez aller faire examiner ça. S'il vous arrivait quoi que ce soit pendant que vous êtes avec moi, Pete ne me le pardonnerait jamais. Sa sœur non plus. On vous doit beaucoup.

– Oui, je m'en occupe, j'ai rendez-vous chez le docteur demain, dit Hodges. Allez, partons d'ici. On se les gèle. »

Il boîte sur les deux ou trois premiers pas puis la douleur disparaît complètement et il arrive à marcher normalement. Plus normalement que Tom. Grâce à sa rencontre avec Brady Hartsfield en avril 2009, Tom Saubers boitera pendant le restant de sa vie.

Quand Hodges arrive chez lui, son estomac va mieux mais il est claqué. Il se fatigue vite ces jours-ci et il se dit que c'est parce qu'il n'a plus d'appétit, mais au fond de lui, il se demande si c'est vraiment ça. Sur le chemin du retour, il a entendu deux fois le bruit de verre brisé suivi de la joyeuse annonce du *Home Run*, mais il ne regarde jamais son téléphone quand il est au volant, en partie parce que c'est dangereux (et illégal dans cet État), surtout parce qu'il refuse de devenir l'esclave de son portable.

De plus, pas besoin d'être médium pour savoir qui lui a envoyé au moins un des textos. Il attend d'avoir accroché son manteau dans le placard de l'entrée, touchant brièvement sa poche intérieure pour s'assurer que le capuchon de l'objectif est toujours là.

Le premier message est de Holly. **Faudrait qu'on parle à Pete et Isabelle. Appelle-moi d'abord. J'ai une Q.**

L'autre n'est pas d'elle. Il dit : **Le Dr Stamos doit vous parler d'urgence. Vous avez rendez-vous demain à 9 h. Ne le ratez pas, s'il vous plaît !**

Hodges consulte sa montre et bien que cette journée semble déjà avoir duré au moins un mois, constate qu'il est seulement quatre heures et quart. Il appelle le cabinet du Dr Stamos et tombe sur Marlee. Il la reconnaît à sa voix enjouée de pom-pom girl qui devient grave lorsqu'il se présente. Il ne sait pas ce que donnent ses examens mais ça ne peut pas être bon. Comme l'a dit Bob Dylan, on a pas besoin d'un Monsieur Météo pour savoir d'où vient le vent.

Il essaie de négocier pour neuf heures trente au lieu de neuf heures car il veut d'abord discuter avec Holly, Pete et Isabelle. Il ne veut pas croire que sa consultation avec Stamos puisse être suivie d'une admission à l'hôpital, mais il est réaliste, et cette douleur soudaine à la jambe lui a foutu une sacrée trouille.

Marlee le fait patienter. Hodges écoute les Young Rascals un

moment (qui doivent être de sacrés vieux scélérats¹ maintenant, se dit-il) puis elle revient vers lui.

« C'est bon pour neuf heures trente, monsieur Hodges, mais le Dr Stamos me fait dire qu'il est impératif que vous vous teniez à ce rendez-vous.

– C'est grave ? demande-t-il sans pouvoir se retenir.

– Je n'ai pas d'informations sur votre dossier, mais quoi qu'il en soit, je pense que vous devriez vous occuper de ce qui ne va pas le plus vite possible. Vous ne croyez pas ?

– Vous avez raison, dit Hodges gravement. Je serai là demain sans faute. Et merci. »

Il raccroche et fixe son téléphone. En photo de fond d'écran, il y a sa fille à l'âge de sept ans, lumineuse et souriante, voltigeant haut dans les airs sur la balançoire qu'il avait installée dans le jardin quand ils vivaient sur Freeborn Avenue. Quand ils étaient encore une famille. Aujourd'hui, Allie a trente-six ans, elle est divorcée, en thérapie, et en train de se remettre d'une relation douloureuse avec un homme qui lui a raconté une histoire aussi ancienne que la Genèse : *Je vais la quitter bientôt, mais là, c'est pas le bon moment.*

Hodges pose son téléphone et soulève sa chemise. Sa douleur au côté gauche est redevenue un léger murmure, et c'est une bonne chose, mais il n'aime pas le gonflement qu'il voit sous son sternum. C'est comme s'il venait d'engloutir un énorme repas alors qu'en fait il n'a pu avaler que la moitié de son déjeuner, et un bagel au petit-déjeuner.

« Qu'est-ce tu nous fais ? demande-t-il à son estomac enflé. J'aimerais bien avoir une petite idée avant mon rendez-vous de demain. »

Il imagine qu'il pourrait avoir tous les renseignements qu'il veut en allumant son ordinateur et en allant sur WebMD, mais il est porté à croire que l'auto-diagnostic par Internet est un piège à cons. Il appelle plutôt Holly. Elle veut savoir s'il a découvert quoi que ce soit d'intéressant au 1588.

« De très intéressant, comme disait ce type dans *Laugh-In*², mais pose ta question avant que je me lance.

– Est-ce que tu penses que Pete peut essayer de savoir si Martine Stover était en train de s'acheter un ordinateur ? Vérifier ses cartes de crédit ou quoi ? Parce que celui de sa mère était une *antiquité*. Si c'est

le cas, ça veut dire qu'elle était sérieuse à propos de ce cours en ligne. Et si elle était sérieuse, alors...

– Les chances pour qu'elle ait conclu un pacte suicidaire avec sa mère baissent considérablement.

– Oui.

– Mais ça n'exclut pas le fait que sa mère ait pu prendre la décision seule. Elle a pu verser les médicaments et la vodka dans la sonde gastrique de Stover pendant qu'elle dormait, puis terminer le travail dans la baignoire.

– Mais Nancy Alderson dit...

– Qu'elles étaient heureuses, ouais, je sais. Je tenais à le souligner, c'est tout. J'y crois pas vraiment.

– Tu as l'air fatigué.

– Juste le petit coup de barre de fin de journée. Je vais manger un bout, ça va me requinquer. »

Jamais de sa vie il n'a eu aussi peu envie de manger.

« Mange beaucoup. Tu es trop maigre. Mais dis-moi d'abord ce que tu as trouvé dans cette maison vide.

– Pas dans la maison. Dans le garage. »

Il lui raconte. Elle ne l'interrompt pas. Et ne dit toujours rien quand il a fini. Holly oublie parfois qu'elle est au téléphone, alors il la relance :

« Qu'est-ce que t'en penses ?

– Je sais pas. Je sais vraiment pas. C'est juste... complètement bizarre, tout ça. Tu trouves pas ? Ou je me trompe ? Peut-être que je dramatise. Ça m'arrive des fois. »

Sans blague, pense Hodges, mais il ne pense pas que ce soit le cas cette fois, et le lui dit.

Elle répond :

« Tu m'as dit que tu doutais que Janice Ellerton ait pu accepter quoi que ce soit d'un homme en parka rapiécée et pantalon d'ouvrier.

– En effet.

– Alors ça veut dire... »

Maintenant c'est lui qui reste silencieux.

« Ça veut dire qu'ils étaient deux. *Deux*. Un pour lui donner le Zappit et le questionnaire bidon pendant qu'elle faisait les courses, l'autre pour espionner sa maison. Et avec des jumelles ! Des jumelles *coûteuses* ! Il est possible que ces deux hommes ne travaillaient peut-

être pas ensemble mais... »

Il attend. Un petit sourire aux lèvres. Quand Holly fait travailler ses méninges à fond, il peut presque entendre les rouages s'engrener derrière son front.

« Bill, tu es toujours là ?

– Ouaip. J'attends juste que tu craches le morceau.

– Eh bien, je pense que si justement, ils travaillaient ensemble. En tout cas, c'est mon avis. Et qu'ils ont peut-être quelque chose à voir avec la mort de ces deux femmes. Voilà, t'es content ?

– Oui, Holly. Je suis content. J'ai rendez-vous chez le docteur demain à neuf heures trente...

– Les résultats de tes examens sont arrivés ?

– Ouaip. J'aimerais organiser une entrevue avec Pete et Isabelle avant. Est-ce que huit heures trente c'est bon pour toi ?

– Bien sûr.

– On va tout leur dire. Alderson, la console de jeux que t'as trouvée au 1588. Voir ce qu'ils en pensent. Ça te va ?

– Oui, mais *elle*, elle en pensera rien.

– Tu as peut-être tort.

– Peut-être. Et demain le ciel peut virer au vert avec des pois rouges. Va te préparer quelque chose à manger maintenant. »

C'est ce qu'il va faire, lui dit Hodges, et il se réchauffe une soupe de poulet aux vermicelles pendant qu'il regarde les infos. Il mange presque tout, espaçant bien chaque cuillerée, s'auto-encourageant : Tu peux le faire, tu peux le faire.

Alors qu'il rince son bol, sa douleur au côté gauche revient, accompagnée de ces mêmes tentacules s'enroulant autour de ses reins. Elle semble plonger et remonter avec chaque battement de cœur. Son estomac se contracte. Il veut courir aux toilettes mais c'est trop tard. Alors il se penche au-dessus de l'évier et vomit, les yeux fermés. Il les garde ainsi pendant qu'il cherche à tâtons le robinet et le tourne au maximum pour rincer le carnage. Il ne veut pas voir ce qu'il vient d'expulser parce qu'il sent un filet de sang dans sa bouche et dans sa gorge.

Aïe, se dit-il. Là c'est grave.

C'est très grave.

1. *Young rascals* signifie « jeunes scélérats ».
2. Émission télé de music-hall et de sketches diffusée aux États-Unis entre 1968 et 1973.

Vingt heures.

Quand la sonnette retentit, Ruth Scapelli est en train de regarder une émission de télé-réalité idiote qui sert en fait de prétexte à montrer de jeunes hommes et femmes se baladant en petite tenue. Au lieu d'aller directement à la porte, elle traîne ses pantoufles jusqu'à la cuisine et allume l'écran de la caméra de surveillance installée sous le porche. Elle habite dans un quartier tranquille mais à quoi bon prendre des risques ? Comme aimait à le dire sa défunte mère : *La vermine voyage*.

C'est avec surprise et malaise qu'elle reconnaît l'homme à l'entrée. Il porte un pardessus en tweed, manifestement coûteux, et un trilby en feutre avec une plume coincée dans le ruban. Sous le chapeau, sa parfaite chevelure argentée confiée aux mains d'un grand coiffeur flotte théâtralement autour de ses tempes. Il a une fine mallette à la main. C'est le Dr Felix Babineau, responsable du Service de Neurologie et big boss de la Clinique des Traumatisés du Cerveau de la Région des Grands Lacs.

La sonnette retentit à nouveau et elle se dépêche d'aller lui ouvrir, pensant : Il ne peut pas savoir ce que j'ai fait cet après-midi, la porte était fermée et personne ne m'a vue entrer. Détends-toi. Ça doit être autre chose. Peut-être une question syndicale.

Mais bien qu'elle soit membre de l'Union Infirmière depuis cinq ans, le Dr Babineau n'a jamais discuté de questions syndicales avec elle avant. Il ne la reconnaîtrait même pas s'il la croisait dans la rue, à moins qu'elle porte son uniforme. Ce qui lui rappelle ce qu'elle porte en ce moment : une vieille robe de chambre et des pantoufles encore plus vieilles (avec des têtes de lapin dessus !), mais il est trop tard pour se changer à présent. Au moins, elle n'a pas de bigoudis dans les cheveux.

Il aurait dû téléphoner avant, se dit-elle, mais la pensée qui suit est

troublante : Peut-être qu'il voulait me prendre par surprise.

« Bonsoir, docteur Babineau. Entrez, ne restez pas dans ce froid. Excusez-moi de vous accueillir en robe de chambre mais je ne m'attendais pas à votre visite. »

Il entre et reste planté dans le vestibule. Elle doit le contourner pour refermer la porte. Vu de plus près, elle se dit qu'il est peut-être aussi peu présentable qu'elle. Elle est en robe de chambre et pantoufles, certes, mais lui a les joues hérissées d'une barbe de trois jours grisonnante. Dr Babineau (il ne viendrait à l'idée de personne de l'appeler Dr Felix) a beau être du genre gravure de mode – en témoigne l'écharpe en cachemire bouffante enroulée autour de son cou –, ce soir, il aurait bien besoin d'un petit coup de rasoir. De plus, il a des valises violettes sous les yeux.

« Laissez-moi prendre votre manteau », dit-elle.

Il pose sa mallette entre ses chaussures, déboutonne son pardessus et le lui tend, ainsi que sa luxueuse écharpe. Il n'a toujours pas dit un mot. Les lasagnes qu'elle a mangées au dîner, délicieuses sur le moment, semblent sombrer et entraîner son estomac par le fond.

« Aimeriez-vous...

– Suivez-moi au salon », dit-il, et il la dépasse comme si c'était lui le propriétaire des lieux.

Ruth Scapelli lui emboîte le pas au trot.

Babineau prend la télécommande sur l'accoudoir du fauteuil, la pointe en direction de la télévision et coupe le son. Les jeunes hommes et femmes continuent de s'affairer dans tous les sens mais sans le baratin insipide du présentateur. Scapelli n'est plus seulement mal à l'aise ; elle a peur. Peur pour son boulot, oui, pour le poste qu'elle a obtenu au prix d'un travail si dur, mais aussi pour elle-même. Il a dans les yeux un regard qui n'est pas du tout un regard mais seulement une espèce de vide.

« Voulez-vous boire quelque chose ? Un soda ou une tasse de...

– Écoutez-moi, infirmière Scapelli. Et très attentivement, si vous voulez garder votre poste.

– Je... Je...

– Et ça ne s'arrêterait pas à la perte de votre emploi. »

Babineau pose sa mallette sur l'assise du fauteuil et soulève les astucieux petits fermoirs en or. Ils émettent des claquements sourds en s'ouvrant.

« Vous avez commis un acte d'agression sur un patient mentalement déficient, un acte qui pourrait recevoir la qualification d'agression *sexuelle*, et vous l'avez ensuite accompagné de ce que la loi appelle une menace criminelle.

– Je... Je n'ai jamais... »

Elle s'entend à peine. Elle se dit qu'elle risque de s'évanouir si elle ne s'assoit pas, mais il a posé sa mallette sur son fauteuil préféré. Elle traverse le salon pour aller jusqu'au canapé, se cognant en chemin le tibia contre la table basse, presque assez fort pour la renverser. Elle sent un mince filet de sang couler jusqu'à sa cheville mais ne regarde pas. Si elle regarde, c'est sûr, elle va s'évanouir.

« Vous avez tordu le téton de M. Hartsfield. Puis vous l'avez menacé de faire la même chose à ses testicules.

– Il m'avait fait un geste obscène ! explose Scapelli. Il m'avait fait un doigt d'honneur !

– Je veillerai à ce que vous ne retravailliez plus jamais dans le milieu médical », dit-il, le regard plongé dans les profondeurs de sa mallette alors qu'elle s'effondre sur le canapé, au bord de la syncope.

Sa mallette porte ses initiales en monogramme. Dorées à la feuille, bien sûr. Il conduit une BMW flambant neuve et sa coupe de cheveux a dû lui coûter cinquante dollars. Peut-être plus. C'est un patron dominateur et autoritaire et voilà que maintenant il menace de ruiner sa vie à cause d'une seule petite erreur. Un seul petit écart de conduite.

Le sol pourrait s'ouvrir et l'avalier que ça lui serait égal, mais sa vision est d'une clarté perverse. Elle a l'impression de voir le moindre filament de la plume dépassant du ruban de son chapeau, le moindre vaisseau écarlate dans ses yeux injectés de sang, le moindre vilain poil gris hérissant ses joues et son menton. S'il ne les teignait pas couleur argent, se dit-elle, ses cheveux seraient de cette même couleur pelage de rat.

« Je... » Des larmes commencent à couler – des larmes chaudes sur ses joues froides. « Je... je vous en prie, docteur Babineau. » Elle ne sait pas comment il sait mais ça n'a pas d'importance. Le fait est qu'il sait. « Je ne le referai plus jamais. Je vous en prie. *Je vous en prie.* »

Dr Babineau ne se fatigue pas à répondre.

Selma Valdez, l'une des quatre infirmières de garde de quinze heures à vingt-trois heures dans le Bocal, frappe un coup de pure forme à la porte de la 217 – de pure forme car les résidents ne répondent jamais – et entre. Brady est assis dans son fauteuil près de la fenêtre, le regard plongé dehors dans le noir. Sa lampe de chevet est allumée, faisant ressortir les reflets dorés de ses cheveux. Il porte toujours le badge indiquant J'AI ÉTÉ RASÉ PAR L'INFIRMIÈRE BARBARA !

Elle ouvre la bouche pour lui demander s'il veut de l'aide pour le coucher (il est incapable de déboutonner sa chemise et son pantalon, mais arrive à s'en extirper mollement une fois qu'on l'a fait pour lui), puis elle réfléchit et s'interrompt. Le Dr Babineau a ajouté une note à la fiche médicale de Hartsfield, une note écrite à l'encre rouge impérieuse : « Ne pas déranger le patient lorsqu'il se trouve en état de semi-conscience. Durant ces intermèdes, son cerveau peut, de fait, procéder à des “mises à jour” par incréments, faibles mais appréciables. Le laisser et revenir vérifier à intervalles de trente minutes. Ne pas ignorer cette directive. »

Selma ne croit pas un foutu mot de cette histoire de mises à jour, Hartsfield est juste parti au pays des légumes, mais Babineau l'effraie un peu, comme il effraie tous les infirmiers du Bocal, et elle sait qu'il a la manie de se pointer à n'importe quelle heure, même au petit jour ; pour l'instant, il est tout juste vingt heures.

La dernière fois qu'elle est passée le voir, Hartsfield avait réussi à se lever et à parcourir les trois pas qui le séparent de la table de nuit où sa petite tablette est rangée. Il n'a pas la dextérité manuelle nécessaire pour jouer aux jeux vidéo préinstallés dessus mais il peut l'allumer. Il aime bien l'avoir sur ses genoux et regarder les écrans de démo. Il peut parfois passer une heure ou deux penché dessus comme un homme révisant pour un examen important. Sa démo préférée est celle du Fishin' Hole¹, et c'est celle-là qu'il regarde en ce moment. Un

petit air sort de la console, une chanson qu'elle se rappelle de son enfance : *À la mer, à la mer, près de la magnifique mer*²... Elle s'approche, s'apprête à dire Tu l'aimes vraiment ce jeu, hein, puis se souvient de la dernière injonction du Dr Babineau – *Ne pas ignorer cette directive* – et se penche plutôt sur l'écran de treize centimètres par huit. Elle comprend pourquoi il l'aime tant : il y a quelque chose de magnifique et de fascinant dans la façon dont les poissons exotiques apparaissent, s'arrêtent, puis filent d'un coup de queue. Il y en a des rouges... des bleus... des jaunes... oh, et il y a le joli rose...

« Arrêtez de regarder. »

La voix de Brady grince comme les gonds d'une porte rarement ouverte, et bien qu'il marque une sensible pause entre chaque mot, il articule parfaitement. Rien à voir avec sa purée de syllabes habituelle. Selma sursaute comme s'il venait de lui taper sur les fesses et pas juste de lui parler. Sur l'écran du Zappit apparaît un flash de lumière bleue qui oblitère momentanément les poissons, et puis ils réapparaissent aussitôt. Selma jette un coup d'œil à la montre épinglée à l'envers sur sa blouse et constate qu'il est maintenant vingt heures vingt. Bon sang, est-elle vraiment restée plantée là pendant vingt minutes ?

« Partez. »

Brady a toujours les yeux baissés sur l'écran où les poissons font des allers-retours et des allers-retours. Selma parvient à détourner les siens, mais au prix d'un effort.

« Revenez plus tard. » Pause. « Quand j'aurai fini. » Pause. « De regarder. »

Selma obéit et, de retour dans le couloir, elle se sent à nouveau elle-même. Il lui a parlé, la belle affaire. Et après, s'il aime regarder la démo du jeu Fishin' Hole comme certains gars aiment regarder les filles en bikini jouer au volley-ball ? La belle affaire aussi. La vraie question c'est pourquoi on laisse les gosses avoir ces trucs-là ? Ces écrans ne peuvent pas être bons pour leurs cerveaux immatures. D'un autre côté, les gosses jouent tout le temps à des jeux vidéo, donc peut-être qu'ils sont immunisés. En attendant, elle a plein de choses à faire. Que Hartsfield reste assis dans son fauteuil à regarder son machin tant qu'il veut.

Après tout, il ne fait de mal à personne.

1.

Trou de pêche.

2.

Chanson de la comédie musicale *Me and My Girl*, reprise (variante) dans le film *Sweeney Todd*. Grand classique américain.

Felix Babineau se plie en deux avec raideur, comme un androïde dans un vieux film de science-fiction. Il plonge ses mains dans sa mallette et en sort un gadget plat et rose qui ressemble à une liseuse électronique. L'écran est gris et vide.

« Il y a un nombre là-dedans que je voudrais que vous trouviez, dit-il. Un nombre à neuf chiffres. Si vous arrivez à trouver ce nombre, infirmière Scapelli, l'incident d'aujourd'hui restera entre nous. »

La première chose qui vient à l'esprit de Ruth Scapelli c'est Mais vous êtes fou, mais bien sûr elle ne peut pas dire une chose pareille, pas quand il a sa vie entre ses mains.

« Comment je fais ? Je connais rien à ces gadgets électroniques ! J'arrive à peine à me servir de mon téléphone !

– Balivernes. En tant qu'infirmière de bloc, vous étiez très demandée. En raison de votre dextérité. »

C'est vrai, mais ça fait dix ans qu'elle n'a pas travaillé aux blocs opératoires de Kiner, à tendre des ciseaux, des écarteurs et des éponges. On lui avait proposé une formation de six semaines en microchirurgie – l'hôpital aurait payé soixante-dix pour cent de la formation –, mais ça ne l'avait pas intéressée. C'était du moins ce qu'elle avait prétendu ; à vrai dire, elle avait eu peur d'échouer. Mais il a raison, dans sa jeunesse, elle était rapide.

Babineau pousse un bouton en haut du gadget. Elle tend le cou pour voir. Le truc s'allume et les mots BIENVENUE SUR ZAPPIT ! apparaissent. Suivis d'un écran présentant toutes sortes d'icônes. Des jeux, présume-t-elle. Il fait défiler deux fois l'écran du bout du doigt puis lui dit de venir se placer à côté de lui. Quand il voit qu'elle hésite, il lui sourit. Peut-être que ce sourire est censé être agréable et engageant, mais il la terrifie. Parce qu'il n'y a rien dans ses yeux, absolument aucune expression humaine.

« Approchez, infirmière. Je ne vais pas vous *mordre*. »

Non, bien sûr que non. Mais s'il le faisait ?

Néanmoins, elle se rapproche de manière à voir l'écran où des poissons exotiques nagent de droite à gauche et de gauche à droite. Quand ils remuent la queue, des bulles remontent à la surface. Une petite musique vaguement familière tinte.

« Vous voyez ce jeu ? Ça s'appelle Fishin' Hole.

– Ou-oui. »

Pensant Il est fou. Il a dû faire une sorte de dépression nerveuse à cause du surmenage.

« Si vous touchez le bas de l'écran, le jeu se lancera et la musique changera, mais ce n'est pas ce que je vous demande de faire. Contentez-vous de la démo. Cherchez les poissons roses. Ils ne passent pas souvent et ils sont rapides, il faut être très vigilant. Ne quittez jamais l'écran des yeux.

– Docteur Babineau, vous allez bien ? »

C'est bien sa voix, mais elle semble venir de très loin. Il ne répond pas, continue juste de regarder l'écran. Scapelli aussi regarde. Ces poissons sont intéressants. Et cette petite musique... c'est un peu hypnotique. Un flash de lumière bleue embrase l'écran. Elle cligne des yeux, et les poissons réapparaissent. Nageant d'un côté à l'autre. Donnant de petits coups de queue et lâchant des borborygmes et des bulles d'air qui remontent.

« Dès que vous voyez un poisson rose, appuyez dessus, un chiffre apparaîtra. Neuf poissons roses, neuf chiffres. Alors vous aurez terminé et tout sera oublié. Vous avez compris ? »

Elle a envie de lui demander si elle est censée écrire les chiffres ou juste les mémoriser, mais ça lui semble trop difficile, alors elle dit juste oui.

« Bien. » Il lui tend le gadget. « Neuf poissons, neuf chiffres. Mais rappelez-vous, seulement les poissons roses. »

Scapelli scrute l'écran où les poissons se promènent : rouges et verts, verts et bleus, bleus et jaunes. Ils arrivent du côté gauche du petit écran rectangulaire, puis ressortent du côté droit. Ils arrivent du côté droit de l'écran, puis ressortent du côté gauche.

Gauche, droite.

Droite, gauche.

Certains en haut de l'écran, d'autres en bas de l'écran.

Mais où sont les poissons roses ? Il faut qu'elle trouve les roses et

quand elle en aura attrapé neuf, toute cette histoire sera oubliée.

Du coin de l'œil, elle voit Babineau rabaisser les fermoirs de sa mallette. Il l'emporte et quitte la pièce. Il s'en va. Ça ne fait rien. Il faut qu'elle attrape les poissons roses, et alors toute cette histoire sera oubliée. Un éclair de lumière bleue sur l'écran puis les poissons réapparaissent. Ils nagent de gauche à droite et de droite à gauche. La musique tinte : *À la mer, à la mer, près de la magnifique mer, toi et moi, toi et moi, oh comme nous serons heureux.*

Un rose ! Elle appuie dessus ! Le chiffre 5 apparaît ! Plus que huit !

Elle attrape un deuxième poisson rose alors que la porte d'entrée se referme doucement, et un troisième alors que dehors, la voiture du Dr Babineau démarre. Elle est debout au milieu de son salon, les lèvres entrouvertes comme pour recevoir un baiser, fixant l'écran des yeux. Des couleurs changent et ondoient sur ses joues et son front. Ses yeux sont grands ouverts et ne cillent pas. Un quatrième poisson rose arrive, nageant lentement cette fois-ci, comme pour l'inviter à poser son doigt dessus, mais elle reste immobile.

« Bonjour, infirmière Scapelli. »

Elle lève les yeux et voit Brady Hartsfield installé dans son fauteuil. Les contours de sa silhouette sont un peu chatoyants, fantomatiques, mais c'est bien lui. Il est habillé comme cet après-midi quand elle est passée : jean et chemise à carreaux. Sur sa chemise, il y a ce même badge qui dit J'AI ÉTÉ RASÉ PAR L'INFIRMIÈRE BARBARA ! Mais le regard vide auquel tout le monde s'est habitué au Bocal a disparu. Il la scrute avec un vif intérêt. Elle se souvient de son frère regardant de la même manière sa colonie de fourmis quand ils étaient petits et qu'ils habitaient à Hershey, en Pennsylvanie.

Ce doit être un fantôme car des poissons nagent dans ses yeux.

« Il vous dénoncera, dit Hartsfield. Et ce ne sera pas uniquement sa parole contre la vôtre, n'allez pas croire ça. Il a installé une caméra dans ma chambre pour pouvoir m'observer. M'étudier. Elle a un objectif grand angle et il peut voir toute la pièce. On appelle ce genre d'objectif un fish-eye. »

Il sourit pour montrer qu'il a fait un jeu de mots. Un poisson rouge traverse son œil droit, disparaît, puis réapparaît dans son œil gauche. Scapelli pense Son cerveau est rempli de poissons. Ce sont ses pensées que je vois.

« La caméra est connectée à un enregistreur. Il montrera les images

de vous me torturant au conseil d'administration. Ça n'a pas fait si mal que ça en réalité, je ne ressens plus la douleur autant qu'avant, mais c'est bien de torture qu'il parlera. Et ça ne s'arrêtera pas là. Il mettra la vidéo sur YouTube. Et Facebook. Et sur Mauvaise-Médecine-point-com. Ça fera le buzz. Vous deviendrez célèbre. L'Infirmière Tortionnaire. Et qui prendra votre défense ? Qui se battra pour vous ? Personne. Parce que personne ne vous aime. Ils vous trouvent tous horrible. Et *vous*, qu'en pensez-vous ? Vous trouvez-vous horrible ? »

Maintenant qu'il lui fait remarquer, elle suppose que oui. Quiconque menace un homme au cerveau endommagé de lui tordre les testicules est *forcément* horrible. À quoi pensait-elle ?

« Dites-le. »

Il se penche en avant, souriant.

Les poissons nagent. Le flash bleu illumine l'écran. La musique résonne.

« Dis-le, misérable salope.

– Je suis horrible », dit Ruth Scapelli au milieu de son salon où elle se tient seule.

Elle fixe l'écran du Zappit Commander.

« Dis-le avec plus de conviction maintenant.

– Je suis horrible. Je suis une horrible misérable salope.

– Et que va faire le Dr Babineau ?

– Mettre la vidéo sur YouTube. La mettre sur Facebook. La mettre sur Mauvaise-Médecine-point-com. Le dire à tout le monde.

– La police t'arrêtera.

– La police m'arrêtera.

– Ils publieront ta photo dans les journaux.

– Bien sûr qu'ils publieront ma photo.

– Tu iras en prison.

– J'irai en prison.

– Qui prendra ta défense ?

– Personne. »

Assis dans la Chambre 217 du Bocal, Brady est plongé dans la démo du Fishin' Hole. Son visage est alerte et attentif. C'est le visage qu'il cache à tout le monde sauf à Felix Babineau, mais le Dr Babineau ne compte plus à présent. Il n'existe presque plus. Ces jours-ci, Dr Babineau est surtout Dr Z¹.

« Infirmière Scapelli, dit Brady. Allons dans la cuisine. »
Elle résiste, mais pas longtemps.

1.

En américain, Z se prononce « zi ».

Hodges essaie de nager sous la douleur et de rester endormi, mais elle ne cesse de le tirer à la surface jusqu'à ce qu'il remonte complètement et ouvre les yeux. Il tâtonne à la recherche de son réveil et voit qu'il est deux heures du matin. Une mauvaise heure pour se réveiller, peut-être la pire. Quand il souffrait d'insomnies après son départ à la retraite, il voyait deux heures comme l'heure du suicide et maintenant il pense C'est probablement à cette heure-ci que Mme Ellerton l'a fait. Deux heures du matin. L'heure où il semble que le jour ne se lèvera jamais.

Il sort du lit, marche lentement jusqu'à la salle de bains et sort le gros flacon de Gelusil format économique du placard à pharmacie en faisant bien attention de ne pas se regarder dans la glace. Il avale quatre bonnes gorgées, puis se penche au-dessus du lavabo, attendant de voir si son estomac va l'accepter ou appuyer sur le bouton EJECT, comme pour la soupe au poulet.

Le médicament reste en place et la douleur commence même à se dissiper. Des fois, ça fait ça, le Gelusil. Pas toujours.

Il hésite à retourner au lit mais il a peur que la douleur lancinante ne revienne dès qu'il sera en position horizontale. Alors il se traîne jusqu'à son bureau et allume l'ordinateur. Il sait que c'est le pire moment pour rechercher les causes possibles de ses symptômes, mais il ne peut plus résister. Son fond d'écran apparaît (encore une photo d'Allie enfant). Il pointe la flèche vers le bas de l'écran pour ouvrir Firefox puis se fige. Il y a une nouvelle icône dans le Dock. Entre la bulle des messages et la caméra de FaceTime, il y a un parapluie bleu avec un petit 1 rouge au-dessus.

« Un message sur le Parapluie Bleu de Debbie, dit-il. Ça alors ! »

C'est un Jerome Robinson beaucoup plus jeune qui avait installé le Parapluie Bleu sur son ordinateur il y a de ça presque six ans. Brady Hartsfield, alias Mr Mercedes, voulait dialoguer avec le flic qui n'avait

jamais réussi à le coincer et, bien que retraité, Hodges avait eu très envie de discuter. Car lorsque des fumiers de l'espèce de Brady Hartsfield se mettaient à parler (il n'y en avait pas beaucoup des comme lui, Dieu merci), ils n'étaient plus qu'à deux doigts de se faire choper. C'était particulièrement vrai des arrogants, et Hartsfield était l'arrogance personnifiée.

Ils avaient chacun leurs raisons de vouloir communiquer sur un site sécurisé et réputé intraquable, dont les serveurs étaient localisés quelque part dans l'Europe de l'Est la plus obscure et la plus profonde. Hodges voulait pousser l'auteur du Massacre du City Center à commettre une erreur qui aiderait à l'identifier. Mr Mercedes voulait pousser Hodges à se suicider. Après tout, il avait réussi avec Olivia Trelawney.

À quoi ressemble votre vie ? avait-il demandé la toute première fois qu'il avait écrit à Hodges – dans la lettre arrivée par la poste. *À quoi ressemble votre vie maintenant que « l'excitation de la chasse » est derrière vous ? Et puis : Vous voulez garder contact ? Essayez Sous le Parapluie Bleue de Debbie. Je vous ai même créé un compte : « kermilagrenouille19. »*

Grandement aidé par Jerome Robinson et Holly Gibney, Hodges avait traqué Brady et Holly l'avait mis K-O. En récompense, Jerome et Holly avaient reçu dix ans de services municipaux gratuits ; Hodges avait reçu un pacemaker. Il y avait eu des pertes et des chagrins auxquels Hodges n'a pas envie de penser – pas même après toutes ces années –, mais pour la ville, et surtout pour ceux qui étaient au Mingo ce soir-là, on pouvait dire que tout s'était bien terminé.

À un moment entre 2010 et aujourd'hui, l'icône du parapluie bleu avait disparu du Dock en bas de son écran. Si Hodges s'était questionné à ce sujet (il ne se rappelle pas l'avoir jamais fait), il avait dû présumer que soit Jerome, soit Holly l'avait balancée à la corbeille lors d'une de leurs missions de réparation du nouvel outrage perpétré par Hodges sur son pauvre Mac sans défense. Au lieu de quoi, l'un d'eux avait dû le glisser dans le dossier Applications où le parapluie bleu était resté, hors de vue, pendant toutes ces années. Diantre, peut-être même que c'était lui qui l'avait fait et qu'il ne s'en souvenait pas. La mémoire a tendance à avoir des ratés passé soixante-cinq ans, quand les gens franchissent la troisième base et entament le dernier sprint vers le marbre.

Il déplace la souris sur le parapluie bleu, hésite, puis clique. Son écran de bureau est remplacé par un jeune couple sur un tapis volant flottant au-dessus d'une mer infinie. Une pluie argentée tombe mais le couple est en sécurité et au sec sous un parapluie bleu grand ouvert.

Ah, que de souvenirs.

Il entre **kermitlegrenouille19** en guise de nom d'utilisateur et de mot de passe – n'est-ce pas ainsi qu'il procédait à l'époque, conformément aux instructions de Hartsfield ? Il n'en est plus très sûr mais il n'y a qu'une seule façon de le savoir. Il appuie sur la touche Entrée.

La machine réfléchit une seconde ou deux (ça semble plus long), et hop, le voilà connecté. Il fronce les sourcils devant ce qu'il voit. Brady Hartsfield utilisait **mercitueur** comme pseudonyme – ça, Hodges s'en souvient très bien –, mais là, c'est quelqu'un d'autre. Ce qui ne devrait pas le surprendre vu que Holly a réduit en purée le cerveau détraqué de Hartsfield, et pourtant, il est quand même surpris.

Z-Boy veut discuter avec vous !
Voulez-vous discuter avec Z-Boy ?
Oui – Non

Hodges clique sur **Oui** et, l'instant d'après, un message apparaît. Une seule phrase, une demi-douzaine de mots, mais Hodges les relit encore et encore, non pas mû par la peur, mais par l'excitation. Il tient quelque chose, là. Il ne sait pas quoi, mais il a le sentiment que c'est quelque chose de gros.

Z-Boy : Il en a pas encore fini avec vous.

Hodges fixe le message, sourcils froncés. Enfin, il s'avance à l'extrême bord de son fauteuil et écrit :

kermitlegrenouille19 : Qui n'en a pas fini pas avec moi ? Qui êtes-vous ?

Pas de réponse.

Hodges et Holly retrouvent Pete et Isabelle au Dave's Diner, une gargote à une rue de la frénésie matinale d'un certain endroit nommé Starbucks. Le premier rush de la matinée est passé, ils ont l'embarras du choix pour s'asseoir et s'installent à une table du fond. De la cuisine leur parviennent une chanson des Badfinger et les rires des serveuses.

« Je n'ai qu'une demi-heure devant moi, dit Hodges. Ensuite il faut que je file chez le docteur. »

Pete se penche en avant, l'air inquiet.

« Rien de grave, j'espère. »

– Non. Ça va, je me sens bien. »

Et ce matin, c'est effectivement le cas – comme s'il avait quarante-cinq ans à nouveau. Ce message sur son ordinateur, aussi énigmatique et sinistre soit-il, semble avoir eu plus d'effet que le Gelusil.

« OK, venons-en à ce que nous avons trouvé. Holly, montre-leur les preuves A et B. »

Holly a apporté sa petite sacoche écossaise et elle en sort (non sans réticence) le Zappit Commander et le capuchon de protection des jumelles trouvé dans le garage du 1588. Ils sont tous deux dans des sachets en plastique, bien que le capuchon soit toujours enveloppé dans les mouchoirs.

« Qu'est-ce que vous avez fabriqué, vous deux ? » demande Pete.

Il fait de son mieux pour paraître amusé mais Hodges entend comme une pointe d'accusation dans sa voix.

« Enquête », répond Holly, et bien qu'elle évite d'ordinaire le contact visuel, elle balance un rapide coup d'œil à Izzy Jaynes, comme pour dire Tu piges ?

« C'est-à-dire ? » fait Izzy.

Hodges raconte pendant que Holly, assise à côté de lui, garde les yeux baissés sur son déca – elle ne boit que ça – qu'elle n'a pas touché.

Ses mâchoires bougent, cependant, et Hodges devine qu'elle s'est remise aux Nicorette.

« J'en reviens pas », dit Izzy quand Hodges a terminé. Elle plante un doigt accusateur dans le sachet contenant le Zappit. « Vous avez *pris* ça. L'avez emballé dans un magazine comme un vulgaire morceau de poisson et l'avez *embarqué*. »

Holly se ratatine sur sa chaise. Ses mains sont si serrées sur ses genoux que les phalanges en sont toutes blanches.

D'ordinaire, Hodges n'a pas de problème particulier avec Isabelle, même si une fois, elle a bien failli le coincer en salle d'interrogatoire (c'était pendant l'affaire Mr Mercedes, quand il avait fourré son nez dans une enquête sans autorisation). Mais à cet instant précis, il ne l'aime pas beaucoup. Il ne peut aimer personne qui fait se ratatiner Holly comme ça.

« Sois raisonnable, Iz. Réfléchis. Si Holly n'avait pas trouvé ce machin – et purement par hasard –, il serait encore là-bas. Admets-le. Vous n'alliez pas fouiller la maison.

– Et vous n'alliez probablement pas téléphoner à la femme de ménage non plus », dit Holly, et bien qu'elle n'ait toujours pas levé les yeux de sa tasse de café, son ton est tranchant.

Hodges est content d'entendre ça.

« On aurait contacté Alderson en temps voulu », dit Izzy, mais son regard gris ténébreux se perd en haut à gauche.

Le réflexe type du menteur, et Hodges sait en la voyant faire qu'elle et Pete n'ont pas encore discuté de la femme de ménage, même s'ils auraient *sans doute* fini par le faire. Pete Huntley est peut-être lent à la tâche, mais les gars lents à la tâche sont en général minutieux, on peut leur accorder ça.

« S'il y avait des empreintes sur ce jeu, dit Izzy, on peut leur dire adieu, maintenant. »

Holly marmonne quelque chose dans sa barbe, et Hodges se souvient que la première fois qu'il l'a rencontrée (et totalement sous-estimée), il l'avait surnommée Holly la Marmonneuse.

Izzy se penche en avant, ses yeux gris ont perdu leur voile gris ténébreux.

« *Qu'avez-vous dit ?*

– Elle a dit c'est absurde, dit Hodges, sachant parfaitement qu'elle a utilisé le mot *stupide*. Et elle a raison. Il était fourré entre l'accoudoir

et le coussin du fauteuil de Mme Ellerton. Toutes les empreintes auraient été effacées et tu le sais. Et puis, alliez-vous *vraiment* fouiller toute la maison ?

– C'est possible, oui, répond Isabelle, l'air renfrogné. En fonction des résultats de la police scientifique. »

En dehors de la chambre et de la salle de bains de Martine Stover, il n'y avait *aucune* police scientifique sur les lieux. Ils savent tous ça, y compris Izzy, et s'éterniser sur ce point n'a aucun intérêt.

« Du calme, dit Pete à Isabelle. C'est moi qui leur ai proposé de venir là-bas et tu étais d'accord.

– Je ne savais pas qu'ils partiraient avec... »

Elle ne termine pas sa phrase. Hodges attend la fin avec grand intérêt. Va-t-elle dire *avec une preuve* ? Une preuve de quoi ? D'addiction au Solitaire, à Angry Birds et à Frogger ?

« Avec un bien appartenant à Mme Ellerton, conclut-elle piteusement.

– Eh bien, tu l'as maintenant, dit Hodges. On peut poursuivre ? Parler peut-être de l'homme qui le lui a donné en prétendant que la compagnie était impatiente de connaître l'avis des consommateurs sur un produit qui n'est plus sur le marché ?

– Et de l'homme qui les espionnait, ajoute Holly, les yeux toujours baissés. L'homme qui les espionnait avec des jumelles depuis l'autre côté de la rue. »

L'ancien coéquipier de Hodges tapote le sachet contenant le capuchon enveloppé de mouchoirs.

« Je vais faire analyser ça pour les empreintes, mais j'ai pas grand espoir, Kerm. Tu sais comment on enlève et remet ce genre de cache.

– Ouai, dit Hodges. En le pinçant. Et il faisait froid dans ce garage. Assez froid pour que mon haleine se condense. Le gars devait sûrement porter des gants.

– Pour le type de l'épicerie, tout porte à croire qu'il s'agit d'une espèce d'arnaque, dit Izzy. Ça en a la configuration. Peut-être qu'il a téléphoné une semaine plus tard pour essayer de lui faire croire qu'en acceptant le jeu obsolète, elle était dans l'obligation d'en acheter un plus récent et plus cher, et elle lui a conseillé d'aller se faire voir. Ou il a pu utiliser les infos du questionnaire pour pirater son ordinateur.

– Pas l'ordinateur que j'ai vu, dit Holly. Il était plus vieux que Mathusalem.

– Vous vous êtes bien baladée dans cette maison, hein ? dit Izzy. Vous avez aussi vérifié dans l'armoire à pharmacie pendant que vous meniez votre petite enquête ? »

C'en est trop pour Hodges.

« Elle faisait ce que tu aurais dû faire, Isabelle. Et tu le sais. »

Le rouge monte aux joues d'Izzy.

« On vous a appelés par courtoisie, c'est tout, et j'aurais préféré qu'on s'abstienne. Vous êtes toujours source d'ennuis, vous deux.

– Ça suffit », dit Pete.

Mais Izzy est accoudée à la table, penchée en avant, ses yeux passant du visage de Hodges au sommet de la tête baissée de Holly.

« Ces deux mystérieux hommes – s'ils existent – n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé dans cette maison. L'un d'eux manigançait une arnaque, l'autre était un simple voyeur. »

Hodges sait qu'il devrait rester aimable – maintenir la paix, et tout ça –, mais il n'y arrive tout simplement pas.

« Un pervers salivant à l'idée de mater une femme de quatre-vingts ans en train de se déshabiller ou de voir une tétraplégique se faire faire sa toilette ? Ouais, bien sûr, ça tient la route.

– Écoute-moi bien, dit Izzy. Maman a tué sa fille, puis s'est tuée. Elle a même laissé ce qui ressemble à un mot d'adieu – Z, la lettre finale. Ça peut pas être plus clair. »

Z-Boy, pense Hodges. Celui qui se cache cette fois-ci sous le Parapluie Bleu de Debbie signe Z-Boy.

Holly lève la tête.

« Il y avait aussi un Z dans le garage. Gravé dans le bois au-dessus de la porte. Bill l'a vu. Zappit commence aussi par un Z, vous savez.

– Oui, dit Izzy. Et Kennedy et Lincoln ont le même nombre de lettres, ce qui prouve qu'ils ont été tués par le même homme. »

Hodges jette un coup d'œil à sa montre, il doit bientôt partir et c'est tant mieux. À part contrarier Holly et foutre Izzy en rogne, cette entrevue n'a été d'aucune utilité. Et ne peut l'être, car Hodges n'a aucunement l'intention de dire à Pete et Isabelle ce qu'il a découvert cette nuit sur son propre ordinateur. Cette information pourrait leur faire opérer un virage à cent-quatre-vingts degrés dans leur enquête, mais il va la garder pour lui le temps de mener la sienne. Il ne veut pas croire que Pete ferait foirer l'affaire mais...

Mais ça se pourrait. Parce que être minutieux ne veut pas dire être

réfléchi. Et Izzy ? Elle ne veut pas être celle qui ouvre la boîte de Pandore emplies d'histoires de romans de gare à propos de lettres énigmatiques et d'hommes mystérieux. Pas quand la tragédie Ellerton-Stover fait déjà la une du journal du matin accompagnée d'un récapitulatif complet sur la façon dont Martine Stover s'est retrouvée paralysée. Pas quand Izzy se prépare à monter en grade dès le départ à la retraite de son actuel coéquipier.

« Pour faire court, dit Pete, on reste sur le meurtre-suicide et on tourne la page. On *doit* tourner la page, Kermit. Je pars à la retraite. Izzy va se retrouver avec une multitude de dossiers sur les bras et sans coéquipier pour un bon moment grâce à ces foutues coupes budgétaires. Ça, là », il montre les deux sachets en plastique, « c'est pas inintéressant mais ça ne change rien à la clarté des faits. À moins que tu penses qu'on a affaire à un maître du crime ? Un maître du crime qui roule en vieille bagnole et raccommode son manteau avec du scotch ?

– Non, je ne pense pas. » Hodges se souvient d'un truc qu'a dit Holly à propos de Brady Hartsfield hier. Elle a utilisé le mot *architecte*. « Je pense que vous avez raison. Meurtre-suicide. »

Holly lui jette un bref regard de surprise blessée avant de baisser les yeux.

« Mais tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

– Si je peux, oui, dit Pete.

– J'ai essayé d'allumer la console de jeux mais l'écran est resté noir. Sûrement plus de batterie. J'ai pas voulu ouvrir le compartiment à piles parce que ça vaudrait le coup d'analyser les empreintes sur le petit bitonniau coulissant.

– Je veillerai à ce que ce soit fait mais je doute...

– Ouais, moi aussi. Non, ce que je voudrais, c'est qu'un de vos experts le fasse démarrer et vérifie les différents jeux dessus. Voir si rien ne sort de l'ordinaire.

– OK », dit Pete qui remue légèrement sur sa chaise lorsque Izzy lève les yeux au ciel.

Hodges n'en est pas certain, mais il pense que Pete vient de lui donner un petit coup de pied sous la table.

« Faut que j'y aille, dit Hodges en attrapant son portefeuille. J'ai raté mon rendez-vous d'hier. Je ne peux pas rater celui-ci.

– C'est nous qui payons, dit Izzy. Avec toutes ces précieuses

preuves que vous nous avez apportées, c'est le moins que l'on puisse faire. »

Holly marmonne autre chose dans sa barbe. Hodges n'en jurerait pas cette fois, même avec son oreille entraînée, mais il pencherait pour *garce*.

Sur le trottoir, Holly s'enfonce une casquette de chasse écossaise démodée mais somme toute charmante sur les oreilles et fourre ses mains dans les poches de sa parka. Elle ne le regarde pas, se met seulement à marcher en direction du bureau à quelques rues de là. La voiture de Hodges est garée sur le parking de Dave's mais il s'empresse de lui emboîter le pas.

« Holly.

– Tu vois comment elle est. »

Marchant plus vite. Ne le regardant toujours pas.

Sa douleur abdominale est en train de revenir et il s'essouffle.

« Holly, attends. J'arrive pas à te suivre. »

Elle se tourne vers lui et il est effaré de voir que ses yeux sont baignés de larmes.

« C'est tellement plus compliqué ! Tellement tellement tellement ! Mais ils ne veulent rien entendre et ils n'avouent même pas la vraie raison qui est que Pete veut avoir une jolie fête de départ sans que tout ça plane au-dessus de sa tête comme toi avec le Tueur à la Mercedes quand t'es parti à la retraite et qu'ils ont pas envie que les médias en rajoutent et tu sais que c'est plus compliqué que ça je sais que tu sais et je sais que tu dois t'occuper de tes examens je *veux* que tu t'en occupes parce que je suis tellement *inquiète*, mais ces pauvres femmes... c'est juste que je pense pas... elles ne méritent pas... d'être traitées *par-dessous la jambe* ! »

Elle s'arrête enfin, tremblante. Ses larmes sont déjà en train de geler sur ses joues. Il lui relève le menton pour qu'elle le regarde, conscient qu'elle s'écarterait si quelqu'un d'autre que lui essayait de la toucher de cette manière – oui, même Jerome Robinson, et pourtant elle adore Jerome, probablement depuis le jour où ils ont découvert ensemble le logiciel fantôme que Brady avait installé sur l'ordinateur d'Olivia Trelawney, celui qui l'avait poussée à bout et entraînée à

commettre son propre suicide par overdose.

« Holly, on n'en a pas fini avec cette affaire. En fait, je crois qu'on commence à peine. »

Elle le regarde droit dans les yeux, encore une chose qu'elle ne ferait avec personne d'autre.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Il y a du nouveau, quelque chose que je ne voulais pas dire à Pete et Izzy. Et je ne sais foutrement pas quoi en penser. J'ai pas le temps de t'en parler maintenant, mais quand je reviendrai de chez le docteur, je te dirai tout.

– Bon, d'accord. Allez, file maintenant. Et même si je ne crois pas en Dieu, je ferai une prière pour tes résultats. Parce qu'une petite prière ne peut pas faire de mal, pas vrai ?

– Non. »

Hodges la serre dans ses bras – pas trop longtemps, pas avec Holly – et retourne vers sa voiture, repensant à ce qu'elle a dit la veille, à propos de Brady architecte du suicide. Une jolie tournure de phrase de la part d'une femme qui écrit de la poésie pendant son temps libre (pas que Hodges ait déjà lu un de ses poèmes, ou en lira un jour), mais ça ferait sûrement ricaner Brady qui trouverait que c'est carrément le sous-estimer. Non, Brady se considérerait comme un *prince* du suicide.

Hodges monte dans la Prius que Holly a insisté pour qu'il s'achète et part pour le cabinet du Dr Stamos. Il fait sa petite prière à lui : par pitié juste un ulcère. Même un ulcère perforé qui nécessite qu'on opère pour recoudre.

Juste un ulcère.

S'il vous plaît, rien de pire qu'un ulcère.

Aujourd'hui, il n'a pas à poireauter dans la salle d'attente. Bien qu'il ait cinq minutes d'avance et que la salle soit aussi pleine que lundi, Marlee, la réceptionniste pom-pom girl, le fait passer avant même qu'il ait le temps de s'asseoir.

Belinda Jensen, l'infirmière du Dr Stamos, l'accueille d'ordinaire avec sourire et bonne humeur lors de son bilan de santé annuel, mais elle ne sourit pas ce matin, et alors que Hodges monte sur la balance, il se rappelle que cette année il est légèrement en retard pour son bilan. De quatre mois. Plutôt cinq à vrai dire.

L'aiguille de la balance à l'ancienne indique 75. Quand il a pris sa retraite en 2009, il pesait 105 kilos à l'examen de sortie obligatoire. Belinda lui prend la tension, plante quelque chose dans son oreille pour relever sa température, puis le conduit directement au bureau du Dr Stamos au bout du couloir. Elle frappe un coup et, dès que le Dr Stamos dit « Entrez », elle abandonne Hodges à la porte. D'ordinaire volubile, avec plein d'histoires à raconter sur ses gosses frondeurs et son mari râleur, aujourd'hui, elle n'a pratiquement pas dit un mot.

Pas bon signe, se dit Hodges, mais peut-être que c'est pas si grave que ça. S'il te plaît, mon Dieu, pas trop grave. Dix ans de plus à vivre, ce ne serait pas trop Te demander, si ? Et si dix c'est pas possible, que dirais-Tu de cinq ?

Wendell Stamos est un homme de cinquante ans et des poussières, au crâne de plus en plus dégarni et à la carrure de sportif pro – épaules larges et taille étroite –, resté en forme après s'être retiré de la compétition. Il regarde Hodges gravement et l'invite à s'asseoir. Hodges s'assoit.

« C'est grave ?

– Oui, répond le Dr Stamos qui se dépêche d'ajouter : Mais pas irrémédiable.

– Ne tournez pas autour du pot, dites-moi.

– C'est un cancer du pancréas, et je crains que nous ne l'ayons diagnostiqué... disons... un peu tardivement. Le foie est touché. »

Hodges doit lutter contre une violente et déroutante envie de rigoler. Non, plus que rigoler, rejeter la tête en arrière et yodler comme le putain de grand-père de Heidi. Il pense que c'est le Dr Stamos quand il a dit *grave mais pas irrémédiable*. Ça lui rappelle une vieille blague. Un médecin dit à son patient, J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, laquelle vous voulez en premier ? La mauvaise, dit le patient. Eh bien, dit le docteur, vous avez une tumeur inopérable au cerveau. Le patient fond en larmes et demande à son docteur quel genre de bonne nouvelle il peut bien avoir à lui annoncer après ça. Souriant, le docteur se penche pour le mettre dans la confidence et dit : Je me tape ma secrétaire et c'est une *bombe* !

« Il faut impérativement que vous alliez voir un gastro-entérologue. Je veux dire aujourd'hui. Le meilleur que je puisse vous recommander dans la région est Henry Yip, à Kiner. Il vous dirigera vers un bon oncologue. Je pense que ce dernier voudra vous faire commencer la chimiothérapie et les rayons. Ça peut être difficile pour le patient, débilitant, mais bien moins que ça ne l'était il y a ne serait-ce que cinq ans...

– Arrêtez », dit Hodges.

L'envie de rire lui est passée, Dieu merci.

Stamos s'arrête, le regardant dans un rayon de soleil éclatant de janvier. Hodges se dit, Sauf miracle, c'est le dernier mois de janvier que je passe de ma vie. Waouh.

« Quelles sont mes chances ? Soyez franc. J'ai un truc important sur le feu en ce moment, et ça pourrait être un truc vraiment gros, alors j'ai besoin de savoir. »

Stamos soupire.

« Très faibles, j'en ai peur. Le cancer du pancréas est incroyablement *sournois*.

– Combien de temps ?

– Avec le traitement ? Peut-être un an. Même deux. Et une rémission n'est pas totalement imp...

– J'ai besoin d'y réfléchir, dit Hodges.

– J'entends souvent ça lorsque j'ai la lourde tâche d'annoncer ce genre de diagnostic, et je dis toujours à mes patients ce que je

m'apprête à vous dire, Bill. Si vous étiez en haut d'un immeuble en feu et qu'un hélicoptère apparaissait et lâchait une échelle de corde, diriez-vous J'ai besoin d'y réfléchir, avant de grimper ? »

Hodges retourne ça dans sa tête et son envie de rigoler revient. Il arrive à la réprimer mais se fend d'un sourire. Un grand et beau sourire.

« Ça se pourrait, dit-il. Si l'hélicoptère en question n'avait plus que deux gallons d'essence dans le réservoir. »

À l'âge de vingt-trois ans, avant qu'elle ne commence à forger la carapace dans laquelle elle s'était enfermée plus tard, Ruth Scapelli avait eu une liaison courte et chaotique avec un propriétaire de bowling pas tout à fait honnête. Elle était tombée enceinte et avait donné naissance à une fille qu'elle avait prénommée Cynthia. C'était à Davenport, dans l'Iowa, sa ville natale, où elle faisait ses études d'infirmière à l'université Kaplan. Elle avait été sidérée de se retrouver mère, et encore plus sidérée que le père de Cynthia soit un quadragénaire mou du ventre avec AIMER POUR VIVRE ET VIVRE POUR AIMER tatoué sur un bras velu. S'il l'avait demandée en mariage (il ne l'avait pas fait), elle aurait refusé avec un frisson de dégoût intérieur. Sa tante Wanda l'avait aidée à élever l'enfant.

Cynthia Scapelli Robinson vit aujourd'hui à San Francisco, avec un mari bien sous tous rapports (pas de tatouages) et deux enfants, le plus grand des deux figurant au tableau d'honneur de son lycée. Son foyer est chaleureux, Cynthia y travaille dur. Car l'atmosphère chez sa tante, où elle avait grandi (et où sa mère avait commencé à se forger cette formidable carapace), était toujours glaciale, pleine de récriminations et de remontrances commençant habituellement par *Tu as oublié de*. Le climat émotionnel ne descendait généralement pas en dessous de zéro mais montait rarement au-dessus des dix degrés. À son entrée au lycée, Cynthia appelait sa mère par son prénom. Ruth Scapelli ne s'y était jamais opposée ; en fait, elle vivait ça plutôt comme un soulagement. Elle avait raté les noces de sa fille en raison d'obligations professionnelles mais avait envoyé un cadeau de mariage. Un radio-réveil. Aujourd'hui, Cynthia et sa mère s'appellent une ou deux fois par mois et s'envoient occasionnellement des e-mails. *Josh a de bons résultats au lycée, il a intégré l'équipe de football*, suivi d'une réponse laconique : *Tant mieux pour lui*. Sa mère n'a jamais vraiment manqué à Cynthia car côté maternel il n'y avait pas grand-

chose à manquer.

Ce matin, Cynthia se lève à sept heures, prépare le petit-déjeuner pour son mari et ses deux fils, envoie Hank au travail, envoie les garçons à l'école, puis range le petit-déjeuner et lance le lave-vaisselle. S'ensuit un voyage à la buanderie où elle charge la machine à laver et la met en route. Elle exécute ces tâches matinales sans se dire une seule fois *Tu ne dois pas oublier de*, sauf que quelque part au fond d'elle, c'est bien ce qu'elle pense, et pensera toujours. Les graines semées dans l'enfance développent de profondes racines.

À neuf heures trente, elle se sert une deuxième tasse de café, allume la télé (elle la regarde rarement mais ça lui tient compagnie) et allume son ordinateur portable pour vérifier si elle a reçu des e-mails autres que les habituelles relances d'Amazon et Urban Outfitters. Ce matin, il y en a un de sa mère, envoyé la veille à 22:44, c'est-à-dire 20:44, heure du Pacifique. Elle fronce les sourcils à l'objet du mail, qui tient en un seul mot : **Désolée.**

Elle l'ouvre. Les battements de son cœur s'emballent en même temps qu'elle lit.

Je suis horrible. Je suis une horrible misérable salope. Personne ne se battra pour moi. C'est ce que je dois faire. Je t'aime.

Je t'aime. Quand est-ce que sa mère lui a dit ça pour la dernière fois ? Cynthia – qui le dit à ses fils au moins quatre fois par jour – ne se rappelle franchement pas. Elle attrape son téléphone en train de charger sur le bar et appelle d'abord sur le portable de sa mère, puis sur la ligne fixe. Elle tombe les deux fois sur le répondeur, bref et direct, de Ruth Scapelli : « Laissez un message. Je vous rappellerai si nécessaire. » Cynthia dit à sa mère de la rappeler sur-le-champ, mais elle a terriblement peur qu'elle n'en soit pas capable. Ni maintenant, ni plus tard, ni même jamais.

Se mordillant les lèvres, elle arpente deux fois la circonférence de sa cuisine ensoleillée puis reprend son téléphone et compose le numéro de l'hôpital Kiner Memorial. Elle se remet à marcher en attendant d'être transférée au Service des Traumatisés du Cerveau. Elle est finalement mise en relation avec un infirmier qui se présente comme étant Steve Halpern. Non, lui dit Halpern, l'infirmière Scapelli n'est pas arrivée, ce qui est étonnant. Elle commence son service à huit heures et, dans le Midwest, il est maintenant onze heures

quarante.

« Essayez chez elle, lui conseille-t-il. Elle est peut-être malade, sauf que ça ne lui ressemble pas de ne pas prévenir. »

T'as même pas idée, pense Cynthia. À moins bien sûr que l'infirmier Halpern ait grandi dans un foyer où le mantra était *Tu as oublié de*.

Elle le remercie (ça, impossible d'oublier, quelle que soit l'angoisse qui l'envahit) et trouve le numéro d'un commissariat de police à trois mille kilomètres de chez elle. Elle décline son identité et expose la situation le plus calmement possible.

« Ma mère habite au 298 Tannenbaum Street. Elle s'appelle Ruth Scapelli. Elle est infirmière-chef à la Clinique des Traumatisés du Cerveau du Kiner Memorial. J'ai reçu un e-mail d'elle ce matin qui me fait penser que... »

Qu'elle est en pleine dépression ? Non. Ça pourrait ne pas suffire pour que la police se déplace. Et puis, ce n'est pas ce qu'elle pense vraiment. Elle prend une profonde inspiration.

« Qui me fait penser qu'elle envisage peut-être de se suicider. »

La voiture de patrouille 54 se range dans l'allée du 298 Tannenbaum Street. Les agents de police Amarilis Rosario et Jason Lavery – surnommés Toody et Muldoon car leur numéro de voiture est le même que dans une vieille sitcom policière – descendent et s'approchent de la porte d'entrée. Rosario sonne. Comme personne ne répond, Lavery frappe, fort et distinctement. Toujours pas de réponse. Il essaie d'ouvrir, juste au cas où, et la porte cède. Ils se regardent. C'est un quartier tranquille mais on est quand même en ville, et en ville, la grande majorité des gens ferment leur maison à double tour.

Rosario passe la tête.

« Madame Scapelli ? Agent de police Rosario. Vous voulez bien nous répondre ? »

Pas de réponse.

Son coéquipier intervient :

« Agent Lavery, madame. Votre fille s'inquiète pour vous. Tout va bien ? »

Rien. Lavery hausse les épaules et fait un geste en direction de la porte ouverte.

« Honneur aux dames. »

Rosario entre, détachant la sangle de son arme de service sans même y penser. Lavery suit. Le salon est vide mais la télé est allumée, le son coupé.

« Toody, Toody, j'aime pas ça, dit Rosario. Tu sens l'odeur ? »

Oui, Lavery sent. C'est l'odeur du sang. Ils trouvent la source dans la cuisine, où Ruth Scapelli est allongée par terre à côté d'une chaise renversée. Ses bras sont écartés, comme si elle avait essayé d'amortir sa chute. Ils peuvent voir les profondes entailles qu'elle s'est faites : longues sur les avant-bras, presque jusqu'aux coudes, petites en travers des poignets. Il y a du sang plein le carrelage, et encore plus sur la table où elle s'est assise pour passer à l'acte. Sur le plateau

tournant au centre de la table, placé avec un soin grotesque entre la salière et la poivrière et le porte-serviettes en céramique, il y a un couteau de boucher pris sur le bloc en bois près du grille-pain. Le sang est foncé, coagulé. Laverty estime qu'elle est morte depuis douze heures, au moins.

« Peut-être qu'il n'y avait rien de bien à la télé », dit-il.

Rosario lui lance un regard noir et pose un genou près du corps, mais pas trop près pour ne pas tacher son uniforme, sorti du pressing la veille.

« Elle a écrit quelque chose avant de perdre conscience, dit-elle. Tu vois, là, sur le carreau à côté de sa main droite ? Dans son propre sang. C'est quoi, tu crois ? Un 2 ? »

Laverty, les mains sur les genoux, se penche pour regarder de plus près.

« Difficile à dire. Soit un 2, soit un Z. »

BRADY

« Mon garçon est un génie », avait l'habitude de dire Deborah Hartsfield à ses amis. À quoi elle ajoutait avec un sourire triomphant : « C'est pas de la vantardise si c'est la vérité ! »

C'était avant qu'elle se mette sérieusement à boire, quand elle avait encore des amis. À l'époque, elle avait un autre fils, Frankie, mais Frankie n'était pas un génie. Frankie avait des lésions cérébrales. Un soir, quand il avait quatre ans, il était tombé dans l'escalier du sous-sol et il était mort, le cou brisé. C'était du moins l'histoire que Deborah et Brady avaient racontée. La vérité était un peu différente. Un peu plus complexe.

Brady adorait inventer des trucs et un jour, il inventerait quelque chose qui les rendrait tous les deux riches, qui les propulserait Rue de la Facilité. Deborah en était persuadée, et le lui disait souvent. Et Brady le croyait.

Il arrivait tout juste à récolter des B et des C dans la plupart de ses cours, mais en Informatique 1 et 2, c'était le roi des A. À la fin de ses années lycée, la maison des Hartsfield était équipée de toutes sortes de gadgets, certains hautement illégaux – comme les boîtes bleues via lesquelles Brady volait les chaînes câblées de Midwest Vision. Il avait un atelier dans le sous-sol où sa mère s'aventurait rarement ; c'était là qu'il fabriquait ses inventions.

Petit à petit, le doute s'était immiscé. Et le ressentiment, faux jumeau du doute. Ses créations avaient beau être inventives, elles ne rapportaient pas d'argent. Il y avait des types en Californie – Steve Jobs, par exemple – qui se faisaient des couilles en or et changeaient le monde rien qu'en bidouillant dans leur garage, mais Brady ne semblait jamais leur arriver à la cheville.

Son croquis pour le Rolla, par exemple. C'était un aspirateur informatisé prévu pour fonctionner tout seul : il tournait sur un cardan

et changeait de direction dès qu'il rencontrait un obstacle. Celui-là avait tout du gagnant, jusqu'à ce que Brady aperçoive un aspirateur Roomba dans la vitrine d'un magasin d'électroménager prout-prout de Lacemaker Lane. Quelqu'un l'avait coiffé au poteau. L'expression *Un jour trop tard, moins un dollar* lui vint à l'esprit. Il la refoula, mais parfois, le soir, quand il n'arrivait pas à dormir ou qu'une de ses migraines le guettait, elle revenait.

Pourtant, deux de ses inventions – et mineures qui plus est – avaient rendu possible la tuerie au City Center. C'étaient deux télécommandes trafiquées qu'il avait appelées Truc 1 et Truc 2. Truc 1 pouvait faire passer les feux de circulation du rouge au vert et vice-versa. Truc 2 était plus sophistiqué. Il pouvait intercepter et enregistrer les signaux de clés de voitures, permettant ainsi à Brady de déverrouiller lesdits véhicules une fois que leurs propriétaires, qui ne se doutaient de rien, étaient partis. Au début, il avait utilisé Truc 2 comme outil de cambriolage pour fouiller les voitures à la recherche d'argent et d'objets de valeur. Et puis, alors que l'idée de foncer avec une grosse voiture dans une foule de gens prenait vaguement forme dans son esprit (ainsi que le fantasme d'assassiner le Président, ou peut-être une star de cinéma branchouille), il avait utilisé Truc 2 sur la Mercedes d'Olivia Trelawney et découvert qu'elle gardait un double des clés dans la boîte à gants.

Cette voiture-là, il n'y avait pas touché, gardant l'existence du double des clés dans un coin de sa tête pour plus tard. Peu de temps après, tel un message venant des puissances obscures qui régissent l'univers, il avait lu dans le journal qu'une foire au boulot se tiendrait au City Center le dix avril suivant.

Des milliers de personnes étaient attendues.

Après avoir commencé à travailler pour la Cyber Patrouille de Discount Electronix et pu s'acheter des ordis d'occase au rabais, Brady avait branché sept ordinateurs portables, tous des sous-marques, dans son atelier du sous-sol. Il en utilisait rarement plus d'un à la fois mais il aimait l'air que ça donnait à la pièce : comme un décor sorti d'un film de science-fiction ou d'un épisode de *Star Trek*. Il avait aussi installé un programme de commande vocale, et ce des années avant qu'Apple fasse un tabac avec le logiciel Siri.

Un jour trop tard, moins un dollar.

Ou, dans ce cas précis, quelques millions.

Qui, dans une situation pareille, n'aurait pas envie d'assassiner tout un tas de gens ?

Il en avait eu seulement huit au City Center (sans compter les blessés, certains très grièvement) mais il aurait pu en avoir des *milliers* à ce concert de rock. Il serait rentré dans l'histoire à tout jamais. Mais avant qu'il ait pu appuyer sur le bouton qui aurait propulsé des billes d'acier en un éventail de mort – à réaction et en perpétuelle expansion – mutilant et décapitant des centaines d'adolescentes prépubères hystériques (sans compter leurs mères en surpoids et surcomplaisantes), quelqu'un lui avait éteint toutes ses lumières.

Ce souvenir-là semblait définitivement oblitéré de sa mémoire, mais pas besoin de se *rappeler*. Ça ne pouvait être qu'une seule personne : Kermit William Hodges. Comme Olivia Trelawney, Hodges était censé se suicider, c'était le plan. Mais il s'était arrangé pour éviter et le suicide et les explosifs que Brady avait planqués dans sa voiture. Le vieil officier à la retraite – le vieux Off-Ret – s'était pointé au concert et avait contrecarré ses plans quelques secondes seulement avant que Brady ait pu atteindre l'immortalité.

Boum, boum, plus de lumière¹.

Mon ange, mon ange, on s'écrase².

La coïncidence est une garce rusée, et il se trouve que Brady a été transporté au Kiner Memorial à bord de l'Unité 23 de la caserne 3. Rob Martin n'était pas présent ce jour-là – à l'époque, il était en voyage en Afghanistan, tous frais payés par le gouvernement américain –, mais Jason Rapsis était le médecin urgentiste à bord, essayant de maintenir Brady en vie alors que l'Unité 23 fonçait vers l'hôpital. S'il avait dû parier sur ses chances de survie, Rapsis aurait dit aucune. Le jeune homme convulsait violemment. Sa fréquence cardiaque était de 175, sa tension artérielle montait et chutait tour à tour. Cependant, il faisait toujours partie du monde des vivants lorsque l'Unité 23 arriva à l'hôpital.

Là-bas, il fut examiné par le Dr Emory Winston, un vieux de la vieille du service rafistolage express de l'hôpital que certains vétérans appelaient le Club Machette-Gâchette du Samedi Soir. Winston alpagua un étudiant en médecine traînant dans les parages et occupé à

draguer les infirmières. Il l'invita à procéder à un examen expéditif du nouveau patient. L'étudiant observa une baisse des réflexes, une pupille gauche dilatée et fixe et un signe de Babinski positif à droite.

« Ce qui veut dire ?

– Que ce gars-là souffre d'une lésion cérébrale irréparable, dit l'étudiant. Que c'est plus qu'un légume.

– Très bien, on pourra peut-être faire de vous un médecin. Pronostic ?

– Mort d'ici à demain matin, dit l'étudiant.

– Vous avez probablement raison, dit Winston. J'espère pour lui, car il ne se remettra jamais de ça. Mais nous allons quand même lui faire passer un scanner.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est le protocole, fiston. Et parce que je suis curieux de voir l'étendue des dégâts tant qu'il est encore en vie. »

Il était encore en vie sept heures plus tard lorsque le Dr Annu Singh, habilement assisté du Dr Felix Babineau, procéda à une craniectomie pour évacuer l'important caillot de sang qui compressait le cerveau de Brady, asphyxiant des cellules divinement spécialisées par millions et aggravant la situation minute après minute. Quand l'opération prit fin, Babineau se tourna vers Singh et lui tendit une main gantée mouchetée de sang.

« C'était spectaculaire », dit-il.

Singh serra la main de Babineau, mais accompagna son geste d'un sourire dédaigneux.

« De la *routine*, dit-il. J'en ai pratiqué des milliers. Enfin... quelques centaines. Ce qui est spectaculaire, c'est la constitution de ce patient. Je n'arrive pas à croire qu'il ait survécu à l'opération. L'état de son pauvre cerveau... » Singh secoua la tête. « Aïe, aïe, aïe.

– Vous savez ce qu'il s'apprêtait à faire, je suppose ?

– Oui, on m'a informé. Terrorisme à grande échelle. Il vivra peut-être un temps, mais il ne sera jamais jugé pour son crime, et ce ne sera pas une grande perte pour le monde quand il partira. »

C'est avec cette pensée à l'esprit que le Dr Babineau commença à administrer à Brady – pas loin de l'état de mort cérébrale – un médicament expérimental qu'il baptisa Cerebellin (quoique seulement dans sa tête ; techniquement, c'était juste un numéro à six chiffres), et ce en plus des protocoles établis d'oxygénation accrue, de diurétiques,

anti-convulsifs et stéroïdes. Le médicament expérimental 649558 s'était révélé prometteur sur les animaux, mais en vertu d'une jungle de réglementations bureaucratiques, l'expérimentation sur les êtres humains ne serait pas tentée avant des années. Il avait été développé par un laboratoire de neurologie bolivien, ce qui n'arrangeait rien à l'affaire. Lorsque les essais cliniques sur les humains seraient enfin autorisés (s'ils l'étaient un jour), Babineau, pour peu que sa femme ait gain de cause, vivrait dans un lotissement sécurisé de Floride. À s'y ennuyer à mourir.

Voilà qui était pour lui l'occasion rêvée d'obtenir des résultats tant qu'il était encore activement impliqué dans la recherche en neurologie. Et s'il en obtenait, il n'était pas impossible d'imaginer un prix Nobel de médecine quelque part à l'arrivée. Il n'y avait aucun risque tant qu'il gardait ses résultats pour lui jusqu'à ce que les essais cliniques soient permis. De toute façon, Hartsfield était un meurtrier dégénéré qui ne se réveillerait jamais. Et si par miracle il se réveillait, sa conscience serait au mieux aussi brumeuse que celle des patients à un stade avancé de la maladie d'Alzheimer. Et même ça serait une avancée stupéfiante.

Vous aidez peut-être quelqu'un au bout de la ligne, monsieur Hartsfield, disait-il à son patient comateux. Une cuillerée de bien au lieu d'une pelletée de mal. Et si vous deviez subir des effets secondaires néfastes ? Genre électroencéphalogramme définitivement plat (pas que vous en soyez bien loin), ou même mourir, au lieu de manifester un tant soit peu d'amélioration de vos fonctions cérébrales ?

Pas une grande perte. Ni pour vous, ni pour votre famille, étant donné que vous n'en avez pas.

Et certainement pas pour le monde ; le monde serait ravi de vous voir partir.

Babineau ouvrit un dossier intitulé HARTSFIELD ESSAIS CEREBELLIN sur son ordinateur. En tout, il y avait neuf essais s'étendant sur une période de quatorze mois entre 2010 et 2011. Babineau n'avait constaté aucun changement. Il aurait aussi bien pu donner de l'eau distillée à son cobaye humain.

Il abandonna.

Le cobaye humain en question passa quinze mois dans le noir : un

esprit à l'état embryonnaire qui, au cours du seizième mois, se souvint de son nom. Il s'appelait Brady Wilson Hartsfield. Il n'y eut rien d'autre, au début. Pas de passé, pas de présent, pas de *lui* en dehors des six syllabes de son nom. Et puis, peu avant qu'il n'abandonne et se laisse repartir à la dérive, un autre mot refit surface. C'était le mot *contrôle*. Ce mot avait eu de l'importance, à une époque, mais il n'arrivait pas à se rappeler laquelle.

Dans sa chambre d'hôpital, où il était allongé dans son lit, ses lèvres hydratées à la glycérine remuèrent et prononcèrent ce mot tout haut. Il était seul ; c'était encore trois semaines avant qu'une infirmière le voie ouvrir les yeux et réclamer sa mère.

« Con... trôle. »

Et les lumières s'allumèrent. Exactement comme dans sa salle d'ordinateurs à la *Star Trek* quand il les activait par commande vocale du haut de l'escalier du sous-sol.

C'était là qu'il se trouvait : dans son sous-sol de Helm Street, inchangé depuis le jour où il l'avait quitté pour la dernière fois. Il y avait un autre mot qui démarrait une autre fonction, et maintenant qu'il était là, il s'en souvint également. Parce que c'était un bon mot.

« Chaos ! »

Dans son esprit, il le clama tel Moïse sur le mont Sinaï. Dans son lit d'hôpital, ce fut un coassement chuchoté. Mais ça fonctionna, car sa rangée d'ordinateurs portables se réveilla. Sur chacun des écrans apparurent les nombres 20... puis 19... puis 18...

Qu'est-ce que c'est que ça ? Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que c'est ?

Durant un instant de panique, il ne put se souvenir. Tout ce qu'il savait, c'est que si le compte à rebours qu'il voyait défiler sur les sept écrans atteignait zéro, les ordinateurs planteraient. Il perdrait leur contenu, cette salle, et le mince filet de conscience qu'il avait réussi à retrouver. Il serait enterré vivant dans les ténèbres de sa propre tête...

C'était ça le mot ! Le mot exact !

« Ténèbres ! »

Il le cria de toutes ses forces... du moins intérieurement. Au-dehors, c'était ce même coassement murmuré par des cordes vocales restées trop longtemps inutilisées. Son pouls, sa respiration, sa tension, tout avait commencé à s'accélérer. L'infirmière-chef Becky Helmington ne tarderait pas à s'en apercevoir et venir vérifier, se dépêchant mais

sans courir tout à fait.

Dans l'atelier de Brady, le compte à rebours s'arrêta à 14 et une photo s'ouvrit sur chaque écran. Il fut un temps où ces ordinateurs (maintenant stockés dans la salle des pièces à conviction caverneuse d'un commissariat de police et étiquetés de A à G) démarraient en affichant des photos d'un film intitulé *La Horde sauvage*. Là, cependant, c'était des photos de sa vie que Brady voyait.

Sur l'écran 1, il y avait son frère Frankie, qui s'était étranglé avec un morceau de pomme et avait lui aussi souffert de lésions cérébrales, et qui plus tard était tombé dans l'escalier du sous-sol (aidé du pied de son grand frère).

Sur l'écran 2, il y avait Deborah elle-même. Elle était vêtue d'une robe moulante blanche dont Brady se souvint aussitôt. Elle m'appelait *mon lapin*, pensa-t-il, et quand elle m'embrassait, sa bouche était toujours un peu humide et ça me filait la trique. Quand j'étais petit, elle appelait ça le bâton. Des fois, quand je prenais le bain, elle me le frottait avec un gant de toilette mouillé et chaud et me demandait si c'était bon.

Sur l'écran 3, il y avait Truc 1 et Truc 2, des inventions qui avaient véritablement marché.

Sur l'écran 4, il y avait la grosse Mercedes grise de Mme Trelawney, capot enfoncé et calandre dégoulinante de sang.

Sur l'écran 5, il y avait un fauteuil roulant. Pendant un instant, la pertinence de cette image lui échappa, et puis ça fit tilt. C'était comme ça qu'il était entré dans l'Auditorium Mingo le soir du concert des 'Round Here. Personne ne soupçonnait un pauvre handicapé en fauteuil roulant.

Sur l'écran 6, il y avait un beau jeune homme souriant. Brady ne se rappela pas son nom, du moins sur le moment, mais il savait qui était ce jeune homme : le nègre tondeur de pelouse du vieux Off-Ret.

Et sur l'écran 7, il y avait Hodges lui-même, un borsalino incliné avec style sur un œil et le sourire aux lèvres. Je t'ai eu, Brady, disait ce sourire. Je t'ai fracassé le crâne avec mon casse-tête et te voilà maintenant allongé dans un lit d'hôpital, et quand te lèveras-tu pour marcher ? Jamais, je dirais.

Enfoiré de Hodges qui avait tout gâché.

Ces sept photos furent l'armature autour de laquelle Brady

commença à reconstruire son identité. Alors qu'il s'y attelait, les murs de son sous-sol – sa cachette, son refuge contre un monde stupide et indifférent – s'effacèrent peu à peu. Il entendait d'autres voix derrière les murs et il comprit que certaines étaient celles d'infirmiers, certaines de médecins et d'autres – peut-être – de représentants de la loi venant s'assurer qu'il n'était pas en train de jouer la comédie. Il la jouait, et il ne la jouait pas. La vérité, comme celle qui entourait la mort de Frankie, était complexe.

Au début, il ouvrit les yeux seulement quand il était certain d'être seul, et il ne le fit que rarement. Il n'y avait pas grand-chose à regarder dans sa chambre. Mais tôt ou tard, il devrait se réveiller complètement, et lorsque cela arriverait, personne ne devrait savoir qu'il pouvait penser, alors qu'en fait il pensait plus clairement chaque jour. S'ils savaient, ils le traîneraient en justice.

Brady ne voulait pas passer en justice.

Pas quand il se pouvait qu'il ait encore des choses à faire.

Une semaine avant que Brady parle à l'infirmière Norma Wilmer, il ouvrit les yeux au beau milieu de la nuit et regarda le flacon de solution physiologique suspendu à la potence près de son lit. Par ennui, il leva la main pour le toucher, peut-être même le faire tomber par terre. Il n'y parvint pas mais le flacon se balança sur son crochet avant que Brady ne se rende compte que ses deux mains étaient toujours posées sur le couvre-lit, les doigts légèrement recroquevillés en raison de l'atrophie musculaire que la rééducation pouvait retarder mais pas stopper – pas quand le patient dormait du profond sommeil de l'onde delta.

C'est moi qui ai fait ça ?

Il essaya à nouveau et ses mains ne bougèrent pas davantage (bien que la gauche, sa main dominante, tremblât un peu), mais il sentit sa paume toucher le flacon de solution saline et le remettre en mouvement.

Intéressant, pensa-t-il, puis il se rendormit. Ce fut sa première vraie nuit de sommeil depuis que Hodges (ou peut-être était-ce son nègre) l'avait cloué dans ce foutu lit d'hôpital.

Les nuits suivantes – tard, quand il était sûr que personne n'entrerait et ne le verrait –, Brady faisait des expériences avec sa

main fantôme. Souvent, ça lui faisait penser à un vieux camarade de lycée appelé Henry « Le Crochet » Crosby qui avait perdu sa main droite dans un accident de voiture. Il avait une prothèse – une pâle imitation qu’il portait avec un gant – mais il venait parfois au lycée avec un crochet en acier inoxydable à la place. Henry affirmait qu’il était plus facile d’attraper les choses avec le crochet et, en bonus, ça dégoûtait les filles quand il se glissait derrière elles et leur caressait un mollet ou un bras dénudé avec. Un jour, bien qu’il eût perdu sa main il y avait de cela sept ans, il avait dit à Brady qu’elle le démangeait parfois, ou le picotait comme si elle s’était engourdie et qu’elle était en train de se réveiller. Il lui montra son moignon, rose et lisse. « Quand j’ai des fourmis comme ça, je jurerais que je peux me gratter la tête avec. »

Maintenant, Brady savait exactement ce que ressentait Henry Le Crochet... sauf que lui, Brady, *pouvait* se gratter la tête avec sa main fantôme. Il avait essayé. Il avait également découvert qu’il pouvait faire s’entrechoquer les lames du store vénitien que les infirmières baissaient pour la nuit. La fenêtre était trop loin de son lit pour l’atteindre mais avec sa main fantôme, il y arrivait quand même. Quelqu’un avait posé un bouquet de fausses fleurs sur sa table de chevet (il apprit par la suite que c’était l’infirmière-chef Becky Helmington, la seule personne ici à le traiter avec un minimum de gentillesse) et il pouvait faire aller et venir le vase comme qui rigole.

Il se souvint non sans mal – sa mémoire était pleine de trous – du mot pour désigner ce genre de phénomène : télékinésie. La faculté de déplacer des objets par la force de l’esprit. Seulement, le moindre effort de concentration lui provoquait de violents maux de tête, et son esprit ne semblait pas vraiment être aux commandes. C’était *sa main*, sa main gauche dominante, sauf que celle qui reposait doigts écartés sur le couvre-lit ne bougeait jamais.

Plutôt dingue. Il était sûr que Babineau, le médecin qui venait le voir le plus souvent (du moins *avant* : ces derniers temps, il semblait s’être désintéressé de lui) serait aux anges, mais c’était un talent que Brady avait l’intention de garder pour lui.

Ça pourrait lui être utile par la suite mais il en doutait. Remuer les oreilles aussi était un talent, mais sans grande utilité apparente. Oui, il pouvait faire bouger les flacons sur le pied à perfusion, et agiter les stores, et renverser une photo ; il pouvait faire onduler les

couvertures, comme si un gros poisson nageait en dessous. Parfois, quand un infirmier ou une infirmière était dans la chambre, il s'amusait à les surprendre avec un de ces tours. Mais il semblait que c'était tout ce que son nouveau don lui permettait de faire. Il avait essayé, en vain, d'allumer la télé suspendue au-dessus de son lit, et il avait essayé, toujours en vain, d'ouvrir la porte de sa salle de bains. Il arrivait à attraper la poignée chromée – il sentait sa dureté froide lorsqu'il refermait les doigts dessus – mais la porte était trop lourde et sa main fantôme trop faible. Du moins pour l'instant. Il avait dans l'idée que s'il continuait à s'entraîner, elle deviendrait plus forte.

Il faut que je me réveille, pensa-t-il, ne serait-ce que pour avoir un peu d'aspirine pour cette putain de migraine interminable, et aussi pour manger de la vraie bouffe. Même un bol de crème anglaise d'hôpital serait un régal. Bientôt. Peut-être demain.

Mais il ne se réveilla pas. Car le lendemain, il découvrit que la télékinésie n'était pas le seul nouveau pouvoir qu'il avait ramené de Dieu sait où.

L'infirmière qui venait presque tous les après-midi vérifier ses signes vitaux et presque tous les soirs le préparer pour la nuit (on ne pouvait pas dire pour le mettre au lit vu qu'il était *toujours* au lit) était une jeune femme du nom de Sadie MacDonald. Elle était brune et jolie dans le style fade et sans maquillage. Brady l'avait observée à travers ses yeux mi-clos, tout comme il avait observé tous ses visiteurs depuis qu'il avait traversé le mur du sous-sol où il avait pour la première fois repris connaissance.

On aurait dit qu'elle avait peur de lui, mais il avait fini par réaliser que ça ne le rendait en rien spécial, car l'infirmière MacDonald avait peur de tout le monde. C'était le genre de femme qui s'enfuyait au lieu de marcher. Si quelqu'un entrait dans la Chambre 217 pendant qu'elle s'acquittait de ses tâches – l'infirmière-chef Becky Helmington, par exemple –, Sadie avait tendance à se faire toute petite dans un coin. Le Dr Babineau la terrifiait. Quand elle était forcée de se retrouver dans la pièce avec lui, Brady pouvait presque sentir le goût de sa peur.

Et il se rendit compte que la formule n'était peut-être pas si exagérée que ça.

Le lendemain du jour où Brady s'endormit en pensant à de la

crème anglaise, Sadie MacDonald entra dans la Chambre 217 à quinze heures quinze, vérifia l'écran au-dessus de la tête du lit et nota des chiffres sur le porte-bloc accroché au pied du lit. Ensuite, elle vérifierait les flacons sur le pied à perfusion et irait chercher des oreillers propres dans le placard. Elle lui soulèverait la tête d'une main – elle était petite mais elle avait de la force dans les bras – et remplacerait les vieux oreillers par les neufs. Ça aurait pu être en fait un travail d'aide-soignant, mais Brady avait dans l'idée que MacDonald se trouvait en bas de la hiérarchie hospitalière. L'infirmière au bas du totem, pour ainsi dire.

Il avait décidé d'ouvrir les yeux et de lui parler au moment où elle finirait de changer ses oreillers, quand leurs visages seraient le plus proches. Ça lui ferait peur, et Brady aimait faire peur aux gens. Beaucoup de choses avaient changé dans sa vie, mais pas ça. Peut-être même qu'elle crierait, comme l'avait fait une autre infirmière quand il avait fait onduler son couvre-lit.

Sauf qu'en allant vers le placard, MacDonald s'arrêta devant la fenêtre. Il n'y avait rien à voir en face hormis le parking couvert, pourtant elle resta debout là pendant une minute... puis deux... puis trois. Pourquoi ? Qu'y a-t-il de si fascinant dans un putain de mur de briques ?

Sauf qu'il n'y avait pas *que* des briques, réalisa Brady en regardant dehors avec elle. Il y avait de longues ouvertures à chaque niveau, et lorsque les voitures montaient la rampe d'accès, le soleil se reflétait brièvement sur leur pare-brise.

Reflet. Reflet. Et encore reflet.

Bon sang, mais c'est *moi* qui suis censé être dans le coma, non ? C'est comme si elle faisait une espèce de synco...

Mais attends. Attends une petite minute.

En regardant dehors *avec* elle ? Comment est-ce que je peux regarder dehors avec elle alors que je suis allongé dans ce lit ?

Il y eut une camionnette rouillée. Suivie d'une Jaguar, sans doute un toubib friqué, et Brady comprit qu'il n'était pas en train de regarder *avec* elle mais de regarder *par* elle. C'était comme contempler le paysage par la vitre passager alors que quelqu'un d'autre conduisait.

Et oui, Sadie MacDonald faisait bien une syncope, si légère qu'elle n'avait probablement même pas conscience de ce qui lui arrivait. C'était les flashes de lumière qui l'avaient causée. Le reflet du soleil sur

le pare-brise des voitures qui montaient. Dès qu'il y aurait une accalmie dans le trafic sur la rampe d'accès, ou que l'angle du soleil se modifierait un peu, elle en sortirait et se remettrait au travail. Elle en sortirait sans même savoir qu'elle en avait fait une.

Brady le savait.

Il le savait car il était en elle.

Il s'enfonça un peu plus et constata qu'il pouvait voir ses pensées. C'était incroyable. Il les voyait passer en clignotant dans un sens et dans l'autre, ça et là, en haut et en bas, se croisant parfois dans un flux vert foncé qui était – peut-être, il faudrait qu'il y réfléchisse, et très attentivement, pour s'en assurer – l'essence même de sa conscience. Son essentielle. Il essaya de s'enfoncer plus profondément afin d'identifier certaines de ces pensées-poissons, mais bon Dieu, elles filaient tellement vite ! Et pourtant...

Quelque chose à propos des muffins qu'elle avait à la maison...

Quelque chose à propos d'un chat qu'elle avait vu dans la vitrine d'une animalerie : noir et blanc avec une mignonne collerette blanche...

Quelque chose à propos... de cailloux ? C'était bien des cailloux ?

Quelque chose à propos de son père... et ce poisson-là était rouge, la couleur de la colère. Ou de la honte. Ou des deux.

Alors qu'elle se détournait de la fenêtre et se dirigeait vers le placard, Brady ressentit une seconde de vertige. L'étourdissement passa, et il se retrouva à nouveau en lui-même, à regarder par ses propres yeux. Elle l'avait éjecté sans même savoir qu'il était là.

Quand elle le souleva pour lui placer deux oreillers en mousse avec des taies toutes propres sous la tête, Brady garda le regard fixe sous ses paupières à demi fermées. Il ne parla pas, en fin de compte.

Il avait vraiment besoin de réfléchir à tout ça.

Les quatre jours suivants, Brady tenta à plusieurs reprises d'entrer dans la tête de ceux qui franchissaient le seuil de sa chambre. Il connut un bref succès une fois seulement, avec un jeune agent d'entretien venu passer la serpillière. Le gosse n'était pas mongol (le mot qu'utilisait sa mère pour qualifier les gens atteints de trisomie 21) mais c'était pas non plus un candidat pour Mensa. Il regardait les bandes humides et brillantes laissées par sa serpillière, les observant s'estomper une à une, et cela suffit à ouvrir le passage. Brady fit une

visite éclair et inintéressante. Le gosse était en train de se demander s'il y aurait des tacos à la cafète ce soir... la belle affaire.

Puis le vertige, l'impression de basculer. Le gosse l'avait recraché comme un pépin de pastèque sans jamais ralentir le mouvement de pendule de sa serpillière.

Avec les autres personnes qui entraient de temps en temps dans sa chambre, il ne connut aucun succès, et ces échecs étaient bien plus frustrants que de ne pas pouvoir se gratter le visage quand ça le démangeait. Brady avait procédé à un inventaire de lui-même et ce qu'il avait découvert était consternant. Sa tête en proie à de constantes migraines était posée sur un corps squelettique. Il pouvait bouger, il n'était pas paralysé, mais ses muscles s'étaient atrophiés et déplacer sa jambe ne serait-ce que de cinq ou six centimètres d'un côté ou de l'autre demandait un effort surhumain. S'être retrouvé dans le corps de l'infirmière MacDonald, en revanche, lui avait fait l'effet de chevaucher un tapis volant.

Mais s'il avait pu entrer en elle, c'était seulement parce que MacDonald avait fait une sorte de syncope. Rien de grave, juste assez pour entrouvrir une porte. Les autres semblaient disposer de défenses naturelles. Il n'avait même pas été foutu de rester plus de quelques secondes à l'intérieur du pousse-serpillière, et si cette espèce d'attardé était un nain, il s'appellerait Simplet.

Ce qui lui rappela une blague. Un étranger à New York demande à un beatnik : « Comment on arrive à Carnegie Hall ? » Et le beatnik lui répond : « Avec de l'entraînement, mec, avec de l'entraînement. »

C'est ce que je dois faire, pensa Brady. M'entraîner pour devenir plus fort. Parce que Kermit William Hodges est dehors quelque part par là et que le vieux Off-Ret croit qu'il a gagné. Je ne peux pas tolérer ça. Je ne le *tolérerai* pas.

Et c'est ainsi qu'en cette soirée pluvieuse de mi-novembre 2011, Brady ouvrit les yeux, dit qu'il avait mal à la tête et réclama sa mère. Il n'y eut aucun hurlement. C'était le soir de repos de Sadie MacDonald et Norma Wilmer, l'infirmière de garde ce soir-là, était plus endurcie. Elle poussa néanmoins un petit cri de surprise et courut voir si le Dr Babineau était toujours dans le salon des médecins.

Brady pensa, Voici le premier jour du reste de ma vie.

Brady pensa, Entraînement, mec, entraînement.

1.

Boom, boom, out go the lights : chanson de Pat Travers.

2.

Angel, angel, down we go : titre d'un film de Robert Thom.

BLACKISH

Bien que Hodges ait officiellement fait de Holly son associée à part entière à Finders Keepers – et qu’il y ait un bureau disponible (petit mais avec vue sur la rue) –, elle a décidé d’élire domicile à la réception. Elle est assise là, devant son écran d’ordinateur, quand Hodges arrive à onze heures moins le quart. Et même si elle se hâte de glisser quelque chose dans le grand tiroir au-dessus de ses genoux, l’odorat de Hodges est toujours en bon état de marche (pas comme certain matériel défectueux plus au sud) et il perçoit l’odeur typique d’un Twinkie à demi mangé.

« Quoi de neuf, Hollyberry ? »

– Tu tiens ça de Jerome et tu sais que je déteste. Appelle-moi Hollyberry une fois de plus et je me prends une semaine pour aller voir ma mère. Elle arrête pas de me tanner pour que j’aille lui rendre visite. »

Mais bien sûr, pense Hodges. Tu peux pas la supporter, et en plus, t’es sur une piste, ma chère. Aussi accro qu’une fumeuse de crack.

« Désolé, désolé. » Il regarde par-dessus son épaule et voit un article du *Bloomberg Business* daté d’avril 2014. Le journal titre LE ZAPPIT ZAPPÉ. « Ouais, l’entreprise a foiré et jeté l’éponge. Je croyais te l’avoir dit hier.

– Oui, je sais. Mais ce qui m’intéresse, ce sont les stocks.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Des milliers de Zappit invendus, peut-être des dizaines de milliers. Je voulais savoir ce qu’ils en ont fait.

– Et t’as trouvé ?

– Pas encore.

– Peut-être qu’ils ont été envoyés aux enfants pauvres de Chine, avec tous les légumes que je refusais de manger quand j’étais petit.

– Les enfants qui meurent de faim, ça n’a rien de drôle, dit-elle avec un air sévère.

– Non, bien sûr que non. »

Hodges se redresse. Sur le chemin du retour, il a acheté les antidouleurs prescrits par le Dr Stamos – du lourd, mais pas aussi lourd que les trucs qu’il devra bientôt prendre – et il se sent presque bien. La faim commence même à le tenailler, un changement qui est le bienvenu.

« Ils ont probablement été détruits, dit-il. Je crois que c’est ce qu’ils font avec les livres de poche invendus.

– Ça fait beaucoup de stock à détruire, quand on pense que ces bidules sont bourrés de jeux vidéo et qu’ils fonctionnent encore. C’était du haut de gamme, ces Commander, ils avaient même la Wifi. Maintenant, dis-moi pour tes examens. »

Hodges réussit un sourire, qu’il espère à la fois modeste et heureux.

« Pas trop mal, à vrai dire. C’est un ulcère, mais juste un petit. J’ai une tonne de médocs à prendre et il faut que je surveille mon alimentation. Le Dr Stamos dit qu’en suivant un régime adapté, ça devrait guérir tout seul. »

Elle lui retourne un sourire radieux qui conforte Hodges dans son scandaleux mensonge. Bien entendu, il se sent aussi comme une merde de chien sous une vieille chaussure.

« Dieu merci ! Tu vas faire comme il te dit, hein ?

– Et comment ! »

Une grosse merde de chien ; toute la nourriture insipide du monde ne le guérira pas du mal qui le ronge. Hodges n’est pas un lâche et, en d’autres circonstances, il serait dans le cabinet du gastroentérologue Henry Yip à l’heure qu’il est, peu important ses faibles chances de vaincre un cancer du pancréas. Mais voilà, le message qu’il a reçu sur le site du Parapluie Bleu a changé la donne.

« Eh bien, tant mieux. Parce que je ne sais pas ce que je ferais sans toi, Bill. Je sais pas du tout.

– Holly...

– En fait si, je sais. Je retournerais chez ma mère. Et ça serait pas bon pour moi. »

Sans déconner, se dit Hodges. La première fois que je t’ai vue, pour l’enterrement de ta tante Elizabeth, c’est tout juste si ta mère te traînait pas comme un chien en laisse. Fais ça, Holly, fais ci, Holly, et pour l’amour du ciel, Holly, surtout ne fais rien d’embarrassant.

« Maintenant, raconte, dit Holly. Raconte-moi ce qu'il y a de nouveau. Raconte raconte raconte !

– Donne-moi quinze minutes et je te dirai tout. En attendant, vois si tu peux trouver ce qui est arrivé à tous ces Commander. C'est peut-être pas important mais qui sait.

– OK. Bill, c'est merveilleux pour tes examens.

– Ouais. »

Il va dans son bureau. Holly pivote sur son fauteuil pour regarder un instant dans sa direction car ça ne lui ressemble pas de fermer la porte derrière lui. Mais bon, ce n'est pas totalement incongru non plus. Elle retourne à son ordinateur.

« Il en a pas fini avec vous », répète Holly d'une voix douce.

Elle repose son burger végétarien à demi mangé sur son assiette en carton. Hodges a déjà démolì le sien, parlant entre chaque bouchée. Il ne mentionne pas le réveil douloureux en plein milieu de la nuit ; dans sa version, il avait découvert le message en se levant pour aller surfer sur le Net parce qu'il n'arrivait pas à dormir.

« C'est ce qu'il y avait d'écrit, oui.

– De Z-Boy...

– Ouai. On dirait l'acolyte d'un super-héros, tu trouves pas ? Suivez les aventures de Z-Man et Z-Boy protégeant du crime les rues de Gotham City !

– C'est Batman et Robin qui patrouillent les rues de Gotham City.

– Je sais, merci. Je lisais Batman que t'étais pas encore née. C'était pour la blague. »

Elle reprend son burger végétarien, en extrait un bout de laitue, et le repose.

« C'était quand la dernière fois que tu es allé voir Brady Hartsfield ? »

En plein dans le vif du sujet, se dit Hodges, admiratif. Ça, c'est ma Holly.

« J'y suis allé juste après l'histoire avec la famille Saubers, et une dernière fois un peu plus tard. Au milieu de l'été, je dirais. Et puis toi et Jerome m'avez fait comprendre qu'il fallait que j'arrête. Alors j'ai arrêté.

– On a fait ça pour ton bien.

– Je sais, Holly. Mange ton burger. »

Elle en prend une bouchée, essuie de la mayo au coin de sa bouche et demande à Hodges comment Hartsfield lui a paru lors de sa dernière visite.

« Toujours le même... Assis dans son fauteuil à regarder le parking

couvert. Je parle, je pose des questions, il en lâche pas une. Il mérite l'Oscar des traumatisés du cerveau, pas de doute là-dessus. Mais il y a des rumeurs qui courent à son sujet. Certains disent qu'il a des pouvoirs de télékinésie. Qu'il peut ouvrir et fermer l'eau dans sa salle de bains et qu'il le fait parfois pour faire peur au personnel. Pour moi, c'est des conneries, mais quand Becky Helmington était encore infirmière-chef, elle disait avoir vu des trucs plusieurs fois – les stores qui claquent, la télé qui s'allume toute seule, les flacons qui se balancent sur le pied à perfusion. Et elle est ce que j'appellerais un témoin crédible. Je sais que c'est difficile à croire...

– Pas tant que ça. La télékinésie, appelée parfois psychokinésie, est un phénomène bien documenté. Toi, tu n'as jamais rien vu de tel pendant tes visites ?

– Eh bien... » Il s'interrompt, se remémorant. « Si, lors de mon avant-dernière visite. Il y avait une photo sur sa table de chevet – de lui et sa mère bras dessus, bras dessous et joue contre joue. En vacances quelque part. Il y avait la même en grand format dans la maison de Helm Street. Tu t'en souviens peut-être.

– Bien sûr que je m'en souviens. Je me souviens de tout ce qu'on a vu dans cette maison, y compris de certaines photos d'elle affriolantes qu'il avait sur son ordinateur. » Elle croise les bras sur sa petite poitrine et fait une moue de dégoût. « Ils avaient une relation *très* malsaine.

– M'en parle pas. Je sais pas s'il a jamais vraiment couché avec elle...

– Beurk !

– ... mais je pense qu'il devait en avoir envie, et on sait qu'à tout le moins elle entretenait ses fantasmes. Bref, j'ai pris la photo et j'ai commencé à dire du mal de sa mère, j'essayais de l'énervé, de le faire réagir. Parce qu'il est *là*, Holly, je veux dire bien présent. Il reste le cul posé sur son fauteuil mais à l'intérieur, c'est la même guêpe humaine qui a assassiné ces gens au City Center et essayé d'en tuer beaucoup plus à l'Auditorium Mingo.

– Et il se servait du Parapluie Bleu de Debbie pour discuter avec toi, ne l'oublie pas.

– Après la nuit dernière, je risque pas.

– Termine ton histoire.

– Pendant à peine une seconde, il a cessé de regarder par la

fenêtre. Ses yeux... ils ont roulé dans leurs orbites et il m'a regardé, moi. Tous les poils de ma nuque se sont dressés au garde-à-vous et il y avait comme... je sais pas... de l'électricité dans l'air. » Hodges se force à raconter la suite. C'est comme pousser un énorme rocher en haut d'une montagne. « J'ai arrêté de vraiment sales types quand j'étais chez les flics, des criminels de la pire espèce – il y a eu une mère qui a tué son garçon de trois ans pour toucher l'assurance qui valait pas un kopeck –, mais je n'ai jamais senti la présence du mal chez eux une fois qu'ils se faisaient prendre. C'est comme si le mal était une espèce de vautour qui s'envole dès que ces bourriques se retrouvent derrière les barreaux. Mais je l'ai senti ce jour-là, Holly. Vraiment. Je l'ai senti chez Brady Hartsfield.

– Je te crois, dit-elle d'une voix à peine plus haute qu'un murmure.

– Et il avait un Zappit. C'est le lien que j'essayais d'établir. Si c'est un lien et pas simplement une coïncidence. Il y avait un type, je connais pas son nom, tout le monde l'appelait Bibli Al, qui faisait le tour de l'hôpital en distribuant des Zappit, des Kindle et des livres de poche aux patients. Je sais pas si Al était agent hospitalier ou bénévole. Qui sait, peut-être que c'était juste un des concierges, qui aidait gentiment pendant son temps libre. Je pense que la seule raison pour laquelle j'ai pas fait tout de suite le rapprochement, c'est parce que le Zappit qu'on a trouvé chez Mme Ellerton était rose. Celui de Brady était bleu.

– Comment ce qui est arrivé à Janice Ellerton et sa fille peut-il avoir un rapport avec Brady ? À moins que... est-ce que des phénomènes télékinésiques ont été signalés en dehors de sa chambre ? Y a-t-il eu des rumeurs là-dessus ?

– Non, mais à peu près au moment où l'affaire Saubers s'est terminée, une infirmière s'est suicidée à la clinique des traumatismes. Elle s'est tailladé les poignets, dans les toilettes au bout du couloir où se trouve la chambre de Hartsfield. Elle s'appelait Sadie MacDonald.

– Est-ce que tu penses que... »

Elle tripote à nouveau son burger, découpant de petits bouts de laitue et les laissant retomber dans son assiette. Attendant qu'il réponde.

« Termine ta phrase, Holly. Je vais pas le faire pour toi.

– Tu penses que d'une manière ou d'une autre, Brady l'aurait poussée à se suicider ? Je ne vois pas comment c'est possible.

– Moi non plus, mais on sait que Brady a une fascination pour le suicide.

– Cette Sadie McDonald... est-ce que par hasard elle avait un de ces Zappit ?

– Dieu seul le sait.

– Comment... comment s'est-elle... »

Cette fois il l'aide.

« Avec un scalpel qu'elle avait chipé dans une salle d'opération. Je le tiens de l'assistante du légiste. Je lui ai glissé un bon d'achat pour DeMasio's, le resto italien. »

Holly continue à faire des confettis de salade. Dans son assiette, ça commence à ressembler à une fête d'anniversaire de lutin. Ça rend Hodges un peu dingue, mais il la laisse faire. Elle se prépare à dire quelque chose. Et finit par le dire.

« Tu vas aller voir Hartsfield.

– Ouaip.

– Tu penses vraiment que tu pourras en tirer quelque chose ? C'est pas faute d'avoir essayé.

– J'en sais un peu plus à présent. »

Mais que sait-il *vraiment* au juste ? Il n'est même pas sûr de ce qu'il soupçonne. Peut-être que Hartsfield n'est pas une guêpe humaine, après tout. Peut-être que c'est une araignée et que la Chambre 217 du Bocal est le centre de sa toile, qu'il continue de tisser.

Ou peut-être que ce ne sont que des coïncidences. Peut-être que le cancer est déjà en train d'attaquer mon cerveau et de disséminer tout un tas d'idées paranoïaques.

C'est ce que penserait Pete. Et sa coéquipière – difficile de l'appeler autrement que Miss Jolis Yeux Gris maintenant que Holly lui a mis ça dans la tête – ne se gênerait pas pour le dire tout haut.

Hodges se lève.

« C'est maintenant ou jamais. »

Elle lâche son burger sur le tas de laitue déchiquetée pour pouvoir l'attraper par le bras.

« Sois prudent.

– Promis.

– Surveille tes pensées. Je sais que ça a l'air dingue dit comme ça, mais je *suis* dingue, du moins ça peut m'arriver, alors je dis ce que je veux. Si jamais tu songes à... eh bien, te faire du mal... appelle-moi.

Appelle-moi *immédiatement*.

– OK. »

Elle croise les bras et s'attrape les épaules – ce vieux tic nerveux qu'il voit moins souvent à présent.

« J'aimerais que Jerome soit là. »

Jerome est en Arizona ; il a décidé d'interrompre ses études le temps d'un semestre pour construire des maisons avec Habitat for Humanity. Un jour que Hodges avait utilisé l'expression *étoffer son CV* en référence au bénévolat de Jerome, Holly s'était fâchée et lui avait dit que Jerome faisait ça parce que c'était quelqu'un de bien. Sur ce point, Hodges ne peut qu'être d'accord – Jerome est réellement quelqu'un de bien.

« T'inquiète. Ça va bien se passer. Et c'est probablement rien. On est comme des gosses qui croient que la maison vide au coin de la rue est hantée. Si on en parlait à Pete, il nous ferait interner tous les deux. »

Holly, qui s'est déjà fait interner (deux fois), croit vraiment que certaines maisons vides peuvent être hantées. Elle ôte une petite main dépourvue de bagues d'une épaule juste le temps de lui reprendre le bras, par la manche de son manteau cette fois.

« Appelle-moi quand tu es là-bas, et appelle-moi quand tu pars. Oublie pas sinon je vais m'inquiéter et je pourrai pas t'appeler parce que...

– Les portables ne sont pas autorisés dans le Bocal, oui, je sais. Je le ferai, Holly. En attendant, j'aimerais que tu fasses deux petites choses pour moi. » Il voit sa main se tendre vers un carnet et secoue la tête. « Non, pas besoin de noter. C'est facile. Premièrement, va sur eBay ou n'importe quel autre site où tu peux acheter des produits que l'on ne vend plus au détail et commande un Zappit Commander. Tu peux faire ça ?

– Sans problème. Et l'autre truc ?

– Sunrise Solutions a racheté Zappit puis a fait faillite. En cas de faillite, il y a toujours un fiduciaire. C'est lui qui engage avocats, comptables et liquidateurs pour aider à soutirer jusqu'au dernier centime à la compagnie. Obtiens un nom et j'appellerai aujourd'hui ou demain. Je veux savoir ce qui est arrivé à tous ces Zappit invendus, parce que quelqu'un en a donné un à Janice Ellerton bien après que les deux compagnies ont déposé le bilan. »

Holly s'illumine.

« C'est une idée touffument géniale ! »

Non, pas géniale, juste du boulot de flic, pense-t-il. J'ai beau être en phase terminale, j'ai encore du métier et c'est quelque chose.

C'est quelque chose de chouette.

Alors qu'il quitte le Turner Building et se dirige vers l'arrêt de bus (pour traverser la ville, il a plus vite fait de prendre le 5 que d'aller chercher sa Prius), Hodges est profondément préoccupé. Il est en train de réfléchir à comment aborder Brady – comment le faire craquer. Il était champion pour ça en salle d'interrogatoire quand il était en poste, il y a donc forcément un moyen. Auparavant, il allait juste voir Brady pour le provoquer et confirmer son instinct qui lui disait que Brady simulait son état semi-catatonique. Aujourd'hui, il a de véritables questions à lui poser et il *doit* exister un moyen d'obtenir des réponses.

Il faut que je titille l'araignée, se dit-il.

Interférant avec ses efforts pour planifier la confrontation à venir surgissent des pensées sur le diagnostic qu'il vient d'apprendre, et les peurs inévitables qui l'accompagnent. Peur de la mort, bien sûr. Mais aussi peur de la souffrance qui l'attend au bout de la route, et du moment fatidique où il devra informer ceux qui doivent savoir. Corinne et Allie seront chamboulées par la nouvelle mais dans l'ensemble, ça ira. Pareil pour la famille Robinson, même s'il sait que ce sera dur à encaisser pour Jerome et sa petite sœur Barbara (plus si petite que ça, elle aura seize ans dans quelques mois). Non, c'est surtout pour Holly qu'il s'inquiète. Elle n'est pas folle, malgré ce qu'elle a pu dire au bureau, mais elle est fragile. Très fragile. Elle a fait deux dépressions par le passé, une au lycée et une vers la vingtaine. Elle est plus forte aujourd'hui, mais ses principaux soutiens ces dernières années ont été Hodges et la petite agence qu'ils dirigent ensemble. Si elle n'a plus ce repère-là, elle risque de rechuter. Il ne faut pas qu'il se fasse d'illusions.

Je ne la laisserai pas craquer, se dit Hodges. Il marche la tête basse et les mains enfoncées dans les poches, soufflant de la vapeur blanche. Je ne le permettrai pas.

Plongé dans ses pensées, il rate la Chevrolet badigeonnée d'apprêt pour la troisième fois en deux jours. Elle est garée au bout de la rue, le long du trottoir opposé à l'immeuble où Holly est en train de rechercher activement le fiduciaire en charge de la faillite de Sunrise Solutions. Debout à côté de la voiture se tient un homme âgé en vieille parka de surplus militaire rafistolée avec du ruban adhésif. Il regarde Hodges monter dans le bus, puis sort un téléphone portable de la poche intérieure de son manteau et passe un coup de fil.

Holly regarde son patron – qui se trouve être la personne qu'elle aime le plus au monde – marcher jusqu'à l'arrêt de bus au coin de la rue. Il est si *mince* à présent, presque l'ombre de l'homme robuste qu'elle a rencontré pour la première fois il y a six ans. Et il presse sa main contre son flanc en marchant. Il fait ça souvent en ce moment, et elle ne sait même pas s'il s'en rend compte.

Rien qu'un petit ulcère, il a dit. Elle aimerait le croire mais elle n'est pas sûre de pouvoir.

Le bus arrive et Bill monte. Debout à la fenêtre, Holly le regarde partir en se rongant les ongles et en rêvant d'une cigarette. Elle a des Nicorette, tout un tas, mais des fois, il n'y a qu'une cigarette qui peut aider.

Assez perdu de temps, se dit-elle. Si tu dois vraiment jouer les sales petites fouineuses, c'est maintenant ou jamais.

Elle entre dans le bureau de Bill.

L'écran de son ordinateur est noir mais il ne l'éteint qu'au moment de rentrer chez lui le soir ; tout ce qu'elle a à faire, c'est d'appuyer sur une touche pour le sortir de sa veille. Mais avant qu'elle fasse le geste, son regard est attiré par le bloc à feuilles jaunes posé à côté du clavier. Il en garde toujours un à portée de main, d'ordinaire couvert de notes et de gribouillis. C'est comme ça qu'il réfléchit.

En haut de la page à laquelle il est ouvert figure un vers qu'elle connaît bien, un vers qui résonne en elle depuis la toute première fois qu'elle l'a entendu à la radio : *All the lonely people*¹. Il l'a souligné. En dessous, il y a des noms qu'elle connaît :

Olivia Trelawney (veuve)

Martine Stover (célibataire, « vieille fille » selon la femme de ménage)

Janice Ellerton (veuve)

Et d'autres. Le sien, bien sûr ; elle aussi est une vieille fille. Pete Huntley, qui est divorcé. Et Hodges lui-même, divorcé également.

Il y a deux fois plus de suicides chez les personnes célibataires. Quatre fois plus chez les gens divorcés.

« Brady Hartsfield aimait le suicide, murmure-t-elle. C'était son hobby. »

Sous les noms, Hodges a noté, et entouré, quelque chose qu'elle ne comprend pas : *Listes des visiteurs ? Quels visiteurs ?*

Elle appuie sur une touche au hasard et l'ordinateur de Bill se rallume, affichant l'écran de son bureau et tous ses dossiers éparpillés. Elle l'a houspillé maintes et maintes fois à ce sujet, lui a dit que c'était comme laisser la porte de sa maison ouverte et tous ses objets de valeur étalés sur la table de la salle à manger avec une pancarte disant S'IL VOUS PLAÎT, VOLEZ-MOI, et il dit toujours qu'il va faire mieux et ne le fait jamais. Pas que ça changerait grand-chose pour Holly car elle connaît son mot de passe. C'est lui qui le lui a donné. Au cas où il lui arriverait quelque chose, avait-il dit. Et elle craint aujourd'hui que ce ne soit le cas.

Un seul coup d'œil à l'écran suffit à lui faire comprendre que ce qui lui arrive est plus grave qu'un ulcère. Il y a un nouveau document sur le bureau, avec un titre effrayant. Holly double clique. Les terribles lettres gothiques en en-tête confirment que le document est bien le testament de Kermit William Hodges. Elle le ferme aussitôt. Elle n'a absolument aucune envie de mettre son nez dans ses legs. De savoir qu'un tel document existe et qu'il a été revu aujourd'hui lui suffit. C'est même trop.

Elle reste debout là, agrippant ses épaules et se mordillant les lèvres. La prochaine étape serait pire que fouiner. Ce serait une atteinte à la vie privée. Un vol avec effraction.

Tu es allée jusque-là maintenant, alors continue.

« Oui, il le faut », murmure Holly, et elle clique sur l'icône du timbre qui ouvre la boîte mail, se disant qu'il n'y aura probablement rien. Sauf qu'il y a quelque chose. Le message le plus récent a vraisemblablement été envoyé pendant qu'ils discutaient de ce que Bill a découvert cette nuit sous le Parapluie Bleu de Debbie. C'est un mail du médecin qu'il est allé voir. Stamos, il s'appelle. Elle l'ouvre et

lit : *Ci-joint la copie de vos derniers examens, pour vos dossiers.*

Holly utilise le mot de passe qu'il y a dans l'e-mail pour ouvrir la pièce jointe, s'installe dans le fauteuil de Bill et se penche en avant, les mains étroitement serrées sur les genoux. Le temps d'atteindre la deuxième des huit pages qui constituent le document, elle pleure déjà.

1.

Chanson des Beatles. Littéralement : *Tous les gens seuls.*

Hodges est à peine installé au fond du bus numéro 5 que le bruit de verre brisé retentit dans la poche de son manteau, suivi du cri de joie des garçons annonçant le *Home Run* qui vient de fracasser la fenêtre du salon de Mme O'Leary. Un homme d'affaires en costard-cravate abaisse son *Wall Street Journal* et regarde Hodges d'un air réprobateur.

« Pardon, désolé, dit Hodges. Faut que je change la sonnerie.

– Vous devriez en faire une priorité », dit l'homme d'affaires, puis il replonge derrière son journal.

C'est un message de son ancien coéquipier. Encore. Avec une forte impression de *déjà-vu**, Hodges l'appelle.

« Pete, dit-il, c'est quoi tous ces textos ? C'est pas comme si tu m'avais pas enregistré dans tes numéros d'urgence.

– Je me suis dit que Holly avait dû configurer ton téléphone et te mettre une sonnerie débile, dit Pete. C'est le genre de truc qu'elle trouverait hilarant. Et puis je me suis dit que le volume serait à fond, espèce de gros sourdingue.

– C'est la sonnerie des textos qui est réglée à fond, dit Hodges. Quand je reçois un appel, mon téléphone se paye juste un mini-orgasme contre ma cuisse.

– Alors change-la. »

Quelques heures plus tôt il apprenait qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Et maintenant il est en train de discuter du volume de son téléphone.

« Absolument. Maintenant dis-moi ce qui t'amène.

– On a un gars de la police scientifique qui s'est rué sur ce gadget comme une mouche sur une merde. Il a adoré, comme quoi c'était rétro. T'imagines ? Ce truc doit avoir seulement cinq ans et il est déjà rétro.

– Le monde va vite.

– Il accélère, même. Bref, le Zappit est mort. Quand notre gars a voulu changer la batterie, l'écran a envoyé une demi-douzaine de flashes bleus et il s'est éteint.

– À quoi c'est dû ?

– Techniquement, il a pu choper un virus. Il est censé y avoir la Wifi dessus et c'est surtout sur Internet que ces saloperies se téléchargent. Mais selon lui, c'est plutôt une puce défectueuse ou un circuit cramé. Le fait est que c'est une fausse piste. Ellerton n'a pas pu se servir de ce truc.

– Alors pourquoi elle gardait le chargeur branché juste là, dans la salle de bains de sa fille ? »

Pete est réduit un instant au silence. Puis il dit :

« OK, alors peut-être qu'il a marché un moment et puis que la puce a grillé. Ou un truc du genre. »

Il marchait très bien, pense Hodges. Elle jouait au solitaire à la table de la cuisine. À des tas de solitaires différents comme Klondike, Pyramid et Picture. Ce que tu saurais, mon très cher Pete, si tu avais parlé à Nancy Alderson. Mais ça doit être encore sur ta liste des cent choses à faire avant de mourir.

« OK, dit Hodges. Merci pour l'info.

– Ce sera la *dernière* info, Kermit. J'ai une coéquipière avec qui j'ai fait du plutôt bon boulot depuis que t'es parti, et j'aimerais qu'elle soit là à ma fête de départ et pas assise à son bureau à faire la tronche en pensant que je t'aurais préféré jusqu'à la fin. »

Hodges pourrait continuer sur ce terrain-là mais l'hôpital n'est plus qu'à deux arrêts. Et puis, réalise-t-il, il veut se dissocier de Pete et Izzy sur ce coup-là et la jouer à sa façon. Pete est un traînard et Izzy est une rameuse. Lui a envie de courir, cancer du pancréas ou pas.

« Je comprends, dit-il. Merci encore.

– Affaire classée ?

– Finito. »

Son regard se perd en haut à gauche.

À dix-neuf rues de l'endroit où Hodges est en train de remettre son téléphone dans sa poche, il y a un autre monde. Un monde pas très chouette. La sœur de Jerome Robinson s'y trouve et elle a des problèmes.

Jolie et réservée dans son uniforme scolaire de Chapel Ridge (manteau en laine gris, jupe grise, chaussettes montantes blanches, écharpe rouge autour du cou), Barbara marche dans Martin Luther King Avenue avec un Zappit Commander jaune entre ses mains gantées. Les poissons du Fishin' Hole fusent et nagent sur l'écran, bien qu'ils soient à peine visibles dans la lumière froide et étincelante de la mi-journée.

MLK est l'une des deux artères principales dans cette partie de la ville connue sous le nom de Lowtown, et bien que la population soit majoritairement noire et que Barbara soit noire elle aussi (disons café au lait), elle n'est jamais venue ici avant, et cette simple idée la fait se sentir stupide et inutile. Ces gens sont de son peuple ; pour ce qu'elle en sait, leurs ancêtres communs vivaient peut-être sur la même plantation dans le temps, halant les chalands, soulevant les balles¹, et pourtant, elle n'a jamais mis *une seule fois* les pieds ici. Ses parents l'ont mise en garde, et son frère aussi.

« À Lowtown, ils boivent la bière et ensuite ils mangent la bouteille, lui a dit Jerome une fois. C'est pas un endroit pour une fille comme toi. »

Une fille comme moi, se dit-elle. Une gentille petite-bourgeoise comme moi, qui va dans un joli lycée privé, qui a de gentilles copines blanches, plein de jolies fringues bien chics et de l'argent de poche. Ha, j'ai même une carte bancaire ! Je peux retirer soixante dollars à n'importe quel distributeur quand je veux ! La classe, putain !

Elle marche comme dans un rêve, et c'est *un peu* comme un rêve ; tout est si étrange, alors qu'elle n'est qu'à trois kilomètres de la

maison, une maison cosy de style Cape Cod avec un double garage attenant, emprunt intégralement remboursé. Elle passe devant des boutiques d'encaissement de chèques et de prêteurs sur gages remplies de guitares, de radios et de rasoirs coupe-choux luisants à manche de nacre. Elle passe devant des bars qui sentent la bière même avec les portes fermées contre le froid de janvier. Elle passe devant des gargotes qui sentent la graisse. Certaines vendent de la pizza à la portion, certaines vendent du chinois. Il y a une pancarte dans une vitrine qui dit BEIGNETS DE MAÏS ET GOMBOS COMME CHEZ MAMAN.

Pas *ma* maman, pense Barbara. Je sais même pas ce que c'est des *gombos*. Des légumes ? Du poisson ?

Des garçons en short long et pantalon baggy traînent aux coins des rues – à *tous* les coins de rue, on dirait –, parfois rassemblés autour de feux qui brûlent dans des fûts rouillés, parfois jouant au footbag ou se trémoussant en rythme dans leurs énormes baskets, leurs blousons déboutonnés en dépit du froid. Ils crient Yo à leurs potes et hèlent les voitures qui passent, et quand l'une d'elles s'arrête, ils échangent des sachets transparents par la vitre ouverte. Barbara descend MLK sur neuf, dix, peut-être douze blocs (elle a arrêté de compter), et chaque coin de rue ressemble à un *drive* pour drogues plutôt que pour hamburgers ou tacos.

Elle croise des femmes frissonnantes en short, court manteau de fausse fourrure et bottes brillantes ; elles sont affublées de perruques incroyables de toutes les couleurs. Barbara dépasse des bâtiments vides aux fenêtres condamnées. Elle dépasse une voiture désossée couverte de graffitis. Elle croise une femme avec un pansement sale sur un œil. La femme traîne un bambin hurlant par le bras. Elle passe devant un homme assis sur une couverture ; il boit du vin au goulot et remue sa langue grise dans sa direction. C'est pauvre, c'est désespérant, et ça a *toujours* été là, à *deux pas*, et elle n'y a jamais rien fait. *Fait* ? N'y a même jamais *pensé* ! Elle, elle fait ses devoirs. Elle téléphone à ses Super Copines le soir et leur envoie des textos. Elle actualise son statut Facebook et se préoccupe du teint de sa peau. C'est l'ado parasite de base, qui dîne dans de beaux restaurants avec papa-maman pendant que ses frères et ses sœurs, *juste là, à même pas trois kilomètres de sa jolie maison de banlieue*, boivent du vin et prennent de la drogue pour oublier leurs vies misérables. Elle a honte de ses cheveux qui retombent souplement sur ses épaules. Elle a honte

de ses chaussettes blanches immaculées. Elle a honte de la couleur de sa peau parce que c'est la même que la leur.

« Hé, *blackish* ! » Le cri vient de l'autre côté de la rue. « Qu'est-ce tu fous là ? T'as rien à foutre ici ! »

Blackish.

C'est le nom d'une série télé², ils la regardent à la maison et ils rigolent. Mais c'est aussi ce qu'elle est. Pas vraiment noire. Une noire vivant une vie de blancs dans un quartier blanc. Si elle peut vivre comme ça, c'est parce que ses parents gagnent beaucoup d'argent et sont propriétaires d'une maison dans un quartier où les gens sont si parfaitement dénués de préjugés que leurs poils se hérissent s'ils entendent un de leurs gosses en traiter un autre de débile mental. Elle peut vivre cette merveilleuse vie de blancs parce qu'elle est une menace pour personne, c'est pas une révoltée. Elle fait sa vie, papotant de garçons et de musique avec ses copines, de garçons et de fringues, de garçons et de programmes télé, et de quelle fille elles ont vue avec quel garçon au centre commercial de Birch Hill.

Elle est *blackish*, autrement dit inutile, et elle ne mérite pas de vivre.

« Peut-être que tu devrais juste en finir. Que ton geste soit ton manifeste. »

Cette idée est une voix et elle s'impose avec une sorte de logique, comme une révélation. Emily Dickinson avait dit que son poème était sa « lettre au monde qui ne lui a jamais écrit », ils l'avaient lu en cours, mais Barbara n'a jamais écrit aucune lettre. Plein de rédactions débiles, de comptes rendus de livres et d'e-mails, mais rien qui compte vraiment.

« Peut-être qu'il serait temps que tu le fasses. »

Pas sa voix à elle mais la voix d'un ami.

Elle s'arrête devant une boutique de voyance et de tarot. Dans la vitrine sale, elle croit apercevoir le reflet de quelqu'un, debout à côté d'elle ; un homme blanc au visage de petit garçon souriant avec une masse de cheveux blonds lui tombant sur le front. Elle jette un coup d'œil autour d'elle mais il n'y a personne. C'était juste son imagination. Elle reporte son attention sur l'écran de son jeu vidéo. À l'ombre du store de la boutique de cartomancie, les poissons ont retrouvé leurs couleurs vives et leurs contours nets. Ils vont et ils viennent, oblitérés de temps à autre par un flash de lumière bleue

étincelante. Barbara tourne la tête et voit un pick-up noir rutilant arriver à vive allure sur le boulevard en zigzaguant d'une voie à l'autre. C'est le genre de pick-up avec des pneus surdimensionnés que les garçons au lycée appellent Bigfoot ou Gros Gangsta.

« Si tu as l'intention de le faire, tu ferais mieux de te dépêcher. »

C'est comme s'il y avait réellement quelqu'un à côté d'elle. Quelqu'un qui la comprend. Et la voix a raison. Barbara n'a jamais envisagé le suicide auparavant, mais à cet instant, c'est une idée qui lui semble parfaitement rationnelle.

« Tu n'as même pas besoin de laisser de mot », lui dit son ami.

Elle aperçoit de nouveau son reflet dans la vitrine. Spectral.

« Que tu l'aies fait ici sera ta lettre au monde. »

Vrai.

« À présent, tu en sais trop sur toi-même pour continuer à vivre », lui fait remarquer son ami alors que son regard retourne aux poissons nageant sur l'écran. « Tu en sais trop et c'est pas beau. » Puis la voix se dépêche d'ajouter : « Ce qui ne veut pas dire que tu sois horrible. »

Non, pas horrible, juste inutile.

Blackish.

Le pick-up approche. Le Gros Gangsta. Alors que la sœur de Jerome Robinson s'avance vers le bord du trottoir, prête à la rencontre, son visage s'éclaire d'un sourire ardent.

1.

Paroles de la chanson *Ol' Man River*, thème de la comédie musicale *Show Boat* traitant de la vie misérable et de la lutte des travailleurs afro-américains du Mississippi.

2.

Blackish signifie « tirant sur le noir » et désigne des Afro-Américains affichant un mode de vie et des valeurs de « blancs ». Pourrait se traduire ici par « fausse noire ».

Le Dr Felix Babineau porte un costume à mille dollars sous sa blouse blanche qui voltige derrière lui alors qu'il descend le couloir du Bocal à grandes enjambées ; en revanche, sa barbe est sérieusement négligée et sa chevelure blanche d'ordinaire coiffée avec élégance est en bataille. Il ignore le petit attroupement d'infirmières et infirmiers parlant à voix basses et agitées à côté du bureau.

L'infirmière Wilmer l'aborde :

« Docteur Babineau, vous avez appris la... »

Il ne la remarque même pas et Norma doit faire un pas de côté pour ne pas se faire renverser. Elle le regarde s'éloigner avec étonnement.

Babineau sort l'écrêteau rouge NE PAS DÉRANGER qu'il garde toujours dans la poche de sa blouse, l'accroche à la poignée de la Chambre 217 et entre. Brady Hartsfield ne lève pas les yeux. Toute son attention est rivée sur l'écran du jeu vidéo posé sur ses genoux, avec ses poissons qui vont et qui viennent. Il n'y a pas de musique ; il a coupé le son.

Souvent, quand il entre dans cette chambre, Felix Babineau disparaît et Dr Z prend sa place. Pas aujourd'hui. Après tout, Dr Z n'est qu'une autre version de Brady – une projection –, et aujourd'hui, Brady est trop occupé pour projeter.

Ses souvenirs du concert des 'Round Here à l'Auditorium Mingo sont toujours embrouillés, mais une chose lui apparaît nettement depuis qu'il s'est réveillé : le visage de la dernière personne qu'il a vue avant que les lumières s'éteignent. C'était Barbara Robinson, la sœur du nègre tondeur de pelouse de Hodges. Elle était assise de l'autre côté de l'allée, presque au même niveau que lui. Maintenant elle est là, nageant avec les poissons qu'ils partagent sur leurs écrans respectifs. Brady a eu Scapelli, cette pute d'infirmière sadique qui lui a pincé et tordu le téton. Et maintenant il va s'occuper de cette salope de Robinson. Sa mort anéantira son frère mais ce n'est pas le plus

important. Sa mort transpercera le cœur du vieil inspecteur. C'est ça le plus important.

Le plus savoureux.

Il la reconforte, lui dit qu'elle n'est pas quelqu'un d'horrible. Ça aide à la faire avancer. Quelque chose approche sur MLK Avenue, il n'arrive pas à savoir quoi exactement parce qu'au plus profond d'elle-même, elle lui résiste encore. Mais c'est quelque chose de gros. Assez gros pour faire le boulot.

« Brady, écoutez-moi. Z-Boy a appelé. » Le vrai nom de Z-Boy est Brooks mais Brady refuse de l'appeler comme ça. « Il montait la garde, comme vous lui en aviez donné l'ordre. Ce flic... ex-flic, peu importe...

– La ferme. »

Sans lever la tête, ses cheveux lui tombant dans les yeux. Dans la forte lumière du soleil, il fait plus près de vingt ans que de trente.

Babineau, qui est habitué à ce qu'on l'écoute et qui n'a pas encore totalement assimilé son nouveau statut de subalterne, ne prête pas attention à ce que Brady vient de dire.

« Hodges était à Hilltop Court hier, premier arrivé chez Ellerton, puis il est parti fouiner dans la maison d'en face où...

– *J'ai dit la ferme !*

– Brooks l'a vu monter dans le bus numéro 5, ça veut dire qu'il vient probablement ici ! Et s'il arrive ici, c'est qu'il *a compris*. »

Brady le regarde un instant, ses yeux lançant des flammes, puis il retourne à son écran. S'il dérape maintenant, qu'il se laisse déconcentrer par cet imbécile instruit...

Mais il ne se laissera pas déconcentrer. Il veut faire souffrir Hodges, il veut faire souffrir son nègre tondeur de pelouse, il a une dette envers eux, et voici la manière de la solder. Et ce n'est pas qu'une affaire de revanche. Barbara est le premier sujet-témoin qui était présent au concert ce soir-là, et elle est différente des autres, qui ont été plus faciles à contrôler. Et pourtant il *la* contrôle, tout ce dont il a besoin, c'est d'encore dix secondes. Il voit à présent ce qui vient à sa rencontre. C'est un pick-up. Un gros pick-up noir.

Ma chérie, pense Brady Hartsfield, ton taxi est là.

Barbara est au bord du trottoir, les yeux rivés sur le pick-up, estimant son temps d'arrivée, mais à l'instant où elle fléchit les genoux, deux mains l'agrippent par-derrière.

« Hey, frangine, ça roule ? »

Elle essaye de se débattre, mais on la maintient fermement par les épaules et le pick-up passe, déversant du Ghostface Killah plein pot. Elle pivote sur elle-même en se libérant de l'entrave et se retrouve face à face avec un grand garçon maigre, d'à peu près son âge, en blouson du lycée Todhunter High. Il mesure peut-être deux mètres, si bien qu'elle doit lever la tête pour le regarder. Il a un casque de boucles brunes et un bouc, et porte une fine chaîne en argent autour du cou. Il lui sourit. Il a des yeux verts et rieurs.

« T'es plutôt mignonne, et c'est pas juste un compliment, c'est un fait, mais t'es pas du coin, pas vrai ? Pas habillée comme ça, et puis eh, ta mère t'as jamais dit qu'il fallait pas traverser en dehors des passages cloutés ?

– Laisse-moi tranquille ! »

Elle n'a pas peur, elle est furieuse.

Il rigole.

« Et dure à cuire, en plus de ça ! J'aime les dures à cuire. Tu veux une pizza et un Coca ?

– Je veux rien de toi ! »

Son ami est parti, probablement dégoûté d'elle. C'est pas ma faute, se dit-elle. C'est la faute de ce garçon. Ce *voyou* !

Voyou ! C'est bien un mot de bourgeoise *blackish*, ça. Elle sent son visage s'empourprer et baisse les yeux sur l'écran du Zappit où nagent les poissons. Ils la réconforteront, comme à chaque fois. Et dire qu'elle a failli se débarrasser de la petite tablette de jeux après que cet homme la lui a donnée ! Avant qu'elle découvre les poissons ! Les poissons l'emmènent toujours loin d'ici, et parfois ils lui amènent son

ami. Mais elle a à peine le temps d'y jeter un coup d'œil que le Zappit disparaît. Pouf ! Envolé ! Il est entre les longues mains du voyou qui contemple l'écran avec fascination.

« Waouh, c'est old school !

– C'est le mien ! glapit Barbara. Rends-le-moi ! »

De l'autre côté de la rue, une femme s'esclaffe et s'écrie d'une voix de rogomme : « Te laisse pas faire, ma sœur ! Tords-lui le cou, à cette asperge ! »

Barbara va pour attraper le Zappit. Le Grand le lève au-dessus de sa tête en lui souriant toujours.

« J'ai dit rends-le-moi ! Arrête ça ! »

Il y a encore plus de gens qui regardent à présent et le Grand se donne en spectacle. Une feinte à gauche, puis de petits pas sur la droite, un jeu de jambes qu'il tient sûrement du terrain de basket, sans jamais perdre son sourire complaisant. Ses yeux verts pétillent et dansent. Toutes les filles de Todhunter doivent être amoureuses de ces yeux verts, et Barbara ne pense plus au suicide, ni au fait d'être une fausse noire, ni au sac de détritus dépourvu de conscience sociale qu'elle est. À cet instant précis, elle est seulement furieuse, et le fait que ce garçon soit mignon la rend encore plus furieuse. Barbara fait partie de l'équipe de football de Chapel Ridge, alors elle balance son plus beau tir de penalty dans le tibia du Grand.

Il crie de douleur (mais c'est une douleur du genre *amusé*, ce qui la met encore plus en rage) et se penche en avant pour saisir son bobo. Ça le ramène au même niveau qu'elle et Barbara en profite pour lui arracher des mains le précieux rectangle de plastique jaune. Elle tourne les talons, faisant virevolter sa jupe, et traverse la rue en courant.

« *Ma chérie, attention !* » s'écrie la femme à voix de rogomme.

Barbara entend un crissement de pneus et sent une odeur de caoutchouc brûlé. Elle tourne la tête à gauche et voit une camionnette foncer sur elle, l'avant du véhicule se déportant à droite alors que le conducteur enfonce le frein. Derrière le pare-brise sale, elle voit son visage, yeux ébahis et bouche grande ouverte. Elle lève les bras pour se protéger, laissant tomber le Zappit. Tout à coup, mourir est la dernière chose au monde que veut Barbara Robinson, mais elle est là finalement, au milieu de la route, et il est trop tard.

Elle pense, Mon taxi est là.

Brady éteint son Zappit et regarde Babineau avec un grand sourire.

« Elle y est passée », dit-il. Sa voix est distincte, pas le moins du monde pâteuse. « Voyons voir comment Hodges et son macaque de Harvard le prendront. »

Babineau a une idée précise de qui est ce *elle*, et il imagine que ça devrait lui importer, mais non. Ce qui lui importe, c'est sa propre peau. Comment a-t-il pu se laisser entraîner là-dedans ? Quand a-t-il cessé d'avoir le choix ?

« C'est de Hodges que je suis venu vous parler. Je suis presque sûr qu'il est en chemin. Pour venir vous voir.

– Hodges est venu ici un paquet de fois », dit Brady. Même s'il est vrai qu'il n'a pas vu le vieux flic retraité depuis un moment. « Il reste toujours bloqué sur la catatonie simulée.

– Il a commencé à assembler les pièces du puzzle. Il est loin d'être bête, vous l'avez dit vous-même. Est-ce qu'il connaissait Z-Boy quand il n'était que Brooks ? Il a dû le croiser lorsqu'il venait vous voir.

– Aucune idée. »

Brady est lessivé, repu. Ce dont il a vraiment envie maintenant, c'est de savourer la mort de la fille Robinson, puis de faire une sieste. Il reste encore beaucoup à faire, de grandes choses se préparent, mais pour le moment il a besoin de repos.

« Il ne peut pas vous voir comme ça, dit Babineau. Vous êtes tout rouge et couvert de sueur. On dirait que vous venez de courir le marathon de la ville.

– Alors empêchez-le d'entrer. Vous pouvez bien faire ça. C'est vous le médecin, lui n'est qu'un vautour retraité à moitié chauve. Il n'a même plus l'autorité légale pour mettre une contravention à une voiture mal garée. »

Brady est en train de se demander comment le nègre tondeur de pelouse va prendre la nouvelle. *Jerome*. Va-t-il pleurer ? Va-t-il tomber

à genoux ? Va-t-il déchirer ses vêtements et se frapper la poitrine ?

Va-t-il rejeter la faute sur Hodges ? Peu probable, mais c'est ce qui pourrait arriver de mieux. Ce serait merveilleux.

« Très bien, dit Babineau. Oui, vous avez raison, je peux faire ça. » Il se parle à lui-même autant qu'il parle à l'homme qui était censé être son cobaye. Tout ça s'est joliment retourné contre lui, au final, n'est-ce pas ? « Du moins pour aujourd'hui. Mais il doit encore avoir des amis dans la police, vous savez. Probablement des tas.

– Ils ne me font pas peur, il ne me *fait* pas peur. J'ai pas envie de le voir, c'est tout. Pas aujourd'hui. » Brady sourit. « Laissons-le d'abord apprendre la nouvelle pour la fille. *Après*, je voudrais le voir. Dégagez de là, maintenant. »

Babineau, qui commence enfin à comprendre qui commande ici, quitte la chambre de Brady. Comme toujours, c'est un soulagement de pouvoir repartir en étant lui-même. Parce qu'à chaque fois qu'il redevient Babineau après avoir été Dr Z, il a un peu moins de Babineau en lui.

Tanya Robinson appelle sur le portable de sa fille pour la quatrième fois en vingt minutes, et pour la quatrième fois elle tombe sur le répondeur enjoué de Barbara.

« Oublie mes autres messages, dit Tanya après le bip. Je suis toujours en colère mais je suis surtout morte d'inquiétude, là. Rappelle-moi. J'ai besoin de savoir si tout va bien. »

Elle laisse tomber son téléphone sur son bureau et se met à faire les cent pas dans son petit espace de travail. Elle hésite à téléphoner à son mari et décide que non. Pas encore. Il est capable de devenir furax à l'idée de Barbara séchant les cours, et c'est exactement ce qu'il supposera. Tanya elle-même a supposé la même chose lorsque Mme Rossi, la conseillère d'éducation de Chapel Ridge, a appelé pour savoir si Barbara était malade. Barbara n'a jamais séché les cours avant, mais il y a une première fois à tout, surtout chez les ados. Sauf qu'elle n'aurait jamais séché toute seule et, après une plus longue conversation avec Mme Rossi, il a été confirmé à Tanya que toutes les proches amies de Barb sont en cours aujourd'hui.

Depuis, elle imagine le pire, et une image en particulier ne cesse de la hanter : le message que la police diffuse au-dessus du périphérique de la ville en cas d'alerte enlèvement. Sur ce message, elle voit BARBARA ROBINSON clignoter comme sur une enseigne de cinéma infernale.

Les premières notes de *l'Hymne à la joie* ont à peine le temps de retentir que Tanya se précipite sur son portable en pensant, Seigneur, Dieu merci, elle sera punie jusqu'à la fin de l'hiv...

Seulement ce n'est pas le visage souriant de sa fille qui apparaît sur l'écran. C'est l'intitulé POLICE MUNICIPALE COMMISSARIAT CENTRAL. La terreur la prend aux entrailles et ses intestins se retournent. L'espace d'un instant, elle est incapable de répondre car son pouce est comme paralysé. Puis elle réussit enfin à appuyer sur la petite touche verte et

à faire taire la musique. Autour d'elle, tout lui paraît trop lumineux, surtout la photo de famille posée sur son bureau. Le portable semble flotter jusqu'à son oreille.

« Allô ? »

Elle écoute.

« Oui, c'est moi. »

Elle écoute encore, sa main libre s'élevant pour venir couvrir sa bouche et étouffer le son qui essaie d'en sortir. Elle s'entend demander : « Vous êtes sûrs que c'est ma fille ? Barbara Rosellen Robinson ? »

Le policier lui dit que oui. Il en est certain. Ils ont retrouvé ses papiers d'identité sur la chaussée. Ce qu'il ne lui dit pas, c'est qu'ils ont dû essuyer le sang sur la carte pour pouvoir lire le nom.

Hodges sait qu'il y a quelque chose qui cloche dès qu'il pose le pied hors de la passerelle reliant les bâtiments principaux du Kiner Memorial à la Clinique des Traumatisés du Cerveau de la Région des Grands Lacs, où les murs sont d'un rose apaisant et où de la musique douce résonne jour et nuit. L'ordre habituel a été troublé et très peu de gens semblent réellement travailler. Des chariots à repas sont abandonnés dans les couloirs, chargés d'assiettes remplies de magma vermiculaire en train de coaguler qui devait être l'idée qu'on se faisait en cuisine de nouilles chinoises. Infirmiers et infirmières parlent à voix basse par petits groupes. L'une semble pleurer. Deux internes, têtes rapprochées, se tiennent près de la fontaine à eau. Un aide-soignant parle dans son téléphone portable, ce qui représente théoriquement un motif de mise à pied, mais Hodges pense qu'il ne craint rien : personne ne lui prête la moindre attention.

Au moins, il ne voit Ruth Scapelli nulle part, ce qui pourrait améliorer ses chances d'entrer voir Hartsfield. C'est Norma Wilmer qui est au bureau d'accueil et, tout comme Becky Helmington, Norma était sa source d'informations concernant Brady avant que Hodges ne cesse ses visites à la Chambre 217. La mauvaise nouvelle, c'est que le médecin de Hartsfield est aussi à l'accueil. Hodges n'a jamais réussi à établir de bonnes relations avec lui, et Dieu sait qu'il a pourtant essayé.

Il flâne jusqu'à la fontaine à eau, espérant que Babineau ne l'a pas repéré et qu'il s'en aille bientôt étudier des scans 3D ou autres, laissant Wilmer seule et accessible. Il se penche pour boire (grimaçant et plaquant une main sur ses côtes en se redressant), puis adresse la parole aux internes :

« Il s'est passé quelque chose ? Tout le monde a l'air un peu sur les nerfs. »

Ils échangent un regard hésitant.

« On a pas le droit d'en parler », dit Interne N° 1.

Il porte encore les vestiges de son acné juvénile et fait dans les dix-sept ans. Hodges frissonne à l'idée de ce gamin assistant un chirurgien dans une opération plus compliquée qu'enlever une écharde d'un pouce.

« C'est en rapport avec un patient ? Hartsfield, peut-être ? Si je demande ça, c'est parce que j'étais inspecteur dans la police avant, et que je suis plus ou moins responsable de sa présence ici.

– Hodges, dit Interne N° 2. C'est bien ça ?

– C'est bien ça.

– C'est vous qui l'avez arrêté, n'est-ce pas ? »

Hodges acquiesce, mais la vérité, c'est que s'il avait été aux commandes, Brady aurait fait un bien plus gros carton à l'Auditorium Mingo qu'il n'en avait fait au City Center. Non, c'était Holly et Jerome qui l'avaient stoppé avant qu'il puisse faire péter sa charge diabolique d'explosifs maison.

Les internes échangent encore un regard puis N° 1 dit :

« Hartsfield a pas bougé, toujours aussi comateux. Non, c'est Miss Ratched. »

Interne N° 2 lui balance un coup de coude.

« On dit pas du mal des morts, ducon. Surtout quand tu sais pas si le type qu'écoute saura tenir sa langue ou pas. »

Aussitôt, passant l'ongle du pouce en travers de sa bouche, Hodges fait mine de sceller ses lèvres dangereuses.

Interne N° 1 paraît troublé.

« Je veux dire l'infirmière-chef Scapelli. Elle s'est suicidée hier soir. »

Dans la tête de Hodges, toutes les lumières s'allument en même temps et, pour la première fois depuis hier, il a oublié qu'il va probablement bientôt mourir.

« Vous en êtes sûr ?

– Elle s'est tailladé les bras et les poignets, répond Interne N° 2. Enfin, c'est ce que j'ai entendu, en tout cas.

– Est-ce qu'elle a laissé un mot ? »

Ils n'en ont aucune idée.

Hodges se dirige vers l'accueil. Babineau est toujours là, feuilletant des dossiers avec Wilmer (qui paraît perturbée par son apparente promotion sur le champ de bataille), mais il ne peut pas attendre.

C'est l'œuvre de Hartsfield. Il ne sait pas comment c'est possible, mais ça pue Brady à plein nez. Cet enfoiré de prince du suicide.

Il est sur le point d'appeler l'infirmière Wilmer par son prénom lorsque son instinct le retient.

« Infirmière Wilmer ? Je me présente, Bill Hodges. » Elle sait parfaitement qui il est. « J'ai travaillé sur l'affaire du City Center et l'incident de l'Auditorium Mingo. J'ai besoin de voir M. Hartsfield. »

Elle ouvre la bouche pour lui répondre mais Babineau la devance.

« Hors de question. Même si M. Hartsfield était autorisé à recevoir de la visite, ce qu'il n'est pas par ordre du procureur de district, il ne serait en aucun cas autorisé à vous voir. Il a besoin de calme et de tranquillité. Chacune de vos précédentes visites non autorisées a bouleversé cet équilibre.

– Ah tiens, c'est nouveau, dit Hodges d'un ton détaché. À chaque fois que je suis venu le voir, il bougeait pas de son fauteuil. Aussi inconsistant qu'un bol de porridge. »

La tête de Norma Wilmer fait des va-et-vient de l'un à l'autre, on dirait une femme qui regarde un match de tennis.

« Vous ne voyez pas ce que nous voyons lorsque vous partez. »

Sous sa barbe de trois jours, les joues de Babineau s'empourprent. Il a aussi de gros cernes noirs sous les yeux. Hodges se souvient d'une illustration dans son cahier d'exercices de catéchisme, *Vivre avec Jésus*, au temps préhistorique où les voitures avaient des ailettes et où les filles portaient des socquettes. Le toubib de Brady a la même tête que le personnage du dessin, mais Hodges doute que ce soit un masturbateur chronique. D'un autre côté, il se rappelle Becky lui disant que les neurologues sont souvent plus timbrés que leurs patients.

« Et que voyez-vous donc ? demande Hodges. Des crises de colère mentale ? Est-ce que les objets ont tendance à tomber tout seuls une fois que je suis parti ? La chasse d'eau des toilettes se tire toute seule, peut-être ?

– Ridicule. Ce que vous causez, ce sont des *dégâts* psychiques, monsieur Hodges. Il n'est pas catatonique au point de ne pas se rendre compte que vous faites une fixation sur lui. Une fixation malsaine. Je vous demande de partir. Nous venons de connaître une tragédie et nombre de nos patients sont affectés. »

Hodges voit les yeux de Wilma s'arrondir légèrement, et il sait que

les patients du Bocal encore doués de facultés cognitives – ils sont très peu nombreux – ne savent même pas que l’infirmière-chef a mis fin à ses jours.

« J’ai juste quelques questions à lui poser, ensuite je vous laisse tranquille. »

Babineau se penche à le toucher. Ses yeux derrière la monture en or de ses lunettes sont injectés de sang.

« Écoutez-moi bien, monsieur Hodges. Premièrement, M. Hartsfield n’est pas capable de répondre à vos questions. Si c’était le cas, il aurait déjà été traduit en justice pour ses crimes à l’heure qu’il est. Deuxièmement, vous n’avez aucun statut officiel. Troisièmement, si vous ne quittez pas les lieux immédiatement, j’appelle la sécurité. »

Hodges demande :

« Excusez-moi de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vous vous sentez bien ? »

Babineau s’écarte brusquement comme si Hodges venait de lui brandir son poing au visage.

« *Sortez d’ici !* »

Le silence se fait au sein des petits attroupements d’infirmiers et tout le monde se retourne.

« Pigé, dit Hodges. Je file. Pas de problème. »

Il y a un coin snack à l’entrée de la passerelle. Interne N° 2 est appuyé contre un mur, les mains dans les poches.

« Pauvre petit, dit-il, vous avez reçu la fessée.

– On dirait bien. »

Hodges étudie la marchandise dans le distributeur à friandises. Il ne voit rien là-dedans qui ne lui incendiera pas les boyaux, et ça ne fait rien ; il n’a pas faim.

« Jeune homme, dit-il sans se retourner, si ça vous dit de vous faire cinquante dollars pour une petite course anodine, venez voir. »

Interne N° 2, un gars qui pourrait bien atteindre l’âge adulte dans un futur proche, le rejoint au distributeur.

« Quel genre de course ? »

Hodges garde toujours son carnet dans sa poche arrière, comme du temps où il était Inspecteur de Première Classe. Il griffonne deux mots – *Appelez-moi* – sur une page et ajoute son numéro de téléphone.

« Donnez ça à Norma Wilmer quand le Smaug, là-bas, aura pris son envol. »

Interne N° 2 prend le mot et le plie dans la poche de poitrine de sa blouse. Puis il attend son dû. Hodges sort son portefeuille. Cinquante dollars, c'est beaucoup pour livrer un message, mais être atteint d'un cancer en phase terminale a au moins un avantage : on peut balancer son argent par les fenêtres.

Jerome Robinson est en train de charger des planches en bois sur son épaule sous le soleil de plomb de l'Arizona quand son téléphone portable sonne. Les maisons qu'ils construisent – les deux premières charpentes sont déjà montées – sont situées dans un quartier modeste mais respectable de la banlieue sud de Phoenix. Il pose les planches en travers d'une brouette qui se trouve là et sort son portable de sa ceinture, s'attendant à ce que ce soit Hector Alonzo, le chef d'équipe. Ce matin, un travailleur (une *travailleuse*, en fait) a trébuché et chuté dans un tas de barres d'armature. Elle s'est cassé la clavicule et a écopé d'une vilaine entaille au visage. Alonzo l'a emmenée aux urgences de l'hôpital Saint-Luc, désignant Jerome chef de chantier provisoire en son absence.

Ce n'est pas le numéro d'Alonzo qu'il voit s'afficher sur le petit écran mais le visage de Holly Gibney. C'est une photo qu'il a prise lui-même, réussissant à immortaliser un de ses rares sourires.

« Hey, Holly, ça va ? Je peux te rappeler plus tard ? C'est la folie ici ce matin mais... »

– Il faut que tu rentres », dit Holly.

Elle a le ton calme mais Jerome la connaît bien et, dans ces cinq mots seulement, il peut déceler de fortes émotions réprimées. Parmi lesquelles la peur. Holly est toujours quelqu'un de très craintif. La mère de Jerome, qui aime beaucoup Holly, avait dit un jour que la peur était son réglage par défaut.

« Que je rentre ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? » C'est lui tout à coup qui a peur. « Il est arrivé un truc à papa ? À maman ? C'est Barbie ? »

– C'est Bill, dit-elle. Il a un cancer. Un très mauvais cancer. Pancréas. S'il ne suit pas de traitement, il va mourir, il va probablement mourir *dans tous les cas*, mais ça pourrait au moins repousser l'échéance, et puis il m'a dit que c'était juste un petit ulcère

à cause... à cause... » Elle prend une profonde inspiration tremblante qui fait grimacer Jerome. « *À cause de ce petit con de Brady Hartsfield !* »

Jerome n'a pas la moindre idée de ce que Brady Hartsfield vient faire dans la terrible maladie qui frappe Bill, mais il sait ce qu'il voit, juste là : des ennuis. À l'autre bout du chantier, deux jeunes gars avec casques de protection – des étudiants bénévoles pour Habitat for Humanity comme lui – sont en train de donner des indications contradictoires à un camion de béton qui bipe en reculant. La catastrophe est imminente.

« Holly, donne-moi cinq minutes et je te rappelle.

– Mais tu vas venir, hein ? Dis que tu vas venir. Parce que je ne suis pas sûre de pouvoir lui en parler toute seule et *il faut qu'il commence un traitement immédiatement !*

– Cinq minutes », dit-il, et il coupe la communication.

Ses pensées tournoient si vite qu'il craint que leur friction ne mette le feu à ses méninges, et le soleil brûlant n'aide pas. Bill ? Un cancer ? D'un côté, ça lui paraît impossible, et d'un autre côté, ça lui paraît *totale*ment possible. Il était en pleine forme pendant l'affaire Saubers, quand Jerome et Holly ont fait équipe avec lui, mais il aura bientôt soixante-dix ans et la dernière fois que Jerome l'a vu, avant de partir pour l'Arizona en octobre, Bill n'avait pas l'air si bien que ça. Trop mince. Trop pâle. Mais Jerome ne peut aller nulle part tant qu'Hector n'est pas revenu. Ce serait comme laisser l'asile aux mains des aliénés. Et connaissant les hôpitaux de Phoenix, où les urgences sont débordées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il pourrait être coincé ici jusqu'à la fin de la journée.

Il sprinte vers le camion-citerne, hurlant « *Stop ! Pour l'amour du ciel, STOP !* » de toutes ses forces.

Les deux bénévoles inconscients arrêtent le camion auquel ils donnaient de mauvaises indications à moins d'un mètre d'un fossé de drainage fraîchement creusé. Jerome est en train de reprendre son souffle, les mains plaquées sur les genoux, quand son téléphone se remet à sonner.

Holly, je t'aime, pense-t-il en le décrochant à nouveau de sa ceinture, mais des fois tu me rends complètement barge.

Seulement cette fois ce n'est pas la photo de Holly qu'il voit. C'est celle de sa mère.

Au bout du fil, Tanya est en pleurs.

« Il faut que tu rentres à la maison », dit-elle, et Jerome a juste le temps de repenser à un truc que disait son grand-père : *La malchance attire la malchance.*

Il s'agit de Barbie en fin de compte.

Hodges est dans le hall d'entrée et s'apprête à sortir quand son téléphone se met à vibrer. C'est Norma Wilmer.

« Il est parti ? » s'enquiert Hodges.

Norma n'a pas besoin de demander de qui il parle.

« Oui. Maintenant qu'il a vu son patient chéri, il peut enfin se détendre et continuer ses visites.

– Je suis vraiment désolé pour l'infirmière Scapelli. »

C'est vrai. Il ne l'appréciait pas particulièrement mais c'est quand même vrai.

« Moi aussi. Elle dirigeait le personnel infirmier comme le Capitaine Bligh dirigeait la *Bounty* mais j'ai horreur de penser à quiconque se... vous savez. On apprend la nouvelle et la première réaction qu'on a, c'est de se dire Oh non, pas elle, jamais. C'est l'effet du choc. Et puis tout bien réfléchi on se dit Ah oui, c'est parfaitement logique. Jamais mariée, pas d'amis proches – pas que je sache, en tout cas –, rien que le boulot. Où tout le monde la détestait un peu.

– Ah, tous les gens seuls », dit Hodges en sortant dans le froid pour rejoindre l'arrêt de bus.

Il boutonne son manteau d'une main et commence à se masser les côtes.

« Oui. Il y en a beaucoup. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur Hodges ?

– J'aurais quelques questions à vous poser. On peut se retrouver autour d'un verre ? »

Un long silence se fait. Hodges pense qu'elle va refuser. Puis elle dit enfin :

« Ne me dites pas que vos questions pourraient attirer des ennuis au Dr Babineau ?

– Tout est possible, Norma.

– Comme ce serait chouette, mais j'imagine que je vous dois bien

ça, de toute façon. On se connaissait du temps de Becky Helmington et vous n'avez pas craché le morceau. Il y a un bar sur Revere Avenue. Il a un nom très spirituel, Le Bar-Bar, et la plupart de mes collègues vont boire plus près de l'hôpital. Vous allez trouver ?

– Ouais.

– Je termine à cinq heures. On peut se retrouver là-bas à cinq heures et demie. J'aime ma vodka-martini bien fraîche.

– C'est noté.

– Mais ne vous attendez pas à ce que je vous laisse voir Hartsfield. Ça me coûterait mon poste. Babineau a toujours été véhément, mais ces jours-ci il est carrément bizarre. J'ai essayé de lui parler de Ruth mais il m'a snobée royalement. Pas qu'il soit du genre à compatir mais quand même...

– Vous ne le portez pas tellement dans votre cœur, n'est-ce pas ? »

Elle rit.

« Là, vous me devez deux verres.

– Va pour deux. »

Il est en train de glisser son portable dans la poche de son manteau quand celui-ci se remet à vibrer. Il voit que l'appel est de Tanya Robinson et ses pensées se tournent immédiatement vers Jerome, construisant des maisons, là-bas en Arizona. Des tas d'accidents peuvent arriver sur un chantier.

Il répond. Tanya est en train de pleurer, trop fort au début pour que Hodges la comprenne ; il saisit seulement que Jim est à Pittsburgh et qu'elle ne veut pas l'appeler tant qu'elle n'en sait pas plus. Hodges s'est arrêté sur le trottoir, une main plaquée sur l'oreille pour couvrir le bruit de la circulation.

« Calmez-vous, Tanya. Calmez-vous. C'est Jerome ? Quelque chose est arrivé à Jerome ?

– Non, Jerome va bien. Je viens de l'appeler. C'est *Barbara*. Elle était à Lowtown...

– Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle fabriquait à Lowtown, et un jour de cours en plus ?

– Je sais pas ! Tout ce que je sais, c'est qu'un garçon l'a poussée sur la route et qu'elle s'est fait renverser par une camionnette ! Ils l'emmènent au Kiner Memorial. Je suis en route, là !

– Vous êtes au volant ?

– Oui, qu'est-ce que ça a...

– Lâchez votre téléphone, Tanya. Et ralentissez. Je sors de Kiner, là. Je vous attends aux urgences. »

Il raccroche et retourne vers l'hôpital en trottant maladroitement. Il pense, Cet endroit est comme la Mafia. À chaque fois que je crois en être sorti, il me rappelle à lui.

Une ambulance, gyrophares allumés, est juste en train de reculer sur l'une des rampes d'accès aux urgences. Hodges va à sa rencontre tout en se munissant de sa carte de police qu'il garde toujours dans son portefeuille. Quand les ambulanciers sortent le brancard par l'arrière du véhicule, il brandit rapidement sa carte, pouce posé sur le tampon RETRAITÉ. Techniquement, se faire passer pour un officier est un crime, par conséquent, c'est une magouille que Hodges utilise avec modération. Mais cette fois-ci, ça lui paraît absolument nécessaire.

Barbara est sous sédatif mais consciente. Quand elle aperçoit Hodges, elle lui saisit fermement la main et dit :

« Bill ? Comment vous êtes arrivé si vite ? C'est maman qui vous a appelé ? »

– Oui. Comment tu vas ?

– Ça va. Ils m'ont donné quelque chose pour la douleur. J'ai... ils disent que j'ai la jambe cassée. Je vais rater la saison de foot mais j'imagine que c'est pas grave puisque maman va me punir jusqu'à mes vingt-cinq ans au moins. »

Des larmes commencent à déborder de ses yeux.

Il n'a pas beaucoup de temps alors il devra attendre avant de lui demander ce qu'elle faisait sur MLK Avenue, où il y a parfois jusqu'à quatre fusillades par semaine. Il y a plus important comme question :

« Barb, est-ce que tu connais le nom du garçon qui t'a poussée devant la camionnette ? »

Les yeux de Barbara s'agrandissent.

« Ou peut-être que tu pourrais me le décrire ? »

– Poussée... ? Oh non, Bill ! Non, c'est pas ça !

– Monsieur l'agent, il faut qu'on y aille, dit l'un des ambulanciers. Vous pourrez la questionner plus tard.

– Attendez ! » crie Barbara en essayant de s'asseoir.

L'ambulancier la repousse gentiment ; elle grimace de douleur

mais Hodges est rassuré par ce puissant cri du cœur.

« Qu'est-ce qu'il y a, Barbara ?

– Il m'a poussée *après* que j'ai couru pour traverser ! Il a voulu m'écarter de la camionnette ! Je crois bien qu'il m'a sauvé la vie et je suis contente. » Elle pleure à chaudes larmes à présent, mais Hodges ne pense pas une seule seconde que ce soit à cause de sa jambe cassée. « Je veux pas mourir, en fait. Je sais pas ce qui m'a *pris* !

– Chef, on doit vraiment l'emmener en salle d'examen. Il faut qu'elle passe une radio.

– Dites-leur de laisser le garçon tranquille ! lui crie Barbara alors que les ambulanciers la poussent entre les doubles portes. Il est grand ! Il a les yeux verts et un bouc ! Il va au lycée de Todhunter... »

Elle disparaît derrière les portes battantes qui claquent.

Hodges va dehors, où il peut téléphoner sans se faire réprimander, et appelle Tanya.

« Je ne sais pas où vous êtes mais ralentissez et ne brûlez aucun feu rouge. Elle vient d'arriver et elle est bien consciente. Elle a une jambe cassée.

– C'est tout ? Dieu soit loué ! Pas de lésions internes ?

– Ce sera aux médecins de le dire, mais elle avait l'air plutôt vive. Je pense que la camionnette a dû l'effleurer.

– Il faut que je prévienne Jerome. J'ai dû lui flanquer une de ces frayeurs. Et Jim aussi, il est pas encore au courant.

– Vous les appellerez quand vous serez arrivée. Pour le moment, laissez votre téléphone tranquille.

– Vous, Bill, vous pouvez les appeler ?

– Non, Tanya, je peux pas. J'ai quelqu'un d'autre à appeler. »

Il reste debout là, à exhaler des panaches de vapeur blanche, le bout des oreilles engourdi. Il n'a pas envie que ce quelqu'un d'autre soit Pete, car pour l'heure, Pete l'a légèrement dans le collimateur, sans parler d'Izzy Jaynes. Il réfléchit à ses autres options mais n'en voit qu'une seule : Cassandra Sheen. Il a travaillé plusieurs fois avec elle quand Pete était en vacances, et une fois en particulier quand Pete avait pris six semaines de congé inexpliqué. C'était peu de temps après son divorce et Hodges en avait déduit qu'il était parti en cure de désintox, mais il n'avait jamais demandé et Pete n'avait jamais pris l'initiative d'en parler.

Il n'a pas le numéro de portable de Cassie, alors il appelle au

Bureau des Inspecteurs et demande à être mis en relation avec elle, en espérant qu'elle n'est pas sur le terrain. Et il a de la veine. Après moins de dix secondes de McGruff le Chien Détective¹, elle est au bout du fil.

« Je parle bien à Cassie Sheen, la Botox Queen ?

– Billy Hodges, vieille canaille ! Je te croyais mort ! »

Tu crois pas si bien dire, Cassie, se dit-il.

« J'adorerais te baratiner, ma grande, mais j'ai besoin que tu me rendes un service. Ils ont pas encore fermé le commissariat de Strike Avenue, dis-moi ?

– Non. C'est prévu pour l'année prochaine, cela dit. Parfaitement logique. De la criminalité à Lowtown ? Quelle criminalité ?

– Ouais, le quartier le plus sûr de la ville. Ils doivent avoir un jeune en garde à vue là-bas, et si mes informations sont bonnes, il mérite plutôt une médaille.

– Tu as un nom ?

– Non, mais j'ai sa description. Grand, yeux verts, barbichette. » Il se repasse ce que lui a dit Barbara et ajoute : « Il se peut qu'il porte un blouson du lycée de Todhunter. Il s'est probablement fait arrêter pour avoir poussé une jeune fille devant une camionnette. En réalité, il l'a poussée pour *éviter* qu'elle se fasse écraser.

– Tu es certain de ce que tu avances ?

– Certain. » Ce n'est pas l'exacte vérité mais il fait confiance à Barbara. « Trouve son nom et demande aux policiers de le garder un peu, OK ? Je veux lui parler.

– Ça peut se faire.

– Merci, Cassie. Je te revaudrai ça. »

Il raccroche et consulte sa montre. S'il a l'intention de parler au jeune du lycée de Todhunter tout en maintenant son rendez-vous avec Norma, pas le temps de s'embêter avec les transports en commun.

Une chose que Barbara a dite tourne en boucle dans son esprit : *Je veux pas mourir, en fait. Je sais pas ce qui m'a pris.*

Il téléphone à Holly.

1.

McGruff the Crime Dog, programme éducatif d'intérêt public créé en 1979 visant à éduquer les citoyens en matière de sécurité et de criminalité.

Elle se tient devant le 7-Eleven le plus proche de leur bureau, un paquet de Winston à la main, grattouillant l'étui en cellophane de l'autre. Elle n'a pas fumé depuis presque cinq mois, un nouveau record, et elle n'a pas envie de recommencer maintenant, mais ce qu'elle a découvert sur l'ordinateur de Bill vient de déchirer une vie qu'elle a passé les cinq dernières années à raccommoder. Bill Hodges est son point d'ancrage, son repère lui permettant de mesurer sa capacité à interagir avec le monde. Une autre manière de dire qu'il est sa façon de mesurer sa santé mentale. Essayer d'imaginer sa vie sans lui, c'est comme se retrouver en haut d'un gratte-ciel et regarder le trottoir soixante étages plus bas.

Alors qu'elle commence à tirer sur le fil de l'étui, son téléphone se met à sonner. Elle lâche son paquet de Winston dans son sac à main et repêche son portable. C'est lui.

Holly ne dit même pas allô. Elle a dit à Jerome qu'elle ne pensait pas être capable de lui parler seule de ce qu'elle a découvert, mais là – exposée au vent sur ce trottoir, tremblant dans son chaud manteau d'hiver –, elle n'a pas le choix. Ça sort tout seul.

« J'ai regardé sur ton ordinateur et je sais que c'est nul de fouiner comme ça, mais je ne suis pas désolée. Si je l'ai fait, c'est parce que je pensais que tu mentais en disant que c'était juste un ulcère, et tu peux me virer si tu veux, je m'en fiche, du moment que tu les laisses te guérir. »

Silence à l'autre bout du fil. Elle a envie de demander s'il est toujours là mais sa bouche est comme paralysée et son cœur bat si fort qu'elle le sent retentir dans tout son corps.

Il finit par dire :

« Hol, je ne pense pas que ça *puisse* être guéri.

– Laisse-les au moins *essayer* !

– Je t'aime », dit-il. Elle entend la tristesse dans sa voix. La

résignation. « Tu le sais, ça, hein ?

– Ne sois pas bête, bien sûr que je le sais. »

Elle se met à pleurer.

« Je vais essayer les traitements, bien sûr. Mais j'ai besoin de quelques jours de plus avant d'entrer à l'hôpital. Et là, tout de suite, c'est de *toi* dont j'ai besoin. Tu peux venir me chercher ?

– OK. »

Elle pleure plus fort que jamais car elle sait qu'il est sincère quand il dit qu'il a besoin d'elle. Et savoir que quelqu'un a besoin de nous est une chose merveilleuse. Peut-être *la* chose la plus merveilleuse.

« Où es-tu ? »

Il le lui dit, puis ajoute :

« Et autre chose.

– Quoi ?

– Je ne peux pas te virer, Holly. Tu n'es pas mon employée, tu es mon associée. Essaie de t'en souvenir.

– Bill ?

– Quoi ?

– Je suis pas en train de fumer.

– C'est bien, Holly. Allez, viens me chercher, maintenant. Je t'attendrai dans le hall d'entrée. On se les gèle, dehors.

– J'arrive le plus vite possible tout en respectant les limitations de vitesse. »

Elle se dépêche de rejoindre le parking où sa voiture est garée. En chemin, elle abandonne le paquet de cigarettes plein dans une poubelle.

Sur le chemin du commissariat de Strike Avenue, Hodges fait à Holly un résumé de sa visite au Bocal, en commençant par la nouvelle du suicide de Ruth Scapelli et en terminant par la chose étrange qu'a dite Barbara avant qu'on l'emmène en salle d'examen.

« Je sais ce que tu penses, dit Holly, parce que je le pense aussi. Que tout converge vers Brady Hartsfield.

– Le prince du suicide. » Hodges a pris deux autres antalgiques en attendant Holly et il se sent plutôt pas trop mal. « C'est comme ça que je l'appelle. Ça sonne bien, tu trouves pas ?

– J'imagine. Mais tu m'as dit quelque chose, un jour. »

Elle est droite comme un *i* derrière le volant de sa Prius, les sens en alerte alors qu'ils s'enfoncent dans Lowtown. Elle fait une embardée pour éviter un caddie abandonné au milieu de la rue.

« Tu m'as dit que “coïncidence ne signifie pas complot”. Tu t'en souviens ?

– Ouai. »

C'est une de ses préférées. Il en a pas mal des comme ça.

« Que tu peux enquêter sur un complot toute ta vie et n'aboutir à strictement rien si tout ce que tu as n'est qu'une succession de coïncidences. Si tu ne trouves rien de concret dans les deux prochains jours – si *on* ne trouve rien –, tu devras abandonner et commencer ton traitement. Promets-le-moi.

– Ça risque de prendre légèrement plus de... »

Elle le coupe net.

« Jerome va bientôt rentrer et il nous aidera. Ce sera comme au bon vieux temps. »

Hodges revoit le titre d'un vieux roman policier, *Trent's Last Case*¹, et esquisse un sourire. Elle le surprend du coin de l'œil, prend ça pour un consentement et sourit elle aussi, soulagée.

« Quatre jours, dit-il.

– Trois. Pas plus. Parce que chaque jour qui passe sans que tu t’occupes de ta maladie est un jour de perdu. Et chaque jour compte. Alors arrête ton marchandage à la noix, Bill. Tu es trop bon à ce petit jeu.

– OK, dit-il. Trois jours. Si Jerome nous aide.

– Il nous aidera, dit Holly. Et faisons en sorte que ça ne prenne que deux jours. »

1.

Littéralement : *La Dernière Enquête de Trent*. Titre français : *L’Affaire Manderson*, E. C. Bentley, 1913.

Le poulailler de Strike Avenue ressemble à un château médiéval dans un pays où le roi a été détrôné et où règne l'anarchie. D'épais barreaux quadrillent les fenêtres ; le dépôt de véhicules de service est protégé par une clôture en grillage et des parapets en béton. L'endroit grouille de caméras couvrant tous les angles d'approche, et pourtant, le bâtiment de pierre grise a quand même été tagué et l'un des globes lumineux suspendus au-dessus des portes principales a été brisé.

Hodges et Holly vident leurs poches, ainsi que le sac à main de Holly, dans des corbeilles en plastique et passent à travers un portique de sécurité qui bipe furieusement en détectant la montre en métal de Hodges. Holly s'assoit sur un banc dans l'entrée (surveillée elle aussi par de multiples caméras) et sort son iPad. Hodges va à l'accueil, explique les raisons de sa venue et, quelques minutes plus tard, un inspecteur mince et grisonnant vient à sa rencontre. Il ressemble un peu à Lester Freamon dans *The Wire* – la seule série policière que Hodges peut regarder sans avoir envie de gerber.

« Jack Higgins, dit-il en tendant la main. Comme l'écrivain, mais en noir. »

Ils se serrent la main et Hodges lui présente Holly, qui répond par un petit coucou de la main et son habituel marmonnement avant de retourner à son iPad.

« Je crois me souvenir de vous, dit Hodges. Vous étiez à Marlborough Street avant, n'est-ce pas ? Quand vous portiez l'uniforme ?

– Il y a longtemps, quand j'étais jeune et libidineux. Moi aussi je me souviens de vous. Vous avez coincé le type qui a assassiné les deux femmes dans McCarron Park.

– C'était un travail d'équipe, inspecteur Higgins.

– Appelez-moi Jack. Cassie Sheen a appelé. On a votre gars en salle d'interrogatoire. Il s'appelle Dereece Neville. » Higgins épelle le

prénom. « On allait le libérer, de toute façon. Plusieurs témoins présents sur les lieux corroborent sa version des faits – il était en train de taquiner la fille, elle a pris la mouche et a détalé dans l'avenue. Neville a vu la camionnette arriver, il lui a couru après, l'a poussée pour essayer d'éviter l'accident, ce qu'il a en grande partie réussi. En plus, pratiquement tout le monde connaît ce gosse, ici. C'est une star de l'équipe de basket de Todhunter, il va probablement décrocher une bourse d'études pour une université de Division 1. Super notes, élève exemplaire.

– Et que faisait cet élève exemplaire dans la rue pendant une journée de cours ?

– Ah, les cours ont été annulés. Le système de chauffage du lycée a encore foiré. Troisième fois de l'hiver que ça arrive, et on est qu'en janvier. À en croire le maire, tout baigne ici à Lowtown ; emploi, prospérité, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. On le verra passer dans le coin quand il fera campagne pour les prochaines élections. À bord de son 4 × 4 blindé.

– Est-ce que Neville a été blessé ?

– Paumes des mains éraflées, c'est tout. Selon la femme qui se trouvait de l'autre côté de la rue – le témoin le plus proche de la scène –, il a poussé la fille et, je cite, "s'est envolé par-dessus elle comme un putain de gros zoziau".

– Est-ce qu'il comprend qu'il est libre de partir ?

– Parfaitement, mais il était d'accord pour rester. Il veut savoir comment va la fille. Suivez-moi. Je vous le laisse, il pourra partir ensuite. Sauf si vous y voyez un quelconque inconvénient. »

Hodges sourit.

« Je suis seulement là à la demande de Mlle Robinson. J'ai deux ou trois questions à lui poser et ensuite on vous laisse tranquilles. »

La salle d'interrogatoire est exiguë et, avec les tuyaux de chauffage qui cliquettent au plafond, étouffante. Pourtant, c'est probablement la plus agréable qu'ils ont car il y a un petit canapé et pas de table d'interrogatoire avec verrou intégré pour les menottes dépassant comme une phalange d'acier. Le canapé a été raccommodé avec du ruban adhésif par endroits, ce qui rappelle à Hodges l'homme que Nancy Alderson dit avoir vu en haut de Hilltop Court, celui à la parka rafistolée.

Derece Neville est assis sur le canapé. Dans son pantalon chino et sa chemise blanche boutonnée, il a l'air soigné et réglo. Son bouc et sa chaîne en or sont les seules petites touches de style. Son blouson du lycée est posé sur l'un des accoudoirs du canapé. Il se lève à l'entrée de Hodges et Higgins et tend une longue main qui paraît spécialement conçue pour le basket. La partie charnue de ses paumes a été badigeonnée d'antiseptique orange.

Hodges lui serre délicatement la main en prenant soin d'éviter les écorchures et se présente.

« Soyez tranquille, monsieur Neville, on ne vous veut aucun mal. Au contraire, Barbara Robinson m'envoie pour vous remercier et m'assurer que vous allez bien. Je suis un ami de longue date de sa famille.

– *Elle*, est-ce qu'elle va bien ?

– Jambe cassée, dit Hodges en tirant une chaise à lui et en plaquant une main sur ses côtes. Ça aurait pu être bien pire. Je parie qu'elle sera de retour sur le terrain de foot l'année prochaine. Asseyez-vous, asseyez-vous. »

Quand le jeune Neville s'assoit, ses genoux semblent presque lui remonter jusqu'au menton.

« C'est de ma faute, quelque part. J'aurais pas dû l'embêter comme ça, mais bon je la trouvais tellement mignonne et tout. Quand

même... j'suis pas aveugle. Elle avait pris quoi ? Vous savez ? »

Hodges fronce les sourcils. Le fait que Barbara ait pu prendre de la drogue ne lui a même pas effleuré l'esprit, même si ça aurait dû ; elle est en plein dans l'adolescence, après tout, l'Âge de l'Expérimentation. Mais il dîne chez les Robinson trois ou quatre fois par mois, et il n'a jamais rien détecté chez elle qui puisse laisser supposer une consommation de drogue. Peut-être qu'il est trop proche. Ou trop vieux.

« Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle avait pris quoi que ce soit ?

– Le simple fait qu'elle se soit trouvée à Lowtown, pour commencer. C'était des fringues de Chapel Ridge qu'elle portait. Je le sais parce qu'on les lamine deux fois par an au basket. Et elle avait l'air complètement dans les vapes. Plantée là devant Mamma Stars, le truc de voyance, comme si elle allait se jeter en plein milieu de la circulation. » Il hausse les épaules. « Alors j'ai commencé à lui taper la causette, à la charrier sur le fait de traverser en dehors des passages cloutés. Ça l'a énervée et elle m'a sauté sur le poil comme Kitty Pryde. J'ai trouvé ça plutôt mignon alors... » Il regarde Higgins, puis à nouveau Hodges. « C'est là que j'ai déconné, j'ai pas l'intention de vous baratiner, OK ?

– OK, dit Hodges.

– Bon, je lui ai pris son jeu. Mais c'était juste pour blaguer. Je l'ai levé au-dessus de ma tête. J'ai jamais eu l'intention de le garder. C'est là qu'elle m'a balancé un coup de pied – un bon gros coup de pied pour une fille – et qu'elle l'a récupéré. Elle avait plus du tout l'air stone, pour le coup.

– De quoi avait-elle l'air, Dereece ? »

Il passe inconsciemment au prénom du garçon.

« Oh, mec, *folle* de rage ! Et apeurée aussi. Comme si elle venait juste de réaliser où elle se trouvait, dans une rue où les filles comme elles – des filles en uniforme de lycée privé – mettent généralement pas les pieds, surtout seules. MLK Avenue ? Non, franchement, sans déconner ! » Il se penche en avant, ses longues mains croisées entre ses genoux, le visage grave. « Elle savait pas que je la taquinais, vous voyez ce que je veux dire ? Elle était genre complètement paniquée, vous voyez ?

– Oui », répond Hodges, et malgré son ton compatissant (du moins il l'espère), il est en pilotage automatique, bloqué sur ce que Neville

vient de dire : *Je lui ai pris son jeu*. Il ne veut pas croire que ça ait un quelconque lien avec Ellerton et Stover. Mais au fond de lui, il sait que si, ça colle parfaitement. « Vous avez dû vous sentir mal. »

Prenant les choses avec philosophie, Neville lève ses paumes de mains éraflées au plafond d'un air de dire, *Qu'est-ce qu'on y peut ?*

« C'est cet endroit, mec. C'est Lowtown. Elle est redescendue de son nuage puis elle a réalisé où elle se trouvait, c'est tout. Moi, je me tire d'ici dès que je peux. *Tant* que je peux. Je vais jouer en Division 1, garder de bonnes notes pour pouvoir me trouver un bon boulot si jamais je suis pas assez bon pour passer pro. Puis je fais sortir ma famille. J'habite avec ma mère et mes deux frères. C'est uniquement grâce à elle si je suis arrivé aussi loin. Jamais elle nous a laissés jouer dans la merde. » Il se repasse ce qu'il vient de dire et rigole. « Elle serait folle si elle m'entendait parler comme ça. »

Hodges pense, Ce gosse est trop beau pour être vrai. Sauf qu'il l'est, Hodges n'en doute pas une seule seconde, et il n'aime pas penser à ce qui aurait pu arriver à la petite sœur de Jerome si Dereece Neville avait été en cours aujourd'hui.

Higgins dit :

« Vous avez eu tort d'embêter cette jeune fille, mais je dois dire que vous vous êtes bien rattrapé. Vous repenserez à ce qui a failli se produire aujourd'hui la prochaine fois que vous ressentirez le besoin d'agir de la sorte ?

– Oui, monsieur, bien sûr. »

Higgins lève une main. Au lieu de la taper franchement, Neville y va avec retenue, un sourire légèrement sarcastique aux lèvres. C'est un bon gars mais ça reste Lowtown, et Higgins reste un flic.

Higgins se lève.

« On est bons, inspecteur Hodges ? »

Hodges hoche la tête, montrant qu'il apprécie l'emploi de son ancien titre, mais il n'en a pas tout à fait terminé.

« Presque. Dereece, quel genre de jeu était-ce ?

– Rétro. » Aucune hésitation. « Un peu comme une Game Boy, mais mon frère en a eu une – ma mère l'avait achetée dans un vide-grenier, ou un truc comme ça –, et le jeu de la fille était différent. Il était jaune vif, je me rappelle. Pas le genre de couleur que les filles aiment. Pas celles que je connais, en tout cas.

– Avez-vous vu l'écran, par hasard ?

– À peine. J'ai juste aperçu des poissons qui nageaient.

– Merci, Dereece. Êtes-vous sûr qu'elle avait consommé de la drogue ? Sur une échelle de un à dix, que diriez-vous ? Dix étant absolument sûr.

– Disons cinq. J'aurais dit dix quand je me suis approché d'elle parce qu'on aurait dit qu'elle allait traverser sans regarder, et y avait un putain de Bigfoot qui arrivait, bien plus gros que la camionnette qui l'a soufflée. Pas de la coke, ni du cristal ou de la MD, quelque chose de plus soft, genre ecstasy ou herbe.

– Et quand vous avez commencé à la taquiner ? Quand vous lui avez pris son jeu ? »

Dereece Neville fait rouler ses yeux.

« *Waouh*, elle s'est réveillée *direct*.

– OK, dit Hodges. Ce sera tout. Et merci. »

Higgins ajoute son merci, puis lui et Hodges se lèvent et se dirigent vers la porte.

« Inspecteur Hodges ? » Neville est debout et Hodges doit presque tendre le cou pour le regarder. « Vous croyez que vous pouvez lui donner mon numéro ? »

Hodges réfléchit, puis sort son stylo de sa poche de poitrine et le tend au grand jeune homme qui vient probablement de sauver la vie de Barbara Robinson.

Holly les reconduit dans Marlborough Street. Pendant le trajet, Hodges lui raconte son entrevue avec Dereece Neville.

« Si on était dans un film, ils tomberaient amoureux », dit Holly quand il a terminé.

Elle a le ton rêveur.

« On est pas dans un film, Hol... Holly. »

Il se retient de l'appeler *Hollyberry* au dernier moment. Ce n'est pas un jour propice à la légèreté.

« Je sais, dit-elle. C'est pour ça que je vais en voir.

– Tu saurais pas si les Zappit existent en jaune, par hasard ? »

Comme très souvent avec Holly, elle a une longueur d'avance.

« Ils existent en dix couleurs différentes, et oui, le jaune en fait partie.

– Est-ce que tu penses ce que je pense ? Qu'il y a un lien entre ce qui est arrivé à Barbara et ce qui est arrivé aux deux femmes de Hilltop Court ?

– Je ne sais *pas* ce que je pense. J'aimerais qu'on puisse se poser avec Jerome comme on l'a fait quand Pete Saubers a eu des ennuis. Juste se poser et en discuter tous les trois.

– Si Jerome arrive ce soir, et si on est sûrs que Barbara va bien, on pourra peut-être faire ça demain.

– Demain, c'est ton deuxième jour, dit-elle en se rangeant le long du trottoir à l'extérieur du parking qu'ils utilisent. Deuxième sur trois.

– Holly...

– Non ! dit-elle, féroce. Ne commence même pas ! Tu as promis ! » Elle pousse le levier de vitesse en position PARKING et se tourne pour lui faire face. « Tu penses que Hartsfield joue la comédie, c'est ça ?

– Ouai. Peut-être pas depuis qu'il a ouvert les yeux pour la première fois et demandé après sa maman chérie, mais je pense que

depuis ce jour-là, il a bien progressé. Peut-être même qu'il est complètement remis. Il simule la semi-catatonie pour éviter de passer en jugement. Sauf qu'on pourrait penser que Babineau le sait. Ils doivent faire des tests, des scanners et tout ça...

– Peu importe. S'il est capable de penser, et s'il apprenait un jour que tu as repoussé ton traitement et que tu es mort à cause de lui, comment crois-tu qu'il le prendrait ? »

Hodges ne répond pas, alors Holly le fait pour lui.

« Il serait ravi ravi ravi ! Il serait *touffument* ravi !

– OK, dit Hodges. J'entends ce que tu me dis. Aujourd'hui et les deux prochains jours. Mais oublie mon cancer une seconde. S'il est capable, Dieu sait comment, de sortir de cette chambre d'hôpital... c'est effrayant.

– Je sais. Et personne ne nous croirait. Ça aussi, c'est effrayant. Mais rien ne m'effraie plus que l'idée que tu puisses mourir. »

Il a envie de la prendre dans ses bras pour ça, mais elle affiche actuellement une de ses nombreuses expressions haptophobes, donc il choisit de regarder sa montre à la place.

« J'ai un rendez-vous, et je ne voudrais pas faire attendre la dame.

– Moi, je vais à l'hôpital. Même s'ils ne me laissent pas voir Barbara, Tanya sera là, et elle appréciera sûrement de voir le visage d'une amie.

– Bonne idée. Mais avant que tu partes, j'aimerais que tu essaies de retrouver le fiduciaire en charge de la faillite de Sunrise Solutions.

– Il s'appelle Todd Schneider. Il travaille dans un cabinet d'avocats à six noms. Leurs bureaux sont à New York. Je l'ai trouvé pendant que tu parlais à M. Neville.

– T'as fait ça sur ton iPad ?

– Oui.

– Holly, t'es un génie.

– Non, c'est juste des recherches internet. C'est toi le génie, c'était ton idée. Je l'appellerai, si tu veux. »

L'expression de son visage indique à quel point elle redoute cette éventualité.

« C'est pas nécessaire. Appelle juste son bureau et vois si tu peux me prévoir un rendez-vous téléphonique avec lui. Le plus tôt possible demain. »

Elle sourit.

« D'accord. » Puis son sourire s'efface. Elle montre son ventre du doigt. « Ça fait mal ?

– Rien qu'un peu. » Pour l'instant, c'est vrai. « La crise cardiaque était pire. » Ça aussi, c'est vrai, mais peut-être pas pour longtemps. « Si tu vois Barbara, dis-lui que je pense à elle.

– Promis. »

Holly le regarde rejoindre sa voiture, remarquant comment sa main gauche vient se poser sur ses côtes après qu'il a remonté le col de son manteau. Ça lui donne envie de pleurer. Ou de hurler d'indignation. La vie peut être très injuste. Elle sait ça depuis le lycée, où elle était la risée de tout le monde, mais ça l'étonne encore. Ça ne devrait pas, mais ça l'étonne encore.

Hodges traverse à nouveau la ville, tripotant sa radio à la recherche d'un bon morceau de hard rock. Il tombe sur *My Sharona* par les Knack sur BAM-100 et monte le volume. Quand la chanson se termine, l'animateur revient, parlant d'une grosse tempête venant des Rocheuses et se dirigeant vers l'Est.

Hodges n'y prête pas attention. Il pense à Brady, et à la première fois où il a vu un de ces Zappit. C'était Bibli Al qui les distribuait. Quel était le nom de famille de Al ? Il n'arrive pas à se rappeler. Si tant est qu'il l'ait jamais su.

Quand il arrive dans ce bar au nom amusant, il trouve Norma Wilmer installée à une table du fond, à l'écart de la foule excitée d'hommes d'affaires brillant et se tapant dans le dos tout en se frayant un chemin jusqu'au comptoir. Norma a troqué son uniforme d'infirmière contre un tailleur-pantalon vert foncé et des petits talons. Il y a déjà un verre devant elle.

« C'est moi qui étais censé payer, dit-il en s'asseyant en face d'elle.

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle. J'ai encore rien réglé, la note vous attend.

– Je préfère ça.

– Si quelqu'un me voyait parler avec vous et le rapportait à Babineau, il ne pourrait certes pas me virer ni même me faire transférer dans un autre service, mais il pourrait me mener la vie dure. Remarquez, moi aussi je pourrais lui rendre la pareille.

– Vraiment ?

– Vraiment. Je pense qu'il pratique des expériences sur votre vieux copain Brady Hartsfield. Il lui administre des pilules contenant Dieu sait quoi. Des injections, aussi. Des vitamines, soi-disant. »

Hodges la regarde avec surprise.

« Depuis combien de temps ?

– Des années. C'est une des raisons pour lesquelles Becky

Helmington a quitté le service. Elle ne voulait pas être l'infirmière qui se retrouverait au centre du scandale si Babineau lui donnait la mauvaise vitamine et le tuait. »

La serveuse arrive. Hodges commande un Coca avec une cerise dedans.

Norma renâcle.

« Un Coca ? Sérieusement ? Allez quoi, soyez un homme, un vrai.

– J'ai renversé plus d'alcool, dans ma vie, que vous n'en boirez jamais, ma toute belle, dit Hodges. Bon sang, mais qu'est-ce que peut bien trafiquer Babineau ? »

Elle hausse les épaules.

« Aucune idée. Mais il serait pas le premier toubib à faire des expériences sur quelqu'un dont le monde entier n'a rien à carrer. Vous avez déjà entendu parler de l'étude de Tuskegee sur la syphilis ? Le gouvernement américain a utilisé quatre cents hommes noirs comme rats de laboratoire. Ça a duré quarante ans, et à ma connaissance, aucun d'eux n'avait foncé dans une foule de gens sans défense. » Elle lui fait un sourire en coin. « Enquêtez sur Babineau. Coincez-le. Je vous mets au défi.

– C'est Hartsfield qui m'intéresse, mais compte tenu de ce que vous me dites, je serais pas surpris si Babineau en subissait les retombées.

– Alors vive les retombées ! »

L'exaltation de Norma lui laisse à penser qu'elle n'en est pas à son premier verre. Après tout, il est un fin limier.

Quand la serveuse arrive avec le Coca de Hodges, Norma descend son verre d'une traite et le lui tend.

« La même chose, s'il vous plaît, et puisque c'est le gentleman qui paye, autant m'en mettre un double. »

La serveuse prend le verre et s'en va. Norma reporte son attention sur Hodges.

« Vous disiez avoir des questions. Allez-y tant que je peux encore y répondre. J'ai la bouche légèrement engourdie et ça va pas aller en s'arrangeant.

– Qui est sur la liste des visiteurs de Brady ? »

Norma fronce les sourcils.

« La liste des *visiteurs* ? Vous plaisantez ? Qui vous a dit qu'il avait une liste de visiteurs ?

– Feu Ruth Scapelli. Juste après avoir remplacé Becky. Je lui avais

proposé cinquante dollars en échange des rumeurs qu'elle entendrait sur lui – c'était mon tarif avec Becky – et elle a réagi comme si je lui avais pissé sur les godasses. Puis elle a dit, "Vous n'êtes même pas sur sa liste de visiteurs."

– Hmm.

– Et aujourd'hui, Babineau a dit...

– Oui, je sais, des conneries à propos du procureur. J'ai entendu, Bill, j'étais là. »

La serveuse pose le nouveau verre de Norma devant elle et Hodges sait qu'il ferait mieux de se dépêcher d'en finir avant qu'elle se mette à lui rebattre les oreilles avec tout : de son boulot, où elle se sent sous-estimée, à sa vie amoureuse, triste et inexistante. Quand les infirmières boivent, elles ont tendance à se lâcher. Elles sont un peu comme les flics pour ça.

« Vous travaillez dans le Bocal depuis aussi longtemps que j'ai commencé à venir...

– Bien plus longtemps. Douze ans. » Elle articule *douze ans* comme *doux jean*. Elle lève son verre pour porter un toast et avale la moitié de son Martini. « Et voilà que maintenant, je suis promue chef de service, du moins temporairement. Deux fois plus de responsabilités pour le même salaire, j'en doute pas.

– Avez-vous vu quelqu'un du bureau du procureur, récemment ?

– Nan. Y a eu toute une brigade d'attachés-cases au début, accompagnés de médecins-toutous qui trépignaient d'impatience à l'idée de déclarer le fils de pute apte à passer en jugement, mais ils sont tous repartis la queue entre les jambes quand ils l'ont vu baver et essayer d'attraper une cuillère. Ils sont revenus à plusieurs reprises pour vérifier, de moins en moins nombreux à chaque fois, mais rien dernièrement. D leur point de vue, c'est ri'n qu'un légume. Terminé, point barre.

– Donc ils s'en fichent ? »

Évidemment. Excepté quelques rétrospectives occasionnelles les jours où l'actualité est au ralenti, l'intérêt porté à Brady Hartsfield est peu à peu retombé. Il existe toujours des dépouilles plus fraîches pour les charognards.

« Vous savez bien qu'oui. » Une mèche de cheveux est tombée devant ses yeux. Elle souffle dessus pour la repousser. « Est-ce qu'on a déjà essayé de vous empêcher de le voir ? »

Non, pense Hodges, mais ça fait un an et demi que j'ai arrêté de venir.

« S'il y *avait* une liste...

– Elle serait de Babineau, pas du procureur. Sur la question du Tueur à la Mercedes, le procureur est comme le blaireau puant, Bill. Il s'en tape.

– Le quoi ?

– Laissez tomber.

– Vous pourriez vérifier si une telle liste existe ? Maintenant que vous êtes chef de service ? »

Elle réfléchit puis dit :

« Elle ne peut pas être sur l'ordinateur, ce serait trop facile d'accès, mais Scapelli gardait des dossiers dans un tiroir du bureau de l'accueil qu'elle fermait à clé. Elle était très forte pour recenser qui avait été méchant et qui avait été gentil. Si je trouve quelque chose, est-ce que ça vaudra vingt dollars ?

– Cinquante si vous m'appellez demain. » Hodges ne sait même pas si elle se souviendra de cette conversation demain. « Chaque seconde compte.

– Si une telle liste existe, c'est sûrement rien de plus qu'un coup d'égo-trip, vous savez. Babineau aime avoir Hartsfield pour lui tout seul.

– Mais vous vérifierez ?

– Ouais, qu'est-ce qui m'en empêche ? Je sais où Scapelli gardait la clé de son tiroir. Merde, tous les infirmiers du service le savent. Dur de se faire à l'idée que la vieille Ratched soit morte. »

Hodges hoche la tête.

« Il peut faire bouger des trucs, vous savez. Sans les toucher. »

Norma ne le regarde pas ; elle fait des cercles sur la table avec le pied de son verre. On dirait qu'elle essaie de reproduire le logo des jeux Olympiques.

« Hartsfield ?

– De qui on parle ? Ouais, Hartsfield. Il fait ça pour foutre la trouille aux infirmiers. » Elle lève la tête. « Je suis soûle, alors je vais vous dire un truc que je dirais jamais si j'étais sobre. *J'aimerais* que Babineau le tue. Qu'il lui injecte un truc vraiment toxique et qu'il le fasse dégager. Parce qu'il me fait peur. » Elle marque une pause, puis ajoute : « Il nous fait peur à tous. »

Holly arrive à joindre l'assistant personnel de Todd Schneider à l'instant où il s'apprête à fermer le bureau pour partir. L'assistant lui dit que M. Schneider devrait être disponible entre huit heures trente et neuf heures demain matin. Après ça, il a des rendez-vous toute la journée. »

Holly raccroche, se passe de l'eau sur le visage dans le minuscule cabinet de toilette, se remet du déodorant, ferme le bureau et décolle pour Kiner juste à temps pour se retrouver dans les bouchons du soir. Il est six heures et il fait nuit noire quand elle arrive enfin. La femme au bureau des renseignements vérifie sur son ordinateur et lui dit que Barbara Robinson est Chambre 528, Aile B.

« C'est en soins intensifs ? demande Holly.

– Non, madame.

– Bien », dit Holly, et elle poursuit son chemin en faisant claquer ses chaussures à petits talons confortables.

L'ascenseur s'arrête au cinquième étage et s'ouvre sur les parents de Barbara, qui attendent pour monter. Tanya a son téléphone portable à la main et regarde Holly comme si c'était une apparition. Jim Robinson dit qu'il n'y croit pas.

Holly se recroqueville un peu sur elle-même.

« Quoi ? Pourquoi vous me regardez comme ça ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, dit Tanya. C'est juste que j'allais t'appeler... »

Les portes de l'ascenseur commencent à se refermer. Jim passe son bras et elles s'écartent à nouveau. Holly sort.

« ... en arrivant en bas », termine Tanya, et elle montre un écriteau sur le mur. C'est un téléphone portable barré d'un trait rouge.

« Moi ? Pourquoi ? Je croyais qu'elle avait juste une jambe cassée. Enfin, je sais qu'une jambe cassée c'est grave, mais...

– Elle est réveillée et elle va bien », la coupe Jim mais lui et Tanya

échantent un regard qui suggère le contraire. « La fracture est plutôt propre, à vrai dire, mais ils lui ont trouvé une vilaine bosse à l'arrière de la tête et ils ont décidé de la garder en observation pour la nuit. Le médecin qui lui a réparé la jambe dit qu'il est sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'elle pourra sortir demain.

– Ils ont fait des analyses toxicologiques, dit Tanya. Aucune trace de drogue dans son organisme, ce à quoi je m'attendais. Mais c'est quand même un soulagement.

– Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tout », répond simplement Tanya. Elle a l'air d'avoir dix ans de plus que la dernière fois où Holly l'a vue. « C'est la maman d'Hilda Carver qui a emmené Barb et sa fille à l'école aujourd'hui, c'est sa semaine. Selon elle, Barbara allait bien dans la voiture, un peu plus silencieuse que d'habitude, mais en forme. Barbara a dit à Hilda qu'elle devait aller aux toilettes et c'est la dernière fois qu'Hilda l'a vue. Elle dit que Barb a dû sortir par l'une des portes latérales du gymnase. Les portes de "secours", comme les appellent les élèves.

– Et Barbara, qu'est-ce qu'elle dit ?

– Rien, elle ne veut *rien* nous dire. » Sa voix tremble et Jim passe un bras autour de ses épaules. « Mais elle dit qu'elle veut bien te parler, à toi. C'est pour ça que j'allais t'appeler. Elle dit que tu es la seule qui pourrait comprendre. »

Holly marche lentement jusqu'à la Chambre 528, tout au bout du couloir. Elle a la tête baissée et elle est en pleine réflexion, c'est pour cette raison qu'elle manque de peu percuter l'homme poussant un chariot de livres de poche usés et de Kindle avec l'étiquette PROPRIÉTÉ DE KINER collée en dessous de l'écran.

« Pardon, lui dit Holly. Je ne regardais pas où j'allais.

– Y a pas de mal », dit Bibli Al en poursuivant son chemin.

Elle ne le voit pas s'arrêter et se retourner pour la regarder ; elle est en train de rassembler tout son courage pour la conversation qui l'attend. Ça risque d'être fort en émotion, et les scènes fortes en émotion l'ont toujours terrifiée. Heureusement qu'elle aime Barbara, ça aide.

Et puis elle est curieuse.

Elle frappe à la porte entrouverte et, comme personne ne lui répond, elle jette un coup d'œil à l'intérieur.

« Barbara ? C'est Holly. Je peux entrer ? »

Barbara affiche un sourire blafard et pose l'exemplaire abîmé de *Hunger Games. La Révolte* qu'elle est en train de lire. C'est sûrement l'homme au chariot qui le lui a donné, pense Holly. Barbara est redressée dans son lit, en pyjama rose au lieu d'une chemise d'hôpital. Holly présume que c'est sa mère qui a dû le lui amener, ainsi que le ThinkPad qu'elle voit sur la table de nuit. Le pyjama rose lui redonne un peu de couleurs mais elle paraît quand même ébranlée. Elle n'a pas de bandage autour de la tête, la bosse ne doit donc pas être si terrible que ça. Holly se demande s'ils la gardent en observation pour une autre raison. Elle ne voit qu'une chose, et elle aimerait croire que c'est une idée ridicule mais elle n'y parvient pas vraiment.

« Holly ! Comment t'as fait pour arriver aussi vite ?

– Je venais te rendre visite. » Holly entre et referme la porte derrière elle. « Quand un ami est à l'hôpital, on va le voir, et nous

sommes amies. J'ai croisé tes parents devant l'ascenseur. Ils m'ont dit que tu voulais me parler.

– Oui.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Barbara ?

– Eh ben... je peux te poser une question ? C'est assez personnel.

– D'accord. »

Holly s'assoit dans le fauteuil près du lit. Avec précaution, comme si elle risquait de se prendre une décharge électrique.

« Je sais que t'as traversé des périodes difficiles. Tu sais, quand t'étais plus jeune. Avant que tu travailles pour Bill.

– Oui », répond Holly. Le plafonnier est éteint, seule la lampe de chevet est allumée. Sa lueur les enveloppe en leur créant un petit espace intime. « Très difficiles.

– Est-ce que t'as déjà essayé de te tuer ? » Barbara lâche un petit rire nerveux. « Je t'avais dit que c'était personnel.

– Deux fois. » Holly répond sans la moindre hésitation. Elle se sent étonnamment calme. « La première fois, je devais avoir à peu près ton âge. Parce que les enfants étaient méchants avec moi à l'école, ils me donnaient des surnoms blessants. J'ai pas supporté. Mais je n'ai pas essayé très fort. J'ai juste avalé une poignée d'aspirine et de décongestionnants.

– Et la deuxième fois, tu as essayé plus fort ? »

C'est une question délicate à laquelle Holly réfléchit prudemment.

« Oui et non. C'était après avoir eu des ennuis avec mon patron, ce qu'on appelle aujourd'hui du harcèlement sexuel. À l'époque, ça n'avait pas vraiment de nom. J'avais une vingtaine d'années. J'ai pris des comprimés plus forts, mais toujours pas assez pour faire le travail et une partie de moi le savait. J'étais quelqu'un de très instable mais je n'étais pas stupide, et c'était ce moi-là qui voulait vivre. En partie parce que je savais que Martin Scorsese ferait d'autres films et que j'avais envie de les voir. Martin Scorsese est le meilleur réalisateur vivant sur cette terre. Il fait des films longs comme des romans. La plupart des films sont juste courts comme des nouvelles.

– Est-ce que ton patron t'a genre, *attaquée* ?

– Je n'ai pas envie d'en parler, et ça n'a pas d'importance. » Holly ne veut pas non plus lever les yeux, mais elle se dit que c'est Barbara qu'elle a en face d'elle, alors elle se force. Parce que Barbara a été son amie en dépit de tous ses tics et ses tocs, ses hannetons et ses

araignées au plafond. Et que c'est au tour de Barbara d'avoir des ennuis. « Peu important les raisons, le suicide va à l'encontre de tous les instincts humains, et c'est ça qui fait que c'est fou. »

Sauf peut-être dans certains cas, se dit-elle. Certains cas de *phase terminale*. Mais Bill n'est pas en phase terminale.

Je le laisserai pas en arriver là.

« Je vois ce que tu veux dire », dit Barbara. Elle tourne la tête d'un côté à l'autre sur l'oreiller. À la lueur de la lampe, des sillons de larmes luisent sur ses joues. « Je vois.

– Est-ce que c'est pour ça que tu étais à Lowtown ? Pour te tuer ? »

Barbara ferme les yeux mais des larmes perlent entre ses cils.

« Je pense pas. Enfin, pas au début en tout cas. Je suis allée là-bas parce que la voix m'a dit de le faire. Mon ami. » Elle s'interrompt, réfléchit. « Mais c'était pas mon ami, en fait. Un ami ne voudrait pas que je me tue, pas vrai ? »

Holly prend la main de Barbara. D'ordinaire, elle a du mal avec le contact physique, mais pas ce soir. Peut-être parce qu'elle a l'impression qu'elles sont protégées dans leur petit espace secret ; peut-être parce que c'est Barbara. Peut-être les deux.

« De quel ami parles-tu ? »

Barbara répond : « Celui des poissons. Celui qu'il y a à l'intérieur du jeu. »

C'est Al Brooks qui pousse le chariot-bibliothèque à travers le hall principal de l'hôpital (dépassant M. et Mme Robinson qui attendent Holly) et c'est Al Brooks qui prend un autre ascenseur jusqu'à la passerelle reliant l'hôpital à la Clinique des Traumatisés du Cerveau. C'est Al qui dit bonjour à l'infirmière Rainier à l'accueil, une ancienne qui le salue en retour sans lever le nez de son ordinateur. C'est toujours Al qui pousse son chariot dans le couloir, mais quand il le laisse devant la porte 217 et entre dans la chambre, Al Brooks disparaît et Z-Boy prend sa place.

Brady est assis dans son fauteuil avec son Zappit sur les genoux. Il ne lève pas les yeux de son écran. Z-Boy prend son propre Zappit dans la poche gauche de son ample blouse grise et l'allume. Il appuie sur l'icône du Fishin' Hole et les poissons se mettent à nager sur l'écran de démarrage : des rouges, des jaunes, des dorés, et, de temps en temps, un rose plus rapide que les autres. La musique tinte. Et par intermittence, la tablette émet un flash brillant qui colore ses joues et transforme ses yeux vides en flaques bleues.

Ils restent ainsi pendant près de cinq minutes, l'un assis et l'autre debout, fixant tous les deux le ballet des poissons au son de la mélodie cristalline. Sur la fenêtre de Brady, les stores vénitiens s'agitent sans répit. Le couvre-lit s'abaisse d'un coup sec puis remonte. À une ou deux reprises, Z-Boy hoche la tête pour signifier qu'il comprend. Puis les mains de Brady se desserrent et lâchent la console. Le jeu glisse le long de ses jambes décharnées et atterrit par terre, entre ses pieds. Sa mâchoire se décroche. Ses paupières se ferment à demi. Les mouvements de sa poitrine sous sa chemise à carreaux deviennent imperceptibles.

Les épaules de Z-Boy se redressent. Il se secoue, éteint son Zappit et le remet dans la poche d'où il vient. De sa poche droite, il sort un iPhone. Une personne dotée de compétences informatiques

considérables l'a équipé de plusieurs systèmes de sécurité dernier cri et a déconnecté le GPS intégré. Aucun nom ne figure dans le répertoire, seulement quelques initiales. Z-Boy tape *FL*.

Après deux sonneries, FL répond avec un faux accent russe :

« Ici agent Zippitiriochki, kamarad. J'attends vos commandements.

– Vous n'avez pas été payé pour faire des mauvaises blagues. »

Silence au bout du fil. Puis :

« D'accord. Pas de blagues.

– On passe à l'étape suivante.

– On passera à l'étape suivante quand j'aurai le reste de mon argent.

– Vous l'aurez ce soir, et vous vous mettrez immédiatement au travail.

– Bien reçu, dit FL. Donnez-moi quelque chose de plus difficile la prochaine fois. »

Il n'y aura pas de prochaine fois, pense Z-Boy.

« Ne faites pas tout foirer.

– Y a pas de raison. Mais je travaille pas tant que j'ai pas vu le fric.

– Vous le verrez. »

Z-Boy coupe la communication, glisse le portable dans sa poche et quitte la chambre de Brady. Il repasse devant le bureau d'accueil et l'infirmière Rainier toujours absorbée par son ordinateur. Il abandonne son chariot dans le coin snack et traverse la passerelle. Il marche d'un pas élastique, comme un homme bien plus jeune.

Dans une heure ou deux, Rainier ou quelqu'un d'autre trouvera Brady Hartsfield soit avachi dans son fauteuil, soit écroulé par terre sur son Zappit. Personne n'en fera grand cas ; il s'est déjà évanoui plusieurs fois auparavant, et il finit toujours par se réveiller.

Le Dr Babineau prétend que ça fait partie du processus de réinitialisation, qu'à chaque fois que Hartsfield revient, son état s'est légèrement amélioré. Notre garçon va mieux, dit Babineau. On ne dirait pas quand on le voit comme ça, mais notre garçon va vraiment mieux.

Si tu savais, pense l'esprit occupant maintenant le corps de Bibli Al. Si tu savais, putain. Mais tu commences à piger, docteur B. Pas vrai ?

Mieux vaut tard que jamais.

« L'homme qui m'a crié dessus dans la rue avait tort, dit Barbara. Je l'ai cru parce que la voix m'a dit de le croire, mais il avait tort. »

Holly veut en savoir plus sur la voix du jeu vidéo, mais Barbara n'est peut-être pas encore tout à fait prête à parler de ça. Alors elle lui demande qui était cet homme, et ce qu'il lui a crié.

« Il m'a traité de *blackish*, comme dans la série télé. La série est drôle, mais dans la rue, c'est humiliant. C'est...

– Je connais la série, et je connais l'utilisation que certaines personnes font de ce mot.

– Mais je suis *pas* une fausse noire. Quand on est noir, on est noir. Même si on vit dans une belle maison et dans un beau quartier comme à Teaberry Lane. On est tous noirs, tout le temps. Tu crois que je sais pas comment on me regarde et comment on parle de moi à l'école ?

– Si, bien sûr que tu le sais, dit Holly, qui elle aussi se faisait regarder bizarrement et traiter de tous les noms en son temps (au lycée, un de ses surnoms était Charabiabia).

– Les profs parlent d'égalité des sexes et d'égalité raciale. Ils ont une politique de tolérance zéro et ils s'y tiennent – du moins la plupart, je crois –, mais dans les couloirs, n'importe qui peut repérer les élèves noires, les Chinoises qui sont là en échange scolaire et la fille musulmane, parce qu'on doit être à peine une vingtaine et qu'on est comme des grains de poivre au milieu d'une salière. »

La voilà qui s'emballe d'une voix révoltée et indignée mais également lasse.

« On m'invite à des soirées mais il y en a beaucoup auxquelles je suis *pas* invitée, et il y a que deux garçons qui m'ont proposé de sortir avec eux. L'un était blanc et tout le monde nous a regardés quand on est allés au cinéma, et par-dessus on nous a jeté du pop-corn sur la tête. J'imagine qu'au AMC 12, l'égalité raciale s'arrête quand les lumières s'éteignent. Et une fois, au foot ? J'étais là, je dribblais le

long de la ligne de touche, j'avais un bon angle de tir, et j'entends un type blanc en polo de golf crier à sa fille, « Laisse pas passer l'Africaine ! » J'ai fait comme si j'avais rien entendu. J'ai vu la fille sourire et j'ai eu envie de la tacler, là, juste en face de son père, mais je l'ai pas fait. J'ai encaissé. Un autre fois quand j'étais en seconde, j'avais oublié mon livre d'anglais sur les gradins au déjeuner, et quand je suis allée le récupérer, quelqu'un avait laissé un mot dedans qui disait LA FIANCÉE À BUCKWHEAT¹. Ça aussi, j'ai encaissé sans rien dire. Des fois, il se passe rien pendant plusieurs jours, parfois des semaines entières, et puis il y a un autre truc à encaisser. C'est pareil pour papa et maman, je le sais. Peut-être que c'est différent pour Jerome à Harvard mais je suis sûre que lui aussi, il doit encaisser sans rien dire, des fois. »

Holly lui presse la main mais ne dit rien.

« Je suis pas une *blackish*, mais c'est ce qu'a dit la voix, tout ça parce que j'ai pas grandi dans une HLM avec un père violent et une mère droguée. Parce que j'ai jamais mangé de gombo, et que je sais même pas ce que c'est, d'ailleurs. Parce que je dis *Salut* et pas *Yo*. Parce qu'à Lowtown ils sont pauvres et qu'à Teaberry Lane, on se débrouille bien. J'ai ma carte bancaire, mon chouette lycée, et Jerome va à Harvard mais... mais tu vois pas... Holly, tu vois *pas* que j'ai jamais...

– Que tu n'as jamais eu le choix, dit Holly. Tu es née où tu es née et tu es ce que tu es, pareil pour moi. Pareil pour tout le monde, en fait. Et à seize ans, on ne t'a jamais demandé de changer le monde, juste les draps de ton lit de temps en temps.

– *Oui !* Et je sais que je devrais pas avoir honte de qui je suis, mais c'est la *voix*, c'est la voix qui m'a fait me sentir comme un parasite inutile, *et elle est pas complètement partie*. C'est comme si elle avait laissé une traînée de bave dans mon esprit. Parce que j'avais jamais été à Lowtown avant et c'est *horrible* là-bas, et comparée à eux, c'est vrai, je *suis* une privilégiée. Et j'ai peur que cette voix ne parte jamais et que ça me *pourrisse* la vie.

– Il faut que tu l'étrangles. »

Holly parle avec une certitude froide et détachée.

Barbara la regarde d'un air étonné.

Holly hoche la tête. « Oui. Il faut que tu étouffes cette voix jusqu'à ce qu'elle meure. C'est la première chose à faire. Si tu ne te prends pas

en main, tu ne pourras pas aller mieux. Et si toi tu ne vas pas mieux, rien d'autre ne pourra aller mieux. »

Barbara dit :

« Je peux pas juste retourner au lycée et faire comme si Lowtown existait pas. Si je dois continuer à vivre, il faut que je fasse quelque chose. Jeune ou pas, il faut que je fasse quelque chose.

– Tu veux dire du bénévolat ?

– Je sais *pas* ce que je veux dire. Je sais pas ce qu'il y a pour les gosses comme moi. Mais je vais trouver. Et si ça veut dire y retourner, mes parents vont pas aimer. Il faut que tu m'aides avec eux, Holly. Je sais que c'est dur pour toi, mais *s'il te plaît*. Il faut que tu leur dises que je dois faire taire cette voix. Même si j'arrive pas à l'étouffer tout de suite, peut-être que je peux au moins essayer de la calmer.

– D'accord, dit Holly, même si ça la terrifie. Je le ferai. » Une idée lui traverse l'esprit et elle s'illumine. « Tu devrais parler au garçon qui t'a sauvée.

– Je sais pas comment le trouver.

– Bill t'aidera, dit Holly. Parle-moi du jeu, maintenant.

– Il est cassé. La camionnette a roulé dessus, j'ai vu les morceaux, et c'est tant mieux. À chaque fois que je ferme les yeux, je vois ces poissons, surtout les roses avec les numéros, et j'entends la petite chanson. »

Une infirmière entre en poussant un chariot de médicaments. Elle interroge Barbara sur son niveau de douleur. Holly se sent honteuse de ne pas avoir pensé à le lui demander, et ce dès son arrivée. Ce qu'elle peut être nulle et maladroite, des fois.

« Je sais pas, dit Barbara. Cinq, peut-être. »

L'infirmière ouvre un boîtier à pilules en plastique et tend un petit gobelet en carton à Barbara. Il y a deux cachets blancs dedans.

« Ces comprimés sont spécialement conçus pour les douleurs de niveau cinq. Tu dormiras comme un bébé. Du moins jusqu'à ce que je vienne contrôler tes pupilles. »

Barbara avale les cachets avec une gorgée d'eau. L'infirmière dit à Holly qu'elle ne devrait pas trop tarder pour laisser « notre petite » se reposer un peu.

« Entendu », dit Holly et, quand l'infirmière est partie, elle se penche plus près de Barbara, le visage attentif et le regard brillant. « Le jeu. Comment te l'es-tu procuré, Barb ?

– C’est quelqu’un qui me l’a donné, un homme. C’était au centre commercial de Birch Hill, avec Hilda Carver.

– Quand était-ce ?

– Juste avant Noël. Je m’en souviens parce que j’avais encore rien trouvé pour Jerome et que je commençais à m’inquiéter. J’avais repéré un super blazer Banana Republic mais il était *super* cher aussi et puis de toute façon, Jerome va être sur les chantiers jusqu’en mai. Pas vraiment besoin d’un blazer sur un chantier, pas vrai ?

– J’imagine que non.

– Bref, il nous a abordés pendant qu’on mangeait. On n’est pas censées parler à des inconnus mais on est plus des gamines, en plus c’était au centre commercial, y avait des gens partout. Et puis il avait l’air sympa. »

Les pires ont souvent l’air sympa, pense Holly.

« Il avait un costard qu’avait dû coûter supra-méga cher et il avait une mallette. Il nous a dit qu’il s’appelait Myron Zakim et qu’il travaillait pour la compagnie Sunrise Solutions. Il nous a donné sa carte. Il nous a montré quelques Zappit – sa mallette en était remplie – et nous a dit qu’on pouvait en avoir un gratuit si on remplissait un questionnaire et qu’on le renvoyait. L’adresse était sur le questionnaire. Sur sa carte aussi.

– Est-ce que par hasard tu te souviens de cette adresse ?

– Non. Et j’ai jeté la carte. Mais bon, c’était qu’un numéro de boîte postale.

– À New York ? »

Barbara réfléchit.

« Non. Ici, en ville.

– Donc vous avez pris un Zappit chacune ?

– Oui. J’en ai pas parlé à maman parce qu’elle m’aurait fait la morale. J’ai rempli le questionnaire aussi, et je l’ai renvoyé. Pas Hilda parce que le sien ne marchait pas. Il y a eu un flash bleu et puis il est mort. Alors elle l’a jeté. Je me rappelle qu’elle a dit que c’était tout ce qu’on pouvait attendre d’un truc gratuit. » Barbara glousse. « On aurait dit sa mère.

– Mais le tien a marché.

– Oui. Il faisait un peu passé de mode mais il était plutôt... tu sais, plutôt fun, dans le genre un peu kitsch. Au début. J’aurais préféré qu’il soit détraqué, j’aurais jamais entendu la *voix*. » Ses paupières tombent

puis se rouvrent lentement. « Waouh ! On dirait bien que je suis en train de m'endormir...

– Ne t'endors pas tout de suite. Peux-tu me décrire cet homme ?

– Un blanc aux cheveux blancs. Il était vieux.

– Vieux vieux ou juste un peu vieux ? »

Les yeux de Barbara deviennent vitreux.

« Plus vieux que papa, pas aussi vieux que grand-pa.

– Soixante ? Soixante-cinq ?

– Ouais, un truc comme ça. L'âge de Bill à peu près. » D'un coup, Barbara ouvre grands les yeux. « Oh, tu sais quoi ? Je me rappelle quelque chose. J'avais trouvé ça un peu bizarre et Hilda aussi.

– Quoi donc ?

– Il a dit qu'il s'appelait Myron Zakim et c'est ce qu'y avait marqué sur sa carte mais y avait des initiales différentes sur sa mallette.

– Tu te rappelles lesquelles ?

– Non... désolée... »

Pour s'endormir, elle s'endort.

« Est-ce que tu pourras y réfléchir dès que tu te réveilleras, Barb ? Tu auras les idées plus claires, et c'est peut-être important.

– OK...

– Si seulement Hilda n'avait pas jeté le sien », dit Holly.

Elle n'obtient pas de réponse et n'en attend pas, elle se parle souvent à elle-même. La respiration de Barbara est lente et profonde. Holly commence à reboutonner son manteau.

« Dinah en a un, dit Barbara d'une voix lointaine et endormie. Le sien marche. Elle joue à Crossy Road dessus... et à Plantes contre zombies... et aussi, elle a téléchargé toute la trilogie de *Divergente*, mais elle dit qu'elle l'a reçue tout en désordre. »

Holly interrompt son geste. Elle connaît Dinah Scott, elle l'a vue plusieurs fois chez les Robinson jouer à des jeux de société ou regarder la télé, rester souvent pour dîner. Et saliver devant Jerome, comme toutes les copines de Barbara.

« Est-ce que c'est le même homme qui le lui a donné ? »

Barbara ne répond pas. Se mordillant les lèvres, ne voulant pas la presser mais n'ayant pas d'autre choix, Holly la secoue par l'épaule et demande à nouveau.

« Non, répond Barbara de cette même voix lointaine. Elle l'a acheté sur le site.

– Quel site, Barbara ? »

Sa réponse est un ronflement. Barbara n'est plus là.

1.

Buckwheat (« sarrasin » ou « blé noir » en français), ou Buck, est le personnage noir de la série télé *Les Petites Canailles* relatant les aventures d'une bande d'enfants pauvres.

Holly sait que les Robinson l'attendront dans le hall d'entrée, alors elle se dépêche d'entrer dans la boutique de cadeaux, s'embusque derrière un rayon d'ours en peluche (Holly est la reine de l'embuscade) et appelle Bill. Elle lui demande s'il connaît Dinah Scott, l'amie de Barbara.

« Bien sûr, dit-il. Je connais la plupart de ses amies. Celles qui viennent chez elle, en tout cas. Toi aussi.

– Je pense que tu devrais aller la voir.

– Tu veux dire ce soir ?

– Je veux dire tout de suite. Elle a un Zappit. » Holly prend une profonde inspiration. « Ils sont dangereux. »

Elle ne peut pas encore se résoudre à dire ce qu'elle commence à croire : qu'ils sont des machines à suicide.

Dans la Chambre 217, les aides-soignants Norm Richard et Kelly Pelham soulèvent Brady et le remettent au lit sous la supervision de Mavis Rainier. Norm ramasse le Zappit et regarde le ballet des poissons sur l'écran.

« Il pourrait pas juste nous faire une pneumonie et mourir, comme tous les autres légumes ? demande Kelly.

– Celui-là est trop têtù pour mourir », dit Mavis, puis elle remarque Norm fixant les poissons sur l'écran.

Il a les yeux grands ouverts et la bouche béante.

« On se réveille, poupée de chair¹ », dit-elle en lui dérobant l'objet. Elle pousse le bouton Marche/Arrêt et le jette dans le tiroir du haut de la table de nuit de Brady. « Il nous reste du chemin à parcourir avant de dormir².

– Hein ? »

Norm regarde ses mains, comme s'il s'attendait à ce que le Zappit soit toujours là. Kelly demande à l'infirmière Rainier si elle veut prendre la tension de Hartsfield.

« Le taux d'oxygène a l'air un peu bas », dit-elle.

Mavis réfléchit, puis dit :

« Qu'il aille se faire foutre. »

Ils sortent.

1.

Allusion à un titre de film d'Elia Kazan, *Baby Doll*.

2.

Allusion au poème de Robert Frost : *En s'arrêtant par les bois un soir de neige*.

À Sugar Heights, le quartier le plus huppé de la ville, une vieille Malibu tachetée de couches d'apprêt s'approche d'un portail fermé sur Lilac Drive. Les volutes de fer forgé du portail s'enroulent gracieusement en deux initiales, celles dont Barbara Robinson n'a pu se souvenir : *FB*. Z-Boy sort de sa voiture, sa vieille parka (deux déchirures, une dans le dos, une autre à la manche gauche, pauvrement raccommodées avec du ruban adhésif) battant autour de lui. Il compose le code en dessous de l'interphone et le portail commence à s'ouvrir. Il remonte en voiture, fouille sous le siège et en sort deux objets. L'un est une bouteille de soda en plastique au goulot coupé, bourrée de laine d'acier. L'autre est un revolver de calibre .32. Z-Boy introduit le canon du .32 dans le silencieux fait maison – une autre invention de Brady Hartsfield – et le tient sur ses genoux. De sa main libre, il pilote la Malibu pour remonter la jolie allée sinueuse.

Devant lui, les lumières automatiques du porche s'allument.

Derrière lui, le portail en fer forgé se referme silencieusement.

BIBLI AL

Il n'avait pas fallu longtemps à Brady pour se rendre à l'évidence : en tant qu'être physique, il était pour ainsi dire fini. Il était peut-être né idiot, comme on dit, mais il était loin de l'être resté.

Bon, il y avait la rééducation – le Dr Babineau l'avait prescrite et Brady pouvait difficilement protester –, mais la rééducation a ses limites. Il arrivait à se traîner sur environ dix mètres le long du couloir que certains patients appelaient Torture Avenue, mais seulement avec l'aide de la Coordinatrice du Centre de Rééducation, Ursula Haber, cette grosse gouine nazie.

« Encore un pas, monsieur Hartsfield », l'exhortait Haber.

Et quand il arrivait à faire un pas de plus, la salope en demandait un autre, et encore un autre. Lorsque Brady était enfin autorisé à s'écrouler sur son fauteuil roulant, tremblant et trempé de sueur, il se plaisait à imaginer fourrer sa chatte de chiffons imbibés de gazole et y mettre le feu.

« C'est bien ! s'écriait-elle. C'est *bien*, monsieur Hartsfield ! »

Et s'il arrivait à gargouiller un semblant de *merci*, elle se retournait en souriant fièrement, à l'affût d'un témoin éventuel : Regardez ! Mon petit singe savant a parlé !

Il *pouvait* parler (plus et mieux qu'ils ne le pensaient tous) et il pouvait traîner les pieds sur dix mètres le long de Torture Avenue. Dans ses bons jours, il pouvait manger de la crème anglaise sans trop en tartiner le devant de sa chemise. Mais il ne pouvait pas s'habiller tout seul, ni lacer ses chaussures, ni s'essuyer après avoir chié, ni même utiliser la télécommande (si évocatrice du bon temps de Truc 1 et Truc 2) pour regarder la télé. Il arrivait à la tenir mais il était loin de pouvoir jongler entre les petits boutons. Et si par miracle il arrivait à appuyer sur le bouton Marche, il se retrouvait le plus souvent à fixer un écran vide orné du message RECHERCHE DU SIGNAL. Ça le rendait fou –

en ce début d'année 2012, *tout* le rendait fou – mais il avait soin de ne pas le montrer. Pour être en colère, il faut avoir une raison, or les légumes comme lui étaient censés n'avoir de raison pour rien.

Parfois, des avocats du bureau du procureur passaient à l'hôpital. Babineau protestait contre ces visites, certifiant qu'elles ne faisaient qu'entraver ses progrès, desservant par là même leurs intérêts à long terme, mais rien n'y faisait.

Parfois, des flics accompagnaient les avocats, et un jour un flic était venu seul. C'était un enculé de gros tas de graisse aux cheveux coupés en brosse et à l'attitude joviale. Brady était dans son fauteuil, le gros tas de graisse s'était donc assis sur le lit de Brady. Le gros tas de graisse avait dit à Brady que sa nièce était au concert des 'Round Here. « Treize ans et complètement gaga de ce groupe », avait-il fait en gloussant. Toujours en gloussant, il s'était penché en avant par-dessus son énorme bide et avait foutu un coup de poing dans les couilles de Brady.

« Petit cadeau de ma nièce, avait dit le gros tas de graisse. Tu l'as senti passer ? J'espère bien, mec. »

Brady l'avait senti mais pas autant que le gros tas de graisse devait l'espérer, parce que entre sa taille et ses genoux, tout était devenu plus ou moins vague. Le circuit de son cerveau censé contrôler cette partie de son corps avait grillé, supposait-il. Ce qui généralement est une mauvaise nouvelle. Mais c'est plutôt une bonne nouvelle quand on reçoit un crochet du droit dans les bijoux de famille. Il resta assis, le visage impassible. Un petit filet de bave sur le menton. Mais il nota mentalement le nom du gros tas de graisse. Moretti. Et il l'ajouta à sa liste.

Brady avait une longue liste.

Il avait conservé une mince emprise sur Sadie MacDonald suite à son premier safari, totalement fortuit, dans son cerveau. (Il avait conservé une emprise bien plus forte sur le cerveau du simplet à la serpillière, mais partir en visite là-dedans ressemblait à prendre des vacances à Lowtown.) À plusieurs reprises, Brady avait réussi à la pousser vers la fenêtre, lieu de sa première syncope. Généralement, elle regardait simplement dehors puis retournait à ses occupations, ce qui était frustrant, mais un jour de juin 2012, elle eut une autre de ces mini-synopes. Brady se retrouva une nouvelle fois à voir par ses yeux,

mais là, non content de rester côté passager à regarder défiler le paysage, il eut envie de conduire.

Sadie leva les mains et se caressa les seins. Les pressa. Brady ressentit un petit chatouillis entre les jambes de Sadie. Il était en train de l'exciter légèrement. Intéressant mais pas vraiment utile.

Il pensa la faire se retourner et sortir de la chambre. Longer le couloir. Boire un peu d'eau à la fontaine. Son fauteuil roulant organique perso. Mais si quelqu'un lui parlait ? Que dirait-il ? Ou si Sadie revenait à elle une fois loin des réverbérations du soleil et se mettait à crier que Hartsfield était en elle ? Ils la croiraient folle. Ils la mettraient peut-être en congé. Si elle partait, Brady n'aurait plus accès à elle.

Il décida plutôt de plonger plus profond dans son esprit, de regarder les poissons-pensées aller et venir. Ils étaient plus nets à présent, mais majoritairement inintéressants.

Il y en avait un, cela dit... le rouge...

Celui-ci apparut dès que Brady y pensa, parce que c'était *lui*, Brady, qui pensait en elle.

Un gros poisson rouge.

Un poisson-papa.

Il l'attrapa. C'était facile. Son corps ne lui servait pratiquement plus à rien, mais à l'intérieur de l'esprit de Sadie, Brady était aussi agile qu'un danseur de ballet. Le poisson-papa l'avait agressée sexuellement de manière répétée entre les âges de six et onze ans. Ensuite, il avait fini par aller jusqu'au bout et se la taper. Sadie l'avait dit à une maîtresse à l'école et son père avait été arrêté. Papa s'était suicidé après sa libération sous caution.

Surtout pour s'amuser, Brady commença à lâcher ses propres poissons dans l'aquarium mental de Sadie MacDonald : de tout petits poissons-globes toxiques qui n'étaient autres que l'exagération de pensées qu'elle nourrissait déjà dans la quatrième dimension qui existe entre l'esprit conscient et le subconscient.

Qu'elle l'avait encouragé.

Qu'en fait, ses petites attentions lui avaient plu.

Qu'elle était responsable de sa mort.

Que de ce point de vue, il ne s'était pas du tout suicidé. De ce point de vue, elle l'avait assassiné.

Sadie tressaillit violemment, ses mains s'envolèrent vers ses

tempes, et elle se détourna de la fenêtre. Brady éprouva cette sensation de vertige et de bascule accompagnée de nausée au moment où il fut éjecté de son esprit. Elle le regardait, le visage blême et alarmé.

« Je crois que j'ai perdu connaissance pendant une seconde ou deux, dit-elle, puis elle eut un rire tremblotant. Mais tu ne diras rien, hein, Brady ? »

Bien sûr que non, et après ça, il trouva de plus en plus facile d'entrer dans la tête de Sadie. Elle n'avait plus besoin de regarder les reflets du soleil sur les pare-brise ; tout ce qu'elle avait à faire, c'était entrer dans la chambre. Elle perdait du poids. Son charme vague s'évaporait. Certaines fois son uniforme était sale, d'autres fois ses collants étaient filés. Brady continua à poser ses grenades sous-marines : tu l'as encouragé, ça t'a plu, tu es responsable, tu ne mérites pas de vivre.

Bon sang, c'était quelque chose.

Il arrivait que l'hôpital reçoive des cadeaux, et, en septembre 2012, le Kiner Memorial reçut une douzaine de consoles de jeux portables Zappit, offertes soit par la compagnie qui les fabriquait, soit par une quelconque association caritative. L'administration les transmet à la minuscule bibliothèque attenante à la chapelle non confessionnelle de l'hôpital. Là, un employé les déballa, les examina, les jugea stupides et obsolètes et les remisa sur une étagère du fond. C'est là que Bibli Al les trouva en novembre et en prit une pour lui.

Al appréciait certains jeux, comme celui où il fallait faire traverser des crevasses remplies de serpents venimeux à Pitfall Harry, mais celui qu'il préférait, c'était Fishin' Hole. Pas le jeu en lui-même, qui était idiot, mais l'écran de démo. Il supposait que ça aurait pu faire rire, mais pour Al ça n'avait rien d'une blague. Quand quelque chose le contrariait (comme son frère lui criant dessus parce qu'il n'avait pas sorti les poubelles pour le ramassage du jeudi matin, ou un coup de fil grincheux de sa fille depuis Oklahoma City), la petite musique et les poissons glissant lentement l'apaisaient toujours. Quelquefois, il perdait toute notion du temps. C'était incroyable.

Un soir, peu de temps avant que 2012 passe à 2013, Al fut saisi d'une inspiration. Hartsfield, dans la 217, était incapable de lire et n'avait témoigné aucun intérêt pour les livres audio ou la musique. Si

quelqu'un lui mettait des écouteurs dans les oreilles, il tirait dessus jusqu'à ce qu'ils tombent, comme s'il les trouvait oppressants. Il serait tout aussi incapable de manipuler les petits boutons sous l'écran du Zappit mais il pourrait regarder la démo du Fishin' Hole ou d'un autre jeu. Peut-être que ça lui plairait. Si c'était le cas, peut-être que ça plairait à d'autres patients (pour sa défense, Al ne les qualifiait jamais de légumes), et ce serait une bonne chose car certains patients du Bocal atteints de traumatismes cérébraux pouvaient se montrer violents. Si les écrans de démo les calmaient, ça faciliterait la tâche des médecins, des infirmières et des aides-soignants – et même des agents d'entretien.

Il pourrait même toucher une prime. Ça n'arriverait sûrement pas, mais un homme a le droit de rêver.

Ce soir de début décembre 2012, il entra dans la Chambre 217 peu après le départ de l'unique visiteur régulier de Brady. C'était un ancien inspecteur de police du nom de Hodges qui avait joué un rôle décisif dans l'arrestation de Hartsfield même si ce n'était pas lui qui lui avait fracassé le crâne et endommagé le cerveau.

Les visites de Hodges affectaient Hartsfield. Après son départ, les objets tombaient dans la Chambre 217, l'eau s'ouvrait et se fermait dans la douche et parfois la porte de la salle de bains s'ouvrait brutalement et se refermait en claquant. Les infirmières avaient vu tout ça, et elles étaient persuadées que Hartsfield en était la cause, mais le Dr Babineau fronçait le nez à cette idée. Il prétendait que c'était typiquement le genre de croyances hystériques qu'affectionnent certaines femmes (même si au Bocal, il y avait *aussi* des infirmiers). Al savait que ces histoires étaient vraies parce qu'il avait vu ces manifestations de ses propres yeux en plusieurs occasions, et il ne se considérait pas comme quelqu'un d'hystérique. Plutôt le contraire.

Lors d'une occasion mémorable, il avait entendu du bruit dans la chambre de Hartsfield en passant, il avait ouvert la porte et vu les stores vénitiens exécuter une espèce de boogaloo déjanté. C'était après une des visites de Hodges. Ça avait duré presque trente secondes avant que les stores ne s'immobilisent à nouveau.

Même s'il essayait de se montrer aimable – il essayait de se montrer aimable avec tout le monde –, Al n'appréciait pas Bill Hodges. L'homme semblait se réjouir de l'état de santé de Hartsfield. S'en

délecter. Al savait que Hartsfield était un sale type qui avait assassiné des gens innocents, mais quelle espèce d'importance cela pouvait-il avoir quand l'homme qui avait commis ces actes n'existait plus ? Il ne restait guère plus de lui qu'une coquille vide. Certes, il pouvait remuer les stores et ouvrir et fermer l'eau. Et puis après ? Ces choses-là ne faisaient de mal à personne.

« Bonjour, monsieur Hartsfield, dit Al en cette soirée de décembre. Je vous ai apporté quelque chose. J'espère que vous y jetterez un coup d'œil. »

Il alluma le Zappit et toucha l'écran pour faire apparaître la démo du Fishin' Hole. Les poissons se mirent à nager et la musique à jouer. Comme à chaque fois, Al fut apaisé, et il prit un moment pour profiter de cette sensation. Mais avant qu'il puisse tourner la console pour que Hartsfield la voie, il se retrouva en train de pousser son chariot-bibliothèque dans l'Aile A, à l'autre bout de l'hôpital.

Le Zappit avait disparu.

Voilà qui aurait dû le contrarier, mais non. Ça semblait tout à fait normal. Il était un peu fatigué et avait du mal à remettre de l'ordre dans ses pensées, mais sinon il se sentait bien. Heureux. Il baissa les yeux vers sa main gauche et vit qu'il s'était dessiné un gros Z dessus avec le stylo qu'il gardait toujours dans la poche de sa blouse.

Z pour Z-Boy, se dit-il, et il rit.

Brady n'avait pas pris la décision de sauter dans Bibli Al ; quelques secondes après que le vieux bonhomme avait baissé les yeux sur l'écran de sa console, il s'était retrouvé en lui. Il n'eut pas non plus la sensation d'être un intrus dans la tête du gars-bibliothèque. Pour le moment, ce corps était le sien, comme une berline de chez Hertz serait sa voiture aussi longtemps qu'il souhaiterait la conduire.

La conscience profonde du gars-bibliothèque était toujours là – quelque part –, mais ce n'était plus qu'un bourdonnement apaisant, comme le bruit d'une chaudière à la cave par un jour froid. Et pourtant, il avait accès à tous les souvenirs d'Alvin Brooks et à tout son savoir accumulé. Et le gars en avait accumulé pas mal, car avant de prendre sa retraite à l'âge de cinquante-huit ans, Bibli Al, alors connu sous le nom d'Ampère Brooks, exerçait le métier d'électricien à plein temps. Si Brady avait voulu recâbler un circuit électrique, il

aurait pu le faire facilement, même s'il comprenait qu'il n'aurait peut-être plus cette compétence une fois revenu dans son propre corps.

Penser à son corps l'alarma, et il se pencha sur l'homme avachi dans le fauteuil. Ses yeux étaient mi-clos, ne laissant entrevoir que le blanc. Sa langue pendait d'un côté de sa bouche. Brady posa une main noueuse sur la poitrine de Brady et perçut un lent mouvement respiratoire. Bon, de ce côté-là ça allait, mais mon Dieu, il avait une mine *affreuse*. La peau sur les os. Voilà ce que Hodges lui avait fait.

Il quitta la chambre et fit le tour de l'hôpital, en proie à une espèce d'euphorie délirante. Il souriait à tout le monde. Il ne pouvait s'en empêcher. Avec Sadie MacDonald, il avait eu peur de foirer. Il avait encore peur, mais pas autant. Là, c'était mieux. Bibli Al lui allait comme un gant. Quand il croisa Anna Corey, la femme de ménage en chef de l'Aile A, il lui demanda comment s'en sortait son mari avec la radiothérapie. Elle lui répondit que tout bien réfléchi, Ellis tenait plutôt bien le coup, et elle le remercia d'avoir demandé.

Arrivé dans le hall d'entrée, il gara son chariot devant les toilettes pour hommes, s'assit sur les W-C et examina le Zappit. Dès qu'il vit le ballet des poissons, il comprit ce qui avait dû se passer. Les idiots qui avaient créé ce jeu avaient aussi créé, certainement par accident, un effet hypnotique. Tout le monde n'y serait pas sensible, mais Brady pensait que beaucoup de gens le seraient, et pas seulement ceux enclins aux syncopes légères comme Sadie MacDonald. Il savait par les lectures qu'il avait faites dans sa salle de contrôle du sous-sol que plusieurs consoles électroniques et jeux d'arcade pouvaient déclencher de l'épilepsie ou des hypnoses légères chez des personnes totalement normales, obligeant les fabricants à rajouter un avertissement (en caractères minuscules) sur la plupart des modes d'emploi : ne pas jouer pendant une durée prolongée, ne pas s'asseoir à moins de quatre-vingt-dix centimètres de l'écran, ne pas jouer si vous avez des antécédents épileptiques.

Ce n'était pas un effet limité aux jeux vidéo. Au moins un épisode du dessin animé *Pokémon* avait été strictement interdit de diffusion quand une centaine de gosses s'étaient plaints de maux de tête, de troubles de la vision, de nausées et de pertes de conscience brèves. Apparemment, c'était dû à une séquence de l'épisode où une série de missiles était lancée, provoquant un effet stroboscopique. La combinaison des poissons et de la petite musique fonctionnait de la

même manière. Brady était étonné que la compagnie qui fabriquait les consoles Zappit n'ait pas reçu une avalanche de plaintes. Il découvrit plus tard qu'ils en *avaient* reçu, mais peu. Il en conclut qu'il y avait deux raisons à cela. Premièrement, Fishin' Hole lui-même, ce jeu débile, ne provoquait pas le même effet. Deuxièmement, presque personne n'achetait de consoles de jeux Zappit. Dans le jargon du business informatique, c'était un brick.

Poussant toujours son chariot, l'homme portant le corps de Bibli Al retourna à la Chambre 217 et posa le Zappit sur la table de nuit – tout ça méritait davantage d'analyse et de réflexion. Puis (non sans regret) Brady quitta Bibli Al Brooks. Il y eut cette seconde de vertige et puis il se retrouva à regarder vers le haut et non plus vers le bas. Il était curieux de voir la suite des événements.

D'abord, Bibli Al resta planté là, un meuble ressemblant à un être humain. Brady tendit sa main gauche invisible et lui tapota la joue. Puis il essaya de pénétrer dans l'esprit de Al, s'attendant à le trouver barricadé, comme celui de l'infirmière MacDonald une fois qu'elle sortait de sa fugue passagère.

Mais la porte était grande ouverte.

La conscience profonde de Al était revenue, mais il lui en restait un peu moins à présent. Brady soupçonnait qu'une partie avait été asphyxiée par sa présence. Et alors ? Les gens se détruisent des neurones en buvant trop mais ils en ont plein de rechange. C'était la même chose pour Al. Du moins pour le moment.

Brady vit le Z qu'il avait dessiné sur le dos de la main de Al – sans raison, juste parce qu'il en avait été capable – et parla sans ouvrir la bouche.

« Hé, Z-Boy. Allez, va-t'en. Sors. Repars dans l'Aile A. Mais tu ne parleras de ça à personne, hein ?

– Parler de quoi ? » demanda Al, l'air confus.

Brady hocha la tête aussi bien qu'il le pouvait, et sourit aussi bien qu'il le pouvait. Il désirait déjà être dans Al à nouveau. Le corps de Al était vieux mais au moins, il *fonctionnait*.

« C'est ça, dit-il à Z-Boy. Parler de quoi. »

2012 devint 2013. Brady ne se fatiguait plus à essayer de renforcer ses muscles télékinésiques. Ça ne servait plus à rien maintenant qu'il disposait de Al. À chaque fois qu'il entraînait en lui, son emprise était

plus forte, son contrôle meilleur. Piloter Al, c'était comme piloter un de ces drones que l'armée utilisait pour surveiller les bougnoules en Afghanistan... avant de bombarder la gueule de leurs chefs.

Délicieux, vraiment.

Une fois, par l'intermédiaire de Z-Boy, il avait montré un des Zappit au vieux Off-Ret, espérant que Hodges serait fasciné par la démo du Fishin' Hole. Être dans Hodges serait merveilleux. La première chose que Brady ferait serait d'attraper un crayon et de le planter dans les yeux du vieux flic. Mais Hodges jeta un rapide coup d'œil à l'écran et le rendit aussitôt à Bibli Al.

Brady réessaya quelques jours plus tard, cette fois avec Denise Woods, l'assistante kiné qui venait dans sa chambre deux fois par semaine lui faire travailler les jambes et les bras. Elle prit le Zappit quand Z-Boy le lui tendit, et regarda le ballet des poissons un peu plus longuement que Hodges. *Quelque chose* se passa, mais ce ne fut pas suffisant. Essayer d'entrer en elle était comme enfoncer le doigt dans une membrane en caoutchouc : elle céda un peu, suffisamment pour que Brady entraperçoive Denise donnant des œufs brouillés à son petit garçon sur sa chaise haute, mais ensuite elle l'éjecta.

Elle rendit le Zappit à Z-Boy et dit :

« Vous avez raison, ce sont de jolis poissons. Pourquoi vous ne continuez pas votre tournée, maintenant, Al ? Que Brady et moi fassions travailler ces fichus genoux. »

C'était donc ça. Il n'avait pas le même accès instantané aux autres qu'à Al, et Brady n'eut pas à réfléchir longtemps pour comprendre pourquoi. Al avait été préconditionné à la démo du Fishin' Hole, il l'avait regardée des dizaines de fois avant d'apporter son Zappit à Brady. C'était une différence cruciale, et une déception écrasante. Brady s'était imaginé avoir des dizaines de drones à sa disposition, mais ça n'arriverait pas à moins de trouver un moyen de reprogrammer le Zappit et d'augmenter l'effet hypnotique. Était-ce possible ?

Ayant lui-même trafiqué toutes sortes de gadgets électroniques en son temps – Truc 1 et Truc 2, par exemple –, Brady pensait que oui. Après tout, le Zappit était équipé de la Wifi, et la Wifi, c'était la meilleure amie du hacker. Imaginons, par exemple, qu'il programme un flash de lumière intermittent ? Un genre de lumière stroboscopique, comme celle qui avait rongé le cerveau de ces gosses

exposés à la séquence de tirs de missiles dans l'épisode de *Pokémon* ?

La lumière stroboscopique pourrait aussi avoir une autre utilité. Lors d'un cours de fac intitulé Calculer le Futur (c'était juste avant qu'il abandonne les études pour de bon), la classe de Brady avait étudié un rapport de la CIA datant de 1995 et rendu public peu après le 11-Septembre. Il s'intitulait « Le Potentiel Opérationnel de la Perception Subliminale » et expliquait comment les ordinateurs pouvaient être programmés de manière à transmettre des messages si rapidement que le cerveau ne les reconnaissait pas comme des messages à proprement parler mais comme des pensées originales. Imaginons qu'il puisse insérer de tels messages dans la lumière stroboscopique ? Comme par exemple DORS BIEN MAINTENANT ou tout simplement DÉTENDS-TOI. Brady pensait que toutes ces choses, combinées à l'effet hypnotique préexistant de la démo, fonctionneraient plutôt bien. Bien sûr, il pouvait se tromper, mais il aurait donné sa main droite, qui ne lui servait pratiquement plus à rien, pour savoir.

Mais ça ne risquait pas d'arriver car deux problèmes apparemment insurmontables se posaient. L'un était d'amener les gens à regarder la démo suffisamment longtemps pour que l'effet hypnotique prenne. L'autre était encore plus élémentaire : comment diable était-il censé modifier *quoi que ce soit* ? Il n'avait pas accès à un ordinateur, et quand bien même, qu'en aurait-il fait ? Il ne pouvait même pas lacer ses putains de chaussures ! Il envisagea d'utiliser Z-Boy mais renonça presque aussitôt à l'idée. Al Brooks vivait avec son frère et sa famille, et s'il devenait tout à coup expert en informatique, ça susciterait des questions. Surtout que la famille s'interrogeait déjà sur l'état de Al, qui se montrait de plus en plus distrait et bizarre. Brady supposait qu'ils le croyaient au bord de la sénilité, ce qui n'était pas si éloigné que ça de la vérité.

Il semblait que Z-Boy soit à court de neurones de rechange, tout compte fait.

Brady sombra dans la dépression. Il avait atteint le point bien trop familier où ses idées lumineuses se heurtaient de plein fouet à la réalité grisâtre. C'était arrivé avec l'aspirateur Rolla ; c'était arrivé avec son radar de recul informatisé ; c'était arrivé avec son écran motorisé et programmable qui était censé révolutionner la

télesurveillance. Ses magnifiques inspirations n'aboutissaient jamais à rien.

Malgré tout, il avait un drone humain à portée de main et, après une visite particulièrement rageante de Hodges, Brady décida qu'il pourrait se remonter le moral en mettant son drone au travail. En conséquence, Z-Boy se rendit dans un cybercafé à une ou deux rues de l'hôpital et, après cinq minutes de recherches (de nouveau assis devant un écran d'ordinateur, Brady se sentit pousser des ailes), il découvrit où Anthony Moretti, alias l'enculé de gros tas de graisse broyeur de testicules, habitait. En sortant du cybercafé, Brady conduisit Z-Boy dans un magasin de surplus militaire et acheta un couteau de chasse.

Quand Moretti sortit de chez lui le jour suivant, il trouva un chien mort étendu sur le paillason. On lui avait tranché la gorge. Sur le pare-brise de sa voiture, écrit avec le sang du chien, figurait le message suivant : ENSUITE C'EST TA FEMME & TES GOSSSES.

Faire ça – être *capable* de faire ça – remonta le moral de Brady. La vengeance est une hyène, pensa-t-il, et cette hyène, c'est moi.

Des fois, il s'imaginait envoyer Z-Boy à la poursuite de Hodges et lui tirer une balle dans le ventre. Quel bonheur ce serait de se tenir au-dessus du vieux flic et de le regarder frissonner et gémir pendant que sa vie lui glisserait entre les doigts !

Ce serait génial, mais Brady perdrait son drone et, une fois en garde à vue, Al pourrait le dénoncer à la police. Et puis il y avait autre chose de plus important : *ça ne suffirait pas*. Hodges méritait plus qu'une balle dans le ventre suivie de dix ou quinze minutes d'agonie. Bien plus. Hodges devait vivre, respirer l'air toxique dans un sac de culpabilité auquel il ne pourrait échapper. Jusqu'à ce qu'il craque et se tue.

Ce qui était le plan initial, au bon vieux temps.

Mais comment faire ? pensa Brady. J'ai aucun moyen d'arriver à ça. J'ai Z-Boy – qui finira en maison de retraite médicalisée si ça continue –, et je peux faire bouger les stores avec ma main fantôme. Et c'est tout. Fin de l'histoire.

Puis au cours de l'été 2013, la zone de dépression dans laquelle il vivait fut transpercée par un rayon de lumière. Il eut de la visite. Une vraie visite, pas celle de Hodges ni d'un costard-cravate du bureau du

procureur venu voir si son état de santé s'était par magie suffisamment amélioré pour qu'il puisse comparaître pour une douzaine de chefs d'inculpation dont, en tête de liste, huit accusations d'homicide volontaire au City Center.

Il y eut un bref coup à la porte, puis Becky Helmington passa la tête dans la chambre de Brady.

« Brady ? Il y a une jeune femme qui voudrait vous voir. Elle dit avoir travaillé avec vous et elle vous a apporté quelque chose. Voulez-vous la voir ? »

Brady ne pouvait penser qu'à une seule jeune femme. Il envisagea de dire non, mais sa curiosité venait d'être ravivée, ainsi que sa perversité (peut-être même que c'était la même chose). Il hocha mollement la tête et fit un effort pour repousser ses cheveux de ses yeux.

Sa visiteuse entra timidement, comme s'il pouvait y avoir des mines dissimulées dans le sol. Elle était en robe. Brady ne l'avait jamais vue en robe, n'aurait même pas imaginé qu'elle en possédait une. Mais elle avait toujours sa coupe en brosse foireuse, les cheveux tondus à ras du crâne comme à l'époque où ils travaillaient ensemble à la Cyber Patrouille de Discount Electronix, et elle était toujours aussi plate qu'une planche à repasser. Il se souvint de la blague d'un comique : Si les miches comptent pour du beurre, alors on va entendre parler de Cameron Diaz pendant longtemps. Mais elle avait mis de la poudre pour couvrir sa peau grêlée par l'acné (incroyable) et même une touche de rouge à lèvres (encore plus incroyable). Elle avait un paquet emballé à la main.

« Hé, mec, dit Freddi Linklatter avec une timidité inhabituelle. Ça va ? »

Tout un tas de possibilités s'ouvrirent soudain.

Brady fit de son mieux pour sourire.

MAUVAISCONCERT.COM

Cora Babineau s'éponge la nuque avec une serviette à ses initiales et fronce les sourcils en regardant l'écran de surveillance de la salle de sport du sous-sol. Elle n'a fait que six kilomètres sur dix sur le tapis de course, elle déteste être interrompue, et le tordu est de retour.

Ding-dong fait la sonnette. Cora tend l'oreille mais elle n'entend rien, aucun bruit de pas de son mari à l'étage. Sur l'écran, le vieux en parka miteuse reste planté. Il ressemble à un de ces vagabonds qu'on voit aux feux rouges, tenant des pancartes du style J'AI FAIM, SANS EMPLOI, VÉTÉRAN, SVP AIDEZ-MOI.

« Bon sang », grommelle-t-elle en arrêtant le tapis de course. Elle monte les escaliers, ouvre la porte donnant sur le couloir du fond et crie : « *Felix ! C'est ton copain le tordu ! Ton AL !* »

Pas de réponse. Il est encore enfermé dans son bureau, probablement plongé dans cette espèce de jeu dont il semble s'être amouraché. Les premières fois où elle avait mentionné la nouvelle obsession étrange de Felix à ses amies du country club, c'était en plaisantant. Ce n'est plus très drôle, à présent. Il a soixante-trois ans, trop vieux pour jouer à des jeux vidéo d'enfants, trop jeune pour perdre la mémoire à ce point, et elle commence à se demander s'il ne serait pas en train de présenter des signes avant-coureurs de la maladie d'Alzheimer. Il lui a aussi traversé l'esprit que le copain tordu de Felix est une espèce de dealer, mais n'est-il pas affreusement vieux pour ça ? Et si son mari veut de la drogue, il peut certainement se fournir lui-même : selon lui, la moitié des médecins de Kiner sont shootés au moins la moitié du temps.

Ding-dong fait la sonnette.

« Oh, la barbe ! » dit-elle, et elle se rend elle-même à la porte, un peu plus irritée à chacune de ses longues enjambées.

C'est une femme grande et émaciée dont les formes féminines ont été réduites comme peau de chagrin par l'exercice. Son bronzage de

terrain de golf tient même au plus profond de l'hiver, prenant juste une nuance jaune pâle qui lui donne l'air de souffrir d'une maladie chronique du foie.

Elle ouvre la porte. La nuit de janvier s'engouffre à l'intérieur, glaçant son visage et ses bras couverts de sueur.

« Je crois que j'aimerais bien savoir qui vous êtes, dit-elle, et ce que vous et mon mari trafiquez ensemble. Serait-ce trop demander ?

– Pas du tout, madame Babineau, dit-il. Des fois je suis Al. Des fois je suis Z-Boy. Ce soir je suis Brady. Et punaise, ce que c'est bon d'être dehors, même par un froid pareil. »

Elle baisse les yeux sur sa main.

« Qu'y a-t-il dans cette bouteille ?

– La fin de tous vos problèmes », répond l'homme à la parka rapiécée.

Il y a une détonation étouffée. Le fond de la bouteille de soda vole en éclats, accompagnés de brins roussis de laine d'acier. Ils flottent dans l'air comme des duvets de laiteron.

Cora sent quelque chose la frapper juste en dessous de son sein gauche ratatiné et pense, Ce déséquilibré de fils de pute vient de me donner un coup de poing. Elle essaie de prendre une inspiration mais n'y parvient pas. Son torse semble étrangement mort ; de la chaleur s'accumule au-dessus de l'élastique de son pantalon de jogging. Elle baisse les yeux, essayant toujours de prendre cette inspiration vitale, et voit une tache s'élargir sur le nylon bleu.

Elle lève un regard incrédule vers le type sur le seuil. Il tend les vestiges de la bouteille comme s'il s'agissait d'un présent, un petit cadeau pour se faire pardonner d'arriver à l'improviste à huit heures du soir. Ce qui reste de la laine d'acier sort de la bouteille telle une fleur calcinée d'une boutonnière. Elle réussit enfin à prendre une inspiration, qui est surtout liquide. Elle tousse et du sang jaillit de sa bouche.

L'homme en parka entre chez elle et claque la porte derrière lui. Il lâche la bouteille. Puis il pousse Cora. Elle chancelle, renverse un vase décoratif sur la petite console près du porte-manteau et tombe. Le vase se fracasse comme une bombe sur le parquet. Cora va chercher une autre de ces inspirations liquides – je suis en train de me noyer, pense-t-elle, de me noyer, là, dans l'entrée de ma maison – et tousse un peu plus de sang.

« Cora ? » appelle Babineau depuis les profondeurs de la maison. Il a la voix de quelqu'un qui vient de se réveiller. « Cora, ça va ? »

Brady lève le pied de Bibli Al et pose soigneusement la lourde chaussure de travail noire sur les tendons saillants du cou maigrelet de Cora Babineau. Un peu plus de sang gicle de sa bouche ; ses joues boucanées par le soleil en sont maintenant éclaboussées. Il appuie fort. Quelque chose craque en elle. Ses yeux enflent... enflent... puis deviennent vitreux.

« Coriace, la bonne femme », remarque Brady, presque affectueusement.

Une porte s'ouvre. Des pieds chaussés de pantoufles accourent et, la seconde d'après, Babineau est là. Il porte un peignoir sur un pyjama en soie ridicule façon Hugh Hefner. Ses cheveux d'argent, d'ordinaire sa fierté, sont sauvagement ébouriffés. Sa barbe a bien plus de trois jours, maintenant.

À la main, il a un Zappit vert d'où s'échappe la petite mélodie du Fishin' Hole : *À la mer, à la mer, près de la magnifique mer...* Il regarde fixement sa femme allongée sur le sol de l'entrée.

« Plus d'exercice pour elle, dit Brady du même ton affectueux.

– *Qu'avez-vous FAIT ?* » hurle Babineau, comme si ça n'était pas évident.

Il se précipite vers Cora et veut s'agenouiller à côté d'elle mais Brady le crochète sous l'aisselle et le relève. Bibli Al n'a rien d'un Charles Atlas mais il est nettement plus fort que le corps décharné de la Chambre 217.

« Pas de temps à perdre, dit Brady. La fille Robinson est vivante, ce qui nécessite un changement de plan. »

Babineau le fixe du regard, essayant de remettre de l'ordre dans ses pensées qui lui échappent. Son esprit, jadis si affûté, a été émoussé. Et c'est la faute de cet homme.

« Regardez les poissons, dit Brady. Vous regardez vos poissons et moi je regarde les miens. On se sentira mieux tous les deux.

– Non », réplique Babineau.

Il a envie de regarder les poissons, il a toujours envie de les regarder, mais il a peur de le faire. Brady veut lui déverser son esprit dans la tête comme une espèce d'eau étrange, et à chaque fois que cela se produit, Babineau perd un peu plus de son être essentiel.

« Si, dit Brady. Ce soir vous devez être Dr Z.

– Je refuse !

– Vous n’êtes pas en position de refuser. Tout se barre en couilles. La police sera bientôt à votre porte. Ou Hodges, ce qui serait encore pire. Il ne vous récitera pas vos droits, lui, il se contentera de vous assommer avec son casse-tête maison. Parce que c’est un vil connard. Et parce que vous aviez raison. Il *sait*.

– Je ne veux pas... je ne peux pas... » Babineau regarde sa femme. Oh mon Dieu, ses yeux. Ses yeux exorbités. « La police ne voudra jamais croire... je suis un médecin respectable ! Nous sommes mariés depuis trente-cinq ans !

– Hodges le croira. Et quand Hodges prend le mors aux dents, il se transforme en un putain de Wyatt Earp. Il montrera votre photo à la fille Robinson. Elle la regardera et dira, Oh mais oui, c’est l’homme qui m’a donné le Zappit au centre commercial. Et si vous lui avez donné un Zappit, vous en avez probablement donné un à Janice Ellerton aussi. Oups ! Et n’oublions pas Scapelli. »

Babineau le fixe, incrédule, tâchant de mesurer l’ampleur du désastre.

« Et puis il y a les médicaments que vous m’avez filés. Peut-être que Hodges est déjà au courant, parce qu’il n’hésite pas à user de corruption, et la plupart des infirmiers du Bocal savent. C’est un secret de polichinelle : vous n’avez jamais cherché à le cacher. » Brady secoue tristement la tête de Bibli Al. « Votre arrogance.

– Des vitamines ! »

C’est tout ce que Babineau parvient à dire.

« Même la police ne le croira pas s’ils réquisitionnent vos dossiers et fouillent dans vos ordinateurs. » Brady jette un coup d’œil au corps sans vie de Cora. « Et il y a votre femme, bien sûr. Comment allez-vous expliquer ça ?

– Je regrette que vous ne soyez pas mort avant d’arriver à l’hôpital », dit Babineau. Sa voix monte dans les aigus, se muant en plainte : « Ou sur la table d’opération. Vous êtes un *Frankenstein* !

– Ne confondez pas le monstre avec son créateur », dit Brady, bien qu’il n’accorde pas réellement de crédit à Babineau sur le plan de la création. Le traitement expérimental du Dr B a peut-être quelque chose à voir avec ses nouvelles aptitudes, mais rien ou pas grand-chose avec son rétablissement. Brady est persuadé que c’est venu de lui. Un acte de pure volonté. « En attendant, on a une visite à faire, et

on ne veut pas être en retard.

– À la femme-homme... »

Il y a un mot pour ça, Babineau le connaissait avant, mais ça ne lui revient plus. Comme le nom de cette personne. Ou ce qu'il a mangé pour le dîner. À chaque fois que Brady entre dans sa tête, il en emporte un peu plus avec lui en partant. La mémoire de Babineau. Ses connaissances. Son être.

« C'est ça, la femme-homme. Ou, pour donner à ses préférences sexuelles son nom scientifique, *Brutus Minus*.

– Non... » La plainte est devenue un murmure. « Je vais rester ici. »

Brady lève son revolver, le canon désormais visible dans le silencieux de fortune explosé.

« Si vous pensez que j'ai vraiment besoin de vous, vous faites la plus grosse erreur de votre vie. Et la dernière. »

Babineau ne dit rien. C'est un cauchemar et il va bientôt se réveiller.

« Obéissez, ou demain la femme de ménage vous trouvera mort à côté de votre femme, deux malheureuses victimes d'un cambriolage. J'aimerais mieux terminer ce que j'ai à faire dans la peau de Dr Z – votre corps a dix ans de moins que celui de Brooks, et il est pas mal conservé –, mais s'il faut vous tuer, je le ferai. Et puis, ce ne serait pas gentil de ma part de vous laisser affronter Kermit Hodges. C'est vraiment un sale type, Felix. Vous n'avez pas idée. »

Babineau regarde le vieux bonhomme en parka rafistolée et voit Hartsfield dans les yeux bleus larmoyants de Bibli Al. Les lèvres de Babineau tremblent, humides de salive. Il a les yeux bordés de larmes. Brady trouve qu'avec ses cheveux blancs hérissés comme ça, le Babi ressemble à Albert Einstein sur la photo où le célèbre physicien tire la langue.

« Comment je me suis mis là-dedans ? gémit-il.

– Comme tout le monde, dit Brady gentiment. Un pas après l'autre.

– Pourquoi a-t-il fallu que vous vous en preniez à la fille ? éclate Babineau.

– C'était une erreur de ma part », dit Brady. Plus facile à admettre que la vérité tout entière : il ne pouvait pas attendre. Il voulait que la sœur du nègre tondeur de pelouse dégage la première. « Maintenant, arrêtez de faire chier et regardez les poissons. Vous savez que vous en

avez envie. »

Et il en a envie. C'est ça le pire. En dépit de tout ce que Babineau sait, il en a envie.

Il regarde les poissons.

Il écoute la mélodie.

Quelques minutes plus tard, il se rend dans sa chambre pour se changer et prendre de l'argent dans le coffre-fort. Il fait un dernier arrêt avant de partir. L'armoire à pharmacie de la salle de bains est bien approvisionnée, du côté de Madame comme du sien.

Il prend la BMW de Babineau, laissant la vieille Malibu où elle est pour le moment. Il laisse aussi Bibli Al, qui s'est endormi sur le canapé.

À peu près au moment où Cora Babineau ouvre la porte de sa maison pour la dernière fois de sa vie, Hodges est assis dans le salon des Scott sur Allgood Place, à une rue seulement de Teaberry Lane, où habitent les Robinson. Il a avalé deux anti-douleur avant de descendre de voiture et, réflexion faite, il ne se sent pas trop mal.

Dinah Scott est sur le canapé, entourée de ses deux parents. Elle fait un peu plus de quinze ans ce soir car elle revient d'une répétition pour *Les Romanesques*, une pièce que le Club Théâtre du lycée de North Side donnera bientôt. Elle joue le rôle de Luisa, a expliqué Angie Scott à Hodges, un rôle en or. (Ce qui a fait lever les yeux au ciel à Dinah.) Hodges est assis en face d'eux, dans un fauteuil La-Z-Boy qui ressemble fortement à celui qu'il a dans son propre salon. À en juger par le profond creux dans l'assise, il en déduit que c'est le nid habituel de Carl Scott les soirs de semaine.

Il y a un Zappit vert clair sur la table basse en face du canapé. Dinah l'a descendu aussitôt de sa chambre, ce qui permet à Hodges de déduire qu'il n'était pas enfoui sous du matériel de sport au fond de son placard, ou perdu sous le lit à prendre la poussière. Il n'était pas non plus abandonné dans son casier au lycée. Ce qui veut dire que, démodé ou non, elle l'utilise.

« Je suis là à la demande de Barbara Robinson, leur dit-il. Elle a été renversée par une camionnette aujourd'hui... »

– ÔMONDIEU, s'écrie Dinah en portant une main à sa bouche.

– Elle va bien, dit Hodges. Juste une jambe cassée. Ils la gardent en observation pour la nuit mais elle sera rentrée demain, et de retour à l'école probablement la semaine prochaine. Tu pourras signer son plâtre, si ça se fait toujours. »

Angie passe un bras autour des épaules de sa fille.

« Quel rapport y a-t-il avec le jeu de Dinah ? »

– Eh bien, Barbara avait le même et il a provoqué un choc chez

elle. » D'après ce que lui a dit Holly quand il était en chemin, c'est la vérité. « Elle était en train de traverser la rue à ce moment là, elle a perdu ses repères l'espace d'une minute et bam. Un garçon a réussi à la pousser sur le côté, lui évitant bien pire.

– Seigneur », dit Carl.

Hodges se penche en avant, le regard posé sur Dinah.

« Je ne sais pas combien de ces gadgets sont défectueux, mais d'après ce qui est arrivé à Barb, et certains autres incidents dont nous avons connaissance, il est évident que certains le sont.

– Que cela te serve de leçon, dit Carl à sa fille. La prochaine fois que quelqu'un te dit que quelque chose est gratuit, méfie-toi. »

Ce qui provoque un nouveau roulement d'yeux typiquement adolescent.

« Ce que j'aimerais savoir, dit Hodges, c'est comment tu t'es procuré le tien. Ça reste un mystère pour moi parce que la compagnie Zappit n'en a pas vendu beaucoup. Quand le Zappit a fait un flop, elle a été rachetée par une autre compagnie, qui elle-même a fait faillite en avril, il y a deux ans. On aurait pu penser qu'ils auraient gardé les Zappit pour les revendre, pour aider à payer les factures...

– Ou qu'ils les auraient détruits, dit Carl. C'est ce qu'ils font avec les invendus des livres de poche, vous savez.

– Oui, je suis au courant, dit Hodges. Alors dis-moi, Dinah, où as-tu trouvé le tien ?

– Je suis allée sur le site, dit-elle. Je vais pas avoir d'ennuis, hein ? Je veux dire, je savais pas, mais papa dit toujours que nul n'est censé ignorer la loi.

– Tu n'as absolument rien à craindre, la rassure Hodges. De quel site parles-tu ?

– Mauvaisconcert.com. J'ai essayé de le trouver sur mon portable quand maman m'a appelée pendant la répétition pour me dire que vous veniez, mais il existe plus. J'imagine qu'ils ont donné tous les Zappit qu'ils avaient.

– Ou qu'ils ont découvert que ces machins-là étaient dangereux et qu'ils ont plié bagage sans prévenir personne, dit Angie Scott, l'air sombre.

– Le choc est-il si violent que ça ? demande Carl. Je l'ai ouvert quand Dee l'a descendu de sa chambre. Il n'y a rien là-dedans à part quatre piles AA rechargeables.

– Moi, je n’y connais rien à ces machins », dit Hodges.

Son estomac recommence à le faire souffrir malgré les médicaments. Pas que son estomac soit le réel problème ; non, c’est un organe adjacent d’à peine quinze centimètres de long. Après son rendez-vous avec Norma Wimer, il a pris le temps de chercher le taux de survie des patients atteints d’un cancer du pancréas. Seulement six pour cent arrivent à vivre cinq ans. Pas ce qui s’appelle une nouvelle réjouissante.

« Je n’ai toujours pas réussi à changer la sonnerie de mes messages sur mon iPhone pour qu’elle arrête d’effrayer les passants, poursuit-il.

– Je peux le faire pour vous, propose Dinah. Fastoche. Moi, j’ai Crazy Frog sur le mien.

– Parle-moi du site d’abord.

– Bon, y a eu un tweet, OK ? C’est quelqu’un au lycée qui m’en a parlé. Il a été repris sur pas mal de réseaux sociaux. Facebook... Pinterest... Google + ... enfin, vous voyez, quoi. »

Hodges ne voit pas mais il fait oui de la tête.

« Je me souviens pas du tweet mot pour mot mais presque. Parce que ça peut pas faire plus de cent quarante caractères. Vous savez ça, hein ?

– Bien sûr », dit Hodges, quoiqu’il saisisse à peine ce qu’est un tweet.

Sa main gauche essaye de se glisser sur le côté, à l’endroit de la douleur. Il la retient.

« Il disait un truc du genre... » Dinah ferme les yeux d’une manière quelque peu théâtrale, mais faut dire qu’elle revient tout juste d’une répétition. « Mauvaise nouvelle, un taré a gâché le concert des ’Round Here. Mais vous voulez une bonne nouvelle ? Peut-être même un cadeau ? Allez sur mauvaisconcert.com. » Elle ouvre les yeux. « C’est probablement pas exact, mais vous voyez l’idée.

– Je vois, oui. » Il note le nom du site sur son carnet. « Donc tu y es allée...

– Ouais. On est beaucoup à y être allés. C’était plutôt drôle, en fait. Y avait un Vine des ’Round Here en train de chanter leur gros tube d’il y a quelques années, *Des Bisous sur la Grande Roue*, ça s’appelait, et au bout de vingt secondes environ, y avait un bruit d’explosion et une voix de canard qui disait, “Oh zut alors, concert annulé.”

– Je ne trouve pas ça drôle du tout, dit Angie. Vous auriez pu tous

vous faire tuer.

– Il devait y avoir autre chose, dit Hodges.

– Ouais, bien sûr. Ça disait qu'y avait genre deux mille gamins là-bas, pour beaucoup à leur premier concert, et que ça avait pourri l'expérience de leur vie. Sauf que, bon, c'est pas *pourri* qu'y avait écrit.

– Je crois qu'on avait compris, ma chérie, dit Carl.

– Et puis ça disait que les sponsors des 'Round Here avaient reçu un lot de Zappit et qu'ils voulaient en faire cadeau. Vous savez, pour se faire pardonner, genre.

– Six ans après ? »

Angie paraît sceptique.

« Oui. C'est bizarre quand on y pense.

– Mais tu n'y as pas pensé », dit Carl.

Dinah hausse les épaules, l'air renfrogné.

« Si, mais ça m'a pas paru grave.

– Ben voyons, dit son père.

– Donc... quoi ? demande Hodges. Tu as juste envoyé ton nom et ton adresse et reçu ça », il pointe le Zappit du doigt, « dans ta boîte aux lettres ?

– Non, c'était un peu plus compliqué, répond Dinah. Il fallait genre prouver que t'étais bien au concert. Donc je suis allée voir la maman de Barbara. Vous savez, Tanya.

– Pourquoi ?

– Pour les photos. Je dois avoir les miennes quelque part par là mais je les trouvais pas.

– Sa chambre », dit Angie, et cette fois, c'est elle qui lève les yeux au ciel.

Dans le flanc de Hodges, la palpitation a repris, lente et régulière.

« Quelles photos, Dinah ?

– Ben, c'est Tanya – ça la dérange pas qu'on l'appelle Tanya – qui nous a emmenées au concert. Y avait Barb, moi, Hilda Craver et Betsy.

– Betsy... qui ?

– Betsy DeWitt, répond Angie. On avait décidé de tirer à la courte paille pour savoir qui emmènerait les filles. Tanya a perdu. Elle a pris le monospace de Ginny Carver parce que c'était le plus grand. »

Hodges hoche la tête.

« Bref, quand on est arrivées, reprend Dinah, Tanya nous a prises en photo. Il *fallait* qu'on ait des photos. Ça peut paraître bête mais on

était petites. Maintenant j'écoute Mendoza Line et les Raveonettes mais à l'époque on était complètement folles des 'Round Here. Surtout de Cam, le chanteur principal. Tanya a utilisé nos téléphones. Ou peut-être le sien, je me rappelle plus trop. En tout cas, elle nous en a fait des copies à toutes, sauf que j'ai pas retrouvé les miennes.

– Tu as dû envoyer une photo sur le site pour prouver que tu étais au concert.

– C'est ça, par mail. J'avais peur que ce soit pas suffisant, qu'on voie que nous devant la voiture de Mme Carver, mais y en avait deux où on voyait l'Auditorium Mingo en arrière-plan, avec tous les gens qui faisaient la queue. Même ça, je pensais que ce serait pas suffisant, parce qu'on voyait pas l'enseigne avec le nom du groupe, mais ça a marché et j'ai reçu le Zappit une semaine plus tard. Dans une grosse enveloppe matelassée.

– Y avait-il une adresse d'expéditeur ?

– Mmh-mmh. Je me souviens pas de la boîte postale mais le nom c'était Sunrise Solutions. J'imagine que c'était le sponsor de la tournée. »

C'est possible, pense Hodges, la compagnie n'était pas encore en faillite à l'époque, mais il a de sérieux doutes.

« Est-ce qu'il a été envoyé d'ici, en ville ?

– Je me rappelle pas.

– J'en suis presque sûre, dit Angie. J'ai jeté l'enveloppe qui traînait par terre. C'est moi la bonne à tout faire, ici, vous savez. »

Elle lance un regard à sa fille.

« Désolée », dit Dinah.

Dans son carnet, Hodges écrit *Sunrise Solutions basé à NYC mais colis envoyé d'ici.*

« Et ça remonte à quand, tout ça, Dinah ?

– Je suis allée sur le site l'année dernière. Je me rappelle plus quand exactement, mais je sais que c'était avant les vacances de Thanksgiving. Et comme je vous l'ai dit, il est arrivé super vite.

– Donc tu l'as depuis à peu près deux mois.

– Oui.

– Et aucun choc ?

– Non, rien du tout.

– Pendant que tu jouais – disons à Fishin' Hole –, est-ce qu'il t'est déjà arrivé d'être désorientée ? »

La question a l'air d'inquiéter M. et Mme Scott, mais elle fait sourire Dinah.

« Vous voulez dire comme être hypnotisée ? Esprit es-tu là et tout ça ?

– Je ne sais pas *exactement* ce que je veux dire, mais OK, si tu veux.

– Non, répond gaiement Dinah. Et puis de toute façon, Fishin' Hole, c'est vraiment bête comme jeu. C'est pour les petits. Faut se servir des flèches à côté du clavier pour déplacer le filet de Fisherman Joe, vous voyez ? On marque des points en attrapant les poissons. Mais c'est trop facile. La seule raison pour laquelle j'y vais de temps en temps, c'est pour voir s'il y a les poissons roses avec les chiffres.

– Les chiffres ?

– Oui. La lettre qui est arrivée avec le jeu en parlait. Je l'ai punaisée sur mon tableau d'affichage parce que j'ai vraiment envie de gagner la mobylette. Vous voulez la voir ?

– Certainement. »

Quand elle file à l'étage pour aller la chercher, Hodges demande s'il peut utiliser les toilettes. Une fois dans la salle de bains, il déboutonne sa chemise et regarde son flanc gauche qui le lance. Celui-ci semble un peu enflé et chaud au toucher, mais il se dit que ça peut tout aussi bien être le fruit de son imagination. Il tire la chasse et prend deux autres cachets blancs. C'est bon ? demande-t-il à son flanc douloureux. Tu peux la mettre un sourdine un moment et me laisser terminer ?

Dinah a effacé presque tout son maquillage de scène et il est maintenant facile pour Hodges de les imaginer, elle et ses trois copines, à l'âge de neuf ou dix ans, aller à leur premier concert, aussi excitées que des pois sauteurs mexicains au micro-ondes. Elle lui tend la lettre arrivée avec le jeu.

En haut de la feuille, il y a un soleil qui se lève avec les mots SUNRISE SOLUTIONS écrits en arc de cercle au-dessus, ce à quoi on aurait pu s'attendre, sauf que ça ne ressemble à aucun logo d'entreprise que Hodges ait jamais vu. Ça fait étrangement amateur, comme si l'original avait été dessiné à la main. C'est une lettre type où le nom de Dinah a été rajouté pour lui donner une touche plus personnelle. Pas qu'aujourd'hui les gens se fassent encore avoir par ce genre de technique commerciale, pense Hodges, alors que même les envois de masse de compagnies d'assurances ou d'avocats chasseurs de victimes

arrivent personnalisés.

Chère Dinah Scott !

Félicitations ! Nous espérons que tu apprécieras ta console Zappit et ses 65 jeux préinstallés tout aussi amusants que stimulants. Ton Zappit est également équipé de la Wifi pour te permettre de visiter tes sites internet préférés et de télécharger des livres en tant que membre du Cercle des Lecteurs Sunrise ! Ce CADEAU GRATUIT t'est offert en compensation du concert que tu as manqué et nous espérons que tu feras part à tes amis de ta merveilleuse expérience Zappit. Et il y a plus ! N'oublie pas de te rendre régulièrement sur l'écran de démo de Fishin' Hole pour attraper les poissons roses parce qu'un jour viendra – tu le sauras uniquement lorsqu'il arrivera ! – où les poissons roses se transformeront en chiffres ! Si la somme de ces chiffres est égale à l'un des nombres inscrits ci-dessous, tu gagneras un SUPER PRIX ! Mais les chiffres ne seront visibles que pendant une courte période de temps, alors VÉRIFIE RÉGULIÈREMENT ! Pour encore plus d'amusement, échange avec d'autres joueurs au sein du « Zappit Club » en te connectant sur Z-End.com où tu pourras également réclamer ton prix si tu es l'un(e) des heureux gagnants ! Un grand merci de nous tous à Sunrise Solutions et de toute l'équipe Zappit !

Il y avait une signature illisible, à peine plus qu'un gribouillis. Et en dessous :

Les numéros de la chance pour Dinah Scott :

1034 = \$25 en bon d'achat chez Deb
1781 = \$40 en bon d'achat chez Atom Arcade
1946 = \$50 en bon d'achat chez Carmike Cinemas
7459 = 1 mobylette-scooter 50cc Wave (Grand Prix)

« Et tu as réellement cru à ces âneries ? » demande Carl Scott.

La question a beau être accompagnée d'un sourire, Dinah fond en larmes.

« OK, je suis débile, vas-y flingue-moi. »

Carl la serre contre lui et lui fait un bisou sur la tempe.

« Tu sais quoi ? À ton âge, moi aussi j'aurais avalé ça.

– As-tu essayé d'attraper les poissons roses, Dinah ? demande Hodges.

– Oui, une ou deux fois par jour. C'est plus dur que le jeu en fait parce que les roses vont super vite. Il faut se concentrer. »

Naturellement, pense Hodges. Tout ça lui plaît de moins en moins.

« Mais aucun chiffre, si ?

– Non, toujours pas.

– Puis-je l’avoir ? » demande-t-il en désignant le Zappit. Un instant, il pense lui dire qu’il le lui rendra plus tard, puis s’abstient. Il doute qu’il le fera. « Et la lettre ?

– À une condition », répond Dinah.

Hodges, dont la douleur reflue, réussit à sourire.

« Je t’écoute, ma grande.

– Continuez à vérifier les poissons roses, et si un de mes nombres sort, c’est *moi* qui gagne.

– Marché conclu », dit Hodges, pensant, Quelqu’un veut te faire gagner quelque chose, Dinah, mais je doute fort qu’il s’agisse d’une mobylette-scooter ou de places de cinéma. Il prend le Zappit et la lettre et se lève. « Je tiens à vous remercier pour le temps que vous m’avez accordé.

– Avec plaisir, dit Carl. Et quand vous aurez élucidé à quoi rime tout ça, vous nous le direz ?

– Entendu, dit Hodges. Encore une question, Dinah, et si elle te paraît stupide, n’oublie pas que je vais sur mes soixante-dix ans. »

Dinah sourit :

« En classe, M. Morton dit toujours que la seule question stupide...

– Est celle qu’on ne pose pas. C’est ce que j’ai toujours pensé aussi. Alors la voici. Tout le monde au lycée de North Side est au courant de ça ? Les consoles gratuites, les numéros à trouver en attrapant les poissons et les prix à gagner ?

– Pas juste notre lycée, tous les autres aussi. Twitter, Facebook, Pinterest, Yik Yak... ça marche comme ça.

– Et si tu pouvais prouver que tu étais au concert, tu étais en droit de recevoir un de ces gadgets.

– Mmh-mmh, c’est ça.

– Et Betsy de Witt alors ? Elle en a eu un ? »

Dinah fronce les sourcils.

« Non, et c’est drôle parce qu’elle, elle avait encore ses photos du concert et elle en a envoyé une au site. Mais elle l’a pas fait aussi vite que moi – elle attend toujours le dernier moment pour faire les choses –, alors peut-être qu’ils avaient déjà tout écoulé. C’est ce qui arrive, si t’es pas réactif. »

Hodges remercie à nouveau les Scott, souhaite bonne chance à

Dinah pour sa pièce de théâtre et retourne à sa voiture. Quand il se glisse au volant, il fait assez froid pour que son haleine se condense. La douleur refait surface : quatre palpitations violentes. Mâchoires serrées, il attend qu'elles passent tout en essayant de se dire que ces douleurs nouvelles et plus aiguës sont psychosomatiques, parce qu'il sait maintenant de quoi il souffre, mais cette idée n'arrive pas à s'imposer. Deux jours supplémentaires, ça semble soudain très long pour attendre le traitement, mais il attendra, il le faut, car une terrible idée est en train de se faire jour dans son esprit. Pete Huntley ne voudrait pas le croire et Izzy Jaynes penserait sûrement qu'une ambulance et des hommes en blanc devraient l'embarquer sans tarder pour l'asile le plus proche. Hodges lui-même n'y croit pas tout à fait mais les pièces du puzzle sont en train de s'assembler et l'image qui apparaît a beau être insensée, elle a aussi sa désagréable logique.

Il démarre sa Prius et lui fait prendre le chemin de la maison d'où il appellera Holly pour lui demander d'essayer de savoir si Sunrise Solutions a déjà sponsorisé un concert des 'Round Here. Après, il regardera la télé. Et quand il ne pourra plus se persuader que ce qu'il y a au programme l'intéresse, il ira se coucher et restera allongé sans dormir en attendant le matin.

Sauf que ce Zappit vert l'intrigue.

L'intrigue trop, apparemment, pour qu'il attende. À mi-chemin entre Allgood Place et Harper Road, il bifurque sur le parking d'une zone commerciale, s'arrête devant un pressing fermé pour la nuit et pousse le bouton Marche/Arrêt. Le gadget s'éclaire d'une vive lumière blanche puis un Z rouge apparaît en grossissant jusqu'à ce que la barre oblique du Z colore tout l'écran en rouge. Une seconde plus tard, la vive lumière blanche revient et un message apparaît : BIENVENUE SUR ZAPPIT ! LE PLAISIR DE JOUER ! POUR COMMENCER, PRESSE UNE TOUCHE OU FAIS DÉFILER L'ÉCRAN !

Du doigt, Hodges effleure l'écran et des icônes de jeux apparaissent en rangées bien alignées. Certains sont des versions de poche des jeux d'arcade auxquels il regardait Allie jouer au centre commercial quand elle était petite : Space Invaders, Donkey Kong, Pac Man, et aussi Miz Pac Man, la copine officielle du petit diable jaune. Il y a aussi les divers jeux de solitaire auxquels Janice Ellerton était accro, et plein d'autres trucs dont Hodges n'a jamais entendu parler. Il fait à nouveau glisser l'écran, et le voilà, entre SpellTower et Barbie Fashion Show :

Fishin' Hole. Il prend une profonde inspiration et tapote l'icône.

EN ATTENTE DE FISHIN' HOLE indique l'écran. Un petit cercle tournicote pendant dix secondes ou plus (ça semble plus long) puis l'écran de démo apparaît. Des poissons nagent d'un côté à l'autre, ou décrivent des boucles, ou montent et descendent en diagonale. Des bulles s'échappent de leurs bouches et de leurs queues qui claquent. L'eau, verdâtre en haut, devient progressivement bleue en descendant. Une petite musique résonne, mais Hodges ne la reconnaît pas. Il observe et attend de ressentir quelque chose : une somnolence, vraisemblablement.

Les poissons sont rouges, verts, bleus, dorés, jaunes. C'est censé être des poissons tropicaux mais il leur manque cet hyperréalisme que Hodges a vu dans les pubs télé pour Xbox et PlayStation. Ces poissons sont des poissons de dessins animés, et plutôt rudimentaires en plus. Pas étonnant que le Zappit ait fait un bide, se dit-il, mais ouais, c'est sûr, il y a quelque chose de vaguement hypnotique dans la manière qu'ils ont de bouger, parfois seuls, parfois en couples et, de temps en temps, en bancs arc-en-ciel d'une demi-douzaine.

Et bingo, voici un poisson rose. Hodges le tape du doigt mais le poisson bouge un poil trop vite et il le loupe. Hodges marmonne « Merde ! » dans sa barbe. Il lève un instant les yeux vers la vitrine obscurcie du pressing, parce qu'il se sent en effet un peu somnolent. Il se donne une petite tape sur la joue gauche, puis sur la droite et rabaisse les yeux. Il y a davantage de poissons maintenant qui se croisent et s'entrecroisent en dessinant des motifs compliqués.

Ah, un autre rose, et cette fois il réussit à l'attraper avant qu'il ait disparu à gauche de l'écran. Le poisson lui fait un clin d'œil (un peu comme pour dire OK, Bill, tu m'as eu pour cette fois) mais aucun chiffre n'apparaît. Il attend, observe, et quand un autre poisson rose apparaît, il l'attrape aussi. Toujours aucun chiffre, juste un poisson rose qui ne ressemble à rien dans le monde réel.

La musique semble plus forte maintenant, et en même temps plus lente. Hodges pense, Elle a vraiment un effet, pas de doute. Un effet léger et sans doute complètement accidentel, mais bien réel.

Il pousse le bouton d'arrêt. L'écran s'illumine d'un MERCI D'AVOIR JOUÉ, À BIENTÔT avant de s'éteindre. Hodges regarde l'horloge du tableau de bord et découvre avec surprise qu'il est resté assis là à contempler le Zappit pendant plus de dix minutes. Il aurait dit plutôt

deux ou trois. Cinq à tout casser. Dinah n'a pas parlé de perdre la notion du temps devant l'écran de démo du Fishin' Hole, mais faut dire qu'il ne lui a pas demandé non plus. Et faut dire aussi qu'il se shoote aux antalgiques lourds et que ça n'est sûrement pas étranger à ce qui vient d'arriver. S'il est arrivé quoi que ce soit, cela dit.

Mais aucun chiffre.

Ces poissons roses étaient juste des poissons roses.

Hodges éteint le Zappit, le glisse dans la poche de son manteau avec son téléphone et rentre chez lui.

Freddi Linklatter – dépanneuse informatique et collègue de Brady avant que le monde découvre que Brady Hartsfield était un monstre – est assise à sa table de cuisine à faire tournicoter une flasque en argent en attendant l’homme à l’attaché-case classe.

Il se fait appeler Dr Z mais Freddi n’est pas idiote. Elle sait le nom qui se cache derrière les initiales dorées gravées sur l’attaché-case : Felix Babineau, chef neurologue au Kiner Memorial.

Est-ce qu’il sait qu’elle sait ? Elle suppose que oui, et s’en fiche. Mais c’est bizarre. Très bizarre. Il a la soixantaine, c’est le vieux friqué de base, mais il lui rappelle quelqu’un de beaucoup plus jeune. Quelqu’un, en fait, qui est le patient le plus célèbre (*tristement* célèbre) de ce Dr Babineau.

Et la flasque tourne, tourne. Elle porte, gravée sur le côté, la mention *GH & FL 4Ever*. 4Ever n’a duré que deux ans, et Gloria Hollis a déserté depuis un petit moment déjà. Babineau – ou Dr Z comme il se présente lui-même, style méchant de bande dessinée – n’y est pas étranger.

« Il fout les jetons, disait Gloria. L’autre vieux aussi. Et tout ce fric, c’est flippant. C’est beaucoup trop. Je sais pas dans quoi tu t’es fourrée, Fred, mais tôt ou tard, ça va te péter à la gueule et je veux pas être victime des retombées. »

Évidemment, Gloria a aussi rencontré quelqu’un d’autre – quelqu’un d’un peu plus joli que Freddi avec son corps anguleux, son menton en galoche et ses joues grêlées – mais de ce détail, Gloria n’avait pas voulu parler, oh non.

Et la flasque tourne, tourne.

Tout paraissait tellement simple au départ. Et comment aurait-elle pu refuser l’argent ? Elle n’a jamais beaucoup économisé du temps de la Cyber Patrouille chez Discount Electronix, et le travail qu’elle avait réussi à se dégoter en tant que TI indépendante quand la boîte avait

fermé suffisait à peine à lui épargner la mendicité. Les choses auraient pu être différentes si elle avait eu ce qu'Anthony Frobisher, son ancien boss, aimait appeler des « compétences sociales », mais les compétences sociales n'ont jamais été le fort de Freddi. Quand le vieux bonhomme qui se fait appeler Z-Boy lui avait fait son offre (et bon sang, son blaze à lui fait *vraiment* personnage de bédé), ç'avait été comme un cadeau du ciel. Elle vivait dans un appartement pourri du South Side, dans le secteur de la ville couramment surnommé le Paradis des Pedzouilles, et elle avait encore un mois de loyer en retard malgré le fric en liquide que lui avait déjà filé le gars. Qu'est-ce qu'elle était censée faire ? Refuser cinq mille dollars ? T'es pas sérieuse.

Elle se souvient du vieux bonhomme promenant le regard sur son T2, la plupart de ses affaires entassées dans des cabas en papier (trop facile de s'imaginer dormir sous un pont du périphérique avec ces sacs rassemblés autour d'elle).

« Vous aurez besoin d'un endroit plus grand, avait-il dit.

– Ouais, et les horticulteurs de Californie auraient besoin de pluie. »

Elle se rappelle avoir lorgné dans l'enveloppe qu'il lui tendait. Feuilleté la liasse de coupures de cinquante. Le bruit sympa que ça faisait.

« C'est cool, mais le temps que je rembourse tous les gens à qui je dois, il restera plus grand-chose. »

Elle pouvait gruger la plupart d'entre eux, mais le vieux bonhomme avait pas besoin de savoir ça.

« Y en aura d'autres, et mon patron s'occupera de vous trouver un appartement, il pourra vous être demandé d'y recevoir certaines livraisons. »

Là, quelques sirènes d'alarme s'allumèrent.

« Si c'est à de la drogue que vous pensez, laissez tomber. »

Elle avait rendu l'enveloppe bourrée de billets, même si ça lui faisait mal de le faire.

Le vieux l'avait repoussée avec une petite grimace de dégoût.

« Pas de drogue. Vous n'aurez à signer pour rien d'illégal. »

Donc voilà où elle se trouve : un appart' en copropriété près du lac. Pas qu'il y ait une folle vue sur le lac depuis le sixième étage ni que l'endroit soit un palace, loin de là, surtout en hiver. On a juste un aperçu d'un coin d'eau qui scintille entre les tours plus récentes et plus

chouettes, mais le vent s'engouffre sans problème, lui, merci bien, et en ce mois de janvier, qu'est-ce qu'il est *froid*. Elle a monté ce naze de thermostat à vingt-six et il faut encore qu'elle porte trois couches de vêtements et des caleçons longs sous son jean de travail cinq poches. Le Paradis des Pedzouilles est dans le rétroviseur, cela dit, et ça c'est cool, mais la question demeure : est-ce suffisant ?

Et tourne, tourne la flasque en argent. *GH & FL, 4Ever*. Sauf que rien ne dure 4Ever.

La sonnette de l'entrée retentit et elle sursaute. Elle ramasse la flasque – son seul souvenir du glorieux temps de Gloria – et va répondre à l'interphone. Elle réfrène son envie de lui ressortir son accent d'espion russe. Qu'il se fasse appeler Dr Babineau ou Dr Z, ce type est un peu effrayant. Pas autant qu'un dealer de crystal meth du Paradis des Pedzouilles, mais effrayant quand même. Mieux vaut la jouer direct et malin, et prier Dieu pour pas se retrouver dans trop d'embrouilles si tout le truc lui pète à la gueule.

« Est-ce le célèbre Dr Z ?

– Bien sûr que c'est lui.

– Vous êtes en retard.

– Compromettrais-je d'autres rendez-vous importants, Freddi ? »

Non, rien d'important. Elle n'a aucun rendez-vous et rien de ce qu'elle fait n'est particulièrement important, ces temps-ci.

« Vous avez apporté l'argent ?

– Naturellement. »

Ton impatient. Le vieux mec qui l'avait entraînée dans toute cette histoire dingue avait le même ton de voix impatient. Lui et le Dr Z ne se ressemblent pas du tout, mais ils ont la même façon de parler, à se demander s'ils ne sont pas frères. Mais ils parlent aussi comme quelqu'un d'autre. L'ancien collègue avec qui elle bossait. Celui qui, au final, s'était révélé être Mr Mercedes.

Freddi n'a pas envie de penser à ça, pas plus qu'elle n'a envie de penser à tous les craquages informatiques qu'elle a effectués pour le compte de Dr Z. Elle enfonce le bouton près de l'interphone.

En allant l'attendre à la porte, elle avale une goutte de whisky pour se donner du courage, glisse la flasque dans la poche de poitrine de sa deuxième chemise puis attrape ses dragées à la menthe dans la poche du T-shirt en dessous. Elle imagine que Dr Z n'en aura rien à cirer si son haleine empeste le whisky, mais quand elle bossait chez

Discount Electronix, elle avait l'habitude de sucer une dragée après chaque rasade, et les vieilles habitudes ont la vie dure. Elle sort ses Marlboro de la poche de sa chemise du dessus et en allume une. Ça masquera un peu plus l'odeur d'alcool, et la calmera aussi un peu plus, et si ça lui plaît pas d'être fumeur passif, qu'il aille se faire voir.

« Ce type t'a installée dans un chouette appart' et t'a filé près de trente mille dollars en dix-huit mois, avait dit Gloria. Tout ça pour faire des trucs que n'importe quelle hackeuse qui touche un peu pourrait faire dans son sommeil, c'est toi-même qui l'as dit. Alors *pourquoi* toi ? Et pourquoi autant ? »

Encore des trucs auxquels Freddi n'a pas envie de penser.

Tout ça a commencé avec la photo de Brady et sa mère. Elle était tombée dessus dans le débarras de Discount Electronix, à l'époque où le personnel venait d'apprendre que la boîte allait fermer. Leur boss, Anthony « Tones » Frobisher, devait l'avoir trouvée dans le casier de Brady et bazardee là quand la nouvelle était tombée que Brady était l'infâme Tueur à la Mercedes. Freddi ne portait pas Brady dans son cœur (même s'ils avaient eu quelques discussions sympas, tous les deux, sur l'identité de genre). C'était sur une impulsion qu'elle avait emballé la photo et l'avait apportée à l'hôpital. Et puis la curiosité avait fait le reste et motivé ses quelques visites suivantes. Plus la petite fierté que lui avait causée la réaction de Brady en la voyant. Il avait *souri*.

« Il réagit à votre présence, lui avait dit l'infirmière-chef – Scapelli – après une de ses visites. C'est très inhabituel. »

Le temps que Scapelli remplace Becky Helmington, Freddi avait déjà compris que le mystérieux Dr Z qui avait pris le relais pour la renflouer en cash était en réalité le Dr Felix Babineau. À ça non plus, elle préférait ne pas penser. Ni aux cartons qui avaient commencé à arriver de Terre Haute, dans l'Indiana, livrés par UPS. Elle était devenue une experte en non-pensée, parce qu'une fois qu'on commençait, certaines connexions devenaient évidentes. Et tout ça à cause de cette maudite photo. Freddi regrette maintenant de ne pas avoir résisté à son impulsion, mais sa mère avait un dicton : Trop tard arrive toujours trop tôt.

Elle entend le bruit de ses pas dans le couloir. Ouvre la porte avant qu'il ait le temps de sonner. Et la question sort de sa bouche avant qu'elle ait su qu'elle allait la poser :

« Dites-moi la vérité, docteur Z... est-ce que vous êtes Brady ? »

1.

Se lit « *forever* » : pour toujours.

Hodges a à peine passé la porte et pas fini de retirer son manteau que son portable sonne.

« Hé, Holly.

– Ça va, Bill ? »

Il voit déjà arriver tous ses appels commençant par cette sempiternelle question. Bon, ça vaut mieux que Crève, charogne.

« Ouaip, ça va.

– Encore un jour et tu attaques ton traitement. Et une fois que tu l'auras commencé, tu l'arrêteras plus. Tu feras tout ce que le docteur te dira.

– Arrête de t'inquiéter. Une promesse est une promesse.

– J'arrêterai de m'inquiéter quand tu seras guéri du cancer. »

Non, Holly, se dit-il, et il ferme les yeux pour lutter contre la brûlure inattendue des larmes. Non, non, non.

« Jerome arrive ce soir. Il a appelé de l'avion pour demander des nouvelles de Barbara et je lui ai raconté tout ce qu'elle m'a dit. Il atterrit à vingt-trois heures. C'est bien qu'il soit parti aussitôt, parce qu'ils annoncent une tempête. Et une mauvaise. J'ai proposé de lui réserver une voiture comme je fais pour toi quand tu pars en déplacement, c'est facile maintenant avec le compte de l'agence...

– Qu'on n'aurait pas si tu ne m'avais pas harcelé jusqu'à ce que je cède, je sais, crois-moi, j'ai pas oublié.

– Mais il n'avait pas besoin de voiture. Son père va le chercher à l'aéroport. Ils iront voir Barbara demain matin à huit heures et la ramèneront à la maison si le médecin donne son feu vert. Jerome dit qu'il peut être au bureau à dix heures, si ça nous convient.

– Ça me paraît bien », dit Hodges en s'essuyant les yeux. Il ne sait pas quelle aide pourra leur apporter Jerome mais il sait que ça sera super chouette de le revoir. « Je pense que tout ce qu'il apprendra d'elle concernant ce foutu gadget...

– ... c'est ce que je lui ai demandé de faire. Tu as récupéré celui de Dinah ?

– Oui, et je l'ai essayé. Il y a un truc avec la démo de Fishin' Hole, c'est sûr. Ça t'endort si tu la regardes trop longtemps. Purement accidentel, à mon avis, et je ne vois pas comment ça pourrait affecter la majorité des gosses parce qu'ils auront qu'une envie : aller directement au jeu. »

Il lui raconte tout ce qu'il a appris de Dinah, et Holly observe :

« Donc Dinah n'a pas obtenu son Zappit de la même manière que Barbara et Mme Ellerton.

– Non.

– Et n'oublie pas Hilda Carver. Le dénommé Myron Zakim lui en a donné un aussi. Sauf que le sien ne marchait pas. Barb a dit qu'il a juste lancé un éclair bleu et qu'il est mort. Est-ce que tu as vu des éclairs bleus ?

– Non. » Hodges est en train d'inspecter le maigre contenu de son frigo à la recherche de quelque chose que son estomac pourrait accepter et se décide pour un yaourt à la banane. « Il y avait des poissons roses. Mais j'en ai attrapé deux – et c'était pas facile – et aucun chiffre n'est apparu.

– Je parie que Mme Ellerton, elle, a eu droit aux chiffres. »

C'est aussi ce que pense Hodges. Il est un peu tôt pour les généralités, mais il commence à se dire que les poissons-chiffres apparaissent seulement sur les Zappit remis de la main à la main par l'homme à l'attaché-case, Myron Zakim. Hodges pense aussi que quelqu'un s'amuse à jouer avec la lettre Z et, outre son intérêt morbide pour le suicide, le jeu faisait partie du *modus operandi* de Brady Hartsfield. Sauf que Brady est coincé dans sa chambre à Kiner, bon sang. Hodges ne cesse de se heurter à ce fait irréfutable. Si Brady Hartsfield a des pantins pour faire le sale boulot à sa place – et ça commence à y ressembler de plus en plus –, comment fait-il pour les manipuler ? Et pourquoi ceux-ci acceptent-ils de se laisser manipuler ?

« Holly, j'ai besoin que tu fasses chauffer l'ordi et que tu me vérifies un truc. Pas énorme, mais ça nous ôtera d'un doute.

– Vas-y, dis.

– Je veux savoir si Sunrise Solutions a sponsorisé la tournée des 'Round Here en 2010, l'année où Hartsfield a essayé de faire sauter l'Auditorium Mingo. Ou toute autre tournée des 'Round Here.

– Je peux faire ça. Tu as dîné ?

– Je m’y mets, là.

– Bien. Tu manges quoi ?

– Steak, frites allumettes et salade, répond Hodges en contemplant le pot de yaourt avec un mélange de dégoût et de résignation. Et j’ai un reste de tarte aux pommes pour le dessert.

– Fais-le tiédir au micro-ondes et pose une boule de glace vanille dessus. Miam !

– Je vais y penser. »

Il ne devrait pas être étonné qu’elle le rappelle cinq minutes plus tard avec le renseignement demandé – c’est du Holly tout craché – mais il l’est quand même.

« Déjà ? T’es incroyable, Holly ! »

Sans se douter qu’elle se fait l’écho de Freddi Linklatter presque mot pour mot, Holly répond :

« Demande-moi quelque chose de plus dur la prochaine fois. Tu seras peut-être content d’apprendre que les ’Round Here se sont séparés en 2013. Ces boys bands n’ont pas l’air de durer très longtemps.

– Non, répond Hodges, une fois qu’ils commencent à se raser, les petites filles s’en désintéressent.

– Ça je ne sais pas, dit Holly. Moi j’ai toujours été fan de Billy Joel. Et de Michael Bolton aussi. »

Oh, Holly, se lamente Hodges. Pour la x-ième fois.

« Entre 2007 et 2012, le groupe a fait six tournées nationales. Les quatre premières étaient sponsorisées par les céréales Sharp qui ont distribué des échantillons gratuits à chaque concert. Les deux derniers, y compris celui du Mingo, ont été sponsorisés par Pepsi.

– Pas Sunrise Solutions.

– Non.

– Merci, Holly. On se voit demain.

– Oui. T’es en train de manger, là ?

– Je m’installe juste.

– Très bien. Et tu essaieras d’aller revoir Barbara avant de démarrer ton traitement. Elle a besoin de voir des visages amicaux parce que ce qui la travaille ne s’est pas encore dissipé. Elle dit que c’est comme si ça lui avait laissé une traînée de bave dans le cerveau.

– J’y veillerai », dit Hodges, mais c’est une promesse qu’il ne sera

pas en mesure de tenir.

Est-ce que vous êtes Brady ?

Felix Babineau, qui parfois s'intitule Myron Zakim et parfois Dr Z, répond à la question en souriant. Ça creuse ses joues pas rasées d'une manière décidément flippante. Ce soir il porte une chapka de fourrure au lieu de son trilby et ses cheveux blancs rebiquent en bas tout autour. Freddi regrette d'avoir posé la question, regrette d'avoir dû le laisser entrer, regrette d'avoir même jamais entendu parler de lui. S'il est Brady, alors il est aussi une maison hantée ambulante.

« Ne posez pas de questions et je ne raconterai pas de mensonges », dit-il.

Elle voudrait en rester là mais n'y arrive pas.

« Parce que vous parlez comme lui. Et le craquage que l'autre m'a demandé de faire après l'arrivée des colis... c'était signé Brady, je l'aurais reconnu entre mille.

– Brady Hartsfield est en état semi-catatonique et peut à peine marcher, encore moins rédiger un craquage informatique à réaliser sur une poignée de consoles obsolètes. Certaines étaient défectueuses en plus d'être obsolètes. Ces enfoirés de Sunrise Solutions m'ont entubé et ça me fait chier un max. »

Ça me fait chier un max. Une formule que Brady utilisait tout le temps, à l'époque de la Cyber Patrouille, généralement en référence à leur boss ou à un de ces cons de clients qui avait réussi à renverser son expresso sur son ordinateur.

« Vous avez été très bien payée, Freddi, et votre travail est bientôt terminé. N'insistez pas, voulez-vous ? »

Il la dépasse sans attendre de réponse, va poser son attaché-case sur la table et fait sauter les fermoirs. Il en retire une enveloppe portant ses initiales, FL. Les lettres sont inclinées vers l'arrière. Pendant ses années de travail chez Discount Electronix, elle a vu cette même écriture penchée sur des centaines de bons de commande. Ceux

que Brady remplissait.

« Dix mille, dit Dr Z. Dernier paiement. Maintenant, au boulot. »

Freddi tend la main vers l'enveloppe.

« Vous n'êtes pas obligé de rester si vous voulez pas. Le reste est quasiment automatique. C'est comme programmer une alarme réveil. »

Et si tu es vraiment Brady, tu pourrais le faire toi-même. Je suis bonne, mais t'étais encore meilleur.

Il lui laisse frôler l'enveloppe des doigts et la retire brusquement.

« Je vais rester. Pas que je ne vous fasse pas confiance, mais... »

C'est ça, pense Freddi. Tu parles.

Les joues du vieux se fripent, encore ce même sourire inquiétant.

« Et qui sait ? Nous pourrions être chanceux et assister à la première capture.

– Je vous parie que tous les gens qui ont reçu des Zappit les ont déjà jetés. C'est un putain de *jouet*, et y en a qui marchent même pas. Comme vous l'avez dit vous-même.

– Ça, c'est mon problème », répond Dr Z.

À nouveau, ses joues se rident et se creusent. Il a les yeux rouges, comme s'il avait fumé du crack. Elle pense un instant lui demander à quoi ils jouent exactement, et quel résultat il espère obtenir... mais elle a déjà sa petite idée, et tient-elle vraiment à en être sûre ? En plus, si c'est *vraiment* Brady, quel mal est-ce que ça peut bien faire ? Il avait des centaines d'idées, et toutes plus nazes les unes que les autres.

Enfin.

Presque toutes.

Elle le précède dans ce qui devait être à l'origine une chambre d'amis et qui est devenu son atelier, le genre de refuge électronique dont elle a toujours rêvé sans jamais pouvoir se l'offrir – une planque dont Gloria, avec sa belle gueule, son rire contagieux et ses « compétences sociales », n'a jamais compris le besoin. Dans cette piaule, les convecteurs marchent à peine et il fait trois degrés de moins que dans le reste de l'appartement. Mais ça dérange pas les ordinateurs. Ils aiment ça.

« Allez-y, dit-il. Faites-le. »

Elle s'assoit devant le premier Mac de bureau de la rangée, avec son écran de soixante-dix centimètres qu'elle réactive, et tape son mot de passe – une suite de chiffres pris au hasard. Il y a un dossier

simplement intitulé Z qu'elle ouvre à l'aide d'un autre mot de passe. Les sous-dossiers sont nommés Z-1 et Z-2. Elle utilise un troisième mot de passe pour ouvrir Z-2 puis commence à pianoter rapidement sur le clavier. Dr Z reste posté au-dessus de son épaule gauche. C'est une présence négative et dérangement au début, puis elle s'absorbe dans sa tâche, comme toujours.

D'ailleurs, ça ne prend pas longtemps ; Dr Z lui a remis le programme, et l'exécuter est un jeu d'enfant. À droite de son ordinateur, sur une étagère, est posé un répéteur de signal Motorola. Lorsqu'elle termine en pressant simultanément Commande et la touche Z, le répéteur se lance. Un mot apparaît en pointillés jaunes : RECHERCHE. Il clignote comme un feu à un carrefour désert.

Ils attendent, et Freddi se rend compte qu'elle retient son souffle. Elle le relâche d'un coup, gonflant momentanément ses joues creuses. Elle commence à se lever mais Dr Z pose une main sur son épaule.

« Donnons-lui un petit peu plus de temps. »

Ils lui donnent encore cinq minutes ; on n'entend que le bourdonnement léger de l'équipement électronique et la mélopée du vent en provenance du lac gelé. RECHERCHE n'arrête pas de clignoter.

« Très bien, dit enfin Dr Z. Je savais qu'il ne fallait pas en espérer autant. Chaque chose en son temps, Freddi. Retournons à côté. Je vais vous remettre le dernier paiement et vous lais... »

RECHERCHE jaune se transforme soudain en TROUVÉ vert.

« Ça y est ! hurle-t-il, la faisant sursauter. Ça y est, Freddi ! On a le premier ! »

Ses ultimes doutes sont balayés ; maintenant elle en est sûre. Il a suffi de ce hurlement de triomphe. C'est Brady, il n'y a plus aucun doute. Il s'est transformé en poupée russe vivante, ce qui va parfaitement bien avec sa chapka en fourrure. Regardez à l'intérieur de Babineau, il y a Dr Z. Regardez à l'intérieur de Dr Z et là, actionnant toutes les manettes, il y a Brady Hartsfield. Dieu sait comment c'est possible, mais c'est pourtant ce qui est.

TROUVÉ vert est remplacé par CHARGEMENT rouge. Au bout de quelques secondes à peine, CHARGEMENT est remplacé par TÂCHE TERMINÉE. Après quoi, le répéteur se remet en mode RECHERCHE.

« Très bien, dit-il. Je suis satisfait. Il est temps pour moi de partir. La soirée a été chargée et je n'ai pas encore terminé. »

Elle le suit dans la pièce principale, refermant la porte de son antre

électronique derrière elle. Elle est parvenue à une décision qu'elle aurait sans doute dû prendre depuis longtemps. Dès qu'il sera parti, elle ira éteindre le répéteur et supprimer le dernier programme. Cela fait, elle bouclera une valise et se trouvera un motel. Demain, elle fout le camp de cette ville et file chercher le soleil en Floride. Elle en a eu sa dose, du Dr Z, et de son acolyte Z-Boy, et de l'hiver dans le Midwest.

Dr Z endosse son manteau mais dérive vers la fenêtre au lieu d'aller vers la porte.

« Pas terrible comme vue. Trop de tours sur le passage.

– Ouais, ça craint grave.

– Elle vaut quand même mieux que la mienne, dit-il sans se retourner. Tout ce que j'ai à me mettre sous la dent depuis cinq ans et demi, c'est un garage couvert. »

Soudain, Freddi a atteint ses limites. Si dans soixante secondes il est encore dans la pièce, elle va piquer une crise de nerfs.

« Donnez-moi mon argent. Donnez-le-moi et foutez le camp. C'est terminé. »

Il se retourne. À la main, il a le pistolet à canon court qu'il a utilisé pour la femme de Babineau.

« Tu as raison, Freddi. C'est terminé. »

Elle réagit instantanément : un revers dans le pistolet pour l'éjecter, un coup de pied dans les parties, un mouvement de karaté en cisaille à la Lucy Liu pour l'achever quand il se plie en deux, et fuite en courant par la porte en hurlant comme une possédée. Ce petit clip mental passe en couleurs et en Dolby stéréo dans sa tête pendant qu'elle reste clouée sur place. Le pistolet fait bang. Elle trébuche de deux pas en arrière, heurte le fauteuil dans lequel elle s'assoit pour regarder la télé, s'affale dessus et roule par terre, la tête la première. Le monde commence à s'obscurcir et à se retirer. Sa dernière sensation est une chaleur en haut, où elle commence à saigner, et en bas, où sa vessie s'est relâchée.

« Dernier paiement, comme promis. »

Les mots lui parviennent de très, très loin.

La noirceur engloutit le monde. Freddi bascule dedans et disparaît.

Brady se tient parfaitement immobile, observant le sang se répandre sous elle. Il écoute, au cas où quelqu'un viendrait frapper à la porte pour demander si tout va bien. Il n'y croit pas vraiment, mais mieux vaut se tenir prêt.

Au bout de quatre-vingt-dix secondes environ, il remet le revolver dans la poche de son manteau avec son Zappit. Il ne résiste pas à l'envie de jeter un dernier regard dans la salle des ordinateurs avant de partir et constate que le répéteur de signal continue sa recherche automatique sans fin. Contre vents et marées, il a accompli une incroyable odyssée. Ce qu'en seront les ultimes résultats est impossible à prévoir, mais il y *aura* des résultats, c'est certain. Et ça rongera le vieux flic comme de l'acide. La vengeance est vraiment un plat qui se mange froid.

Il a tout l'ascenseur pour lui en redescendant. Le hall de l'immeuble est tout aussi désert. Il tourne le coin de la rue, remontant le col du coûteux manteau d'hiver de Babineau pour se protéger du vent, bipant pour déverrouiller la BM du médecin. Il monte et démarre, mais seulement pour avoir le chauffage. Il a encore quelque chose à faire avant de rallier sa prochaine destination. Il n'a pas vraiment *envie* de le faire, parce que nonobstant ses failles d'être humain, Babineau est doté d'un esprit suprêmement intelligent, dont une grande partie est encore intacte. Détruire cet esprit-là ressemble trop à ce que font ces connards débiles et superstitieux d'ISIS en pulvérisant des trésors d'art et de culture à coups de masse. Pourtant, ce doit être fait. Il s'agit de ne prendre aucun risque, car le corps aussi est un trésor. Certes, Babineau a une tension artérielle un peu élevée et son ouïe a considérablement baissé ces dernières années, mais la pratique du tennis et ses séances bi-hebdomadaires à la salle de sport de l'hôpital lui ont garanti une bonne musculature. Son cœur bat à soixante-dix pulsations-minute, sans le moindre raté. Il ne souffre pas

de sciatique, ni de goutte, ni de cataracte, ni d'aucun autre outrage qu'inflige le temps à beaucoup d'hommes de son âge.

En plus, le bon docteur est tout ce que Brady a, du moins pour le moment.

Avec cela en tête, Brady se replie vers l'intérieur et trouve ce qui reste de la conscience profonde de Felix Babineau – le cerveau à l'intérieur du cerveau. Celui-ci a été diminué, ravagé, scarifié par les occupations répétées de Brady, mais il est toujours là, toujours Babineau, toujours capable (théoriquement du moins) de reprendre le contrôle. Il est néanmoins sans défense, comme une créature sans carapace, décortiquée et à vif. Dessous, ce n'est pas exactement de la chair : l'être profond de Babineau ressemble plutôt à un dense réseau de câbles faits de lumière.

Non sans regrets, Brady les empoigne avec sa main fantôme et les arrache.

Hodges passe sa soirée à manger lentement son yaourt tout en regardant la chaîne météo. La tempête annoncée, ridiculement baptisée Eugénie par les grosses têtes de la chaîne, continue d'arriver et devrait frapper la ville à un moment ou à un autre demain.

« Difficile d'être plus précis en l'état actuel des choses, affirme la première grosse tête, un chauve à lunettes, à l'autre grosse tête, une bombe blonde. On n'avait jamais vu une tempête aussi capricieuse. »

La blonde rit comme si son partenaire en météorologie avait dit un truc follement spirituel et Hodges pointe sa télécommande pour leur couper le sifflet.

La zapette, se dit-il en la regardant. C'est comme ça que tout le monde appelle ce machin. Sacrée invention, quand on y pense. On peut accéder à des centaines de chaînes différentes par une commande à distance. Plus la peine de se lever. Comme si on était à l'intérieur de la télévision et pas dans son fauteuil. Ou aux deux endroits en même temps. Un genre de miracle, quoi.

Au moment où il entre dans la salle de bains pour se laver les dents, son portable vibre. Il consulte l'écran et ne peut s'empêcher de rire, même si c'est douloureux. C'est maintenant qu'il est chez lui, dans l'intimité de son propre domicile où personne ne risque d'être dérangé par la sonnerie du *Home Run*, que son vieux coéquipier décide plutôt de lui téléphoner.

« Hé, Pete, sympa de savoir que tu te souviens encore de mon numéro. »

Pete n'a pas le temps de déconner.

« J'ai un truc à te dire, Kermit, et si tu décides de t'en servir, moi je suis comme le sergent Schultz dans *Stalag 13*. Tu t'souviens ?

– Ouaip. » Ce qui vrille tout à coup le ventre de Hodges n'est pas une crampe de douleur mais d'excitation. Étrange comme les deux se ressemblent. « Tu ne sais rien.

– Exact. Bien obligé, parce que en ce qui concerne nos services, le meurtre de Martine Stover et le suicide de sa mère sont une affaire classée. Et on ne va certainement pas rouvrir le dossier à cause d’une coïncidence, et les ordres viennent d’en haut. On est clairs là-dessus ?

– Comme de l’eau de roche, répond Hodges. C’est quoi, cette coïncidence ?

– L’infirmière-chef de la clinique des traumatismes de Kiner s’est suicidée la nuit dernière. Ruth Scapelli.

– J’ai appris ça, dit Hodges.

– Lors d’un de tes petits pèlerinages à l’hôpital pour rendre visite au charmant M. Hartsfield, je présume.

– Mouais. »

Inutile de signaler à Pete qu’il n’a même pas pu aller jusqu’à la porte du charmant M. Hartsfield.

« Scapelli avait un de ces gadgets, là. Un Zappit. Apparemment, elle l’a jeté à la poubelle avant de se trancher les veines. L’un des gars de la scientifique l’a trouvé.

– Ah. » Hodges retourne au salon et s’assoit, grimaçant lorsque son corps se plie en deux. « Et c’est l’idée que tu te fais d’une coïncidence ?

– Pas nécessairement, répond Pete gravement.

– Mais ?

– Mais je veux prendre ma retraite en paix, bon sang de bois ! S’il y a une balle à récupérer sur ce coup-là, Izzy peut le faire.

– Mais Izzy n’a aucune envie de récupérer une balle puante.

– Non. Et le capitaine non plus, sans parler du commissaire. »

En entendant ça, Hodges est forcé de réviser son opinion sur son ancien coéquipier : c’est pas un vieux flic fatigué, en fin de compte.

« T’as vraiment été leur parler ? Essayé de garder la balle en jeu ?

– Au capitaine, oui. En dépit des objections d’Izzy Jaynes, dois-je préciser. Ses objections *stridentes*. Le capitaine a parlé au commissaire. Et là, en fin de soirée, on me notifie de laisser tomber, et tu sais pourquoi.

– Ouais. Parce que c’est connecté à Brady, d’un côté comme de l’autre. Martine Stover étant l’une de ses victimes du City Center. Ruth Scapelli étant son infirmière. Il faudrait environ six minutes à un journaliste modérément futé pour faire le lien et pondre une belle grosse histoire à sensation. C’est ce que t’a dit le capitaine Pedersen ?

– Exactement. Personne à la police ne tient à ce que le projecteur soit de nouveau braqué sur Hartsfield, surtout si on considère qu’il est toujours jugé incompétent pour organiser sa défense et donc inapte à comparaître. Merde, personne à la mairie n’y tient. »

Hodges reste silencieux, à réfléchir de toutes ses forces – comme peut-être il n’a jamais réfléchi de toute sa vie. Il a appris l’expression *franchir le Rubicon* il y a belle lurette, quand il était au lycée, et compris sa signification sans avoir besoin de l’explication de Mme Bradley : prendre une décision irrévocable. Ce qu’il a appris par la suite, parfois à ses dépens, c’est que l’on rencontre la plupart de ces Rubicon sans y avoir été préparé. S’il dit à Pete que Barbara Robinson aussi avait un Zappit et qu’elle aussi avait peut-être des idées suicidaires quand elle a séché les cours pour descendre à Lowtown, Pete sera presque obligé d’en référer de nouveau à Pedersen. Deux suicides liés à des Zappit peuvent être rétrogradés au rang de coïncidence, mais trois ? Bon, d’accord, Barbara n’a pas exactement réussi, Dieu merci, mais elle a aussi un lien avec Brady. Elle était au concert des ’Round Here, non ? En compagnie d’Hilda Carver et de Dinah Scott qui *elles aussi* ont reçu des Zappit. Mais la police est-elle capable de croire ce que lui-même commence à croire ? C’est une question importante parce que Hodges aime Barbara Robinson et il ne tient pas à ce qu’on porte atteinte à sa vie privée si rien de concret n’en sort.

« Kermit ? T’es là ?

– Oui. Je réfléchissais. Est-ce que Mme Scapelli a reçu de la visite hier soir ?

– Peux pas te dire parce qu’on a pas interrogé les voisins. C’était un suicide, pas un meurtre.

– Olivia Trelawney aussi s’est suicidée, dit Hodges. Tu t’souviens ? »

C’est au tour de Pete de se taire. Évidemment qu’il se souvient, et il se souvient aussi qu’il s’agissait d’un suicide *assisté*. Hartsfield avait implanté un ver malveillant dans l’ordinateur d’Olivia Trelawney pour lui faire croire qu’elle était hantée par le fantôme d’une jeune mère tuée au City Center. Que la plupart des habitants de la ville en soient venus à la considérer comme en partie responsable du massacre parce qu’elle avait été négligente avec ses clés de voiture y avait aussi contribué.

« Brady a toujours adoré...

– Je sais ce qu'il a toujours adoré, dit Pete. Pas besoin d'en rajouter. J'ai encore un morceau de choix pour toi, si tu veux.

– Vas-y, balance.

– J'ai parlé à Nancy Alderson cet après-midi vers cinq heures. »

Bien, Pete, pense Hodges. Tu te crèves un peu le cul pour tes dernières semaines.

« Elle m'a dit que Mme Ellerton avait déjà acheté le nouvel ordinateur pour sa fille. Pour ses cours en ligne. Il est encore dans son emballage sous l'escalier menant au sous-sol. Ellerton s'apprêtait à l'offrir à Martine pour son anniversaire, le mois prochain.

– Préparatifs pour l'avenir, en d'autres termes. Pas ce qu'on attendrait d'une femme suicidaire, si ?

– Non, j'imagine que non. Faut que j'y aille, Kermit. La balle est dans ton camp. Joue-la ou laisse-la filer. À toi de voir.

– Merci, Pete. J'apprécie que tu m'aies mis au courant.

– Je regrette le bon vieux temps, dit Pete. On aurait suivi la piste tous les deux et tant pis pour les conséquences.

– Mais ce temps est révolu. »

Hodges se masse le flanc.

« Oui. Révolu. Prends soin de toi. Tâche de reprendre un peu de poids, nom de Dieu.

– Je fais de mon mieux », répond Hodges mais il parle dans le vide, Pete a déjà raccroché.

Il se brosse les dents, prend un antidouleur et enfile lentement son pyjama. Puis il se met au lit et regarde fixement l'obscurité, attendant le sommeil, ou l'aube, selon ce qui se présentera en premier.

Après avoir enfilé les vêtements de Babineau, Brady a veillé à récupérer son badge d'identité sur son bureau, car la bande magnétique au dos en fait un passe universel. À vingt-deux heures trente ce soir-là, à peu près au moment où Hodges finit par être rassasié de météo, il l'utilise pour la première fois pour entrer dans le parking clôturé du personnel, derrière le bâtiment principal de l'hôpital. De jour, le parking est plein à craquer, mais à cette heure, il a l'embarras du choix. Il choisit de se garer aussi loin que possible de l'éclat envahissant des lampes à arcs de sodium. Il abaisse le dossier du siège de la tire de luxe du Dr B et coupe le contact.

Il se laisse aller au sommeil et se retrouve à naviguer à travers un léger brouillard de souvenirs déconnectés, tout ce qui reste de Felix Babineau. Il sent le goût de menthe du baume à lèvres de la première fille qu'il a embrassée, Marjorie Patterson, au collège de Joplin Est, dans le Missouri. Il voit un ballon de basket avec le mot **VOIT** écrit en lettres noires râpées. Il sent la chaleur dans son pantalon de jogging alors qu'il se fait pipi dessus pendant qu'il est en train de colorier derrière le vieux canapé de mémé, un énorme dinosaure recouvert de velours vert fané.

Apparemment, les souvenirs d'enfance sont les derniers à s'en aller.

Peu après deux heures du matin, il tressaille sous l'effet d'une vive réminiscence : son père lui administrant une gifle pour avoir joué avec des allumettes dans leur grenier, et il se réveille en sursaut dans le siège-baquet de la BM. Une seconde, le détail le plus net de ce souvenir subsiste : une veine palpitant dans le cou congestionné de son père, juste au-dessus du col de son polo de golf bleu Izod.

Puis il redevient Brady, revêtu du costume de peau de Babineau.

Confiné en Chambre 217, et dans un corps qui ne fonctionne plus, Brady a eu des mois pour dresser ses plans, les réviser et réviser leurs révisions. Il a commis des erreurs en cours de route (il regrette, par exemple, d'avoir utilisé Z-Boy pour envoyer un message à Hodges sous le Parapluie Bleu de Debbie et il aurait dû attendre avant de se lancer après Barbara Robinson), malgré tout il a persévéré, et voilà où il en est, au seuil de la réussite.

Il a répété mentalement cette partie de l'opération une bonne douzaine de fois, ce qui fait qu'il avance maintenant avec confiance. Un coup de carte magnétique lui donne accès à une porte marquée ENTRETIEN A. Aux étages supérieurs, les machines qui font tourner l'hôpital sont à peine audibles, un bourdonnement étouffé, si tant est qu'on les entende. Ici, elles font un grondement de tonnerre régulier, et le corridor carrelé est étouffant. Mais il est désert, comme escompté. Un hôpital de grande ville ne dort jamais d'un sommeil profond, mais aux petites heures du jour il ferme les yeux et somnole.

La salle de pause de l'équipe d'entretien est déserte aussi, tout comme la zone douches et vestiaires au-delà. Certains casiers sont fermés avec des cadenas mais la plupart sont ouverts. Il les essaie les uns après les autres, vérifiant les tailles, jusqu'à ce qu'il trouve une chemise grise et un pantalon de travail de la taille approximative de Babineau. Il ôte les habits du Babi et endosse la tenue d'agent d'entretien, sans oublier de transférer le flacon de comprimés qu'il a pris dans la salle de bains du toubib. Prescription pour Madame et Monsieur, mélange puissant. À l'une des patères près des douches, il aperçoit la touche finale : une casquette de baseball rouge et bleu des Groundhogs. Il la prend, ajuste la bande élastique à l'arrière et la rabat sur son front, veillant à bien rentrer tous les cheveux d'argent de Babineau.

Il remonte toute la longueur de l'Entretien A et tourne à droite

dans la laverie de l'hôpital, humide en plus d'être étouffante. Deux femmes de ménage sont assises sur des chaises en plastique entre deux rangées de séchoirs Foshan gigantesques. Elles dorment, l'une avec une boîte de crackers en forme d'animaux renversée dans le creux de sa jupe en nylon vert. Plus loin, après les machines à laver, deux chariots de linge sont rangés contre un mur en parpaings. L'un est plein de chemises d'hôpital, l'autre chargé de piles de draps propres. Brady attrape une poignée de chemises, les pose par-dessus les draps soigneusement pliés et pousse le chariot devant lui dans le couloir.

Il lui faut changer d'ascenseur et remonter à pied la passerelle pour atteindre le Bocal, et il croise exactement quatre personnes sur son chemin. Deux infirmiers en train de chuchoter devant une armoire de fournitures médicales ; deux internes dans le salon des médecins occupés à rire silencieusement devant un écran de portable. Aucun d'eux ne prête attention à l'agent d'entretien de nuit qui passe, tête baissée, en poussant son lourd chariot de linge.

Le moment où il risque le plus de se faire remarquer – et peut-être reconnaître –, c'est quand il franchira le bureau de l'accueil au centre du Bocal. Mais sur les deux infirmières de garde, l'une est en train de jouer au solitaire sur son ordinateur et l'autre rédige des notes, soutenant sa tête de sa main libre. Celle-ci, apercevant un mouvement du coin de l'œil, salue l'homme qui passe sans lever la tête et lui demande comment il va.

« Bien, répond Brady. Froid quand même, cette nuit.

– Mmh-mmh, et il paraît que la neige arrive. »

Elle bâille et reprend ses notes.

Brady continue à pousser son chariot dans le couloir et s'arrête un peu avant la 217. L'un des petits secrets du Bocal, c'est que les chambres ont deux portes, l'une numérotée et l'autre non. Les portes non numérotées ouvrent sur les placards, permettant ainsi le réassortiment en draps et autres fournitures sans déranger le repos des patients... ou leur cerveau dérangé. Brady attrape quelques chemises, jette un rapide coup d'œil alentour pour s'assurer qu'il est toujours seul et se glisse par la porte anonyme. Un instant plus tard, il a les yeux posés sur lui-même. Des années durant, il a trompé tout son monde, leur faisant croire que Brady Hartsfield était ce que les personnels soignants appellent (uniquement entre eux) un légume, une larve, ou carrément un cata, comme catatonique. Là, c'est

vraiment ce qu'il est.

Il se penche et caresse une joue légèrement piquetée de barbe. Passe le gras du pouce sur une paupière close, palpant la courbe du globe oculaire en dessous. Soulève une main, la retourne et la repose doucement, paume en l'air, sur le couvre-lit. De la poche du pantalon gris, il sort le flacon de comprimés et en verse une poignée dans la paume ouverte. Prenez et mangez, pense-t-il. Ceci est mon corps, brisé pour vous.

Il entre une dernière fois dans ce corps brisé. Il n'a plus besoin du Zappit pour le faire, pas plus qu'il n'a à s'inquiéter que Babineau reprenne le contrôle et s'enfuie comme le Petit Bonhomme en pain d'épice. Vidé de l'esprit de Brady, c'est Babineau le légume. Plus rien là-dedans qu'un souvenir du polo de golf de son père.

Brady inspecte l'intérieur de sa tête, comme un voyageur s'appropriant à quitter une chambre d'hôtel après un séjour de longue durée. Rien oublié dans la penderie ? Un tube de dentifrice dans la salle de bains ? Peut-être un bouton de manchette sous le lit ?

Non. Tout est bouclé dans la valise et la chambre est vide. Il referme sa main, déteste la lenteur avec laquelle ses doigts se traînent, comme si ses articulations étaient pleines de boue. Il ouvre la bouche, approche les comprimés, et les laisse choir à l'intérieur. Il mâche. Le goût est amer. Babineau, pendant ce temps, s'est écroulé sur le sol comme un pantin désarticulé. Brady avale une fois. Deux fois. Voilà. C'est fait. Il ferme les yeux et, quand il les rouvre, il a le regard perdu sous le lit, fixé sur une paire de chaussons dont Brady Hartsfield ne se servira plus jamais.

Il se remet sur les pieds de Babineau, s'époussette, et jette un dernier regard au corps qui l'a véhiculé pendant presque trente ans. Ce corps qui ne lui sert plus à rien depuis qu'à l'Auditorium Mingo il a reçu le deuxième coup à la tête qui l'a empêché d'actionner le détonateur des explosifs scotchés sous son fauteuil roulant. Il fut un temps où il aurait pu s'inquiéter que cette ultime étape, cruciale, ne lui claque entre les doigts, que sa conscience et tous ses plans grandioses ne meurent en même temps que ce corps. Ce n'est plus le cas. Le cordon ombilical est tranché. Il a franchi le Rubicon.

Ciao, Brady, pense-t-il, content de t'avoir connu.

Cette fois, quand il repasse en poussant son chariot devant le bureau des infirmières, celle qui jouait au solitaire est partie, sans

doute aux toilettes. L'autre s'est endormie sur ses notes.

Mais il est quatre heures moins le quart à présent, et il y a encore fort à faire.

Après avoir remis les habits de Babineau, Brady quitte l'hôpital comme il y est entré et prend la voiture jusqu'à Sugar Heights. Le silencieux artisanal de Z-Boy est kaput (et un coup de feu sans silencieux est susceptible d'être signalé, surtout dans le quartier le plus huppé de la ville où les flics privés de Vigilant Guard Service ne sont jamais à plus d'une rue de distance), alors il s'arrête à Valley Plaza, qui se trouve sur son chemin. Il vérifie le parking désert, à l'affût de véhicules de police, n'en voit aucun, contourne le centre commercial pour rejoindre la zone de chargement de Discount Home Furnishings.

Bon Dieu, ce que c'est bon d'être dehors ! *Merveilleux*, putain !

Il respire profondément l'air froid de l'hiver et marche vers l'avant de la BM, enroulant la manche du manteau classe de Babineau autour du petit canon du .32. Ça sera pas aussi efficace que le silencieux de Z-Boy, et il sait qu'il prend un risque, mais pas trop gros. Rien qu'une détonation. Il lève d'abord les yeux, désireux de voir les étoiles, mais une couverture de nuages bouche le ciel. Ah, bah, il aura d'autres nuits. Beaucoup. Des milliers, possible. Après tout, il est pas limité au corps de Babineau.

Il vise et tire. Un petit trou rond apparaît dans le pare-brise de la voiture. Maintenant, c'est le moment de prendre un autre risque : rouler le dernier kilomètre jusqu'à Sugar Heights avec un impact de balle juste au-dessus du volant, mais c'est aussi l'heure de la nuit où les rues des banlieues sont les plus désertes et où les flics somnolent, surtout dans les quartiers les plus chics.

Par deux fois, des phares approchent et il retient son souffle, mais les deux véhicules le croisent sans ralentir. L'air de janvier siffle à travers le trou dans le pare-brise. Le retour se fait sans encombre jusqu'au McManoir de Babineau. Cette fois, pas besoin de taper le

code ; il déclenche l'ouverture du portail grâce au bouton fixé au pare-soleil. Arrivé au bout de l'allée, il dévie vers la pelouse couverte de neige, rebondit sur une dure croûte de neige déblayée, éborgne un buisson et s'arrête.

Bienvenue chez moi, tralala !

Le seul problème c'est qu'il a oublié d'emporter un couteau. Il pourrait aller en chercher un dans la maison, il a encore un truc à y faire, mais il ne tient pas à se farcir deux voyages. Il a encore des kilomètres à parcourir avant de pouvoir dormir et il est pressé de prendre la route. Il ouvre la console centrale et tâtonne à l'intérieur. Sûr qu'un dandy comme Babineau gardait un nécessaire de toilette quelque part, un coupe-ongles ferait l'affaire... mais il n'y a rien. Il essaie la boîte à gants et, dans le porte-documents (cuir, évidemment) contenant les livrets d'entretien de la BM, il trouve une carte d'assurance Allstate en plastique laminé. Ça va le faire. Après tout, est-ce qu'on est pas entre de Bonnes Mains, avec eux ?

Brady remonte la manche du manteau en cachemire de Babineau, celle de la chemise en dessous, puis s'enfonce un coin de la carte dans l'avant-bras. Il n'obtient rien qu'un mince trait rouge. Il recommence, appuie plus fort, et grimace. Cette fois, la peau se déchire et du sang coule. Il secoue une pluie de gouttelettes, d'abord sur le siège, puis sur la partie inférieure du volant. Il n'y en a pas beaucoup mais il n'en faut pas beaucoup. Surtout associé à l'impact de balle dans le pare-brise.

En quelques bonds, il gravit les marches du porche ; chaque élan ressemble à un petit orgasme. Cora, toujours aussi morte, gît sous les patères de l'entrée. Bibli Al ronfle sur le canapé. Brady le secoue, ne parvient à lui tirer que quelques grognements étouffés, le chope alors à deux mains et l'envoie rouler par terre. Les yeux de Al s'ouvrent péniblement.

« Heh ? Kwa ? »

Il a le regard hébété mais pas complètement vide. Il ne reste probablement rien de Al Brooks à l'intérieur de ce cerveau pillé, mais il reste encore un peu de l'alter ego que Brady a créé. Suffisamment.

« Hé ho, Z-Boy, dit Brady en s'accroupissant.

– Eh, croasse Z-Boy en s'efforçant de se redresser. Eh salut, docteur Z. Je surveille cette maison, là, comme vous m'avez dit. La femme – celle qui peut encore marcher –, elle se sert tout le temps du

Zappit, là. Je la surveille du garage de la maison d'en face.

– Vous n'avez plus besoin de le faire.

– Non ? Mais où on est ?

– Chez moi, dit Brady. Vous avez tué ma femme. »

Mâchoire décrochée, Z-Boy regarde fixement l'homme aux cheveux blancs en manteau. Son haleine est atroce mais Brady ne recule pas. Lentement, le visage de Z-Boy se décompose. C'est comme regarder de la tôle se froisser au ralenti.

« Tuée ?... non, pas moi !

– Si.

– Non ! Pas moi, jamais !

– Pourtant vous l'avez fait. Mais seulement parce que je vous l'avais demandé.

– Vous êtes sûr ? Me souviens pas. »

Brady le prend par l'épaule.

« Ce n'était pas votre faute. Vous étiez hypnotisé. »

Le visage de Z-Boy s'éclaire.

« Par le Fishin' Hole !

– Oui, par le Fishin' Hole. Et pendant que vous étiez hypnotisé, je vous ai dit de tuer Mme Babineau. »

Le regard de Z-Boy est rempli de doute et de chagrin.

« Si je l'ai fait, c'était pas ma faute. J'étais hypnotisé et je me souviens même pas.

– Prenez ça. »

Brady tend le revolver à Z-Boy. Z-Boy le tient en l'air, sourcils froncés comme devant un objet exotique.

« Mettez-le dans votre poche et donnez-moi vos clés de voiture. »

Z-Boy glisse le .32 dans la poche de son pantalon d'un geste absent et Brady se crispe, s'attendant à ce que le coup parte et que le vieux con se retrouve avec une balle dans la jambe. Enfin, Z-Boy lui tend son porte-clés. Brady l'empoche, se lève et traverse le salon.

« Où vous allez, docteur Z ?

– Je ne serai pas long. Pourquoi ne restez-vous pas assis sur le canapé en attendant mon retour ?

– Je vais rester assis sur le canapé en attendant votre retour, dit Z-Boy.

– Bonne idée. »

Brady va dans le bureau de Babineau. Il y a tout un ego-mur

tapissé de photos encadrées, y compris celle d'un Felix Babineau plus jeune échangeant une poignée de main avec le second président Bush, tous deux souriant comme des idiots. Brady ne s'intéresse pas aux photos ; il les a déjà vues x fois au cours des mois où il apprenait à piloter le corps d'un autre – ce qu'il considère maintenant comme sa période « jeune conducteur ». Ce n'est pas non plus l'ordinateur de bureau qui l'intéresse. Ce qu'il veut, c'est le MacBook Air posé sur le meuble. Il l'ouvre, l'allume et tape le mot de passe de Babineau, qui se trouve être CEREBELLIN.

« Ton traitement m'a fait que dalle », dit Brady tandis que l'écran d'accueil apparaît.

Il n'en est pas tout à fait sûr mais c'est ce qu'il choisit de croire.

Ses doigts martèlent le clavier avec une rapidité de pro dont Babineau aurait été incapable, et un programme caché, que Brady a installé lui-même lors d'une précédente visite dans la tête du bon docteur, s'ouvre. Il s'intitule FISHIN' HOLE. Brady continue à taper et le programme se connecte au répéteur de signal dans l'antré informatique de Freddi Linklatter.

EN FONCTIONNEMENT indique l'écran du portable, et en dessous : TROUVÉ 3.

Trouvé trois ! Déjà trois !

Brady est enchanté mais pas réellement surpris, même si on est en plein milieu de la nuit. Dans tout groupe, on trouve des insomniaques, y compris le groupe qui a reçu des Zappit gratuits sur mauvaisconcert.com. Quelle meilleure façon de tuer ces heures d'insomnie d'avant l'aube qu'en jouant avec une petite console qui tient dans la main ? Et avant de jouer au solitaire ou à Angry Birds, pourquoi ne pas vérifier si les poissons roses de la démo du Fishin' Hole sont enfin programmés pour se transformer en chiffres quand on les touche ? Une bonne combinaison de chiffres vaut un prix mais, à quatre heures du matin, c'est peut-être pas la motivation principale. Quatre heures du mat', c'est généralement une heure pas trop sympa pour se réveiller. C'est là que des pensées désagréables et des idées pessimistes s'imposent, et l'écran de la démo est apaisant. Il est aussi hypnotisant. Al Brooks le savait avant de devenir Z-Boy ; Brady l'a su à l'instant où il l'a vu. Rien qu'une coïncidence géniale, mais ce que Brady a fait depuis – ce qu'il a *préparé* – n'a rien d'une coïncidence. C'est le résultat d'une longue et minutieuse préparation dans la prison

de sa chambre d'hôpital et de son corps délabré.

Il referme le portable, le glisse sous son bras et s'apprête à partir. À la porte, il a une idée et retourne au bureau de Babineau. Il ouvre le tiroir central et trouve tout de suite ce qu'il veut – il n'a même pas besoin de fouiller. Quand la chance est de ton côté, elle est de ton côté.

Brady retourne au salon. Z-Boy est assis sur le canapé, tête baissée, épaules voûtées, mains pendantes entre les cuisses. Une indicible lassitude paraît l'accabler.

« Je dois y aller maintenant, dit Brady.

– Où ça ?

– Pas vos affaires.

– Pas mes affaires.

– Parfaitement. Vous devriez vous rendormir.

– Là sur le canapé ?

– Ou dans une des chambres à l'étage. Mais il faut que vous fassiez quelque chose d'abord. » Il lui tend le stylo-feutre qu'il a trouvé dans le tiroir. « Laissez votre marque, Z-Boy, comme vous l'avez laissée dans la maison de Mme Ellerton.

– Elles étaient en vie quand je surveillais depuis le garage, ça je le sais, mais peut-être qu'elles sont mortes à présent.

– Oui, elles le sont sûrement.

– Je les ai pas tuées, elles aussi ? Parce qu'on dirait que j'ai été dans leur salle de bains. Et que j'ai écrit un Z.

– Non, non, rien de tel...

– Je cherchais le Zappit comme vous m'aviez dit, ça j'en suis sûr. J'ai bien regardé mais je l'ai trouvé nulle part. Je crois que peut-être elle l'avait jeté.

– Ça n'a plus d'importance maintenant. Laissez juste votre marque ici, OK ? Dans au moins dix emplacements différents. » Une pensée lui vient. « Savez-vous encore compter jusqu'à dix ?

– Un... deux... trois... »

Brady jette un coup d'œil à la Rolex de Babineau. Quatre heures et quart. Les visites du matin commencent à cinq heures dans le Bocal. Le temps file avec des ailes aux talons...

« C'est formidable. Laissez votre marque dans au moins dix endroits différents. Puis vous pourrez aller vous rendormir.

– OK. Je laisse ma marque dans au moins dix endroits différents

puis je vais me rendormir puis je vais en voiture jusqu'à la maison que je surveille pour vous. Ou est-ce que je dois arrêter de faire ça maintenant qu'elles sont mortes ?

– Je pense que vous pouvez arrêter maintenant. On révisé, OK ?
Qui a tué ma femme ?

– Moi, mais c'était pas ma faute. J'étais hypnotisé et j'arrive même pas à me rappeler. » Z-Boy commence à pleurer. « Vous allez revenir, docteur Z ? »

Brady sourit, exposant le travail dentaire coûteux dans la bouche de Babineau.

« Bien sûr. »

Son regard va se perdre en haut à gauche.

Il regarde le vieux bonhomme traîner les pieds jusqu'à la géante télé putain-c'que-j'suis-riche fixée au mur et tracer un grand Z sur l'écran. Des Z partout sur la scène du crime ne sont pas absolument nécessaires, mais Brady pense que ce sera une jolie touche, surtout quand la police demandera son nom à l'ex-Bibli Al et qu'il leur répondra Z-Boy. Juste un peu de filigrane en plus sur une pièce d'orfèvrerie déjà magnifiquement ouvragée.

Brady rejoint la porte d'entrée, enjambant Cora au passage. Il descend les marches du porche en sautillant et esquisse un petit pas de danse en arrivant en bas, claquant les doigts de Babineau pour s'accompagner. Ça lui fait un peu mal, un petit début d'arthrite, mais quoi ? Brady sait ce que c'est la vraie douleur, et c'est pas quelques élancements dans des vieilles phalanges qui lui font peur.

Il trotte jusqu'à la Malibu de Al. Pas terrible comme caisse comparée à la BM de feu Dr Babineau, mais elle le conduira là où il doit aller. Il démarre et grimace quand de la merde classique dégouline des haut-parleurs intégrés au tableau de bord. Il va sur BAM-100 et tombe sur du Black Sabbath de l'époque où Ozzy était encore un mec cool. Il regarde une dernière fois la BM garée en travers de la pelouse et décarre.

Des kilomètres à parcourir avant de pouvoir dormir, et puis la touche finale, la cerise sur le sundae. Il n'aura pas besoin de Freddy Linklatte pour ça, seulement du MacBook de Dr B. Il court sans laisse à présent.

Il est libre.

À peu près au moment où Z-Boy est en train d'apporter la preuve qu'il sait encore compter jusqu'à dix, les cils poisseux de sang de Freddi Linklatter se décollent de sa peau poisseuse. Elle regarde au fond d'un œil brun écarquillé. Il lui faut quelques secondes pour décider que ce n'est pas un œil, en fait, seulement un nœud dans les veines du bois qui *ressemble* à un œil. Elle est couchée sur le parquet et elle a la pire gueule de bois de sa vie, pire encore qu'après cette fiesta d'apocalypse pour ses vingt et un ans quand elle avait mélangé crystal meth et Ronrico. Après coup, elle s'était dit qu'elle avait eu de la chance de survivre à cette petite expérience. Là, elle regretterait presque de pas y être restée, tellement c'est pire. Et c'est pas seulement sa tête ; elle a mal dans le torse comme si Marshawn Lynch s'était servi d'elle comme mannequin d'entraînement au tackle.

Elle enjoint à ses mains de bouger et celles-ci obéissent à contrecœur. Elle les ramène sous elle comme pour faire des pompes et pousse. Son buste se soulève, mais sa chemise du dessus reste collée au parquet dans ce qui ressemble à du sang et dégage une odeur suspecte de whisky. C'est donc ça qu'elle buvait, et elle s'est cassé la gueule comme une idiote. Cogné la tête et évanouie. Mais bon Dieu, elle en avait sifflé combien ?

Non, c'est pas ça, se dit-elle. Quelqu'un est venu, et tu sais qui.

Simple déduction. Dernièrement, elle n'a eu que deux visiteurs, les deux sbires Z, et ça fait un moment qu'elle n'a plus revu celui en parka miteuse.

Elle tente de se mettre debout et échoue. Elle ne peut respirer que superficiellement. Des inspirations plus profondes lui causent une douleur au-dessus du sein gauche. On dirait que quelque chose y est incrusté.

Ma flasque ?

Je la faisais tournicoter en attendant qu'il rapplique. Pour me filer

mon dernier paiement et sortir de ma vie.

« M'a flinguée, croasse-t-elle. Putain de Dr Z, m'a flinguée. »

Elle gagne la salle de bains en chancelant et peine à croire l'épave cabossée qu'elle voit dans la glace. Le côté gauche de son visage est couvert de sang et une boule violette a enflé au niveau d'une coupure au-dessus de la tempe gauche, mais c'est pas ça le pire. Sa chemise bleue en toile chambray est aussi imbibée de sang – dont une grande partie provient de sa blessure à la tête, c'est ce qu'elle espère, les blessures à la tête saignent comme c'est pas possible – et il y a un trou rond et noir dans la poche de poitrine gauche. Il l'a flinguée, pas de doute. Maintenant elle se souvient de la détonation et de l'odeur de poudre juste avant qu'elle perde connaissance.

Respirant toujours tout doucement, elle insère deux doigts tremblants dans sa poche et en retire son paquet de Marlboro Lights. La balle l'a transpercé, le trou est là en plein milieu du M. Elle lâche le paquet de clopes dans le lavabo, défait les boutons de la chemise et la laisse tomber par terre. L'odeur de whisky est plus forte maintenant. Sa deuxième chemise est kaki avec de grandes poches à revers. Lorsqu'elle essaie de retirer la flasque de la poche gauche, un rauque miaulement d'agonie lui échappe – c'est tout ce qu'elle peut se permettre sans respirer trop fort –, mais quand elle parvient à la libérer, sa douleur dans la poitrine diminue un peu. La balle l'a aussi transpercée et, sur la face en contact avec sa peau, les échardes de métal retournées sont brillantes de sang. Elle laisse choir la flasque foutue sur les Marlboro et s'attelle aux boutons de la chemise kaki. Ça prend un peu plus longtemps mais finalement la deuxième chemise tombe à terre. En dessous elle porte un T-shirt American Giant, le genre avec une poche aussi. Elle glisse les doigts à l'intérieur et en ressort une petite boîte de pastilles Altoids. Elle aussi est percée d'un trou. Le T-shirt n'a pas de boutons, Freddi glisse donc son petit doigt dans le trou laissé par la balle et tire. Le tissu se déchire et enfin elle peut voir sa peau, mouchetée de sang.

Elle a un trou juste où commence la faible courbure de son sein et à l'intérieur, elle distingue une chose noire. Ça ressemble à un insecte mort. Avec trois doigts cette fois, elle déchire le reste du T-shirt, puis les enfonce dans le trou et pince l'insecte. Elle le fait aller et venir comme une dent branlante.

« Ouuu... ouuuuh... ouuuuh, PUTAAAIN ! »

Ça sort : pas un insecte, mais une balle. Elle la regarde puis la lâche dans le lavabo avec les autres trucs. En dépit de son mal de tête et du palpitement dans sa poitrine, Freddi réalise la chance absurde qu'elle a eue. C'était rien qu'un petit revolver, mais à bout portant, même un petit revolver aurait pu faire le boulot. Et il l'aurait fait, sans ce coup de bol incroyable. D'abord les cigarettes puis la flasque – c'est elle qui a le plus amorti –, ensuite la boîte d'Altoids et ensuite elle. Quelle distance du cœur ? Deux centimètres ? Moins ?

Son estomac se contracte, envie de vomir. Non, pas question, surtout pas. Le trou dans sa poitrine recommencerait à saigner mais ça serait pas ça le plus emmerdant. Sa tête exploserait. Ce serait ça le pire.

Maintenant qu'elle a dégagé la flasque et ses horribles griffes de métal (qui lui ont quand même sauvé la vie), elle respire un peu plus facilement. Elle se traîne au salon d'un pas lourd et contemple la mare de sang et de whisky. S'il s'était penché pour lui coller le canon dans la nuque... juste au cas où...

Alors que des vagues de nausée et de faiblesse la submergent, Freddi ferme les yeux et lutte pour ne pas perdre connaissance. Quand ça lui passe un peu, elle va jusqu'à son fauteuil et s'assoit très lentement. Comme une vieille avec le dos niqué, se dit-elle. Elle contemple fixement le plafond. Et maintenant ?

Sa première idée est d'appeler les secours, qu'une ambulance l'emmène à l'hôpital, mais qu'est-ce qu'elle leur dira ? Qu'un type se prétendant mormon ou témoin de Jéhovah a frappé à sa porte, qu'elle lui a ouvert et qu'il lui a tiré dessus ? Tiré dessus pourquoi ? Pour quelle raison ? Et pourquoi une femme seule comme elle irait-elle ouvrir à un inconnu à dix heures et demie du soir ?

Et c'est pas tout. La police viendrait. Et dans sa chambre, elle a trente grammes d'herbe et plusieurs doses de cocaïne. Elle pourrait se débarrasser de cette merde mais quid du matos dans sa salle informatique ? Elle a une demi-douzaine de logiciels craqués plus une tonne d'équipement ultra-cher qu'elle n'a pas exactement acheté. Les flics voudront savoir si, par hasard, madame Linklatter, l'homme qui vous a tiré dessus n'avait pas quelque chose à voir avec ce matériel électronique ? Peut-être que vous lui deviez un peu d'argent ? Peut-être que vous travailliez avec lui, à voler des numéros de cartes bancaires et autres données personnelles sur Internet ? Et ils pourront

pas loucher le répéteur en train de clignoter comme une machine à sous à Las Vegas tandis qu'il envoie indéfiniment son signal par Wifi et inocule un ver malveillant à chaque fois qu'il rencontre un Zappit connecté.

Qu'est-ce que c'est que ça, madame Linklatter ? À quoi cela sert-il exactement ?

Et qu'est-ce qu'elle leur racontera ?

Elle regarde autour d'elle, espérant voir l'enveloppe de fric abandonnée par terre ou sur le canapé, mais évidemment elle n'y est pas, il l'a emportée avec lui. En admettant qu'elle ait contenu du fric et pas juste des bandes de papier journal découpées... Et voilà où elle en est ; elle s'est pris une balle, elle a un traumatisme crânien (par pitié, Seigneur, pas une fracture), et elle est à court de pognon. Quoi faire ?

Éteindre le répéteur, voilà la première chose à faire. Dr Z est parasité par Brady Hartsfield, et Brady est un sale engin. Quoi que soit en train de faire le répéteur, c'est une saloperie. De toute manière, elle allait l'éteindre, non ? Tout ça est un peu vague, mais c'était bien ça le plan ? L'éteindre et sortir de scène côté jardin ? Il lui manque ce dernier paiement pour financer sa fuite mais, malgré ses tendances dépensières, elle a encore quelques milliers de dollars à la banque, et la Corn Trust ouvre à neuf heures. Et puis elle a sa carte de retrait. Donc éteindre le répéteur, étouffer dans l'œuf ce flippant site Z-End, se nettoyer la figure et foutre le camp en quatrième vitesse. Pas par avion – par les temps qui courent les aéroports ressemblent à des pièges à souris –, mais par le premier train ou bus en partance pour l'Eldorado à l'ouest. C'est pas ça la meilleure idée ?

Elle est debout et se traîne vers l'autre aux ordinateurs quand la raison évidente pour laquelle ce n'est *pas* la meilleure idée la frappe. D'accord, Brady est parti, mais il ne serait *pas* parti s'il n'avait pas la possibilité de surveiller ses projets à distance, tout spécialement le répéteur, et rien de plus facile. Ce mec est doué en informatique – génial même, ça lui arrache la gueule de l'admettre mais c'est la vérité – et il s'est sûrement ménagé une porte d'entrée dans son système. Dans ce cas, il peut venir le contrôler à n'importe quel moment ; tout ce qu'il lui faut, c'est un ordinateur portable. Si elle lui éteint tout son bordel, il le saura, et il saura qu'elle est encore en vie.

Il reviendra.

« Alors je fais quoi ? » chuchote Freddi. Elle se traîne jusqu'à la fenêtre en frissonnant – il fait un putain de froid dans cet appartement une fois que l'hiver est là – et regarde dans la nuit. « Je fais quoi maintenant ? »

Hodges est en train de rêver de Bowser, le petit bâtard querelleur qu'il a eu quand il était petit. Son père avait embarqué Bowser chez le véto pour le faire piquer – en dépit des pleurs véhéments de Bill – quand le pauvre vieux Bowz avait mordu le petit livreur de journaux assez profondément pour nécessiter des points de suture. Dans son rêve, Bowser est en train de le mordre, *lui*, de lui mordre le flanc. Il ne veut pas lâcher, même quand le jeune Bill Hodges lui offre la meilleure friandise du sac, et la douleur est atroce. La sonnette retentit et il pense C'est le livreur de journaux. Va le mordre *lui*, c'est *lui* que t'es censé mordre.

Seulement, quand il remonte à la surface du rêve et émerge dans le monde réel, il s'aperçoit que ce n'est pas la sonnette, mais le téléphone à côté de son lit. Son téléphone fixe. Il tâtonne pour l'attraper, le fait tomber, le ramasse sur la couette et réussit un allô approximatif et pâteux.

« Je me suis dit que t'avais mis ton portable en silencieux », lui dit Pete Huntley.

Il a le ton bien réveillé et bizarrement jovial. Hodges cligne des yeux en direction de son réveil digital mais n'arrive pas à lire. Son flacon d'antalgiques, déjà à moitié vide, lui cache la vue. Bon sang, combien en a-t-il pris depuis hier ?

« Ça non plus, je sais pas faire », répond Hodges en luttant pour se redresser.

Il n'arrive pas à croire que la douleur ait empiré si vite. C'est comme si elle attendait d'être identifiée pour bondir toutes griffes dehors.

« T'as besoin d'apprendre à vivre, Kerm. »

Un peu tard pour ça, se dit-il tout en balançant ses jambes hors du lit.

« Pourquoi est-ce que tu m'appelles à... » Il déplace le flacon de

calmants. « À sept heures moins vingt ?

– Pouvais pas attendre pour t'annoncer la bonne nouvelle, répond Pete. Brady Hartsfield est mort. Une infirmière l'a trouvé en faisant sa tournée du matin. »

Hodges se dresse comme un ressort, s'infligeant un coup de poignard qu'il ressent à peine.

« Quoi ? *Comment* ?

– L'autopsie sera pratiquée dans la journée mais le toubib qui l'a examiné penche pour le suicide. Il avait un résidu de *quelque chose* sur la langue et les gencives. Le médecin de garde en a prélevé un échantillon et l'assistant du légiste est en train d'en prélever un autre à l'heure où je te parle. Ils vont accélérer les analyses, vu que Hartsfield est une rock star et tout ça.

– Suicide », répète Hodges en triturant ses cheveux déjà électriques. La nouvelle est assez simple, mais il n'arrive pas à l'assimiler. « *Suicide* ?

– Il en a toujours été fan, dit Pete. Je crois bien que tu l'as dit toi-même, et plus d'une fois.

– Oui, mais... »

Mais quoi ? Pete a raison, Brady *était* un fan du suicide, et pas seulement de celui des autres. Il était prêt à mourir en 2009 si les choses avaient mal tourné pour lui au City Center, et un an plus tard il entraînait en fauteuil roulant dans l'Auditorium Mingo avec un kilo et demi d'explosifs scotchés sous son siège. Autrement dit, le cul à *ground zero*. Sauf que ça, c'était avant, et depuis les choses ont changé. Non ?

« Mais quoi ?

– Je sais pas, dit Hodges.

– Moi, oui. Il a finalement trouvé un moyen de le faire. Aussi simple que ça. En tout cas, si tu pensais que Hartsfield était d'une manière ou d'une autre impliqué dans la mort d'Ellerton, Stover et Scapelli – et je dois te dire que moi-même j'y pensais –, tu peux arrêter de t'en faire. Il a déposé le bilan, lâché la rampe, fermé le parapluie, et on crie tous hurra.

– Pete, j'ai besoin d'un peu de temps pour assimiler.

– Ça, j' imagine, répond Pete. T'as une longue histoire avec lui. En attendant, faut que j'appelle Izzy. Lui faire commencer sa journée du bon pied.

– Tu me rappelleras quand tu auras le résultat des analyses ?

– J’y manquerai pas. En attendant, *sayonara* Mister Mercedes, exact ?

– Exact, exact. »

Hodges raccroche, va dans la cuisine et met la cafetière en route. Il devrait prendre un thé, le café va foutre le feu à ses pauvres entrailles en lutte, mais là tout de suite, il s’en fiche. Et il ne prendra aucun calmant, au moins pendant un moment. Il a besoin d’avoir les idées aussi claires que possible.

Il attrape son iPhone sur le chargeur et appelle Holly. Elle répond tout de suite et il se demande brièvement à quelle heure elle se lève. Cinq heures ? Même plus tôt ? Peut-être vaut-il mieux que certaines questions restent sans réponse. Il lui annonce ce que Pete vient de lui annoncer et pour une fois dans sa vie, Holly Gibney en oublie les euphémismes.

« Putain, tu déconnes !

– Non, sauf si Pete déconnait, et je crois pas, non. Il essaie jamais de déconner avant le milieu de l’après-midi et à cette heure-là, ses blagues sont jamais très bonnes. »

Silence d’une seconde, puis Holly demande :

« Tu y crois ?

– Qu’il est mort, oui. Il pourrait difficilement y avoir confusion d’identité. Qu’il s’est suicidé ? Ça me semble... » Il essaie de repêcher l’expression adéquate, ne la trouve pas, et répète ce qu’il a dit à son ancien coéquipier il y a moins de cinq minutes. « Je sais pas.

– C’est fini ?

– Peut-être pas.

– C’est aussi mon avis. Il faut qu’on trouve ce qui est arrivé à tous ces Zappit invendus au moment de la faillite de la compagnie. Je ne comprends pas le lien que Brady Hartsfield pouvait avoir avec eux, mais toutes les pistes mènent à lui. Et au concert où il a essayé de se faire sauter.

– Je sais. »

Hodges se représente à nouveau une toile d’araignée avec une belle grosse araignée en son centre, une grosse araignée bien venimeuse. Sauf que l’araignée est morte.

Et on crie tous hurra, pense-t-il.

« Holly, est-ce que tu pourrais être à l’hôpital quand les Robinson iront chercher Barbara ?

– Oui, je peux faire ça. » Après une pause, elle reprend : « Je serai heureuse de le faire. Je vais appeler Tanya, voir si ça ne les dérange pas, mais je suis sûre que non. Pourquoi ?

– Je veux que tu montres à Barb un tapissage photographique de six. Cinq vieux mecs blancs en costume, plus le Dr Felix Babineau.

– Tu penses que Myron Zakim était le *médecin* de Hartsfield ? Que c'est lui qui aurait donné leurs Zappit à Barbara et Hilda ?

– Pour l'instant, c'est juste une intuition. »

L'affirmation est modeste. C'est un peu plus que ça, en fait. Babineau a foutu un bobard à Hodges pour l'empêcher d'entrer dans la chambre de Brady, puis il a failli péter les plombs quand Hodges lui a demandé s'il se sentait bien. Et puis Norma Wilmer prétend qu'il conduisait des expériences non autorisées sur Brady. *Enquêtez sur Babineau*, elle a dit au Bar-Bar. *Coincez-le. Je vous mets au défi.* À un homme qui n'a probablement plus que quelques mois à vivre, ça ne semble pas un bien grand défi.

« OK, Bill. Je respecte tes intuitions. Et je dois pouvoir trouver une photo du Dr Babineau dans les pages mondaines d'une de ces soirées de bienfaisance qu'ils organisent toujours pour l'hôpital.

– Bien. Rappelle-moi le nom de ce fiduciaire, déjà ?

– Todd Schneider. Tu dois l'appeler à huit heures et demie. Si je suis avec les Robinson, j'arriverai plus tard. Je viendrai avec Jerome.

– Oui, bien. Tu as le numéro de Schneider ?

– Je te l'ai envoyé par e-mail. Tu n'as pas oublié comment ouvrir tes e-mails ?

– J'ai le cancer, Holly, pas la maladie d'Alzheimer.

– Dernier jour avant le traitement. N'oublie pas, non plus. »

Comment peut-il oublier ? Ils vont l'hospitaliser dans l'établissement où Brady est mort, et le tour sera joué, la dernière affaire de Hodges restera non résolue. Il déteste cette idée mais il n'y a aucun moyen de la contourner. Les choses vont trop vite.

« Fais-toi un bon petit-déjeuner.

– C'est ce que je vais faire. »

Il coupe la communication et jette un regard nostalgique à la verseuse remplie de café tout chaud. L'odeur est divine. Il la vide dans l'évier et va s'habiller. Il se passera de petit-déjeuner.

Finder Keepers semble bien vide sans Holly, mais au moins, le septième étage du Turner Building est silencieux ; la bruyante équipe de l'agence de voyages au bout du couloir n'arrivera pas avant au moins une heure.

Hodges réfléchit mieux avec un bloc à feuilles jaunes devant lui, notant les idées comme elles viennent, cherchant à débrouiller les connexions afin d'obtenir une image cohérente. C'était sa façon de bosser quand il était flic, et il était capable d'établir ces connexions plus souvent qu'à son tour. Il a reçu un grand nombre de décorations au fil des années mais elles sont rangées en vrac sur une étagère de son placard plutôt qu'accrochées au mur. Les décorations n'ont jamais compté pour lui. La récompense, c'était l'éclair de lumière quand la connexion se faisait. Il s'était découvert incapable d'y renoncer. D'où Finders Keepers plutôt que la retraite.

Ce matin, aucune note, seulement des gribouillis de bonshommes-allumettes grimpant une colline, de tornades et de soucoupes volantes. Il est quasi certain que la majorité des pièces du puzzle sont maintenant sur la table, tout ce qu'il a à faire, c'est trouver comment les ajuster, mais la mort de Brady Hartsfield lui fait l'effet d'un carambolage bloquant tout le trafic au beau milieu de son autoroute d'informations personnelles. Chaque fois qu'il jette un œil à sa montre, cinq minutes de plus se sont écoulées. Il devra bientôt appeler Schneider. Le temps qu'il ait terminé son entretien téléphonique avec lui, la bruyante équipe de l'agence de voyages sera là. Après eux, Holly et Jerome. Toute chance de réfléchir dans le calme sera envolée.

Réfléchis aux connexions, a suggéré Holly. *Toutes les pistes mènent à lui. Et au concert où il a essayé de se faire sauter.*

Oui. Oui, c'est vrai. Les seules personnes éligibles à recevoir des Zappit via le site internet étaient celles – petites filles à l'époque, adolescentes aujourd'hui – pouvant prouver qu'elles étaient au

concert, et le site internet est maintenant défunt. Comme Brady, mauvaisconcert.com a déposé le bilan, lâché la rampe, fermé le parapluie, et on crie tous hurra.

Enfin, il écrit deux mots au milieu des gribouillis et les entoure. L'un est *concert*. L'autre *résidu*.

Il appelle Kiner Memorial et on lui passe le Bocal. Oui, lui apprend-on, Norma Wilmer est de garde, mais elle est occupée et ne peut répondre au téléphone. Hodges la devine *très* occupée ce matin, et il espère qu'elle n'a pas trop la gueule de bois. Il laisse un message demandant qu'elle le rappelle dès qu'elle pourra, et ajoute que c'est urgent.

Il continue de gribouiller jusqu'à huit heures vingt-cinq (maintenant c'est des Zappit qu'il dessine, peut-être bien parce qu'il a celui de Dinah dans la poche), puis il appelle Todd Schneider, qui décroche en personne.

Hodges se présente en tant qu'avocat à la consommation *pro bono* pour le Better Business Bureau¹ et explique qu'il a reçu mission d'enquêter sur certaines consoles Zappit ayant récemment fait leur apparition en ville. Il adopte un ton naturel, presque décontracté :

« Ce n'est pas d'une extrême gravité, d'autant plus que ces Zappit ont été remis gracieusement, mais il semblerait que certains bénéficiaires téléchargent des livres à partir d'une plateforme nommée Cercle des Lecteurs Sunrise et que les contenus arrivent corrompus.

– Le Cercle des Lecteurs Sunrise ? »

Ça a l'air de surprendre Schneider, qui ne brandit cependant aucun bouclier de jargon juridique, et c'est exactement le but recherché par Hodges.

« Comme dans Sunrise Solutions ? »

– Eh bien oui, d'où mon appel. D'après ce que je sais, Sunrise Solutions a racheté Zappit, Inc. avant leur faillite.

– C'est exact, mais j'ai épluché des tonnes de documents Sunrise et je n'ai aucun souvenir d'un Cercle des Lecteurs. Et ça m'aurait sauté aux yeux. La vocation de Sunrise étant essentiellement d'avaler des compagnies électroniques plus petites dans l'espoir de tomber sur le coup du siècle. Ce qui malheureusement n'est jamais arrivé.

– Et un Club Zappit ? Ça vous dit quelque chose ?

– Jamais entendu parler.

– Ou alors un site internet appelé Z-End.com ? »

En même temps qu'il pose la question, Hodges se frappe le front. Il aurait dû vérifier ce site lui-même au lieu de remplir une page de gribouillis stupides.

« Non, jamais entendu non plus. » Et voilà que discrètement tinte l'airain du fameux bouclier de jargon juridique. « Parlons-nous d'une fraude à la consommation ? Parce que la législation sur la faillite est très claire à ce sujet et...

– Non, rien de tel, intervient Hodges, calmant le jeu. La seule raison pour laquelle nous avons été saisis est cette histoire de téléchargements corrompus. Et un Zappit au moins était déjà mort à l'arrivée. La personne qui l'a reçu souhaite le renvoyer et peut-être en recevoir un autre.

– Un Zappit mort, ça ne m'étonne guère, s'il faisait partie du dernier lot, dit Schneider. Un grand nombre étaient défectueux, peut-être trente pour cent.

– À titre de curiosité personnelle, à combien de pièces se montait ce dernier lot ?

– Il faudrait que je vérifie les chiffres pour être sûr, mais autour de quarante mille unités, je pense. Zappit a attaqué le fabricant en justice, même si attaquer en justice des compagnies chinoises est un jeu perdu d'avance, mais à l'époque ils cherchaient à rester à flot par tous les moyens. Si je vous donne cette information, c'est uniquement parce que tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

– Compris.

– Bon, le fabricant chinois – Yicheng Electronics – a riposté vertement. Sans doute pas pour des raisons financières mais par crainte pour sa réputation. Et peut-on les blâmer, dites-moi ?

– Non. » Hodges ne peut plus tenir sans antalgique. Il sort son flacon de comprimés, en fait tomber deux, en remet un à contrecœur dans le flacon. Il glisse l'autre sous sa langue, espérant qu'ainsi, il fera plus vite effet. « Non, j'imagine qu'on ne peut pas.

– Yicheng a prétendu que les unités défectueuses avaient été endommagées pendant le transport, certainement par de l'eau. Ils ont soutenu que s'il avait été question d'un problème logiciel, tous les jeux auraient été défectueux. Moi je trouve ça assez logique mais je suis pas un génie en électronique. En tout cas, le Zappit a fait un flop et Sunrise Solutions a décidé de ne pas poursuivre. Ils avaient déjà de plus gros problèmes à ce moment-là. Pris à la gorge par leurs

créanciers. Investisseurs quittant le navire.

– Qu'est devenu ce dernier lot ?

– Bon, évidemment, cela représentait un actif, quoique sans beaucoup de valeur étant donné le problème du défaut. Je les ai conservés un temps, nous avons fait de la publicité auprès de revendeurs spécialisés en articles discount. Des chaînes comme Dollar Store et Economy Wizard. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Oui, oui. »

Hodges avait acheté au Dollar Store du coin une paire de pantoufles sorties d'usine avec un défaut. Elles lui avaient coûté un peu plus de un dollar mais elles étaient pas mal. Bien même.

« Naturellement, nous avons dû préciser que jusqu'à trois sur dix de ces Zappit Commander – c'était le nom de la dernière gamme – risquaient d'être défectueux, ce qui impliquait que chacun devrait être vérifié par l'acheteur. Et excluait toute chance de vendre la totalité du lot. Les vérifier nous-mêmes un par un était impensable.

– Hmm-hmm.

– Donc, en tant que fiduciaire, j'ai décidé de faire procéder à leur destruction et d'obtenir un crédit d'impôt qui se serait monté à... une belle somme. Pas du calibre General Motors mais dans les dizaines de milliers, quand même. Afin d'équilibrer les comptes, vous comprenez.

– Oui. Logique.

– Mais avant que j'aie pu m'en occuper, j'ai reçu un appel d'un gars qui bossait pour une compagnie du nom de Gamez Unlimited, basée dans votre ville, justement. « Gamez » comme « games² » mais avec un z à la place du s. S'est présenté comme le directeur. Sans doute directeur d'une entreprise de trois personnes travaillant dans deux pièces ou un garage. » Schneider glousse – le gloussement du chargé de grosses affaires new-yorkais. « Depuis que la révolution informatique a vraiment pris son essor, ces petites boîtes fleurissent comme des pissenlits, mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucune ait jamais remis *gracieusement* ses produits. Ça sent un brin l'arnaque, non, vous ne trouvez pas ?

– Ouais », répond Hodges. Le comprimé qui fond est affreusement amer, mais le soulagement est doux. Il se dit que c'est le cas de bon nombre de choses dans la vie. C'est de la sagesse *Reader's Digest*, mais ça ne la rend pas moins valable. « Ça sent un brin l'arnaque. »

Le bouclier de jargon juridique a disparu. Schneider est lancé

maintenant, tout excité par sa petite histoire.

« Le gars offrait d'acheter huit cents Zappit à quatre-vingts dollars pièce, soit environ cent dollars de moins que le prix de vente conseillé. Après avoir marchandé un peu, on s'est mis d'accord sur cent.

– Cent dollars l'un.

– Oui.

– Ce qui fait quatre-vingts mille dollars », dit Hodges. Il pense à Brady, poursuivi par Dieu sait combien de parties civiles pour des sommes se montant à des dizaines de millions de dollars. Brady qui avait – si sa mémoire est bonne – dans les mille dollars sur son compte en banque. « Et vous avez reçu ce montant en chèque ? »

Il n'est pas sûr d'obtenir une réponse – à ce stade, beaucoup d'avocats mettraient un terme à la discussion – mais si, il l'obtient. Sans doute parce que la faillite de Sunrise Solutions est de l'histoire ancienne. Pour Schneider, cet entretien ressemble à une interview de troisième mi-temps.

« Exact. Payable sur le compte de Gamez Unlimited.

– Et il est passé sans problème ? »

Todd Schneider glousse de son gloussement de chargé de grosses affaires.

« S'il y avait eu un problème, ces huit cents consoles Zappit auraient pris le même chemin que les autres : recyclage pour de nouveaux joujoux informatiques. »

Hodges griffonne quelques opérations rapides sur son bloc tout gribouillé. Si trente pour cent étaient défectueuses, ça laisse cinq cent soixante consoles en état de marche. Ou peut-être pas autant. Hilda Carver en a reçu une qui, logiquement, aurait dû avoir été vérifiée – pourquoi la lui avoir remise, sinon ? – mais d'après Barbara, sa console avait lancé un seul flash bleu avant de rendre l'âme.

« Donc vous les avez envoyées.

– Oui, par UPS depuis un entrepôt à Terre Haute. Faible compensation, mais c'est toujours ça. Nous faisons notre possible pour nos clients, monsieur Hodges.

– J'en suis persuadé. » Et on crie tous hurra, pense Hodges. « Vous souvenez-vous de l'adresse du destinataire de ces huit cents Zappit ?

– Non, mais elle est quelque part dans les dossiers. Donnez-moi votre adresse mail et je serai heureux de vous l'envoyer, à condition

que vous me rappeliez pour me raconter le genre d'arnaque que Gamez Unlimited avait montée.

– Avec plaisir, monsieur Schneider. » Ce sera une boîte postale, se dit Hodges, et le détenteur aura depuis longtemps décampé. Mais bon, il faudra quand même s'en assurer. Holly pourra s'en charger pendant qu'il sera à l'hôpital, à se faire soigner pour un truc qui, dans quasiment cent pour cent des cas, ne peut pas être soigné. « Vous m'avez été d'une grande aide, monsieur Schneider. Encore une question et je vous libère. Est-ce que par hasard vous vous rappelez le nom du directeur de Gamez Unlimited ?

– Oh oui, répond Schneider. Je me suis d'ailleurs dit que c'était pour ça que la compagnie s'appelait Gamez avec un z et pas avec un s.

– Je vous demande pardon ?

– Il s'appelait Myron Zakim. »

1.

Littéralement : Bureau pour de Meilleures Affaires. Organisation non gouvernementale dont le but est de favoriser la confiance entre acheteurs et vendeurs.

2.

Games signifie « jeux » et se prononce « gueïmz », de même que *Gamez*.

Hodges raccroche et ouvre Firefox. Il tape Z-End et se retrouve devant un personnage de dessin animé maniant une pioche de dessin animé. Des nuages de poussière s'élèvent, formant indéfiniment le même message :

DÉSOLÉS, SITE TOUJOURS EN CONSTRUCTION

MAIS REVENEZ VITE VÉRIFIER !

**« Nous sommes destinés à persister,
c'est ainsi que nous découvrons qui nous sommes. »**

Tobias Wolfe

Encore une pensée digne du *Reader's Digest*, se dit Hodges, et il va se poster à la fenêtre. La circulation du matin est rapide sur Marlborough Avenue. Il s'aperçoit, avec émerveillement et gratitude, que sa douleur au flanc a entièrement disparu pour la première fois depuis des jours. Il pourrait presque croire que rien ne cloche chez lui, mais le goût amer dans sa bouche est là pour le contredire.

Le goût amer, pense-t-il. Le *résidu*.

Son portable sonne. C'est Norma Wilmer, qui parle d'une voix si basse qu'il doit se boucher l'autre oreille pour entendre.

« Si c'est pour la soi-disant liste des visiteurs, j'ai pas encore eu le temps de chercher. Cet endroit grouille de flics et de complets-vestons bas de gamme du bureau du procureur. On croirait que Hartsfield s'est évadé au lieu d'avoir cané.

– Non, c'est pas pour la liste, même si j'ai toujours besoin de l'info. Si vous pouvez me la procurer aujourd'hui, ça vous vaudra cinquante dollars de plus. Avant midi, je monte à cent.

– Eh ben, ça rigole plus ! J'ai posé la question à Georgia Frederick – ça fait dix ans qu'elle fait la navette entre le Bocal et l'Orthopédie –, elle dit que la seule personne qu'elle ait vue rendre visite à Hartsfield,

à part vous, c'était une nana plutôt masculine avec des tatouages et une coupe en brosse de Marine. »

Hodges ne voit pas, même si ça lui dit *vaguement* quelque chose. Encore qu'il ne se fasse pas confiance. Il veut tellement résoudre cet imbroglio qu'il doit vraiment y aller avec la plus grande prudence.

« Vous voulez *quoi*, Bill ? Je suis enfermée dans un foutu placard à balais. Je crève de chaud et j'ai la migraine.

– Mon ancien coéquipier m'a appelé pour me dire que Brady s'est enfilé une drogue quelconque et qu'il s'est tué. J'en conclus qu'il a dû se constituer un stock de came assez conséquent au fil du temps. C'est possible ?

– Possible, oui. Comme il serait possible que je fasse atterrir un Boeing 767 si tout l'équipage mourait d'intoxication alimentaire, mais les deux choses sont carrément improbables. Je vais vous dire ce que j'ai dit aux flics et aux deux aboyeurs les plus agaçants du bureau du procureur. Brady avait de l'Anaprox-DS ses jours de rééducation, un comprimé au repas avant la séance, un autre en fin de journée s'il en demandait, ce qu'il faisait rarement. Question douleur, l'Anaprox n'est pas tellement plus puissant que l'Advil, que vous pouvez vous procurer sans ordonnance. Il avait aussi du Tylenol Extra Fort inscrit sur sa fiche médicale, mais il n'en demandait pas souvent.

– Comment les gars du procureur ont réagi à ça ?

– Pour le moment, ils retiennent la théorie du stock d'Anaprox.

– Mais vous n'y croyez pas ?

– Ben, non, j'y crois pas ! Où est-ce qu'il aurait caché autant de comprimés, dans le trou de son pauvre cul osseux plein d'escarres ? Faut que j'y aille. Je vous rappellerai pour la liste des visiteurs. Si tant est qu'il y en ait une.

– Merci, Norma. Et prenez un peu d'Anaprox pour votre migraine.

– Allez vous faire foutre, Bill. »

Mais elle rigole en disant ça.

La première pensée qui vient à Hodges, quand Jerome entre, c'est Nom de Dieu, petit, ce que t'as grandi !

À l'époque où Jerome Robinson avait commencé à travailler pour lui – d'abord en tant que petit voisin venant tondre sa pelouse, puis en tant qu'homme à tout faire, enfin en tant qu'ange gardien informatique maintenant son ordinateur en état de marche –, c'était un adolescent monté en graine, un mètre quatre-vingts, soixante-dix kilos. Le jeune géant qui franchit la porte doit faire pas loin de deux mètres et peser au moins quatre-vingt-quinze kilos. Il a toujours été beau gosse mais là, c'est un beau gosse au look de star de cinéma et à la musculature pleinement développée.

L'individu en question se fend d'un grand sourire, traverse le bureau en deux enjambées et donne l'accolade à Hodges. Il le serre dans ses bras, mais relâche promptement son étreinte en le voyant grimacer.

« Oh, pardon.

– Tu ne m'as pas fait mal, c'est juste que je suis heureux de te voir, mon gars. » Sa vue est un peu brouillée et il s'essuie les yeux de la paume des mains. « Tu es un régal pour les yeux.

– Toi aussi. Comment tu te sens ?

– Là tout de suite, bien. J'ai des comprimés pour la douleur, mais tu es un meilleur remède. »

Holly est restée debout sur le seuil, manteau d'hiver déboutonné, petites mains nouées devant elle. Elle les observe avec un sourire mécontent. Hodges n'imaginait pas qu'une telle chose puisse exister, mais apparemment si.

« Approche, Holly, lui dit-il. Pas de câlin de groupe, je te promets. Tu as briefé Jerome sur notre affaire ?

– Il est au courant pour la partie Barbara, mais j'ai jugé préférable de te laisser lui raconter le reste. »

Jerome pose brièvement une grande main chaude sur la nuque de Hodges.

« Holly dit que t'entres à l'hôpital demain pour faire d'autres examens et démarrer un traitement, et que si tu discutes, je suis chargé de te dire de la boucler.

– Pas de la boucler, dit Holly avec un regard sévère pour Jerome. Je n'ai jamais employé cette expression. »

Jerome sourit gaiement.

« Tes lèvres disaient se taire mais tu avais la boucler dans les yeux.

– Idiot », dit-elle, mais son sourire est revenu.

Heureuse qu'on soit tous ensemble, se dit Hodges, mais triste de ce qui en est la cause. Il coupe court à leur fraternelle, et étrangement plaisante, rivalité, en demandant comment va Barbara.

« Bien. Double fracture du tibia et du péroné dans la partie médiane. Ça aurait pu lui arriver sur le terrain de foot ou au ski. Devrait se ressouder sans problème. Elle a un plâtre et commence déjà à se plaindre que ça la démange. Maman est allée lui acheter un truc pour se gratter.

– Holly, tu lui as montré le tapissage ?

– Oui, et elle a choisi le Dr Babineau. Sans une seconde d'hésitation. »

J'ai quelques questions pour toi, Doc, se dit Hodges, et j'ai bien l'intention d'obtenir quelques réponses avant la fin de mon dernier jour. Et si je dois t'essorer pour que ça sorte, te faire sortir les yeux de la tête, je ne vais pas me gêner.

Jerome se pose sur un coin du bureau de Hodges, son perchoir habituel.

« Raconte-moi tout depuis le début. Je repérerai peut-être quelque chose de nouveau. »

Hodges se lance. Holly va à la fenêtre et contemple Marlborough Street, bras croisés, mains refermées sur ses épaules. De temps à autre elle ajoute un détail, sinon elle aussi écoute.

Quand Hodges a terminé, Jerome demande :

« Cette histoire de "pouvoir de l'esprit sur la matière", t'y crois, toi ? »

Hodges réfléchit.

« Oui, à quatre-vingts pour cent. Peut-être plus. Je sais, c'est dingue, mais trop d'événements se sont produits pour ne pas en tenir

compte.

– S'il a pu le faire, c'est de ma faute, déclare Holly sans se détourner de la fenêtre. Quand je l'ai frappé avec ton Happy-Slapper, Bill, il est possible que ça ait réorganisé ses neurones, lui donnant accès aux quatre-vingt-dix pour cent de matière grise que nous n'utilisons jamais.

– Peut-être, dit Hodges, mais si tu l'avais pas assommé, Jerome et toi seriez morts.

– Et pas que nous, des tas d'autres gens aussi, dit Jerome. Et peut-être que les coups à la tête n'y sont pour rien. Par contre, les machins que lui a administrés Babineau ont pu faire plus que le sortir du coma. Les molécules expérimentales ont parfois des effets secondaires inattendus, tu sais.

– Ou ça pourrait être une combinaison des deux », dit Hodges.

Il n'en revient pas qu'ils aient cette conversation, mais s'ils ne l'avaient pas, ce serait contrevenir à la règle numéro un de la profession d'enquêteur : tu vas où les faits te conduisent.

« Il te haïssait, Bill, dit Jerome. Au lieu de te suicider comme il le souhaitait, tu l'as pourchassé.

– En te servant de son arme, ajoute Holly sans se retourner et en étreignant toujours ses épaules. Tu as utilisé le Parapluie Bleu de Debbie pour le forcer à se dévoiler. C'est lui qui t'a envoyé ce message il y a deux nuits, je sais que c'est lui. Brady Hartsfield, sous le pseudonyme de Z-Boy. » Elle se retourne. « C'est gros comme le nez au milieu de la figure. Tu l'as arrêté au Mingo...

– Non, je faisais une crise cardiaque au rez-de-chaussée. C'est toi qui l'as arrêté, Holly. »

Elle secoue férocement la tête.

« Ça il l'ignore, *il ne m'a jamais vue*. Tu crois que je pourrais oublier ce qui s'est passé ce soir-là ? Jamais je ne l'oublierai. Barbara était assise quelques rangs plus haut, de l'autre côté de l'allée, et c'était elle qu'il regardait, pas moi. Je lui ai crié quelque chose et je l'ai frappé dès qu'il a commencé à tourner la tête vers moi. Et je l'ai frappé encore. Oh là là, ce que je l'ai *frappé*. »

Jerome a un mouvement vers elle mais elle l'arrête d'un geste. Le contact visuel lui coûte mais là, elle regarde Hodges droit dans les yeux, et les siens flamboient.

« C'est *toi* qui l'as poussé hors de ses retranchements, *toi* qui as

deviné son mot de passe pour qu'on puisse pirater son ordinateur et découvrir ce qu'il allait faire. C'est à toi qu'il en a toujours voulu. Je le *sais*. Et ensuite tu as continué à aller le voir dans sa chambre, à t'asseoir avec lui et à lui parler.

– Et tu crois que c'est la raison pour laquelle il a fait ça, peu importe ce que recouvre ce ça ?

– *Non !* » Elle le crie presque. « *Il a fait ça parce que c'est un toufu malade mental !* »

Il y a un bref silence puis, d'une voix tremblotante, elle dit qu'elle est désolée d'avoir levé la voix.

« T'excuse pas, Hollyberry, dit Jerome. Tu m'éclates quand t'es à fond. »

Elle lui fait une grimace. Jerome lâche un petit rire moqueur et demande à Hodges où est le Zappit de Dinah Scott.

« J'aimerais y jeter un coup d'œil.

– Dans la poche de mon manteau, lui dit Hodges. Mais fais gaffe à la démo de Fishin' Hole. »

Jerome fouille dans le manteau de Hodges, écarte un rouleau de Tums et l'immuable bloc-notes de l'enquêteur, et extrait le Zappit vert de Dinah.

« Oh purée, je croyais que ces machins étaient morts en même temps que les magnétoscopes et les modems analogiques.

– Ils le sont pour la plupart, dit Holly. Et leur prix n'a pas aidé. J'ai vérifié. Cent quatre-vingt-neuf dollars, prix de vente conseillé en 2012. Ridicule. »

Jerome fait passer le Zappit d'une main dans l'autre. Son visage est fermé, il a l'air fatigué. Normal, se dit Hodges. Hier encore il construisait des maisons en Arizona. Il a dû rentrer dare-dare à la maison parce que sa petite sœur d'ordinaire si joyeuse a tenté de se tuer.

Peut-être Jerome a-t-il lu une partie de ces pensées sur le visage de Hodges.

« Ça va aller, pour sa jambe. C'est son esprit qui m'inquiète un peu. Elle parle de flashs bleus et d'une voix qu'elle a entendue. Une voix qui sortait du jeu.

– Elle dit qu'elle a encore cette voix dans la tête, ajoute Holly. Comme une chanson qui se transforme en leitmotiv obsédant. Ça passera sûrement avec le temps, maintenant que son jeu est détruit.

Mais les autres ? Ceux qui ont encore leur console gratuite entre les mains ?

– Le site mauvaisconcert.com ayant fermé, dit Hodges, y a-t-il un autre moyen de savoir combien ont été distribuées ? »

Holly et Jerome échangent un regard et secouent la tête de façon identique.

« Merde, dit Hodges. Enfin, pas que ça me surprenne vraiment mais... merde quand même.

– Est-ce que celle-là émet des flashes de lumière bleue ? »

Jerome n'a pas encore allumé le Zappit, qu'il continue à faire passer d'une main dans l'autre comme dans le jeu de la patate chaude.

« Non, et les poissons roses ne se transforment pas en chiffres. Essaie-le, tu verras. »

Au lieu de ça, Jerome retourne l'objet et ouvre le compartiment des piles.

« Piles AA toutes bêtes, dit-il. Des rechargeables. Aucune magie là-dedans. Mais tu dis que la démo de Fishin' Hole t'endort ?

– C'est ce qu'elle m'a fait », confirme Hodges. Il ne précise pas qu'il était shooté aux médocs en même temps. « À l'heure qu'il est, dit-il, c'est plus Babineau qui m'intéresse. Il est mouillé dans l'histoire. J'ignore comment leur association a commencé, mais s'il est encore en vie, il nous le dira. Et il y a un deuxième homme impliqué.

– Celui que la femme de ménage a vu, dit Holly. Qui conduit une vieille voiture avec des taches d'apprêt. Vous voulez savoir ce que je pense ?

– Vas-y, balance.

– L'un des deux, soit le Dr Babineau, soit l'homme à la vieille voiture, a rendu visite à l'infirmière qui s'est suicidée, Ruth Scapelli. Hartsfield devait avoir une dent contre elle.

– Comment aurait-il pu envoyer quelqu'un quelque part ? demande Jerome en refermant le compartiment des piles. Contrôle mental ? D'après ce que tu sais, Bill, ouvrir l'eau dans sa salle de bains était le max qu'il pouvait faire avec sa télémachinose, et même ça, j'ai du mal à le croire. Ça pourrait être juste une rumeur. Une légende hospitalière, comme il y a des légendes urbaines.

– Ça doit être les consoles de jeux, fait Hodges, pensif. Il les a trafiquées. Les a boostées d'une manière ou d'une autre.

– De sa chambre d'hôpital ? »

Jerome lui décoche un regard qui dit allons, sois sérieux.

« Je sais, ça tient pas debout, même si on prend en compte la télékinésie. Mais c'est forcément les jeux. *Forcément*.

– Babineau crachera le morceau, dit Holly.

– Elle fait des rimes sans le savoir », dit Jerome d'un ton admiratif.

Il continue à jongler avec le Zappit. Hodges a le sentiment qu'il résiste à l'envie féroce de le jeter par terre et de le piétiner, et ce serait raisonnable. Après tout, c'est un engin comme celui-là qui a failli provoquer la mort de sa sœur.

Non, se dit Hodges. Pas exactement comme celui-là. La démo de Fishin' Hole du Zappit de Dinah ne produit qu'un léger effet hypnotique, mais rien de plus. Et c'est sûrement...

Il se redresse brusquement, se décochant une flèche de douleur au côté.

« Holly, tu as fait des recherches internet à propos du jeu Fishin' Hole ?

– Non, dit-elle. Je n'y ai même pas pensé.

– Tu veux bien le faire ? J'aimerais savoir...

– S'il y a des discussions à propos de l'écran de démo. J'aurais dû y penser. Je vais voir de suite. »

Elle sort précipitamment pour rejoindre son bureau dans l'entrée.

« Ce qui m'échappe, dit Hodges, c'est pourquoi Brady aurait voulu se suicider avant de voir le résultat.

– Tu veux dire combien de jeunes il pourrait pousser au suicide, dit Jerome. Des jeunes qui étaient à ce putain de concert. Parce que c'est bien de suicide qu'on parle, hein ?

– Ouais, dit Hodges. Il y a trop de zones d'ombre, Jerome. Beaucoup trop. Je ne sais même pas *comment* lui-même s'est tué. S'il l'a réellement fait. »

Jerome presse ses paumes sur ses tempes comme pour empêcher son cerveau d'enfler.

« S'il te plaît, me dis pas que tu le crois encore en vie.

– Non, il est mort, c'est un fait. Pete n'aurait pas fait une erreur pareille. Ce que je veux dire, c'est que peut-être quelqu'un l'a assassiné. Sachant ce qu'on sait, Babineau serait le suspect numéro un.

– Nom de Zeus ! » clame Holly dans la pièce voisine.

Un instant de divine harmonie passe entre Hodges et Jerome alors qu'ils luttent contre le fou rire.

« Quoi ? » lance Hodges.

C'est tout ce qu'il arrive à dire sans exploser en sauvages braiments d'hilarité qui meurtriraient son abdomen tout autant que l'amour-propre de Holly.

« J'ai trouvé un site appelé Hypnose Fishin' Hole ! La page d'accueil avertit les parents de ne pas laisser leurs enfants regarder l'écran de démo trop longtemps ! Le phénomène a été constaté pour la première fois dans la version arcade du jeu en 2005 ! Ils l'ont résolu sur la Game Boy, mais sur Zappit... attendez... si, ils *disent* qu'ils l'ont résolu, mais c'est faux ! Il y a un long fil de discussion ! »

Hodges consulte Jerome du regard.

« Elle veut dire que les gens discutent en ligne, dit Jerome.

– Un gamin à Des Moines a perdu connaissance, il s'est cogné la tête contre l'angle de son bureau et s'est fracturé le crâne ! » Elle a presque le ton extatique tandis qu'elle se lève comme un ressort et vient les rejoindre en toute hâte. Ses joues sont roses d'excitation. « Il a dû y avoir des plaintes ! Et des procès ! Je parie que c'est pour ça que la compagnie Zappit a coulé ! C'est même peut-être pour ça que Sunrise Solutions... »

Sur son bureau, le téléphone se met à sonner.

« Oh, crotte, dit-elle en se tournant pour aller répondre.

– Dis-leur qu'on est fermés. »

Mais après avoir dit Finders Keepers, j'écoute, Holly se contente effectivement d'écouter. Puis elle se retourne en tendant le combiné.

« C'est Pete Huntley. Il dit qu'il doit te parler immédiatement et il a l'air... drôle. Genre triste ou en rogne ou quelque chose. »

Hodges s'avance pour découvrir ce qui rend Pete triste ou en rogne ou quelque chose.

Derrière lui, Jerome finit par allumer le Zappit de Dinah.

Dans le nid à ordinateurs de Freddi (elle-même a pris quatre Excedrin avant d'aller dormir), TROUVÉ 44 passe à TROUVÉ 45. Le répéteur clignote : EN CHARGE.

Puis il clignote : TÂCHE TERMINÉE.

Pete ne dit pas bonjour. Il dit :

« Écoute ça, Kerm. Écoute ça et fais-en tes choux gras. La salope est dans la maison avec une paire de SKIDs et moi je suis dehors derrière, dans une cabane à rempoter les fleurs ou je sais pas quoi. Et il fait un froid de loup. »

D'abord, Hodges est trop surpris pour répondre, et pas parce qu'une paire de SKIDs (c'est le nom que les flics de la ville donnent aux enquêteurs de la Division d'Investigation Criminelle de l'État) est présente sur une scène de crime où Pete a été appelé. Il est surpris (pour tout dire estomaqué) parce qu'au cours de leur long partenariat, il n'a entendu Pete traiter une femme de s... qu'une seule fois. C'était en parlant de sa belle-mère, laquelle avait encouragé l'épouse de Pete à le quitter, et l'avait prise chez elle, avec leurs gosses, quand elle avait fini par se décider. La salope dont il parle cette fois ne peut être que sa coéquipière, alias Miss Jolis Yeux Gris.

« Kermit ? T'es là ?

– Oui, je t'écoute, dit Hodges. T'es où ?

– Sugar Heights. Sur la panoramique Lilac Drive, au domicile du Dr Felix Babineau. À son putain de *domaine*, oui. Tu sais qui est Babineau, je sais que tu sais. Personne ne suivait Brady Hartsfield de plus près que toi. Un moment, il a même été ton putain de passe-temps.

– Concernant *celui* dont tu parles, oui. Concernant *ce* dont tu parles, non.

– Tout ce truc va finir par péter, mon vieux, et Izzy n'a pas envie de se prendre des éclats d'obus quand ça arrivera. Elle a des ambitions, tu vois ? Inspecteur en chef dans dix ans, pourquoi pas chef de la police dans quinze. Je peux comprendre, mais ça veut pas dire que j'apprécie. Elle a appelé le chef Horgan dans mon dos, et Horgan a appelé les SKIDs. Si c'est pas déjà officiellement leur affaire, ça le sera

d'ici midi. Ils tiennent leur coupable, mais ça colle pas, merde. Je le sais, et Izzy le sait aussi. Sauf qu'elle s'en fout comme de l'an quarante.

– Ralentis, Pete. Et dis-moi ce qui se passe. »

Holly plane anxieusement au-dessus de lui. Hodges hausse les épaules et, de son doigt en l'air, lui signifie, Attends.

« La femme de ménage est arrivée ici à sept heures trente, OK ? Elle s'appelle Nora Everly. Elle découvre la BMW de Babineau au bout de l'allée, arrêtée sur la pelouse, avec un impact de balle dans le pare-brise. Elle regarde à l'intérieur, voit du sang sur le volant et sur le siège et appelle le 911. Il y a une voiture de patrouille à cinq minutes – aux Heights il y en a *toujours* une à cinq minutes – et quand ils arrivent, ils trouvent Everly barricadée dans sa propre voiture, tremblant comme une feuille. Les uniformes lui disent de pas bouger et vont voir à la porte. La maison est ouverte. Mme Babineau – Cora – est couchée par terre dans l'entrée, morte, et je suis sûr que la balle que le légiste va extraire sera la même que celle trouvée dans la BM. Sur le front – t'es prêt ? – elle a un Z écrit au feutre noir. Il y en a d'autres un peu partout au rez-de-chaussée, dont un sur l'écran de télé géant. Exactement le même que chez Ellerton, et je crois que c'est à ce moment précis que ma coéquipière a décidé qu'elle ne voulait surtout pas être mêlée à ce sac d'embrouilles. »

Hodges répond : « Ouais, probablement », juste pour que Pete continue à parler.

Il attrape le bloc à côté de l'ordinateur de Holly et écrit FEMME BABINEAU ASSASSINÉE en grandes capitales, comme un titre de journal. La main de Holly s'envole vers sa bouche.

« Pendant qu'un flic appelait la Division, l'autre a entendu des ronflements à l'étage. Comme une tronçonneuse au ralenti, il a dit. Alors ils montent, arme au poing, et dans l'une des trois chambres d'amis, compte bien, *trois*, cette baraque est géante putain, ils trouvent un vieux mec qui dort à poings fermés. Ils le réveillent et il leur dit qu'il s'appelle Alvin Brooks.

– Bibli Al ! s'écrit Hodges. De l'hôpital ! Le premier Zappit que j'ai vu, c'est lui qui me l'a montré !

– Ouais, c'est lui. Il avait un badge de Kiner dans la poche de sa chemise. Et sans qu'on lui demande rien, il dit qu'il a tué Mme Babineau. Prétend l'avoir fait pendant qu'il était hypnotisé. Alors

ils le menottent, l'emmènent au rez-de-chaussée et l'assoient sur le canapé. C'est là qu'Izzy et moi l'avons trouvé en arrivant sur les lieux une demi-heure plus tard. Je sais pas ce qui cloche chez ce gars, s'il est en dépression nerveuse ou quoi, mais il est perché sur la Planète Violette. Il arrête pas de divaguer, de sortir des tas de trucs bizarres. »

Hodges repense à quelque chose que Al lui a dit lors d'une de ses dernières visites à Brady – autour du week-end de Labor Day, ça devait être.

« Jamais aussi bien que ce qu'on voit pas.

– Ouais. » Pete a l'air surpris. « Des trucs comme ça. Et quand Izzy lui a demandé qui l'avait hypnotisé, il a dit que c'était les poissons. Près de la magnifique mer. »

Ça, pour Hodges, c'est compréhensible maintenant.

« Sur interrogatoire plus poussé – c'est moi qui m'en suis chargé, Izzy devait déjà être dans la cuisine en train de se débarrasser de tout le truc sans me demander mon avis –, il a dit que c'était le Dr Z qui, je cite, lui avait demandé “de laisser sa marque”. En dix endroits différents, a-t-il dit, et effectivement, il y a dix lettres Z, en comptant celle que la victime a sur le front. Je lui ai demandé si le Dr Z était le Dr Babineau et il m'a dit non, le Dr Z c'est Brady Hartsfield. Dingo, tu vois ?

– Ouais, dit Hodges.

– Je lui ai demandé s'il avait aussi tué le Dr Babineau. Il a juste fait non de la tête et dit qu'il voulait retourner dormir. C'est là qu'Izzy revient à petits pas me dire que le chef Horgan appelait les SKIDs vu que Dr B est un type en vue et que cette affaire sera très médiatisée, et en plus, deux d'entre eux traînaient comme par hasard dans le coin, attendant d'être appelés pour témoigner dans une autre affaire, ça tombe pas à pic, ça ? Elle me regarde même pas en face, elle devient toute rouge et quand je commence à lui montrer tous les Z en lui demandant si elle a pas déjà vu ça quelque part, elle refuse d'en parler. »

Hodges n'a jamais entendu autant de colère et de frustration dans la voix de son ancien coéquipier.

« C'est là que mon portable sonne et... tu te souviens quand je t'ai appelé ce matin, je t'ai dit que le médecin de garde avait prélevé un échantillon du résidu dans la bouche de Hartsfield ? Avant même que l'assistant du légiste arrive ?

– Oui.

– Bon, c'était ce toubib qui m'appelait. Simonson, il s'appelle. On n'aura pas le résultat du légiste avant deux jours au plus tôt, mais Simonson m'a communiqué le sien. Le produit retrouvé dans la bouche de Hartsfield était un mélange de Vicodin et d'Ambien. Or on ne lui avait prescrit ni l'un ni l'autre et il pouvait difficilement, d'un petit tour de danse, aller s'en chercher dans l'armoire à médocs la plus proche, pas vrai ? »

Hodges, qui sait déjà ce que prenait Brady pour la douleur, en convient.

« En ce moment Izzy est dans la maison, sans doute en train de la boucler et d'observer de loin pendant que les SKIDs interrogent ce pauvre Brooks qui, parole, se rappelle même plus son nom à moins qu'on le lui souffle à l'oreille. Sinon, il s'intitule lui-même Z-Boy. Comme un truc sorti d'une bédé de Marvel. »

Serrant son stylo presque assez fort pour le casser en deux, Hodges trace de nouvelles capitales de une sur son bloc pendant que Holly se penche et lit : BIBLI AL = Z-BOY PARAPLUIE DEBBIE.

Holly le dévisage, les yeux écarquillés.

« Juste avant que les SKIDs arrivent – putain, ils ont pas mis longtemps –, j'ai demandé à Brooks s'il avait aussi tué Brady Hartsfield et Izzy lui a dit : "Ne répondez pas !" »

– Elle a dit *quoi* ? » s'exclame Hodges.

Il n'a pas vraiment la tête à s'inquiéter de la détérioration des relations de Pete et de sa coéquipière, mais il est tout de même choqué. Izzy est inspecteur de police, après tout, pas l'avocate de Bibli Al.

« Tu m'as bien compris. Alors elle me regarde et me dit : "Tu ne lui as pas récité ses droits." Alors je me tourne vers les uniformes et je leur demande : "Dites, les gars, vous avez récité ses droits à ce monsieur ?" Et évidemment, ils répondent oui. Je regarde Izzy, qu'est plus rouge que jamais, mais elle en démordra pas. Elle me sort : "Si on merde là-dessus, c'est pas sur toi que ça retombera, dans deux semaines t'es plus là, mais sur moi, et pas qu'un peu." »

– Donc les gars de l'État débarquent...

– Ouais, et moi maintenant je suis là, dehors, à me geler le cul dans la putain de cabane de jardin de feu Mme Babineau. Le quartier le plus riche de la ville, Kerm, et je suis coincé dans un cabanon plus

froid que les miches d'un singe en bronze. Et je parie qu'Izzy sait que je suis en train de te téléphoner. De cafter à mon vieux tonton Kermit. »

Pete a probablement raison sur ce point. Mais si Miss Jolis Yeux Gris est aussi déterminée à grimper les barreaux de l'échelle que le croit Pete, elle aura sûrement un autre mot en tête : balancer.

« Ce pauvre Brooks, le peu de cerveau qui lui reste est en vrac, ce qui fait de lui le parfait bouc émissaire pour les médias. Tu sais comment ils vont présenter ça ? »

Hodges le sait mais il laisse Pete le dire.

« Brooks s'est mis en tête qu'il était une sorte de justicier appelé Z-Boy. Il est venu ici, il a tué Mme Babineau quand elle lui a ouvert, avant de tuer le docteur lui-même lorsque Babineau est monté dans sa BM pour tenter de fuir. Ensuite Brooks a roulé jusqu'à l'hôpital où il a fait avaler à Hartsfield une poignée de comprimés pris dans la réserve personnelle des Babineau. J'ai aucun doute là-dessus parce qu'ils avaient une putain de pharmacie dans leur salle de bains. Et ouais, il aurait pu monter à la clinique des traumatismes sans problème, il a un badge et il fait partie du décor à l'hôpital depuis cinq ou six ans, mais *pourquoi* il aurait fait ça ? Et qu'est-ce qu'il a fait du corps de Babineau ? Parce qu'il est pas ici.

– Bonne question. »

Pete enchaîne :

« Ils diront que Brooks l'a embarqué dans sa voiture et jeté quelque part, dans un fossé ou une ravine, sans doute en revenant de faire bouffer ses comprimés à Hartsfield, mais pourquoi il aurait fait ça et laissé le corps de la femme étendu ici, dans l'entrée ? Et pourquoi être revenu ici, pour commencer ?

– Ils diront...

– Ouais, qu'il est fou ! Ils vont pas s'en priver ! Réponse parfaite à tout ce qui tient pas debout ! Et si le sujet Ellerton/Stover est évoqué – et il le sera sans doute pas –, ils diront qu'il les a tués aussi ! »

S'ils font ça, se dit Hodges, Nancy Alderson appuiera cette thèse, du moins dans une certaine mesure. Parce que c'est indubitablement Bibli Al qu'elle a vu tourner autour de la maison de Hilltop Court.

« Ils vont clouer le pauvre Brooks au pilori, se tireront du battage médiatique sans trop se mouiller et tourneront la page. Mais il y a plus, Kerm. Il y a forcément plus. Si tu sais quelque chose, si t'as ne

serait-ce qu'un fil à tirer, tire-le. Promets-moi de le faire. »

J'en ai plus d'un, pense Hodges, mais c'est Babineau la clé, et Babineau a disparu.

« Y avait beaucoup de sang dans la voiture, Pete ?

– Non, pas beaucoup, mais la scientifique a déjà confirmé que c'était le groupe sanguin de Babineau. Rien de concluant mais... merde. Faut que j'y aille. Izzy et un des SKIDs viennent de sortir par la porte de derrière. Ils me cherchent.

– D'accord.

– Appelle-moi. Et si t'as besoin de quoi que ce soit, demande.

– Je le ferai. »

Hodges raccroche et lève les yeux, prêt à briefer Holly, mais Holly n'est plus à côté de lui.

« Bill. » Elle parle à voix basse. « Viens là. »

Surpris, il la rejoint à la porte de son bureau, où il s'arrête net. Jerome est installé derrière sa table de travail, assis dans le fauteuil pivotant de Hodges. Ses longues jambes sont étendues devant lui et il regarde le Zappit de Dinah Scott. Ses yeux sont grands ouverts mais vides. Il a la bouche béante. De fines gouttes de salive perlent sur sa lèvre inférieure. Une petite musique sort du minuscule haut-parleur du gadget, mais ce n'est pas le même air qu'hier soir – Hodges en est sûr.

« Jerome ? »

Il fait un pas en avant mais il n'a pas le temps d'en faire un deuxième que Holly l'agrippe par la ceinture. Sa poigne est étonnamment forte.

« Non, dit-elle de cette même voix basse. Il ne faut pas le faire sursauter. Pas quand il est comme ça.

– Quoi, alors ?

– J'ai fait un an d'hypnothérapie quand j'avais trente ans. J'avais des problèmes de... bon, peu important les problèmes que j'avais. Laisse-moi essayer.

– Tu es sûre ? »

Elle le regarde, les joues pâles, de la frayeur dans les yeux.

« Non, mais on ne peut pas le laisser comme ça. Pas après ce qui est arrivé à Barbara. »

Entre les mains de Jerome, le Zappit émet un flash bleu étincelant. Jerome ne réagit pas, ne cille pas, il continue seulement à fixer l'écran pendant que la musique tintinnabule.

Holly avance d'un pas, puis d'un autre.

« Jerome ? »

Pas de réponse.

« Jerome, est-ce que tu m'entends ?

– Oui, dit Jerome sans lever les yeux de l'écran.

– Jerome, où es-tu ? »

Et Jerome répond :

« À mon enterrement. Tout le monde est là. C'est magnifique. »

La fascination de Brady pour le suicide a commencé à l'âge de douze ans, alors qu'il lisait *Raven*, un livre sur les suicides de masse de Jonestown, au Guyana, où plus de neuf cents personnes étaient mortes – dont un tiers d'enfants – après avoir bu du jus de fruits additionné de cyanure. Ce qui l'avait intéressé, au-delà de l'excitante quantité de morts, c'était la progression ayant abouti à l'orgie finale. Bien avant le jour où des familles entières avaient avalé ensemble le poison et où des infirmières (*ouais, de vraies infirmières !*) avaient injecté la mort à coups de seringues hypodermiques directement dans la gorge de nourrissons hurlants, Jim Jones avait préparé ses adeptes pour l'apothéose à coups de sermons enflammés et de répétitions de suicide qu'il appelait ses Nuits Blanches. Il les avait d'abord gavés de paranoïa pour les hypnotiser ensuite avec l'attrait séduisant de la mort.

En terminale, Brady avait rédigé la seule dissertation qui lui ait valu un A, pour un cours de sociologie à la con intitulé La Vie Américaine. Le titre de sa dissertation était : « Les voies mortifères américaines : brève étude du suicide aux États-Unis ». Dans son devoir, il citait les statistiques de 1999, année disponible la plus récente. Plus de quarante mille personnes s'étaient suicidées cette année-là, généralement avec des armes à feu (méthode la plus fiable pour en finir), les comprimés arrivant juste derrière. Elles s'étaient également pendues, noyées, tranché les veines, flanqué la tête dans des fours à gaz, immolées, et jetées en voiture sur des piles de ponts. Un type inventif (que Brady avait évité de mentionner ; déjà à l'époque il prenait soin d'éviter de se faire cataloguer comme bizarre) s'était électrocuté en s'introduisant une ligne à 220 volts dans le rectum. En 1999, le suicide était la dixième cause de mortalité aux États-Unis, et si on y ajoutait les cas classés « morts naturelles ou accidentelles », probable qu'il arriverait tout en haut de la liste avec les maladies coronariennes, le cancer et les accidents de la route. Sans

doute toujours *après* ces trois-là, mais *pas loin* derrière.

Brady avait cité Albert Camus : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. »

Il avait aussi cité le célèbre psychiatre Raymond Katz qui avait déclaré tout net : « Tout être humain naît avec le gène du suicide. » Brady ne s'était pas embarrassé à ajouter la deuxième partie de la déclaration de Katz parce qu'il estimait qu'elle lui enlevait de sa théâtralité : « Chez la plupart d'entre nous, ce gène demeure latent. »

Au cours des dix années écoulées entre l'obtention de son bac et le moment fatidique à l'Auditorium Mingo, la fascination de Brady pour le suicide – y compris le sien, toujours vu comme partie intégrante d'un geste historique et grandiose – avait persisté.

Aujourd'hui, contre toute attente, cette graine a pleinement germé.

Il sera le Jim Jones du vingt et unième siècle.

À une soixantaine de kilomètres de la ville, Brady ne peut plus attendre. Il bifurque sur une aire de repos de l'I-47, coupe le moteur poussif de la Malibu de Z-Boy et allume l'ordinateur portable de Babineau. Il n'y a pas de Wifi ici, comme c'est le cas sur d'autres aires, mais grâce à Super Maman Verizon, une haute tour de relais se détache à moins de 6 kilomètres sur un fond de nuages de plus en plus épais. Avec le MacBook Air de Babineau, il peut aller où il veut sans avoir à quitter ce parking presque désert. Il pense (et pas pour la première fois) qu'un petit don de télékinésie n'est rien comparé au pouvoir d'Internet. Il est persuadé que des milliers de suicides ont incubé dans la soupe puissante de ses réseaux sociaux où les trolls galopent sans frein et les injures volent sans trêve. C'est ça le *vrai* pouvoir de l'esprit sur la matière.

Il n'arrive pas à taper aussi vite qu'il aimerait – l'air froid et humide qui descend à l'approche de la tempête a aggravé l'arthrite dans les doigts de Babineau – mais enfin, le portable est accouplé à l'appareillage de haut vol, là-bas, dans la salle informatique de Freddi Linklatter. Il n'aura pas besoin de rester accouplé longtemps. Brady clique sur un fichier caché qu'il a placé dans l'ordinateur lors d'une de ses précédentes visites dans la tête de Babineau.

OUVRIR LIEN VERS Z-END ? OUI-NON

Il centre le curseur sur OUI, appuie sur Entrée et attend. Le cercle d'attente tourne, tourne, tourne. Juste au moment où Brady commence à se demander si quelque chose est détraqué, l'ordinateur affiche le message qu'il attendait :

Bien. Z-End c'est juste le glaçage sur le gâteau. Il n'a pu disséminer qu'un nombre limité de Zappit – et une partie significative de la livraison était défectueuse, merde – mais les adolescents sont des créatures grégaires, et l'instinct grégaire, ça vous fige dans des procédures mentales et émotionnelles. Raison pour laquelle les poissons vont en bancs et les abeilles en essaims. Raison pour laquelle les hirondelles reviennent chaque année à Capistrano. Raison pour laquelle, dans le comportement humain, la « olla » déferle dans les stades de foot et de baseball, et les individus se noient dans la foule simplement parce que la foule est là.

Sous peine d'être exclus du troupeau, les garçons ont tendance à porter les mêmes shorts baggy et à se laisser pousser les mêmes trois poils sur la figure. Les filles adoptent le même style de robes et deviennent dingues des mêmes groupes. Cette année, c'est les We R Your Bruthas¹, il n'y a pas si longtemps c'était les 'Round Here et les One Direction. À l'époque, c'était les New Kids on the Block. Les modes se propagent chez les jeunes comme les épidémies de rougeole et, de temps en temps, l'une de ces modes c'est le suicide. Dans le sud du pays de Galles, des dizaines d'ados se sont pendus entre 2007 et 2009 ; et les messages sur les réseaux sociaux avaient attisé la folie. Même les adieux qu'ils avaient laissés : Me2 et CU L8er², étaient rédigés en jargon internet.

Des feux de prairie assez vastes pour brûler des milliers d'hectares peuvent être démarrés en jetant une seule allumette dans les broussailles. Les Zappit que Brady a distribués par l'intermédiaire de ses drones humains sont l'équivalent de centaines d'allumettes. Tous ne s'allumeront pas, et certains de ceux qui s'allumeront ne le resteront pas longtemps. Brady le sait, mais il a Z-End.com pour lui servir à la fois d'accélérateur et de mur de défense. Est-ce que ça marchera ? Il est loin d'en être certain mais le temps manque pour se livrer à des tests approfondis.

Et si ça marche ?

Des suicides d'adolescents à travers tout l'État, peut-être à travers tout le Midwest. Des centaines, peut-être des milliers. Qu'est-ce que tu dirais de ça, ex-inspecteur Hodges ? Ça améliorerait ta retraite, espèce de vieux connard de fouille-merde ?

Il échange le MacBook de Babineau contre le Zappit de Z-Boy. Se servir de celui-là est parfait. Il aime l'appeler Zappit Zéro parce que

c'est le tout premier qu'il ait jamais vu, le jour où Al Brooks l'a apporté dans sa chambre en imaginant que Brady pourrait l'aimer. Il l'a aimé. Oh, oui alors, il l'a adoré.

Sur celui-ci, le programme supplémentaire avec les poissons-chiffres et les messages subliminaux n'a pas été ajouté parce que Brady n'en a pas besoin. Ces choses-là sont strictement destinées aux cibles. Il regarde les poissons aller et venir, se servant d'eux pour se détendre et se concentrer, puis il ferme les yeux. D'abord, il y a seulement l'obscurité, mais au bout de quelques instants, des lumières rouges commencent à s'allumer – plus de cinquante à présent. On dirait des points sur une carte informatisée, sauf qu'elles ne sont pas fixes. Elles vont et viennent, nagent de gauche à droite, en haut et en bas, se croisent et se recroisent. Il en choisit une au hasard, ses yeux roulant sous ses paupières closes tandis qu'il suit sa progression. Elle commence à ralentir, ralentir, ralentir. Elle s'immobilise, puis se met à grossir. Elle s'ouvre comme une fleur.

Il est dans une chambre. Une fille est là, qui regarde fixement les poissons sur l'écran de son propre Zappit, obtenu gratuitement sur le site mauvaisconcert.com. Elle est au lit parce qu'elle n'est pas allée à l'école aujourd'hui. Peut-être qu'elle a prétendu être malade.

« Comment tu t'appelles ? » demande Brady.

Des fois, ils entendent juste une voix qui sort de la machine, mais les plus réceptifs d'entre eux le voient carrément, *lui*, comme une espèce d'avatar dans un jeu vidéo. C'est le cas de cette fille ; bon début. Mais ils réagissent toujours mieux à leur prénom, donc Brady le répétera régulièrement. Elle regarde sans surprise le jeune homme assis à côté d'elle sur le lit. Elle a le teint blême. Le regard vague.

« Je m'appelle Ellen, dit-elle. Je cherche les bons chiffres. »

Bien sûr que tu les cherches, se dit-il, et il se glisse en elle. Elle est à soixante kilomètres de lui mais une fois que l'écran de démo les a fait s'ouvrir, la distance ne compte plus. Il pourrait la contrôler, la transformer en un autre de ses drones, mais il n'a pas plus envie de faire ça qu'il n'avait envie de s'introduire par une nuit noire chez Mme Trelawney pour lui trancher la gorge. Le meurtre, c'est pas le contrôle ; le meurtre, c'est juste le meurtre.

Le *suicide*, c'est le contrôle.

« Tu es heureuse, Ellen ? »

– Avant, oui, dit-elle. Je pourrais le redevenir, si je trouve les bons

chiffres. »

Brady lui fait un sourire à la fois triste et charmant.

« Oui, mais les chiffres c'est comme la vie, dit-il. Ça n'a pas vraiment de sens. C'est pas vrai ?

– Mmh-mmh.

– Dis-moi, Ellen : qu'est-ce qui t'inquiète ? »

Il pourrait le découvrir tout seul, mais ce sera mieux si c'est elle qui le dit. Il sait qu'il y a quelque chose, parce que tout le monde s'inquiète, et les adolescents encore plus que les autres.

« Là tout de suite ? Mon examen d'entrée à l'université. »

Ah ah, pense-t-il, l'odieux test d'évaluation scolaire par lequel le ministère de l'Agronomie Universitaire sépare les moutons des chèvres.

« Je suis tellement mauvaise en Maths, dit-elle. Chuis nulle.

– Mauvaise avec les chiffres, dit-il avec un hochement de tête compatissant.

– Si j'obtiens pas au moins 650 points, je pourrai pas entrer dans une bonne fac.

– Et tu auras de la chance si tu arrives à 400, dit-il. C'est pas vrai, Ellen ?

– Oui. »

Des larmes gonflent ses yeux et commencent à rouler sur ses joues.

« Et tu vas aussi rater le test d'Anglais », lui dit Brady. Il la fait s'ouvrir, et c'est le meilleur moment. C'est comme plonger la main dans un animal assommé mais encore vivant et l'étriper. « Tu vas sécher lamentablement.

– Je vais probablement sécher, oui », dit Ellen.

Elle sanglote tout haut à présent. Brady vérifie sa mémoire à court terme et découvre que ses parents sont partis travailler et que son petit frère est en classe. Donc elle peut pleurer. Laissons la petite conne faire tout le bruit qu'elle veut.

« Pas *probablement*. Tu vas sécher, Ellen. Parce que tu ne supportes pas la pression. »

Elle sanglote.

« Dis-le, Ellen.

– Je supporte pas la pression. Je vais sécher, et si j'entre pas dans une bonne fac, mon père sera trop déçu et ma mère sera trop vénère.

– Et si tu ne peux entrer dans *aucune* fac ? Si le seul boulot que tu

arrives à décrocher c'est faire le ménage chez des gens ou plier des habits dans un pressing ?

– Ma mère me détestera !

– Elle te déteste déjà, c'est pas vrai, Ellen ?

– Non, je... je crois pas...

– Si, elle te déteste, bien sûr qu'elle te déteste. Dis-le, Ellen. Dis "Ma mère me déteste".

– Ma mère me déteste. Oh, mon Dieu, j'ai tellement peur et ma vie est tellement horrible ! »

Voici le grand cadeau offert par l'hypnose sous Zappit associée à sa propre capacité d'invasion des esprits une fois qu'il les a mis dans cet état d'ouverture et de suggestibilité. Les peurs ordinaires, avec lesquelles les ados comme celle-ci vivent au quotidien, comme une espèce de désagréable bruit de fond, peuvent être changées en monstres affamés. De petits ballons de paranoïa peuvent être gonflés jusqu'à devenir aussi gros que les chars de carnaval de la parade de Thanksgiving de Macy's.

« Tu pourrais arrêter d'avoir peur, dit Brady. Et tu pourrais vraiment, vraiment le faire regretter à ta mère. »

Ellen sourit à travers ses larmes.

« Tu pourrais laisser tout ça derrière toi.

– Oui. Je pourrais laisser tout ça derrière moi.

– Tu pourrais être en paix.

– En paix », dit-elle, et elle soupire.

C'est vraiment merveilleux. Ça a pris des semaines avec la mère de Martine Stover, qui passait toujours l'écran de démo pour aller jouer à son foutu solitaire, et des jours avec Barbara Robinson. Mais avec Ruth Scapelli et cette chochette à la tronche pleine de boutons dans sa chambre de gonzesse rose bonbon ? À peine quelques minutes. Mais faut dire, pense Brady, que j'ai toujours appris vite.

« Tu as ton téléphone avec toi, Ellen ?

– Oui, ici. »

Elle passe la main sous un coussin décoratif. Son téléphone aussi est rose bonbon.

« Tu devrais poster sur Facebook et Twitter. Pour que tous tes amis le voient.

– Poster quoi ?

– Ben, disons : "Je suis en paix maintenant. Vous aussi, vous

pouvez. Allez sur Z-End.com.” »

Elle le fait, mais avec une lenteur exaspérante. Quand ils sont dans cet état, c’est comme s’ils se mouvaient sous l’eau. Brady se force à se rappeler que tout va comme sur des roulettes et essaie de ne pas se laisser gagner par l’impatience. Quand elle a fini et que les messages sont partis – d’autres allumettes jetées dans de l’amadou bien sec – il lui suggère d’aller jusqu’à la fenêtre.

« Je crois que de l’air frais te ferait du bien. Ça t’éclaircirait les idées.

– De l’air frais me ferait du bien, dit-elle en rejetant sa couette et balançant ses pieds nus hors du lit.

– N’oublie pas ton Zappit », dit-il.

Elle le prend et gagne la fenêtre.

« Avant de l’ouvrir, va sur l’écran d’accueil où il y a toutes les icônes. Tu peux faire ça, Ellen ?

– Oui... » Un long silence. Cette pétasse est plus lente que la mélasse froide. « OK, je vois les icônes.

– Super. Maintenant va sur WipeWords. C’est l’icône du tableau noir et de la brosse.

– Je le vois.

– Tape deux fois dessus, Ellen. »

Elle le fait et le Zappit lui renvoie un flash bleu de confirmation. Si quelqu’un essaie d’utiliser cette console-là, elle émettra un ultime flash bleu et s’éteindra à tout jamais.

« *Maintenant*, tu peux ouvrir la fenêtre. »

L’air froid s’engouffre, lui rabattant les cheveux en arrière. Elle vacille, semble sur le point de s’éveiller et, l’espace d’une seconde, Brady la sent lui échapper. Le contrôle reste dur à maintenir à distance, même quand ils sont en transe hypnotique, mais il est certain qu’il peaufinera sa technique jusqu’à la rendre hyper pointue. C’est en forgeant qu’on devient forgeron.

« Saute, chuchote Brady. Saute et tu n’auras pas à passer ton examen d’entrée. Saute et ta mère ne te détestera pas. Elle le regrettera. Saute et tous tes chiffres tomberont juste. Tu recevras le grand prix. Le grand prix c’est le sommeil.

– Le grand prix c’est le sommeil, convient Ellen.

– Vas-y, fais-le », murmure Brady, les yeux fermés, assis au volant de la vieille bagnole de Al Brooks.

Soixante kilomètres au sud, Ellen saute par la fenêtre de sa chambre. Ce n'est pas haut et il y a de la neige accumulée contre la maison. De la vieille neige dure, mais qui amortit quand même sa chute, si bien qu'au lieu de mourir, elle se casse seulement trois côtes et la clavicule. Elle se met à hurler de douleur et Brady est éjecté de sa tête tel un pilote sanglé dans le siège éjectable d'un F-111.

« Merde ! » hurle-t-il et, du poing, il martèle le volant. L'arthrite de Babineau irradie dans tout son bras, ce qui augmente encore sa fureur. « Merde, merde, *merde* ! »

1.

Littéralement : Nous sommes tes reufs (frères).

2.

« Moi aussi » et « À plus ».

Dans le quartier agréablement chic de Branson Park, Ellen Murphy se remet péniblement sur ses pieds. La dernière chose dont elle se souvient c'est d'avoir dit à sa mère qu'elle était trop malade pour aller en classe – un mensonge pour pouvoir rester à attraper les poissons roses et essayer de gagner des prix sur la démo agréablement addictive du jeu Fishin' Hole. Son Zappit gît à côté d'elle, écran fêlé. Il ne l'intéresse plus. Elle l'abandonne là et, pieds nus, commence à tituber vers la porte d'entrée. Chaque inspiration est un coup de poignard dans les côtes.

Mais je suis vivante, pense-t-elle. Au moins je suis vivante. Qu'est-ce qui m'a pris ? Qu'est-ce qui m'a pris, Seigneur Dieu ?

La voix de Brady est toujours en elle : le goût baveux de quelque chose d'écœurant qu'elle aurait avalé encore vivant.

« Jerome ? appelle Holly. M'entends-tu toujours ?

– Oui.

– Je veux que tu éteignes ce Zappit et que tu le poses sur le bureau de Bill. » Puis, comme elle est le genre de fille à ne rien laisser au hasard, elle ajoute : « Écran vers le bas. »

Un pli barre le large front de Jerome.

« Je suis obligé ?

– Oui. Tout de suite. Et sans regarder ce satané machin. »

Avant que Jerome ait pu obtempérer, Hodges a un ultime aperçu des poissons qui nagent et d'un nouvel éclair bleu. Un étourdissement passager – causé ou non par ses antidouleurs – le déstabilise. Puis Jerome pousse le bouton Marche/Arrêt sur le dessus de la console, et les poissons disparaissent.

Ce n'est pas du soulagement que Hodges ressent mais de la déception. C'est peut-être fou, mais compte tenu de ses problèmes de santé actuels, peut-être pas tant que ça. Il a vu l'hypnose utilisée de temps à autre sur des témoins pour les aider à mieux se souvenir, mais il n'en a jamais saisi le plein pouvoir jusqu'à cet instant. L'idée lui vient, sans doute blasphématoire vu les circonstances, que les poissons du Zappit pourraient mieux soulager la douleur que les drogues prescrites par le Dr Stamos.

Holly annonce :

« Je vais compter à rebours, Jerome, de dix à un. Chaque fois que tu entendas un chiffre, tu seras un peu plus réveillé. OK ? »

Pendant quelques secondes, Jerome ne dit rien. Il est assis calmement, paisiblement, voyageant dans une autre réalité et cherchant peut-être à décider s'il aimerait y vivre de façon permanente. Holly, quant à elle, vibre comme un diapason, et Hodges serre les poings au point de sentir ses ongles mordre dans ses paumes.

Enfin, Jerome dit :

« OK, oui. Puisque c'est toi, Hollyberry.

– On y va. Dix... neuf... huit... tu reviens, Jerome... sept... six... cinq... tu te réveilles... »

Jerome lève la tête. Ses yeux sont braqués sur Hodges, mais Hodges n'est pas sûr que le garçon le voie.

« Quatre... trois... tu y es presque... deux... un... *réveille-toi !* »

Elle claque une fois dans ses mains.

Jerome sursaute violemment. De la main, il balaie le Zappit de Dinah et l'expédie par terre. Il dévisage Holly avec une mine effarée qui serait amusante en d'autres circonstances.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Je me suis endormi ? »

Holly s'affale dans le fauteuil réservé d'ordinaire aux clients. Elle inspire profondément et essuie ses joues moites de sueur.

« En quelque sorte, dit Hodges. Le jeu t'a hypnotisé. Comme il a hypnotisé ta sœur.

– Vous en êtes sûrs ? » demande Jerome. Il consulte sa montre. « J'imagine que oui. J'ai perdu quinze minutes sans m'en rendre compte.

– Plutôt vingt. De quoi te souviens-tu ?

– D'avoir attrapé les poissons roses qui se transformaient en chiffres. C'est étonnamment dur à faire. Il faut observer attentivement, se concentrer vraiment, et les flashes bleus n'aident pas. »

Hodges ramasse le Zappit par terre.

« Je ne l'allumerais pas si j'étais toi, dit vivement Holly.

– Pas l'intention de le faire. Mais je l'ai fait hier soir et je peux vous garantir qu'il n'y avait aucun flash bleu, et tu pouvais taper sur des poissons roses à en avoir mal au doigt sans qu'ils se transforment en chiffres. Et la musique a changé. Pas trop, mais un peu. »

Holly entonne, parfaitement dans le ton :

« “À la mer, à la mer, près de la magnifique mer, toi et moi, toi et moi, oh comme nous serons heureux.” Ma mère me la chantait quand j'étais petite. »

Jerome la dévisage avec plus d'intensité qu'elle ne peut supporter et elle détourne le regard en rougissant.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y avait des paroles, mais c'était pas ça. »

Hodges lui n'a entendu aucune parole, seulement la musique, mais il ne le dit pas. Holly demande à Jerome s'il peut se les rappeler.

Il n'est pas tout à fait dans le ton comme elle, mais il chante quand même assez juste pour les convaincre que oui, c'est bien la mélodie qu'ils ont entendue.

« Tu peux dormir, tu peux dormir, d'un magnifique sommeil... » Il s'interrompt. « C'est tout ce que je me rappelle. Si j'invente pas, cela dit. »

Holly commente :

« Maintenant nous pouvons en être sûrs. Quelqu'un a dopé la démo du Fishin' Hole.

– Dopé aux stéroïdes, ajoute Jerome.

– Si vous pouviez m'expliquer », dit Hodges.

Jerome adresse un signe de tête à Holly et elle enchaîne :

« Un programme furtif a été chargé dans la démo déjà légèrement hypnotique à la base. Le programme était inactif quand Dinah s'est servie de son Zappit, et toujours inactif quand tu l'as regardé hier soir, Bill... heureusement pour toi... mais quelqu'un l'a activé depuis.

– Babineau ?

– Lui ou un autre, si la police a raison et que Babineau est mort.

– Ça pourrait aussi être un préréglage », dit Jerome à Holly. Puis se tournant vers Hodges : « Tu sais, comme une alarme de réveil.

– Si je comprends bien, dit Hodges, le programme était là depuis le début, mais il n'a été activé qu'ensuite, quand le Zappit de Dinah a été allumé aujourd'hui ?

– Oui, c'est ça, dit Holly. Il doit y avoir un répéteur de signal quelque part, qu'en penses-tu, Jerome ?

– Ouais, je pense aussi. Un programme qui fait des mises à jour en permanence et attend qu'un ballot – moi, en l'occurrence – allume son Zappit et active la Wifi.

– Et ça pourrait se produire avec *tous* les Zappit ?

– Oui, bien sûr, dit Jerome, si le programme furtif a été placé dans tous.

– C'est Brady qui a monté le coup. » Hodges commence à faire les cent pas, sa main se portant instinctivement à son flanc comme pour contenir la douleur et l'empêcher de sortir. « Cet enculé de Brady Hartsfield.

– Comment ? demande Holly.

– J'en sais rien, mais y a que ça qui colle. Il essaye de faire péter le Mingo pendant le concert. On l'en empêche. Le public, des gamines

pour la plupart, est sauvé...

– Par toi, Holly, précise Jerome.

– Tais-toi, Jerome. Laisse-le raconter. »

Les yeux de Holly suggèrent qu'elle sait où Hodges veut en venir.

« Six ans s'écoulent. Ces gamines, écolières ou collégiennes en 2010, sont maintenant au lycée. Certaines même en fac. Les 'Round Here n'existent plus depuis longtemps et ces jeunes filles sont devenues des jeunes femmes, elles ont évolué vers d'autres styles de musique, mais voilà qu'on leur fait une offre qu'elles ne peuvent refuser. Une console de jeux gratuite, et tout ce qu'elles ont à faire, c'est prouver qu'elles étaient au concert des 'Round Here ce soir-là. Cette console doit leur paraître aussi démodée qu'une télé en noir et blanc, mais bah, puisqu'elle est gratuite.

– Oui ! renchérit Holly. Brady en avait encore après elles. Voilà sa revanche. Mais pas seulement contre elles. C'est sa revanche contre toi, Bill. »

Donc je suis responsable, se dit sombrement Hodges. Mais que pouvais-je faire ? Qu'aurions-nous pu faire, tous les trois ? Il allait faire sauter cette salle de spectacle.

« Babineau, sous le nom de Myron Zakim, a acheté huit cents de ces consoles. Ça peut être que lui parce qu'il est blindé. Brady était fauché et je doute que Bibli Al ait pu avancer ne serait-ce que vingt mille dollars sur sa pension de retraite. Ces consoles sont dans la nature maintenant. Et si elles sont toutes dopées par ce programme dès qu'on les allume...

– Attends une minute, reviens en arrière, demande Jerome. T'es vraiment en train de dire qu'un neurochirurgien respecté s'est laissé embarquer dans cette saloperie ?

– Ouais, c'est bien ce que je dis. Ta sœur l'a reconnu formellement et nous savons déjà que le neurochirurgien respecté utilisait Brady Hartsfield comme un rat de laboratoire.

– Mais maintenant Hartsfield est mort, dit Holly. Reste Babineau, qui est peut-être mort lui aussi.

– Ou pas, dit Hodges. Il y avait du sang dans sa voiture mais pas de corps. Ce serait pas la première fois que l'auteur d'un crime mettrait fictivement en scène sa propre mort.

– Il faut que je vérifie quelque chose sur mon ordinateur, dit Holly. Si un nouveau programme est apparu aujourd'hui sur ces Zappit

gratuits, alors peut-être que... »

Elle se dépêche de sortir.

Jerome commence à dire :

« Je comprends pas comment un truc pareil est possible mais...

– Babineau saura nous le dire, termine Hodges. S'il est encore en vie.

– Oui mais attends une minute. Barb a parlé d'une voix qu'elle a entendue, qui lui racontait tout un tas d'horreurs. Moi je n'ai entendu aucune voix, et j'ai absolument aucune envie de me foutre en l'air.

– Peut-être que t'es immunisé.

– Non, je le suis pas. J'ai été happé par l'écran, Bill, je suis parti loin. J'ai entendu des mots dans la petite musique, et je crois qu'il y avait aussi des mots dans les flashs bleus. Comme des messages subliminaux. Mais... aucune voix. »

Il pourrait y avoir toutes sortes de raisons à cela, se dit Hodges, et ce n'est pas parce que Jerome n'a pas entendu la voix du suicide que la majorité des gamins qui ont reçu ces Zappit gratuits ne l'entendront pas.

« Imaginons que ce répéteur n'ait été activé qu'au cours des quatorze dernières heures, dit Hodges. On sait que ça peut pas être avant le moment où j'ai essayé le jeu de Dinah, sans quoi j'aurais vu les poissons-chiffres et les flashs bleus. Donc voici ma question : est-ce que l'écran de cette démo peut être dopé même quand le jeu est éteint ?

– Non, impossible, dit Jerome. Il faut qu'il soit allumé. Mais une fois qu'il l'est... »

« *Il est en service !* hurle Holly. *Ce toufu site Z-End est en service !* »

Jerome se précipite pour la rejoindre à son bureau. Hodges suit plus lentement.

Holly monte le son de son haut-parleur et la musique envahit les bureaux de Finders Keepers. Ce n'est pas *By the Beautiful Sea* cette fois mais *Don't Fear the Reaper*¹. Tandis que les paroles se dévident – *quarante mille hommes et femmes chaque jour, encore quarante mille à venir tous les jours* –, Hodges voit un salon funéraire éclairé de cierges et un cercueil enseveli sous les fleurs. Au-dessus, de jeunes hommes et femmes souriants passent et repassent, allant d'un bord à l'autre, se croisant, s'estompant, réapparaissant. Certains disent au revoir de la main ; d'autres font le signe de la paix. En dessous du cercueil figure

une série de messages dont les lettres se dilatent et se contractent comme un cœur qui bat lentement :

LA FIN DE LA SOUFFRANCE
LA FIN DE LA PEUR
PLUS DE COLÈRE
PLUS D'ANGOISSE
PLUS DE BAGARRE
LA PAIX
LA PAIX
LA PAIX

Puis une série de flashes bleus stroboscopiques. Incrustés à l'intérieur, il y a des mots. Ou, autant leur donner le nom qu'ils méritent, se dit Hodges, des gouttes de poison.

« Éteins ça, Holly. »

Hodges n'aime pas la façon qu'elle a de regarder l'écran : ce regard aux yeux dilatés si semblable à celui de Jerome il y a quelques minutes.

Holly ne réagit pas assez vite au goût de Jerome. Il tend le bras par-dessus son épaule et force son ordinateur à s'éteindre.

« Tu n'aurais pas dû faire ça, s'insurge Holly. Je risque de perdre des données.

– C'est exactement l'objectif de cette saloperie de site, réplique Jerome. Te faire perdre tes données. Te faire perdre *la boule*. J'ai pu lire le dernier message, Bill. Dans le flash bleu. Ça disait *Fais-le maintenant*. »

Holly hoche la tête.

« Il y en avait un autre qui disait *Partage en ligne avec tes amis*.

– Est-ce que les Zappit les dirigent vers ce... ce truc ? demande Hodges.

– Pas besoin, répond Jerome. Parce que ceux qui le trouvent – et ils vont être nombreux, y compris des gamins qu'ont jamais reçu de Zappit gratuit – vont répandre la nouvelle via Facebook et le reste.

– Il a voulu déclencher une épidémie de suicides, dit Holly. Il s'est débrouillé pour mettre le processus en route, puis il s'est suicidé.

– Sans doute pour arriver de l'autre côté avant eux, dit Jerome. Les accueillir à la porte. »

Hodges reprend :

« Suis-je censé croire qu'une chanson rock et une photo d'enterrement vont pousser des jeunes à se suicider ? Les Zappit, d'accord, je peux accepter. J'ai vu comment ça marche. Mais ça ? »

Holly et Jerome échangent un regard que Hodges n'a aucun mal à interpréter : Comment lui expliquer ? Comment expliquer un rouge-gorge à quelqu'un qui n'a jamais vu d'oiseau ? Leur regard seul suffirait presque à le convaincre.

« Les adolescents sont sensibles à ce genre de choses, dit Holly. Pas tous, certes, mais beaucoup. Je l'aurais été quand j'avais dix-sept ans.

– Et c'est contagieux, dit Jerome. Une fois que ça commence... si ça commence... »

Il termine avec un haussement d'épaules.

« Nous devons trouver cet engin, ce répéteur, et l'éteindre, dit Hodges. Limiter les dégâts.

– Il est peut-être chez Babineau, dit Holly. Appelle Pete. Demande-lui s'il y a du matériel informatique là-bas. Si oui, demande-lui de tout débrancher.

– S'il est avec Izzy, je vais tomber sur sa boîte vocale », dit Hodges, mais il appelle quand même et Pete répond à la première sonnerie.

Il informe Hodges qu'Izzy est retournée au commissariat avec les SKIDs attendre les premiers rapports du légiste. Bibli Al a déjà été emmené en garde à vue par les premiers flics arrivés sur les lieux qui se verront attribuer une part du mérite.

Pete a la voix lasse.

« On s'est engueulés. Izzy et moi. Méchamment. J'ai essayé de lui dire ce que tu m'as dit quand on a commencé à bosser ensemble : que c'est l'affaire qui commande et qu'on doit aller où elle nous mène. Pas d'esquive, pas de déni, on s'en empare et on remonte le fil rouge jusqu'à son origine. Elle est restée là à m'écouter, les bras croisés, en hochant la tête de temps en temps. Je pensais vraiment avoir réussi à me faire entendre. Et puis tu sais ce qu'elle me demande ? Si je peux lui dire la dernière fois qu'il y a eu une femme à la direction de la police municipale. Je réponds que non et elle me dit que c'est parce que la réponse c'est jamais. Et elle me sort que la première, ce sera elle. Oh, mec, moi qui croyais la connaître. » Pete lâche le rire le plus sinistre que Hodges ait jamais entendu. « Je la croyais engagée dans la police. »

Hodges compatira plus tard, s'il a le temps. Là, il l'a pas. Il pose la

question concernant le matériel informatique.

« On n’a rien trouvé à part un iPad avec une batterie morte, dit Pete. Everly, la femme de ménage, dit qu’il avait un ordinateur portable dans son bureau, quasiment neuf, mais il n’y est plus.

– Comme Babineau, commente Hodges. Il l’a peut-être avec lui.

– Peut-être. Souviens-toi, Kermit, si je peux t’aider...

– Je t’appellerai, fais-moi confiance. »

Il veut bien accepter toute l’aide qu’on pourra lui apporter.

1.

« Ne craignez pas la Faucheuse » : chanson du groupe rock Blue Oyster Cult.

Avec la fille appelée Ellen, le résultat est rageant – exactement comme avec cette salope de Robinson – mais Brady se calme enfin. Ça a marché, c'est ce qu'il doit se dire. La faible hauteur de la chute, associée à la congère qui l'a amortie, n'était qu'un coup de malchance. Il en chopera plein d'autres. Il a beaucoup de travail en perspective, beaucoup d'allumettes à gratter, mais une fois que le feu brûlera, il pourra se détendre et observer.

Ça brûlera jusqu'à épuisement faute de combustible.

Il démarre la voiture de Z-Boy et quitte l'aire de repos. Alors qu'il intègre la circulation clairsemée qui monte vers le nord par l'I-47, les premiers flocons tourbillonnent dans le ciel blanc et frappent le pare-brise de la Malibu. Brady accélère. Le tas de boue de Z-Boy n'est pas équipé pour affronter une tempête de neige et, dès qu'il aura quitté l'autoroute, l'état de la chaussée empirera. Il doit prendre le mauvais temps de vitesse.

Oh, pas de problème, pense Brady, et un grand sourire lui vient en même temps qu'une merveilleuse idée. Peut-être que Ellen est paralysée à partir du cou, une tête sur un piquet, comme la Stover. C'est peu probable, mais c'est possible, un agréable rêve éveillé pour rendre la route moins longue.

Il allume la radio, se trouve un bon Judas Priest, et monte le son. Comme Hodges, il aime les trucs qui déménagent.

LE PRINCE DU SUICIDE

Brady avait remporté de nombreuses victoires dans la Chambre 217 mais avait dû, par la force des choses, les garder secrètes. Son retour de la mort vivante qu'était le coma ; sa découverte qu'il était capable – grâce au médicament administré par Babineau ou en raison de quelque altération fondamentale de ses ondes cérébrales, ou peut-être une combinaison des deux – de déplacer de menus objets par le simple fait de penser à eux ; l'invasion du cerveau de Bibli Al et la création en lui d'une seconde personnalité, Z-Boy. Sans oublier sa vengeance contre le gros tas de graisse de flic qui l'avait frappé dans les parties alors qu'il ne pouvait pas se défendre. Mais le mieux, le mieux absolu, c'était d'avoir poussé Sadie MacDonald à se suicider. Ça, c'était le pouvoir.

Il avait envie de recommencer.

La question posée par ce désir était simple : qui, ensuite ? Il serait facile de pousser Al Brooks à se jeter du haut d'un pont d'autoroute, ou à avaler du déboucheur d'évier, mais alors Z-Boy disparaîtrait avec lui et sans Z-Boy, Brady resterait coincé dans la Chambre 217, qui n'était vraiment rien de plus qu'une cellule de prison avec vue sur un parking couvert. Non, il avait besoin de Al Brooks exactement *là* où il était. Et *tel* qu'il était.

Plus cruciale était la question de savoir ce qu'il allait faire du salopard qui l'avait envoyé ici. Ursula Haber, la nazie qui dirigeait le service Orthopédie, disait que les patients avaient besoin de BPG : de buts pour grandir. Bon, pour grandir, il grandissait, et se venger de Hodges était un sacré but, mais comment l'atteindre ? Pousser Hodges à se suicider n'était pas la réponse, même s'il existait une façon de tenter le coup. Il avait déjà joué au jeu du suicide avec Hodges. Et il avait perdu.

Le jour où Freddi Linklatter s'était pointée avec la photo de lui et

de sa mère, Brady était encore à un an et demi d'imaginer comment il pourrait en finir avec Hodges. La vue de Freddi lui avait donné le coup de jus dont il avait cruellement besoin. Mais il lui faudrait être prudent. Très prudent.

Une étape à la fois, se disait-il alors qu'il gisait sans dormir aux petites heures de la nuit. Un pas à la fois. J'ai de grands obstacles à franchir mais je dispose aussi d'armes extraordinaires.

L'étape numéro un avait consisté à faire retirer de la bibliothèque de l'hôpital tous les Zappit restants par Al Brooks. Il les avait emportés chez son frère, où il vivait dans un appartement au-dessus du garage. Ç'avait été facile parce que de toute façon, personne n'en voulait. Pour Brady, ces Zappit étaient des munitions. Il finirait par trouver l'arme permettant de les utiliser.

Brooks avait pris les Zappit de sa propre initiative tout en agissant sur commande – par les poissons-pensées que Brady avait implantées dans la personnalité superficielle, mais utile, de Z-Boy. Brady avait renoncé à envahir complètement Brooks afin de le diriger, car les invasions répétées brûlaient trop vite la cervelle du vieux. Il avait dû rationner ces épisodes d'immersion totale et les utiliser à bon escient. C'était dommage, ses vacances en dehors de l'hôpital l'enchantaient, mais les gens avaient commencé à s'apercevoir que Bibli Al avait de plus en plus la tête dans le brouillard. Et s'il était *trop* dans le brouillard, on l'obligerait à lâcher son travail de volontaire à l'hôpital. Pire encore, Hodges pourrait s'en rendre compte. Et ça, ce serait mauvais. Le vieux flic pouvait aspirer toutes les rumeurs de télékinésie qu'il voulait, ça ne dérangeait pas Brady outre mesure, mais il ne tenait pas à ce que Hodges flaire le moindre effluve de ce qui se tramait véritablement.

Au printemps 2013, malgré le risque d'effondrement mental, Brady avait entièrement pris les commandes de Brooks pour pouvoir utiliser l'ordinateur de la bibliothèque. *Regarder* l'écran pouvait être accompli sans immersion totale, mais s'en *servir* était une autre paire de manches. Et l'excursion avait été brève. Tout ce qu'il voulait, c'était programmer une alerte Google en se servant des mots-clés *Zappit* et *Fishin' Hole*.

Tous les deux ou trois jours, il envoyait Z-Boy vérifier l'alerte puis revenir faire son rapport. Z-Boy avait pour instruction de basculer vers le site d'ESPN¹ si quelqu'un s'amenait pour voir sur quels sites il

surfait (ce qui arrivait rarement, la bibliothèque étant pour ainsi dire un placard, et les rares visiteurs qui passaient par là cherchaient en général la chapelle voisine).

Les alertes s'étaient révélées intéressantes et instructives. Il semblait qu'un grand nombre de gens avaient fait l'expérience d'états de semi-hypnose ou de réelle activité épileptique après avoir regardé trop longtemps l'écran de démo du Fishin' Hole. L'effet était plus puissant que Brady ne l'aurait cru. Un article à ce sujet avait même paru dans la section Affaires du *New York Times*, et la compagnie Zappit avait maintenant des problèmes à cause de ça.

Problèmes dont elle se serait passée car sa situation était déjà flageolante. Pas besoin d'être un génie (ce que Brady pensait être) pour savoir que Zappit, Inc. ferait faillite ou serait avalée par une plus grosse compagnie. Brady pariait sur la faillite. Quelle compagnie serait assez stupide pour jeter son dévolu sur une boîte fabriquant des consoles de jeux désespérément démodées et outrageusement chères, surtout sachant qu'un des jeux présentait un défaut dangereux ?

En attendant, son problème à lui était de savoir comment s'y prendre pour trafiquer celles qu'il possédait (elles étaient rangées dans le placard de l'appartement de Z-Boy mais Brady les considérait comme sa propriété) et inciter les gens à les regarder plus longtemps. Il bloquait là-dessus lorsque Freddi était venue le voir. Et quand elle était partie, une fois accomplie sa bonne action chrétienne (même si Frederica Bimmel Linklatter n'était pas et n'avait jamais été chrétienne), Brady avait cogité dur et longtemps.

Puis, fin août 2013, après une visite particulièrement horripilante du vieux Off-Ret, il avait envoyé Z-Boy à l'appartement de Freddi.

Freddi avait compté le fric puis observé le vieux en pantalon de travail debout, épaules voûtées, au milieu de ce qui lui tenait lieu de salle de séjour. L'argent provenait des maigres économies de Al Brooks. C'était le premier retrait effectué sur son compte à la Midwest Federal, mais loin d'être le dernier.

« Deux cents balles pour quelques questions ? Ouais, ça peut se faire. Mais si vous espérez que je vous taille une pipe, vous pouvez aller voir ailleurs, mon vieux, parce que je suis lesbienne.

– Juste des questions », avait dit Z-Boy. Il lui tendit un Zappit et lui demanda de regarder l'écran de démo du Fishin' Hole. « Mais pas plus

de trente secondes, hein. Parce qu'il est, hmm, bizarre.

– Ah ouais ? Bizarre ? »

Elle lui avait consenti un sourire indulgent avant de reporter son attention sur le ballet des poissons. Trente secondes s'étaient changées en quarante. Ce qui était tolérable, étant donné les directives que Brady lui avait données avant de l'envoyer en mission (il les appelait toujours des missions, ayant découvert que Brooks associait ce mot à héroïsme). Mais au bout de quarante-cinq, il le lui reprit.

Freddi leva la tête en clignant des yeux.

« Woouh. Ça détraque le cerveau, c'est ça ?

– Oui. C'est à peu près ça.

– J'ai lu dans *Gamer Programming* que la version arcade de Star Smash fait un truc dans le genre, mais faut y jouer genre une demi-heure avant que l'effet se fasse sentir. Ça c'est vachement plus rapide. Est-ce que les utilisateurs le savent ? »

Z-Boy avait ignoré la question.

« Mon chef veut savoir comment vous pourriez arranger ça pour que les gens regardent l'écran de la démo plus longtemps au lieu d'aller directement au jeu. Qui n'a pas le même effet. »

C'est là que Freddi avait pris son faux accent russe pour la première fois.

« Et qui être leader sans peurrr, Z-Boy ? Toi gentil garçon et dire kamarad X, *da* ? »

Z-Boy avait plissé le front.

« Hein ? »

Freddi soupira.

« C'est qui votre chef, beau gosse ?

– Dr Z. »

Brady avait anticipé la question – il connaissait Freddi Linklatter de longue date – et c'était une autre de ses directives. Il avait des projets concernant le Dr Babineau mais ils étaient encore vagues. Il tâtait encore le terrain. Naviguait à vue.

« Dr Z et son acolyte Z-Boy ! avait dit Freddi en allumant une cigarette. Dans la course pour conquérir le monde ! Mazette. Est-ce que ça fait de moi Z-Girl ? »

Ça, ça ne faisait pas partie de ses directives, aussi avait-il gardé le silence.

« Laissez tomber, j'ai pigé, dit-elle en recrachant la fumée. Votre

chef veut un piège visuel. La solution, c'est de convertir l'écran de démo en jeu. Ça devrait être simple. Pas besoin de se perdre dans une tonne de programmation complexe. » Elle souleva le Zappit désormais éteint. « Ce machin a pas vraiment de cervelle.

– Quel genre de jeu ?

– Me demandez pas, mon vieux. Ça, c'est la partie créative. Ça a jamais été mon fort. Dites à votre chef de se débrouiller. De toute façon, une fois que ce machin est allumé et que vous avez un bon signal Wifi, il vous faut installer un kit de dissimulation d'activité. Vous voulez que je vous note ça par écrit ?

– Non. »

Brady avait alloué à cette fin un petit espace de la capacité de stockage mémoire rapidement décroissante de Al Brooks. De plus, quand viendrait l'heure de faire le boulot, ce serait Freddi qui le ferait.

« Une fois que le kit est installé, le code source peut être téléchargé depuis un autre ordinateur. » Elle reprit son accent russe. « Depuis Base Sekrrett' Zéro sous calotte glaciale.

– Dois-je lui dire ceci ?

– Non. Dites-lui juste kit plus code source. Pigé ?

– Oui.

– Autre chose ?

– Brady Hartsfield veut que vous reveniez le voir. »

Les sourcils de Freddi montèrent presque jusqu'à la racine de ses cheveux en brosse.

« Il vous *parle* ?

– Oui. D'abord c'est dur de le comprendre, mais au bout d'un moment on y arrive. »

Freddi regarda autour d'elle – sa salle de séjour encombrée, plongée dans la pénombre, encore imprégnée des relents de chinois à emporter de la veille – comme si elle y trouvait de l'intérêt. Elle commençait à trouver cette conversation de plus en plus inquiétante.

« Je sais pas, mon vieux. J'ai fait ma BA alors que j'ai jamais été Girl Scout.

– Il vous paiera, dit Z-Boy. Pas beaucoup mais...

– Combien ?

– Cinquante dollars la visite ?

– Pourquoi ? »

Z-Boy l'ignorait mais, en 2013, il restait encore une bonne partie

de Al Brooks derrière ce front, et c'est cette partie-là qui comprenait.

« Je crois que... c'est parce que vous avez fait partie de sa vie. Vous savez, quand vous alliez réparer les ordinateurs des gens, tous les deux. Au bon vieux temps. »

Brady ne haïssait pas le Dr Babineau avec la même intensité qu'il haïssait Hodges, mais ça ne signifiait pas que Dr B ne figurait pas sur sa liste de pourris. Babineau l'avait utilisé comme cobaye, ce qui était dégueulasse. Puis il s'était désintéressé de lui quand son médicament expérimental avait semblé inefficace, ce qui était encore plus dégueulasse. Le pire, c'est que dès que Brady avait repris connaissance, les injections avaient recommencé et qui sait l'effet qu'elles avaient ? Elles pouvaient le tuer, mais lui-même ayant jadis envisagé son propre suicide, ce n'était pas ça qui l'empêchait de dormir la nuit. Ce qui le tracassait, c'était que les injections puissent interférer avec ses nouvelles capacités. En public, Babineau se gaussait des pouvoirs supposés de contrôle mental de Brady, mais en fait il y croyait, même si Brady avait eu soin de ne jamais faire la démonstration de ses talents à son médecin en dépit des pressions répétées de celui-ci. Car Babineau croyait aussi que toute capacité psychokinétique était un autre résultat du produit qu'il appelait Cerebellin.

Les examens IRM et TDM avaient également repris.

« Vous êtes la huitième merveille du monde », lui avait dit Babineau après un scanner – c'était à l'automne 2013. Il marchait à côté du fauteuil roulant de Brady qu'un aide-soignant poussait dans le couloir pour le ramener dans la Chambre 217. Babineau arborait ce que Brady appelait intérieurement son sourire de coq. « Les protocoles en cours ont fait plus que suspendre la destruction de vos cellules cérébrales : ils ont stimulé la croissance de cellules nouvelles. Et plus robustes. Vous rendez-vous compte à quel point tout ceci est remarquable ? »

Tu l'as dit, connard, pensa Brady. Alors planque bien le résultat de tes petits scans. Si le bureau du procureur les découvre, je serai mal barré.

Babineau tapota l'épaule de Brady, un geste possessif que Brady détestait. Comme s'il flattait son chien de compagnie.

« Le cerveau humain est constitué d'environ cent milliards de

cellules nerveuses. Celles situées dans votre aire de Broca avaient été gravement endommagées, mais elles ont récupéré. En fait, elles ont recréé des neurones comme je n'en ai jamais vu. Un de ces jours, vous allez être célèbre non pas pour avoir supprimé des vies, mais pour avoir aidé à en sauver. »

Si ce jour arrive, se dit Brady, tu seras plus là pour le voir.

Compte là-dessus, duchnok.

La partie créative n'a jamais été mon fort, avait dit Freddi à Z-Boy. Vrai, en revanche ça avait toujours été celui de Brady, et alors que 2014 succédait à 2013, il eut tout le temps de réfléchir aux différentes façons dont l'écran de démo du Fishin' Hole pourrait être dopé et transformé en piège visuel, comme avait dit Freddi. Mais aucune des solutions envisagées ne semblait être la bonne.

Durant les visites de Freddi, ils ne parlaient pas de l'effet hypnotique des Zappit ; ils passaient surtout leur temps à se souvenir (Freddi se chargeant forcément du gros de la conversation) du bon vieux temps de la Cyber Patrouille. Tous les gens cinglés qu'ils avaient rencontrés au cours de leurs interventions. Et Anthony « Tones » Frobisher, leur con de boss. Freddi revenait constamment à lui, transformant ce qu'elle aurait dû lui dire en ce qu'elle lui avait dit, *et sans mâcher ses mots*. Les visites de Freddi étaient monotones mais réconfortantes. Elles contrebalançaient ses nuits de désespoir, quand il s'imaginait passer le reste de sa vie confiné dans la Chambre 217, à la merci du Dr Babineau et de ses « injections de vitamines ».

Je dois le stopper, se dit Brady. Je dois le *contrôler*.

Pour ce faire, la version amplifiée de l'écran de démo devait être parfaitement aboutie. S'il foirait sa première occasion de pénétrer dans l'esprit de Babineau, il n'en aurait peut-être pas une deuxième.

Dans la Chambre 217, la télé était désormais allumée au moins quatre heures par jour. Ceci par décret de Babineau qui avait informé l'infirmière-chef Helmington qu'il « exposait M. Hartsfield à des stimuli externes ».

Le journal du midi, *News at Noon*, ne dérangeait pas M. Hartsfield (il y avait toujours une explosion excitante ou une tragédie de masse quelque part dans le monde), mais le reste – émissions de cuisine, débats, mauvais feuilletons et faux guérisseurs – n'était que du

radotage. Un jour pourtant, alors qu'assis dans son fauteuil près de la fenêtre il regardait *Prize Surprise* (regardait du moins dans cette direction), il eut une révélation. La candidate qui avait survécu au Tour de Bonus pouvait maintenant gagner un voyage en jet privé à Aruba. Placée devant un écran d'ordinateur géant où de gros points de différentes couleurs se déplaçaient dans tous les sens, elle devait toucher cinq points rouges qui se changeraient aussitôt en chiffres. Si l'addition des chiffres qu'elle faisait apparaître donnait un total compris entre 95 et 105, elle gagnait.

Brady regarda les yeux écarquillés de la femme bouger d'un côté à l'autre tandis qu'elle scrutait l'écran et sut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Les poissons roses, se dit-il. Ce sont ceux qui bougent le plus vite, et puis, le rouge est synonyme de colère. Le rose est... quoi ? C'était quoi le mot ? Le mot lui vint, et il sourit. C'était le sourire radieux qui lui donnait l'air d'avoir à nouveau dix-neuf ans.

Le rose est *lénifiant*.

Parfois, quand Freddi venait le voir, Z-Boy abandonnait son chariot de livres dans le couloir pour se joindre à eux. Un jour, au cours de l'été 2014, il tendit à Freddi une recette informatique. Celle-ci avait été rédigée sur l'ordinateur de la bibliothèque au cours d'une des incursions de plus en plus rares de Brady dans le cerveau de Bibli Al lorsqu'il ne se contentait pas de donner des instructions mais se glissait à la place du conducteur pour prendre complètement les commandes. Il l'avait fallu parce que la marche à suivre devait être impeccable. Il n'avait pas le droit à l'erreur.

Intéressée, Freddi parcourut les requêtes, puis les lut plus attentivement.

« Ben dis donc, dit-elle, c'est plutôt malin. Et ajouter des messages subliminaux c'est cool. Pas cool mais... cool quand même. Est-ce le mystérieux Dr Z qui a pondu ça ?

– Ouais », répondit Z-Boy.

Freddi se tourna vers Brady.

« Tu sais qui c'est, toi, ce Dr Z ? »

Brady secoua lentement la tête d'un côté à l'autre.

« T'es sûr que c'est pas toi ? Parce que ça ressemble à ton style. »

Brady se contenta de la fixer d'un regard vide jusqu'à ce qu'elle détourne le sien. Il avait laissé Freddi voir de lui bien davantage que

Hodges ou n'importe qui parmi le personnel hospitalier, mais il n'avait aucune intention de la laisser voir *en* lui. Pas à ce stade, en tout cas. Trop de risques qu'elle parle. En plus, il ne savait pas encore très bien ce qu'il était en train de faire. Si tu fabriques un meilleur piège à souris que ton voisin, il paraît que les clients se pressent à ta porte. Mais comme il ne savait pas encore si son piège attraperait des souris, mieux valait pour le moment ne rien dire. Et Dr Z n'existait pas encore.

Mais ça viendrait.

Un après-midi, peu de temps après avoir remis à Freddi la recette informatique expliquant comment introduire un virus dans l'écran de démo du Fishin' Hole, Z-Boy était allé rendre visite à Felix Babineau dans son bureau. Presque tous les jours où il venait à l'hôpital, le médecin y passait une heure à boire le café en lisant le journal. Sa porte-fenêtre donnait sur un green de golf intérieur (pas de vue sur parking couvert pour Babineau) où il pratiquait parfois ses balles courtes. C'était là qu'il se trouvait lorsque Z-Boy était entré sans frapper.

Babineau l'avait toisé froidement.

« Puis-je vous aider ? Êtes-vous perdu ? »

Z-Boy lui avait tendu Zappit Zéro, que Freddi avait actualisé (au prix de plusieurs nouveaux composants électroniques payés sur les deniers en rapide diminution de Al Brooks).

« Regardez ça, avait-il dit. Je vous dirai quoi faire.

– Je vous demande de sortir, avait répliqué Babineau. J'ignore quelle mouche vous a piqué mais vous êtes ici dans mon espace privé et vous empiétez sur mon temps privé. Ou voulez-vous que j'appelle la sécurité ?

– Regardez ça sinon vous allez vous voir aux actualités du soir. “Un médecin se livre à des expérimentations de médicaments sud-américains non homologués sur Brady Hartsfield, accusé de meurtre de masse.” »

Babineau l'avait dévisagé, bouche bée, ressemblant beaucoup en cet instant à ce qu'il deviendrait lorsque Brady commencerait à éroder sa conscience profonde.

« Je ne sais absolument pas de quoi vous parlez.

– Je parle du Cerebellin. Qui ne sera pas homologué par la FDA²

avant des années, si tant est qu'il le soit un jour. J'ai accédé à votre fichier et pris une vingtaine de photos avec mon téléphone. J'ai aussi pris des photos des scans du cerveau que vous avez tenus secrets. Vous avez enfreint de nombreuses lois, Doc. Regardez l'écran du jeu et tout restera entre nous. Refusez, et votre carrière est finie. Je vous donne cinq secondes pour vous décider. »

Babineau prit le jeu vidéo et regarda le ballet de poissons. La petite musique tintait. De temps en temps, il y avait un flash de lumière bleue.

« Commencez à attraper les poissons roses, docteur. Ils vont se transformer en chiffres. Additionnez-les dans votre tête.

– Pendant combien de temps est-ce que je dois faire ça ?

– Vous le saurez.

– Êtes-vous fou ?

– Vous fermez votre bureau à clé quand vous partez, ce qui est futé, mais il y a des tas de cartes magnétiques d'accès universel qui circulent au sein de l'hôpital. Et vous laissez votre ordinateur allumé, ce qui *pour moi*, est assez fou. Regardez les poissons. Attrapez les roses. Et additionnez les chiffres. C'est tout ce que vous avez à faire, et je vous laisserai tranquille.

– C'est du chantage.

– Non, le chantage c'est pour de l'argent. Ça c'est juste un échange. Regardez les poissons. Je ne vous le redemanderai pas. »

Babineau regarda les poissons. Il tapa du doigt sur un rose et le manqua. Il tapa encore, rata encore. « Merde », marmonna-t-il dans sa barbe. C'était un peu plus dur qu'il y paraissait, et ça commençait à l'intéresser. Les flashes bleus auraient dû être agaçants, mais non. Ils semblaient même l'aider à se concentrer. L'inquiétude provoquée par ce que savait ce vieux zigoto commença à s'estomper à l'arrière-plan de ses pensées.

Il réussit à attraper un poisson rose avant qu'il ne disparaisse du côté gauche de l'écran et obtint un neuf. C'était bien. Un bon début. Il oublia pourquoi il faisait ça. Ce qui comptait, c'était d'attraper les poissons roses.

La musique tintait.

À l'étage au-dessus, dans la Chambre 217, Brady regardait fixement son propre Zappit et sentait sa respiration ralentir. Il ferma

les yeux et fixa un seul point rouge. C'était Z-Boy. Il attendit... attendit... et puis, juste au moment où il commençait à se dire que sa cible était peut-être immunisée, un deuxième point rouge apparut. D'abord flou, puis de plus en plus clair et lumineux.

Comme regarder une rose s'ouvrir, pensa Brady.

Les deux points rouges se mirent à nager d'un côté à l'autre, comme pour jouer. Brady se concentra sur celui qui était Babineau. Ce dernier ralentit et devint stationnaire.

J'te tiens, se dit Brady.

Mais il devait être prudent. C'était une mission furtive.

Les yeux qu'il ouvrit étaient ceux de Babineau. Le médecin fixait toujours les poissons du regard mais il avait cessé de taper dessus du bout de son doigt. Il était devenu... c'était quoi le mot qu'ils utilisaient ? Cata. Ouais, Babineau était devenu cata.

Brady ne s'attarda pas, lors de cette première incursion, mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre les merveilles auxquelles il avait désormais accès. Al Brooks était une tirelire. Felix Babineau une chambre forte. Brady avait accès à ses souvenirs, ses connaissances stockées, ses capacités. À l'intérieur de Al, il aurait pu recâbler un circuit électrique. À l'intérieur de Babineau, il aurait pu pratiquer une craniectomie et recâbler un cerveau humain. En outre, il avait la preuve de quelque chose qu'il avait seulement théorisé et espéré jusque-là : il pouvait prendre possession des autres à distance. Tout ce qu'il fallait pour les faire s'ouvrir, c'était cet état d'hypnose induit par le Zappit. Celui que Freddi avait modifié fonctionnait comme un piège visuel très efficace, et bon Dieu, il agissait tellement *vite*.

Il était impatient de l'utiliser sur Hodges.

Avant de partir, Brady relâcha quelques poissons-pensées dans le cerveau de Babineau, mais seulement quelques-uns. Il avait l'intention d'agir très prudemment avec le toubib. Il fallait que Babineau soit parfaitement familiarisé avec l'écran – qui était désormais ce que les spécialistes de l'hypnose appelaient un dispositif d'incitation – avant que Brady se déclare. L'un des poissons-pensées du jour était l'idée que les TDM et les IRM pratiqués sur Brady ne révélaient rien qui fût d'un réel intérêt et devaient donc cesser. Les injections de Cerebellin devaient également cesser.

Parce que Brady ne fait pas suffisamment de progrès. Parce que je cours à l'impasse. Et puis aussi, je pourrais me faire prendre.

« Ça serait moche de me faire prendre, murmura Babineau.

– Oui, confirma Z-Boy. Ça serait moche pour tous les deux de se faire prendre. »

Babineau avait lâché son club de golf. Z-Boy le ramassa et le lui remit dans la main.

Alors que cet été brûlant se muait en un automne froid et pluvieux, Brady affermit son emprise sur Babineau. Il relâchait ses poissons-pensées prudemment, tel un garde-pêche empoissonnant de truites un étang. Babineau commençait à ressentir l'envie de tripoter de jeunes infirmières, au risque d'être accusé de harcèlement sexuel. Babineau volait occasionnellement des comprimés antidouleur au poste médical du Bocal, utilisant pour cela une carte d'identification magnétique au nom d'un médecin fictif – une combine que Brady avait montée par l'intermédiaire de Freddi. Babineau le faisait alors même qu'il disposait d'autres moyens, plus sûrs, de se procurer des médicaments, et qu'il risquait de se faire prendre s'il continuait. Un jour, il vola une Rolex dans le salon des neurochirurgiens (alors qu'il en possédait déjà une) et la plaça dans le tiroir inférieur de son bureau où il l'oublia sans tarder. Petit à petit, Brady Hartsfield – qui pouvait à peine marcher – prit possession du médecin qui avait cru pouvoir prendre possession de lui, et l'enferma dans un piège de culpabilité hérissé de nombreuses dents. Si jamais l'homme tentait quelque chose d'inconsidéré, comme essayer de raconter à quelqu'un ce qui se passait, le piège se refermerait brutalement.

En même temps, il commença à sculpter la personnalité de Dr Z, en s'y prenant beaucoup plus prudemment qu'avec Bibli Al. D'une part, il avait amélioré ses compétences, d'autre part, il disposait d'un matériau de meilleure qualité avec lequel travailler. En octobre de cette année-là, avec des centaines de poissons-pensées nageant dans le cerveau de Babineau, il commença à prendre le contrôle du corps du médecin aussi bien que de son esprit, l'emmenant dans des excursions de plus en plus longues. Une fois, il conduisit la BMW de Babineau jusqu'à la frontière avec l'Ohio, rien que pour voir si son emprise faiblirait avec la distance. Il constata que non. Il semblait qu'une fois qu'on était à l'intérieur, on y était. Et la balade fut géniale. Il s'arrêta dans un resto en cours de route et s'empiffra de rondelles d'oignon frit.

Un délice !

Alors qu'approchaient les fêtes de fin d'année, Brady se découvrit d'une humeur qu'il n'avait pas éprouvée depuis sa plus tendre enfance. Cette humeur lui était si étrangère que c'est seulement longtemps après que les décorations de Noël eurent disparu, et alors que la Saint-Valentin approchait, qu'il réalisa ce que c'était.

Du contentement.

Une partie de lui combattit ce sentiment, le considérant comme une petite mort, mais une autre partie de lui voulait l'accepter. L'accueillir, même. Et pourquoi pas ? C'était pas comme s'il était encore coincé dans la Chambre 217, ou même dans son propre corps. Il pouvait sortir quand il voulait, soit comme passager, soit comme conducteur. Il devait veiller à ne pas occuper la place du conducteur trop longtemps, ni à s'attarder trop longtemps. La conscience profonde, visiblement, était une ressource limitée. Quand elle était épuisée, elle était épuisée.

Dommage.

Si Hodges avait continué ses visites, Brady aurait eu un autre but pour grandir : inciter Hodges à prendre le Zappit dans le tiroir de sa table de nuit et à le regarder, entrer en lui et y implanter ses poissons-pensées suicidaires. Ç'aurait été comme réutiliser le Parapluie Bleu de Debbie pour l'influencer, sauf que cette fois les suggestions étaient beaucoup plus puissantes. Pas exactement des suggestions, plutôt des ordres.

Le seul problème avec ce plan, c'était que Hodges avait cessé de venir. Il s'était pointé début septembre, juste après la fête du Travail, il avait déballé toutes ses conneries habituelles – *je sais que t'es là, Brady, j'espère que tu souffres, Brady, dis Brady, t'es vraiment capable de déplacer des objets sans les toucher, laisse-moi voir comment tu fais...* – et puis terminé. Brady présumait que la disparition de Hodges de sa vie était la source réelle de ce contentement inhabituel, et pas exactement bienvenu. Hodges avait été comme un grateron coincé sous sa selle, le faisant enrager et galoper. Maintenant le grateron avait disparu et il avait tout loisir de paître en liberté, s'il voulait.

Et c'était un peu ce qu'il faisait.

Ayant désormais accès aussi bien au compte en banque du Dr B et

à son portefeuille d'actions qu'à son esprit, Brady se lança dans une frénésie d'achat de matériel informatique. Le Babi retira l'argent et paya ; Z-Boy livra l'équipement à Freddi dans sa crèche crade.

Elle mérite vraiment d'être relogée, pensa Brady. Il faudrait que je m'occupe de ça.

Z-Boy livra aussi le reste des Zappit qu'il avait barbotés à la bibliothèque et Freddi amplifia les démos du Fishin' Hole sur tous... moyennant finance, naturellement. Et même si le prix demandé était élevé, Brady le paya sans sourciller. C'était le pognon du Doc, après tout, le blé de Babineau. Quant à ce qu'il ferait des consoles modifiées, Brady ne savait pas encore. Au final, il aurait peut-être envie de se doter d'un ou deux drones de plus, mais il ne voyait pas l'intérêt de mettre la barre plus haut pour le moment. Il commençait à comprendre ce qu'était le contentement : l'équivalent émotionnel de la latitude des chevaux, où tous les vents tombent, et tu dérives.

C'est ce qui arrive quand on est à court de buts pour grandir.

Cet état de choses dura jusqu'au 13 février 2015 lorsque l'attention de Brady fut attirée par une actualité au journal télévisé *News at Noon*. Les deux présentateurs, hilares devant deux bébés pandas joueurs, affichèrent brusquement leur mine Oh Merde Ce Que C'est Horrible lorsque l'image changea, les pandas cédant la place à un logo en forme de cœur brisé.

« Triste Saint-Valentin dans la banlieue de Sewickley, annonça la partie féminine du duo.

– C'est exact, Betty, répondit sa contrepartie masculine. Deux survivants du Massacre du City Center, Krista Countryman, vingt-six ans, et Keith Frias, vingt-quatre ans, se sont suicidés ensemble au domicile de Mlle Countryman. »

Betty enchaîna :

« Ken, les parents sous le choc confient que le couple avait prévu de se marier en mai de cette année, mais tous deux avaient été grièvement blessés dans l'attaque perpétrée par Brady Hartsfield et leur souffrance constante, physique aussi bien que morale, s'est apparemment révélée trop dure à supporter. Nous écoutons Frank Denton, notre envoyé spécial. »

Brady était maintenant en alerte rouge, redressé dans son fauteuil autant qu'il le pouvait, le regard brillant. Pouvait-il légitimement revendiquer ces deux-là ? Il pensait que oui, ce qui signifiait que son

score du City Center venait de passer de huit à dix. Pas encore la douzaine, mais oh ! Pas mal !

L'envoyé spécial Frank Denton, arborant lui aussi sa plus belle mine Oh Merde Alors, se fendit de quelques minutes de blabla, puis son visage céda la place à celui du pauvre vieux papa de la fille Countryman qui lut le mot d'adieu laissé par le couple. Il bredouilla quasiment tout du long mais Brady pigea l'essentiel. Ils avaient eu une vision magnifique de la vie dans l'au-delà où leurs blessures seraient guéries, leur fardeau de souffrance allégé, et où ils pourraient être mariés en parfaite santé par Jésus-Christ, leur Seigneur et Sauveur.

« Oh, quelle tristesse, commenta le présentateur à la fin du reportage. Quelle tristesse.

– Vraiment terrible, Ken », renchérit Betty.

Puis l'écran derrière eux afficha l'image d'une bande d'imbéciles en robes et costumes de mariés debout dans une piscine ; leur mine triste se désintégra aussitôt, et la mine joyeuse revint :

« Mais voici de quoi nous redonner le sourire : vingt couples ont décidé de se marier dans une piscine à Cleveland où la température est de *moins six degrés* !

– J'espère que leur amour était aussi brûlant que le chantait Elvis Presley, commenta Ken en élargissant son sourire sur ses dents parfaites. *Brrrrr* ! Écoutons les détails avec Patty Newfield. »

Combien je pourrais en avoir de plus ? se demanda Brady. Il était en surchauffe. J'ai neuf Zappit augmentés, plus les deux que détiennent mes drones, et celui que j'ai dans le tiroir de ma table de nuit. Qui a dit que j'en avais fini avec ces connards de chercheurs d'emploi ?

Qui a dit que je pouvais pas exploser mon score ?

Durant sa période de latence, Brady continua à s'intéresser au destin de Zappit, Inc., envoyant Z-Boy vérifier les alertes Google une ou deux fois par semaine. Les conversations à propos de l'effet hypnotique de la démo du Fishin' Hole (et l'effet moindre de celle des Whistling Birds³) se calmèrent et furent remplacées par des pronostics sur le temps qui restait à la compagnie Zappit avant de couler – la question ne se posait plus de savoir si elle coulerait. Lorsque Sunrise Solutions racheta Zappit, Inc., un blogueur s'intitulant Electric Whirlwind⁴ écrivit : « Waouh ! On dirait deux malades du cancer

n'ayant plus que six mois à vivre décidant de convoler en justes noces ! »

La personnalité fantôme de Babineau était maintenant bien établie et ce fut Dr Z qui se chargea de rechercher les survivants du Massacre du City Center pour le compte de Brady, établissant la liste des blessés les plus graves, et par conséquent les plus vulnérables aux pensées suicidaires. Quelques-uns d'entre eux, tels Daniel Starr et Judith Loma, étaient encore confinés dans leur fauteuil roulant. Loma pourrait peut-être en sortir un jour ; Starr, jamais. Et puis il y avait Martine Stover, paralysée à partir du cou, et qui vivait avec sa mère à Ridgedale.

Ce serait leur faire une faveur, pensa Brady. Oui, une vraie faveur.

Il décida que la maman de Stover serait un bon début. Sa première idée fut de charger Z-Boy de lui envoyer un Zappit par la poste (« Un Cadeau Gratuit Pour Vous ! »), mais comment pouvait-il être sûr qu'elle ne le jette pas tout bonnement à la poubelle ? Il n'en avait que neuf et ne voulait pas courir le risque d'en perdre un seul. Les faire amplifier lui avait coûté (enfin, à Babineau) beaucoup d'argent. Mieux vaudrait envoyer Babineau en mission personnalisée. Vêtu d'un de ses costumes sur mesure mis en valeur par une sobre cravate foncée, il inspirait bien plus confiance que Z-Boy dans son Dickies vert chiffonné, et c'était le genre de vieux beau que les nénétes comme la mère de Stover avaient tendance à kiffer. Tout ce que Brady avait à faire, c'était de monter une histoire crédible. Un truc à propos d'un essai de commercialisation, peut-être ? Ou une histoire de club de livres ? Un jeu-concours ?

Il soupesait toujours les scénarios possibles – il n'y avait pas le feu – quand son alerte Google rapporta une mort annoncée : Sunrise Solutions avait dit *ciao*. On était début avril. Un fiduciaire avait été désigné pour mettre en vente les actifs disponibles et une liste des « biens mobiliers » serait bientôt publiée sur les sites de vente habituels. Pour ceux qui n'avaient pas la patience d'attendre, une liste de toutes les merdes invendables de Sunrise Solutions était disponible dans leur déclaration de faillite. Brady trouva ça intéressant, mais pas assez intéressant pour faire examiner cette liste par Dr Z. La liste devait probablement comprendre des cartons entiers de Zappit, mais il en avait neuf en sa possession et ça suffirait sûrement pour s'amuser.

Un mois plus tard, il se ravisa.

L'une des rubriques les plus populaires de *News at Noon* s'intitulait « Un Petit Mot de Jack ». Jack O'Malley était un gros vieux dinosaure qui avait dû faire ses débuts du temps de la télé en noir et blanc et qui, à la fin de chaque journal télévisé, dégoisait pendant au moins cinq minutes sur n'importe quel sujet occupant ce qui lui restait de cerveau. Il portait d'énormes lunettes à monture noire et ses bajoues tremblotaient comme de la gelée quand il parlait. D'habitude, Brady le trouvait plutôt marrant, un peu de détente comique, mais le Petit Mot de Jack de ce jour-là ne le fit pas rire. Il lui ouvrit de tout nouveaux horizons.

« Les familles de Krista Countryman et Keith Frias ont été inondées de messages de condoléances à la suite du reportage diffusé par notre chaîne il y a peu, commença Jack de sa voix nasillarde à la Andy Rooney. Leur décision de mettre fin à leurs jours alors qu'ils ne pouvaient plus supporter une souffrance constante que rien ne pouvait soulager a ranimé le débat sur l'éthique du suicide. Elle nous a aussi rappelé – malheureusement – l'existence du lâche individu qui a causé cette souffrance, un monstre du nom de Brady Wilson Hartsfield. »

C'est moi, songea Brady joyeusement. Quand ils te désignent par ton nom tout entier, tu peux être sûr que t'es un authentique croquemitaine.

« S'il existe une vie après celle-ci, poursuivit Jack (ses sourcils incontrôlables à la Andy Rooney se rejoignant au centre, ses bajoues tremblotant), Brady Wilson Hartsfield paiera le juste prix pour ses crimes lorsqu'il s'y retrouvera. En attendant, concentrons-nous plutôt sur la lueur d'espoir venue teinter ce sombre tableau de malheur, car il y en a bel et bien une.

« Un an après son lâche déchaînement de violence au City Center, Brady Wilson Hartsfield a tenté de perpétrer un crime encore plus odieux. À l'occasion d'un concert rassemblant des milliers d'adolescents, il a introduit clandestinement une grande quantité d'explosifs dans l'Auditorium Mingo avec l'intention d'assassiner les enfants venus là pour se divertir. Son plan a été déjoué par l'inspecteur de police à la retraite William Hodges, aidé par une femme courageuse du nom de Holly Gibney qui a fracassé le crâne du minable animé de tendances homicides avant qu'il ne puisse déclencher le détonateur... »

C'est là que Brady perdit le fil. Une femme nommée Holly Gibney

lui avait défoncé le crâne, manquant le tuer ? C'était qui, putain, cette Holly Gibney ? Et pourquoi est-ce que personne lui en avait jamais parlé au cours des cinq ans écoulés depuis qu'elle lui avait éteint ses lumières et l'avait expédié dans cette chambre ? Comment c'était possible ?

Oh, très facile, conclut-il. Quand ça avait fait la une, il était dans le coma. Et plus tard, se dit-il, j'ai simplement présumé que c'était soit Hodges, soit son nègre tondeur de pelouse.

Dès qu'il aurait un moment, il chercherait Gibney sur Internet, mais ce n'était pas elle qui importait. Elle appartenait au passé. Le futur était une idée splendide qui lui était venue comme lui étaient venues toutes ses plus belles inventions : tout entières, achevées, ne requérant pour être parfaites que quelques rares modifications en cours de réalisation.

Il alluma son Zappit, trouva Z-Boy (occupé à distribuer des magazines aux patients dans la salle d'attente de Gynécologie-Obstétrique) et l'expédia à l'ordinateur de la bibliothèque. Puis Brady le fit dégager du siège conducteur et prit le contrôle, courbé en avant, plissant les yeux de myope de Al Brooks pour scruter l'écran. Sur un site web appelé Actifs Faillite 2015, il trouva une liste de tout le bazar que Sunrise Solutions avait laissé dans son sillage. Il y avait du bric-à-brac d'une dizaine de compagnies différentes, rangées par ordre alphabétique. Zappit était la dernière mais, de l'avis de Brady, certainement pas la plus dérisoire. En tête de liste de leurs actifs figuraient 45 872 Zappit Commander, prix de vente conseillé \$189.99. Ils étaient vendus par lots de quatre cents, huit cents et mille. En dessous, en lettres rouges, figurait l'avertissement concernant les défauts que présentait une partie de la cargaison, « mais la plupart sont en parfait état de marche ».

L'excitation de Brady mettait à mal le vieux cœur de Bibli Al. Ses mains quittèrent le clavier et se contractèrent en poings. Pousser d'autres survivants du City Center à se suicider devenait dérisoire en comparaison de l'idée grandiose qui s'était emparée de lui : terminer ce qu'il avait commencé ce soir-là au Mingo. Il se voyait déjà écrire à Hodges sous le Parapluie Bleu de Debbie : *Tu croyais m'avoir arrêté ? Tu t'es gouré.*

Comme ce serait merveilleux !

Il était convaincu que Babineau avait largement de quoi acheter

des Zappit pour tous les gens présents ce soir-là, mais comme il allait devoir gérer ses cibles une par une, inutile de prévoir trop grand.

Il se fit amener Babineau par Z-Boy. Babineau ne voulait pas venir. Il avait peur de Brady maintenant, ce que Brady trouvait délicieux.

« Vous allez m'acheter quelques marchandises, lui dit Brady.

– Vous acheter quelques marchandises. »

Docile. Toute peur envolée. Babineau était entré dans la Chambre 217, mais c'était maintenant Dr Z qui se tenait debout, épaules voûtées, devant le fauteuil de Brady.

« Oui. Vous allez déposer de l'argent sur un nouveau compte. Je crois que nous allons le prendre au nom de Gamez Unlimited. Gamez avec un Z.

– Avec un Z. Comme moi. »

Le chef du service Neurologie de Kiner réussit à esquisser un petit sourire hébété.

« Très bien. Disons cent cinquante mille dollars. Vous allez aussi installer Freddi Linklatter dans un nouvel appartement plus grand. Pour qu'elle puisse recevoir les marchandises que vous achèterez et travailler dessus. Elle va avoir du boulot.

– Je vais l'installer dans un nouvel appartement plus grand pour...

– Fermez-la et écoutez-moi. Il va aussi lui falloir plus d'équipement. »

Brady se pencha en avant. Il apercevait un avenir étincelant, un avenir dans lequel Brady Wilson Hartsfield serait couronné vainqueur des années après que le vieux flic s'imaginait avoir remporté la partie.

« L'appareil le plus important s'appelle un répéteur de signal. »

1.

Chaîne de télévision sportive américaine.

2.

Food and Drug Administration : Agence américaine des produits alimentaires et médicamenteux.

3.

Oiseaux Chantants.

4.

Tourbillon Électrique.

TÊTES ET PEAUX₁

Ce n'est pas la douleur qui réveille Freddi, mais sa vessie. On dirait qu'elle va éclater. Se lever du lit est une opération d'envergure. Ça cogne dans sa tête et elle a l'impression qu'un plâtre recouvre sa poitrine. C'est pas trop douloureux, plutôt rigide et super lourd. Chaque respiration est un épaulé-jeté d'haltérophile.

La salle de bains ressemble à un décor de film gore et dès qu'elle est assise sur la cuvette elle ferme les yeux pour ne pas voir tout le sang. La chance que j'ai d'être en vie, se dit-elle tandis qu'un torrent d'urine – au moins cinquante litres, c'est son impression – s'échappe d'elle. Sacrée chance. Et pourquoi je me retrouve au milieu de ce merdier ? Parce que je lui ai apporté cette photo. Ma mère avait raison, toute bonne action mérite punition.

Mais s'il y a bien un moment pour penser clairement, c'est maintenant, et elle doit s'avouer que ce n'est pas d'avoir apporté la photo à Brady qui l'a menée là, assise dans sa salle de bains pleine de sang avec un hématome à la tête et une blessure par balle dans la poitrine. C'est d'être *retournée* le voir, et elle est retournée le voir parce qu'on lui a proposé de l'argent pour ça – cinquante dollars la visite. Ce qui fait d'elle une sorte de *call-girl*, estime-t-elle.

T'as plus d'illusions à te faire. Même si tu pourrais facilement te convaincre que t'as compris seulement quand t'as risqué un œil sur le contenu de la clé USB que Dr Z t'a apportée, celle qui active le site web flippant, tu savais déjà quand t'installais les mises à jour sur tous ces Zappit, hein que tu savais ? Assemblage à la chaîne, quarante à cinquante unités par jour, jusqu'à ce que tous ceux qui ne présentaient pas de défaut soient de vraies mines antipersonnel prêtes à exploser. Près de cinq cents. Tu savais tout du long que c'était signé Brady, et Brady Hartsfield est un malade.

Elle remonte son pantalon, tire la chasse et sort de la salle de bains. La lumière du jour qui entre par la fenêtre de la salle de séjour

est voilée mais elle lui fait quand même mal aux yeux. Elle les plisse, voit qu'il commence à neiger et traîne les pieds jusqu'à la cuisine, chaque respiration exigeant d'elle un travail laborieux. Son frigo contient surtout des boîtes avec des restes de chinois à emporter, mais il y a quelques canettes de Red Bull dans la porte. Elle en sort une, en lampe la moitié et se sent un peu mieux. Sûrement un effet psychologique mais elle va pas cracher dessus.

Qu'est-ce que je vais faire ? Bon Dieu, comment je vais me sortir de ce merdier ? Y a-t-il seulement une façon de s'en sortir ?

Elle va dans son antre informatique, traînant les pieds un peu plus vite maintenant, et allume son écran. Elle passe par Google pour arriver à Z-End, espérant tomber sur le personnage de dessin animé maniant sa pioche, et son cœur plonge dans sa poitrine lorsque l'image d'un salon funéraire éclairé de cierges emplît l'écran – exactement ce qu'elle a vu quand elle a ouvert la clé USB et regardé l'écran de démarrage au lieu de tout importer sans regarder comme elle en avait reçu l'instruction. Une chanson débile de Blue Oyster Cult passe en fond.

Elle fait défiler les messages placés en dessous du cercueil, chacun palpitant comme un lent battement de cœur (LA FIN DE LA SOUFFRANCE, LA FIN DE LA PEUR) et clique sur POSTER UN COMMENTAIRE. Freddi ignore depuis combien de temps ce comprimé de poison électronique a commencé à agir mais il a déjà généré des centaines de commentaires.

Bedarkened77 : Ce site ose dire la vérité !

AliceAlways401 : J'aimerais avoir le courage de le faire, c'est tellement la merde chez moi en ce moment.

VerbenaTheMonkey : Supportez la souffrance, vous tous, le suicide c'est lâche !

KittycatGreeneyes : Non, le suicide c'est pas lâche, c'est courageux.

Verbena le Singe n'est pas le seul (ou la seule) à s'insurger, mais Freddi n'a pas besoin de faire défiler tous les commentaires pour s'apercevoir qu'il ou elle fait largement partie de la minorité. Ce truc va se répandre comme la grippe, pense Freddi.

Non, plutôt comme le virus Ebola.

Elle lève les yeux vers le répéteur juste à temps pour voir TROUVÉ

171 passer à 172. La nouvelle se propage vite et dès ce soir la plupart des Zappit trafiqués auront été activés. L'écran de la démo les hypnotise et les rend réceptifs. À quoi ? Ben, à l'idée qu'ils devraient visiter le site Z-End, pour commencer. Ou alors, les utilisateurs de Zappit n'auront même pas besoin de ça. Peut-être qu'ils s'anéantiront avant. Est-ce qu'ils peuvent obéir à un ordre hypnotique leur intimant de se foutre en l'air ? Non, sûrement que non, hein ?

Hein ?

Freddi n'ose pas débrancher le répéteur de crainte d'une visite retour de Brady, mais le site ?

« Toi, tu dégages, enculé », dit-elle et elle se met à marteler son clavier.

Moins de trente secondes plus tard, elle fixe, incrédule, le message affiché sur son écran : CETTE FONCTION N'EST PAS AUTORISÉE. Elle va pour recommencer, mais s'interrompt. Pour ce qu'elle en sait, une autre tentative d'accès au site risque de tout lui désintégrer – pas seulement son matériel informatique mais aussi ses cartes de crédit, son compte en banque, son téléphone portable, peut-être même son permis de conduire. S'il y a bien quelqu'un qui sait programmer une saloperie diabolique pareille, c'est Brady.

Merde. Faut que je me tire d'ici.

Elle va jeter quelques fringues dans une valise, appeler un taxi, filer à la banque et retirer tout le fric qu'elle a. Il doit lui rester au moins quatre mille dollars. (Au fond de son cœur, elle sait que c'est plus près de trois mille.) De la banque, direction la gare routière. La neige qui tourbillonne derrière la fenêtre est censée être le début d'une grosse tempête, ce qui pourrait prévenir une fuite rapide, mais si elle doit attendre plusieurs heures à la gare, elle attendra. Merde, si elle doit y *dormir*, elle y dormira. Tout ça, c'est Brady. Il a programmé un protocole sophistiqué à la Jonestown dont les Zappit trafiqués ne sont qu'un élément, et elle l'a aidé à le faire. Freddi ne sait pas du tout s'il va fonctionner, et elle n'a aucune envie de rester dans les parages pour vérifier. Elle est désolée pour les gens qui risquent de se faire hypnotiser par leur Zappit et ceux qui risquent d'être poussés au suicide par ce putain de site Z-End au lieu de seulement y penser, mais il faut d'abord qu'elle s'occupe de bibi. Personne ne le fera pour elle.

Freddi retourne dans sa chambre aussi vite qu'elle peut. Elle sort sa vieille Samsonite du placard et là, le manque d'oxygène dû à sa

respiration superficielle et à l'excès d'adrénaline lui change les jambes en coton. Elle parvient à atteindre le lit, s'y assoit, penche la tête.

Doucement, se dit-elle. Reprends ton souffle. Une chose après l'autre.

Sauf qu'à cause de sa stupide tentative pour planter le site, elle ignore de combien de temps elle dispose, et quand son portable se met à jouer *Boogie Woogie Bugle Boy* sur sa commode, elle lâche un petit cri. Freddi n'a pas envie de répondre, mais elle se lève quand même. Des fois, il vaut mieux en avoir le cœur net.

La neige est encore fine quand Brady quitte l'autoroute à la sortie 7, mais sur la nationale 79 – il est en pleine cambrousse à présent –, elle se met à tomber un peu plus dru. L'asphalte humide est encore visible mais la neige ne va pas tarder à s'accumuler sur la chaussée et il est encore à soixante kilomètres de l'endroit où il compte se réfugier et se mettre au travail.

Lac Charles, pense-t-il. Où le vrai plaisir commence.

C'est alors que l'ordinateur portable de Babineau se réveille et carillonne trois fois – une alerte que Brady a programmée. Parce qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Il n'a pas le temps de s'arrêter, non, pas alors qu'il tente de prendre de vitesse une foutue tempête de neige, mais il ne peut pas non plus se permettre d'ignorer l'alerte. Devant lui sur la droite se profile un bâtiment barricadé avec des planches. Sur le toit, deux pin-up métalliques en bikini rouillé brandissent une pancarte proclamant **PORNO PALACE, XXX, NOUS OSONS LE NU**. Au milieu du parking en terre battue – que la neige commence à saupoudrer de sucre glace – il y a un panneau à **VENDRE**.

Brady s'y engage, s'arrête sans couper le moteur et ouvre l'ordinateur portable. Le message affiché à l'écran entame sérieusement sa bonne humeur.

11H04 : TENTATIVE NON AUTORISÉE
DE MODIFICATION/SUPPRESSION DE Z-END.COM
REFUSÉE
SITE ACTIF

Il ouvre la boîte à gants de la Malibu et le téléphone portable esquiné de Al Brooks est bien là où il le rangeait toujours. Bien, parce que Brady a oublié d'emporter celui de Babineau.

Hé, ho, se dit-il, on peut pas penser à tout, et puis j'étais très occupé.

Il ne se fatigue pas à ouvrir les contacts, il compose juste de mémoire le numéro de Freddi. Elle n'en a pas changé depuis la vieille époque de Discount Electronix.

Quand Hodges s'excuse pour aller aux toilettes, Jerome attend qu'il ait passé la porte pour rejoindre Holly, debout à la fenêtre, qui regarde la neige tomber. Il fait encore jour, ici en ville, les flocons dansent dans l'air et semblent défier la gravité. Holly a de nouveau croisé ses bras sur sa poitrine pour pouvoir cramponner ses épaules.

« C'est très grave ? demande Jerome à voix basse. Parce qu'il n'a pas bonne mine.

– C'est le cancer du pancréas, Jerome. Tu connais quelqu'un qui a bonne mine avec ce cancer-là ?

– Tu crois qu'il va pouvoir tenir la journée ? Parce qu'il *veut* tenir, et je crois vraiment qu'il aurait bien besoin de refermer le livre.

– Le livre Brady Hartsfield, tu veux dire. Toufu Brady Hartsfield. Même s'il est *mort*.

– Oui, c'est ce que je veux dire.

– Je crois que c'est très grave. » Elle se retourne et se force à croiser son regard, et c'est quelque chose qui lui donne toujours l'impression de se mettre à nu. « Tu as vu comment il porte toujours la main à son flanc ? »

Jerome fait oui de la tête.

« Il fait ça depuis des semaines en disant que c'est digestif. Il a été voir le médecin seulement parce que je l'ai harcelé. Et quand il a su ce qu'il avait, il a essayé de mentir.

– Tu n'as pas répondu à ma question ? Est-ce qu'il va pouvoir tenir la journée ?

– Je crois, oui. Je l'espère. Parce que tu as raison, il en a besoin. Mais il faut qu'on le seconde. Tous les deux. » Elle lâche une de ses épaules pour lui saisir le poignet. « Promets-moi, Jerome. De pas renvoyer la petite maigrichonne chez elle pour que les garçons puissent jouer tout seuls dans la cabane en haut de l'arbre. »

Il détache sa main de son poignet et la serre gentiment.

« T'inquiète pas, Hollyberry. Personne ne va faire éclater le groupe. »

« Allô ? C'est vous, docteur Z ? »

Brady n'a pas le temps de jouer au plus malin. La neige épaissit de seconde en seconde et la Malibu pourrie de Z-Boy, sans pneus neige et avec près de deux cent mille bornes au compteur, ne sera pas de taille face à la tempête quand elle aura commencé à se déchaîner. En d'autres circonstances, il voudrait savoir comment il se fait qu'elle soit encore en vie, mais comme il ne peut pas faire demi-tour pour rectifier le tir, la question se pose même pas.

« Tu sais qui c'est et moi je sais ce que t'as essayé de faire. Recommence et je t'envoie les types qui surveillent ton immeuble. T'as de la chance d'être en vie, Freddi. Si j'étais toi, je tenterais pas le sort une deuxième fois.

– Je regrette. »

Elle chuchote presque. C'est plus la gonzesse enragée moi-j't'emmerde-et-j'emmerde-ta-mère avec qui Brady bossait à la Cyber Patrouille. Mais elle est pas encore brisée sans quoi elle aurait pas essayé de foutre en l'air son matos informatique.

« As-tu parlé à quelqu'un ?

– Non ! »

Elle a l'air horrifiée à cette idée. C'est bien qu'elle soit horrifiée.

« Tu comptes le faire ?

– Non !

– C'est la bonne réponse, parce que si tu le fais, je le saurai. T'es sous surveillance, Freddi. Souviens-t'en. »

Il coupe la communication sans attendre de réponse, plus furieux parce qu'elle est en vie que pour ce qu'elle a essayé de faire. Croira-t-elle que des types fictifs surveillent son immeuble alors qu'il l'a laissée pour morte ? Oui, il le pense. Elle a eu affaire à Dr Z aussi bien qu'à Z-Boy ; qui sait combien d'autres drones il a sous ses ordres ?

Dans tous les cas, il ne peut plus y faire grand-chose. Brady a

longtemps reproché ses problèmes aux autres et maintenant il reproche à Freddi de ne pas être morte quand elle aurait dû.

Il enclenche le levier de vitesse de la Malibu et appuie sur le champignon. Les pneus dérapent sur le mince tapis de neige qui recouvre le parking du Porno Palace défunt mais adhèrent une fois revenus sur l'asphalte de la nationale où les bas-côtés sont en train de virer au blanc. Brady pousse la voiture de Z-Boy à cent. Bientôt ce sera trop vite pour les conditions météo, mais il est décidé à garder l'aiguille calée là aussi longtemps qu'il pourra.

Finders Keepers partage les toilettes du septième étage avec l'agence de voyages mais pour l'instant, Hodges a la partie hommes pour lui tout seul, et il en est reconnaissant. Il est penché au-dessus d'un des lavabos, main droite agrippée au rebord de faïence, main gauche pressée contre son flanc. Sa ceinture est encore dégrafée et son pantalon pend un peu en dessous de ses hanches sous le poids du contenu de ses poches : petites pièces, clés, porte-monnaie, téléphone.

Il est venu ici pour chier, une fonction d'excrétion ordinaire qu'il a pratiquée toute sa vie, mais quand il a commencé à pousser, une explosion nucléaire s'est produite dans son flanc gauche. À côté, sa douleur antérieure ressemblait à des notes d'échauffement avant que le concert lui-même commence, et si ça fait aussi mal maintenant, il a peur de penser à ce qui l'attend.

Non, se dit-il, peur n'est pas le mot qui convient. C'est terreur. Pour la première fois de ma vie, je suis terrifié par l'avenir. Quand tout ce que je suis, tout ce que j'ai pu être sera d'abord submergé, puis effacé. Et si c'est pas la douleur elle-même qui s'en charge, alors ce seront les drogues plus lourdes qu'ils me donneront pour la calmer.

Maintenant il comprend pourquoi le cancer du pancréas est appelé cancer furtif, et pourquoi il est quasiment toujours mortel. Il s'embusque, rassemblant ses troupes et envoyant des émissaires secrets aux poumons, aux ganglions lymphatiques, aux os, au cerveau. Puis il lance la guerre éclair, sans comprendre, dans sa rapacité stupide, qu'il ne récoltera que sa propre mort dans la victoire.

Sauf que c'est peut-être ce qu'il désire, se dit Hodges. Peut-être que c'est de la haine de soi, avec laquelle naît le désir non pas d'assassiner son hôte mais de se tuer soi. Ce qui fait du cancer *l'authentique* prince du suicide.

Il se délivre d'un long rot sonore et se sent un peu mieux, va savoir pourquoi. Ça ne durera pas, mais tout soulagement, même passager,

est bon à prendre. Il secoue son flacon d'antidouleurs pour en extraire trois comprimés (déjà, il trouve que c'est comme tenter d'arrêter la charge d'un éléphant avec un pistolet à bouchon) et les avale avec l'eau du robinet. Puis il s'asperge le visage d'un peu d'eau froide, essayant de se redonner un peu de couleurs. Comme ça ne marche pas, il se gifle violemment – deux bonnes baffes sur chaque joue. Ni Holly ni Jerome ne doivent savoir à quel point ça s'est aggravé. On lui a promis cette journée et il compte en utiliser chaque minute. Jusqu'aux douze coups de minuit s'il le faut.

Il sort des toilettes, se rappelant à lui-même de se tenir droit et d'éviter de presser son flanc, quand son téléphone se met à vibrer. Pete prêt à reprendre son marathon anti-salope, se dit-il. Mais non, ce n'est pas lui. C'est Norma Wilmer.

« J'ai trouvé ce fameux fichier, annonce-t-elle. Que feu la vénérable Ruth Scapelli...

– Oui, dit-il. La liste des visiteurs. Qui y a-t-il dessus ?

– Il n'y a *aucune* liste. »

Il s'appuie contre le mur et ferme les yeux.

« Ah, mer...

– Mais il y a une note de service à en-tête de Babineau qui dit, je cite, "Frederica Linklatter admise pendant les heures de visite et en dehors. Sa présence facilite la guérison de B. Hartsfield." Ça peut vous aider ? »

Une fille avec une coupe en brosse de Marine, se dit Hodges. Une nana masculine toute tatouée.

Sur le moment, ça lui avait vaguement dit quelque chose, et il sait tout à coup pourquoi. Il a rencontré une fille maigrichonne avec une coupe en porte-avions en 2010, à Discount Electronix, quand Jerome, Holly et lui refermaient les mailles du filet sur Brady. Six ans après, il se souvient encore de sa remarque : *C'est rapport à sa mère, je vous parierais n'importe quoi. Il est pas clair avec elle.*

« Vous êtes toujours là ? »

Norma a l'air agacé.

« Ouais, mais il faut que j'y aille.

– Vous n'aviez pas dit qu'il y aurait un peu plus d'argent si...

– Ouais. Je penserai à vous, Norma. »

Et il raccroche.

Les comprimés font leur travail et il parvient à retourner au bureau

d'une démarche assez rapide. Holly et Jerome sont à la fenêtre surplombant Marlborough Street et il parierait, à voir leur mine quand ils se retournent en entendant la porte s'ouvrir, qu'ils étaient en train de parler de lui, mais il n'a pas de temps à perdre à penser à ça. Ni à le ruminer. Ce à quoi il pense, c'est à ces Zappit trafiqués. La question qui se pose, depuis le moment où ils ont commencé à piger tout le truc, c'est comment Brady, cloué dans une chambre d'hôpital et à peine capable de marcher, a pu jouer un rôle quelconque dans leur modification. Mais il connaissait quelqu'un, n'est-ce pas ? Quelqu'un possédant les compétences requises pour le faire à sa place. Quelqu'un avec qui il avait travaillé naguère. Quelqu'un qui venait lui rendre visite au Bocal, avec l'accord écrit de Babineau. Une nana, style punk, pas mal tatouée et plutôt grande gueule.

« Le visiteur de Brady – *la* visiteuse, sa *seule* visiteuse – était une jeune femme du nom de Frederica Linklatter. Elle...

– La Cyber Patrouille ! » Holly l'a presque hurlé. « Il travaillait avec elle !

– Exact. Il y avait aussi un troisième larron – leur boss, je crois bien. Est-ce que l'un de vous se rappelle son nom ? »

Holly et Jerome se regardent et secouent la tête.

« Ça fait longtemps, Bill, dit Jerome. Et on se concentrait sur Hartsfield à l'époque.

– Oui. Si je me souviens de Linklatter, c'est qu'elle était du genre inoubliable.

– Je peux utiliser ton ordinateur ? demande Jerome. Je vais essayer de retrouver le gars pendant que Holly cherche l'adresse de la fille.

– Vas-y, te gêne pas. »

Holly a déjà rejoint le sien. Assise droite comme un I, elle tape furieusement. Elle parle aussi à voix haute comme elle le fait souvent quand elle est profondément absorbée par sa tâche.

« Merdre... Pas d'adresse ni de numéro de téléphone dans les pages blanches... J'aurais dû m'en douter, beaucoup de femmes seules n'ont pas... attends, pas besoin du toufu téléphone... j'ai sa page Facebook...

– Je me fous un peu de ses photos de vacances et de savoir combien elle a d'amis, lui dit Hodges.

– Tu es sûr de ça ? Parce qu'elle a seulement six amis et l'un

d'entre eux est Anthony Frobisher. Je suis quasiment sûre que c'était le nom du...

– *Frobisher !* crie Jerome depuis le bureau de Hodges. *Anthony Frobisher était le troisième larron de la Cyber Patrouille !*

– Je t'ai battu, Jerome », dit Holly. Elle arbore un petit sourire fiérot. « Encore. »

Contrairement à Frederica Linklatter, Anthony Frobisher figure dans les pages blanches, sous son nom et sous celui de Votre Cyber Gourou. Les deux numéros de téléphone sont identiques : un portable, suppose Hodges. Il chasse Jerome de son fauteuil de bureau et s'y installe, lentement et précautionneusement. L'explosion de douleur qu'il a ressentie sur les toilettes est encore fraîche dans son esprit.

Ça décroche à la première sonnerie.

« Cyber Gourou Tony Frobisher, j'écoute. Que puis-je pour vous ?

– Monsieur Frobisher, ici Bill Hodges. Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi mais...

– Oh que si, je me souviens parfaitement de vous. » Le ton de Frobisher est méfiant. « Que voulez-vous ? Si c'est à propos de Hartsfield....

– C'est au sujet de Frederica Linklatter. Auriez-vous son adresse actuelle ?

– Freddi ? Pourquoi *diable* est-ce que j'aurais son adresse ? Je ne l'ai pas revue depuis la fermeture de Discount Electronix.

– Vraiment ? D'après sa page Facebook, vous êtes amis. »

Frobisher lâche un rire incrédule.

« Elle a qui d'autre dans sa liste ? Kim Jong-un ? Charles Manson ? Écoutez, monsieur Hodges, cette garce grande gueule a *zéro* ami. Son seul pseudo-ami c'était Hartsfield, et je viens de recevoir une notification push sur mon téléphone comme quoi il est mort. »

Hodges n'a aucune idée de ce qu'est une notification push et aucune envie de s'instruire. Il remercie Frobisher et raccroche. Il soupçonne qu'aucun des six amis Facebook de Freddi Linklatter n'est réel, qu'elle les a juste ajoutés pour éviter de se sentir comme une totale paria. Holly aurait pu faire la même chose à une époque révolue de sa vie, mais aujourd'hui elle a *réellement* des amis. Elle a de la chance, et ses amis aussi. Ce qui ne répond pas à sa question :

comment il fait maintenant pour localiser Freddi ?

Leur boîte, à Holly et lui, ne s'appelle pas Finders Keepers pour rien, mais la plupart de leurs moteurs de recherche spécialisés sont conçus pour localiser des gens peu recommandables, avec des amis peu recommandables, des casiers judiciaires chargés et des avis de recherche colorés. Sûr, il *peut* la retrouver – en cette ère informatique, peu de gens arrivent à disparaître complètement du radar – mais il faut qu'il fasse *vite*. Chaque fois qu'un gamin allume un de ces Zappit gratuits, il télécharge des poissons roses, des flashes bleus et – d'après l'expérience vécue par Jerome – des messages subliminaux suggérant qu'une visite sur Z-End s'impose.

C'est toi le détective. Détective cancéreux, certes, mais détective quand même. Alors laisse tomber toutes les pensées annexes et détecte.

D'accord. Mais c'est dur. La pensée de tous ces gamins – que Brady a déjà essayé de tuer au concert des 'Round Here – n'arrête pas d'interférer. La sœur de Jerome en faisait partie, et sans Dereece Neville, Barbara pourrait être morte à l'heure qu'il est au lieu d'avoir seulement une jambe dans le plâtre. Peut-être que sa console était un prototype d'essai. Et celle de Mme Ellerton aussi. Ce serait logique. Mais maintenant il y a tous ces autres Zappit dans la nature, un raz-de-marée, et ils ont bien dû atterrir *quelque part*, nom de Dieu.

Enfin, une lumière s'allume dans son cerveau.

« Holly ! Il me faut un numéro de téléphone ! »

Todd Schneider, affable, est au bureau.

« On annonce une belle tempête par chez vous, monsieur Hodges.

– Il paraît.

– Votre chasse aux consoles défectueuses porte ses fruits ?

– C'est précisément la raison de mon appel. Auriez-vous conservé l'adresse de livraison de cette grosse commande de Zappit Commander ?

– Oui, bien sûr. Puis-je vous rappeler quand je l'aurai retrouvée ?

– Ça vous dérange si je patiente ? C'est assez urgent.

– Une affaire de droit des consommateurs urgente ? » Schneider a l'air perplexe. « Voilà qui ferait presque anti-américain. Laissez-moi voir ce que je peux faire. »

Un *clic* et Hodges est mis en attente, avec un ruissellement de cordes apaisantes qui n'ont rien d'apaisant. Holly et Jerome sont tous les deux là, agglutinés à son bureau. Hodges se domine pour ne pas porter la main à son flanc. Les secondes s'étirent et se changent en minutes. Une, puis deux. Hodges se dit, Soit il est en train de répondre à un autre appel et m'a oublié, soit il la trouve pas.

La musique d'attente disparaît.

« Monsieur Hodges ? Vous êtes toujours là ?

– Oui, toujours.

– J'ai l'adresse. C'est Gamez Unlimited – Gamez avec un z, vous vous souvenez – au 442 Maritime Drive. À l'attention de Mme Frederica Linklatter. Ça peut vous aider ?

– Absolument. Je vous remercie, monsieur Schneider. »

Il raccroche et regarde ses deux associés, l'une mince et d'une blancheur hivernale, l'autre noir et baraqué par son travail de manœuvre en Arizona. Avec sa fille Allie, qui vit maintenant à l'autre bout du pays, ce sont les deux êtres qu'il aime le plus en cette extrémité de sa vie.

Il leur dit : « On est parti, les enfants. »

Brady quitte la nationale 79 pour tourner sur Vale Road au niveau du Garage Thurston où plusieurs jeunes gars du pays employés au déneigement sont en train de faire le plein de leurs camions, de charger du sable salé, ou juste de boire un café en bavardant. Il traverse l'esprit de Brady de s'arrêter, voir si on peut lui monter des pneus cloutés sur la Malibu de Bibli Al, mais vu la foule que la tempête a attirée au garage, ça risque de lui prendre toute l'après-midi. Il est près de sa destination maintenant et il décide de foncer. Et s'il reste coincé par la neige une fois là-haut, qu'est-ce qu'il en a à foutre ? Rien. Il est déjà venu deux fois au camp, surtout pour examiner les lieux, mais la deuxième fois il a aussi stocké des provisions.

Il y a bien six centimètres de neige sur Vale Road et la chaussée est glissante. La Malibu dérape plusieurs fois et manque même partir dans le fossé. Brady transpire abondamment et les doigts arthritiques de Babineau palpitent, refermés sur le volant dans une étreinte mortelle.

Enfin, il aperçoit les grands poteaux rouges qui constituent son ultime repère. Il pompe sur le frein et amorce le virage au pas. Sur les trois derniers kilomètres, c'est une piste forestière sans nom et à voie unique mais sous la voûte des arbres la conduite est plus facile qu'au cours de toute l'heure écoulée. Par endroits, la piste est encore dégagée. Ça ne durera pas quand le plus fort de la tempête sera là, ce qui est prévu aux alentours de vingt heures, d'après la radio.

Il atteint un embranchement où des flèches en bois clouées à un énorme sapin centenaire indiquent des directions opposées. Celle de droite indique CAMP DE L'OURS DU GRAND BOB. Celle de gauche TÊTES ET PEAUX. À trois mètres environ au-dessus des flèches déjà recouvertes d'un petit capuchon de neige, une caméra de sécurité filme en plongée.

Brady tourne à gauche et relâche enfin son étreinte sur le volant. Il

y est presque.

En ville, la neige est encore légère. Les rues sont dégagées et la circulation fluide mais, par prudence, tous trois grimpent dans la Jeep Wrangler de Jerome. Le 442 Maritime Drive est l'une de ces copropriétés qui ont poussé comme des champignons sur la rive sud du lac dans les entreprenantes années quatre-vingt. À cette époque, on se les arrachait. Aujourd'hui, la moitié des appartements sont vides. Dans le hall d'entrée, Jerome repère F. LINKLATTER au 6-A. Il tend la main pour sonner mais Hodges l'arrête avant qu'il ait pressé le bouton.

« Quoi ? » demande Jerome.

Holly lui répond d'un ton faussement guindé :

« Observe et prends-en de la graine, Jerome. Vise le style. »

Hodges appuie sur d'autres boutons au hasard et au quatrième essai, une voix masculine lui répond :

« Ouais ?

– FedEx, annonce Hodges.

– Qui peut bien m'envoyer un colis par FedEx ? »

Le type a l'air stupéfait.

« Peux pas vous dire, l'ami. C'est pas moi qui rédige les nouvelles, je les transmets juste. »

La porte du vestibule se déverrouille en renâclant. Hodges la pousse, passe et la tient ouverte pour les autres. Il y a deux ascenseurs mais une affichette EN PANNE est scotchée sur l'un d'eux. Sur l'autre quelqu'un a laissé un message : **À celui ou celle qui a le chien qui aboie au 4^e : je te trouverai.**

« Légèrement menaçant », dit Jerome.

La porte de l'ascenseur s'ouvre et ils montent. Holly se met à fouiller dans son sac. Elle sort sa boîte de Nicorette et en glisse une dans sa bouche. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre au sixième, Hodges leur dit :

« Si elle est là, laissez-moi parler. »

Le 6-A est juste en face de l'ascenseur. Hodges frappe. En l'absence de réponse, il frappe plus fort. Toujours rien, alors il cogne avec le poing.

« Va-t'en. »

La voix de l'autre côté de la porte paraît faible et fragile. Une voix de petite fille qui a la grippe, se dit Hodges.

Il frappe encore.

« Ouvrez, madame Linklatter.

– Vous êtes de la police ? »

Il pourrait répondre oui, ce ne serait pas la première fois depuis qu'il a pris sa retraite qu'il se fait passer pour un officier de police en service, mais son instinct, cette fois, lui dit de ne pas le faire.

« Non. Je m'appelle Bill Hodges. Nous nous sommes déjà rencontrés, brièvement, en 2010. À l'époque où vous travailliez à...

– Ouais, je me souviens. »

Un verrou tourne, puis un autre. Une chaîne tombe. La porte s'ouvre et la senteur aromatique de l'herbe dérive dans le couloir. La femme qui leur fait face tient un gros joint à demi fumé entre deux doigts de la main gauche. Elle est d'une maigreur à la limite de la cachexie et blanche comme un linge. Elle porte un débardeur avec marqué *BAD BOY BAIL BONDS, BRADENTON FLA*¹ sur le devant. Et le slogan *IN JAIL ? WE BAIL*² ! en dessous, plus difficile à lire à cause de la tache de sang.

« J'aurais dû vous appeler », dit Freddi. Et elle a beau regarder Hodges en disant ça, il a le sentiment qu'elle se parle plutôt à elle-même. « Je l'aurais fait, si j'y avais pensé. Vous l'avez déjà arrêté une fois, hein ?

– Mon Dieu, mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? demande Jerome.

– Oh, j'ai embarqué trop de fringues. » Freddi désigne de la main deux valises dépareillées posées verticalement derrière elle dans le couloir. « J'aurais dû écouter ma mère. Voyager léger, qu'elle disait.

– Je ne crois pas qu'il parle des valises », dit Hodges en désignant du doigt le sang tout frais sur le T-shirt de Freddi.

Il entre, Jerome et Holly sur les talons. Holly ferme la porte.

« Je sais de quoi il parle, dit Freddi. Le salopard m'a tiré dessus. J'ai recommencé à saigner en apportant les valises ici depuis ma chambre.

– Laissez-moi regarder », dit Hodges.

Mais quand il s'avance vers elle, Freddi fait un pas en arrière et croise les bras devant elle dans un geste à la Holly qui émeut profondément Hodges.

« Non. J'ai pas mis de soutif. Ça fait trop mal. »

Holly passe devant Hodges.

« Montrez-moi où est la salle de bains. Je vais regarder. »

Sa voix paraît naturelle à Hodges – calme – même si elle mastique à mort son chewing-gum à la nicotine.

Freddi saisit Holly par le poignet et l'entraîne au-delà des valises, s'arrêtant une seconde en chemin pour tirer sur son joint. Elle parle en exhalant une série de signaux de fumée :

« L'équipement informatique est dans la chambre d'amis. Sur votre droite. Allez voir. » Puis revenant à son premier commandement : « Si j'avais pas embarqué autant de fringues, je serais déjà plus là. »

Hodges en doute. Il pense qu'elle se serait évanouie dans l'ascenseur.

1.

« La Caution des Mauvais Garçons, Bradenton, Floride ». Allusion aux entreprises de cautionnement financier auxquelles ont recours aux États-Unis les inculpés pour leur libération conditionnelle.

2.

« En prison ? Nous cautionnons ! »

Le camp Têtes et Peaux n'est pas aussi gigantesque que le McManoir de Babineau à Sugar Heights, mais pas loin. C'est une vieille bâtisse de plain-pied, tout en longueur. Au-delà, les pentes couvertes de neige descendent vers le lac Charles qui s'est couvert d'une pellicule de glace depuis la dernière visite de Brady.

Il se gare devant la maison et la contourne prudemment à pied, les semelles des coûteux mocassins de Babineau glissant sur la neige, pour gagner la façade ouest. Le camp de chasse est situé dans une clairière et il s'y trouve beaucoup plus de neige que sous les arbres. Il a les chevilles gelées. Il regrette de ne pas avoir pensé à emporter des bottes et se répète une fois de plus qu'on peut pas penser à tout.

Dans le boîtier du compteur électrique, il récupère la clé de la remise qui abrite le groupe électrogène, puis la clé de la maison dans la remise. Le groupe électrogène est un Generac Guardian haut de gamme. Il ne tourne pas en ce moment mais il se déclenchera sûrement plus tard. Ici, au fin fond des bois, le courant saute presque à chaque tempête. Brady retourne à la voiture chercher l'ordinateur de Babineau. Le camp a la Wifi et l'ordinateur portable est tout ce dont il a besoin pour rester connecté à son projet en cours et en suivre de près l'évolution. Plus le Zappit, évidemment.

Bon vieux Zappit Zéro.

La maison est obscure et glaciale, et ses deux premiers gestes en entrant sont ceux, très prosaïques, de tout propriétaire rentrant chez lui après une longue absence : allumer les lumières et monter le thermostat. La pièce principale est immense et lambrissée de pin, éclairée par un lustre en os de caribou polis datant de l'époque où il y avait encore des caribous dans ces forêts. La cheminée en pierre est une gueule ouverte, assez grande pour y rôtir un rhinocéros entier. Au plafond, il y a de grosses poutres noircies par des années de fumée. Contre un mur se dresse un buffet en merisier aussi long que la pièce

elle-même où s'alignent une bonne cinquantaine de bouteilles d'alcool, certaines presque vides, d'autres avec le cachet encore intact. Les sièges sont vieux, dépareillés et affaissés : profonds fauteuils de repos, canapé gigantesque où d'innombrables bimbos se sont fait caramboler au fil des années. En plus de la chasse et de la pêche, la baise extra-conjugale a toujours été une activité très pratiquée ici. La peau étalée devant la cheminée appartenait à un ours abattu par le Dr Elton Marchant, parti maintenant pour la vaste salle d'opération céleste. Les têtes et poissons empaillés sur les murs sont des trophées appartenant à une bonne douzaine d'autres toubibs d'hier et d'aujourd'hui. Il y a un cerf seize cors particulièrement remarquable tiré par Babineau lui-même quand il était encore Babineau. Hors saison de chasse, mais on va pas pinailler.

Brady dépose l'ordinateur sur un antique bureau à cylindre au fond de la pièce et l'ouvre avant même d'avoir ôté son manteau. Il vérifie d'abord le répéteur de signal et découvre avec ravissement qu'il annonce maintenant TROUVÉ 243.

Il pensait avoir compris le pouvoir du piège visuel, et il a vu combien l'écran de démo était addictif *avant* même d'avoir été boosté, mais là, c'est une réussite qui dépasse ses attentes les plus folles. Largement. Il n'a pas reçu d'autre carillon d'alerte de Z-End, mais il y va quand même, voir comment ça se passe. Et à nouveau, cela dépasse ses attentes. Plus de sept mille visiteurs à cette heure, sept *mille*, et le nombre augmente régulièrement sous ses yeux.

Il se défait de son manteau et esquisse un petit pas de danse sur la peau d'ours. Ça le fatigue vite – quand il fera son prochain échange, il faudra qu'il choisisse quelqu'un de vingt, trente ans, pas plus – mais ça le réchauffe agréablement.

Il attrape la télécommande de la télé sur le buffet et clique en direction de l'écran plat géant, l'une des rares allégeances du camp de chasse à la vie au vingt et unième siècle. La parabole satellite capte Dieu sait combien de chaînes et l'image HD est à se pâmer, mais aujourd'hui, Brady est plus intéressé par la programmation locale. Il appuie sur le bouton source de la télécommande jusqu'à ce qu'il ait vue sur la piste menant du camp au monde extérieur. Il n'attend aucune visite mais il a deux ou trois jours de travail intensif devant lui, les jours les plus importants et les plus productifs de sa vie, et si quelqu'un s'avise de vouloir l'interrompre, il veut le savoir à l'avance.

La vitrine contenant les armes est à quelques pas seulement : sur le mur lambrissé de planches de pin noueuses sont alignés fusils et carabines, et les pistolets sont suspendus à des crochets. La pièce maîtresse, de l'avis de Brady, c'est le FN SCAR 17S à crosse en polymère. Capable de tirer six cent cinquante coups par minute – et illégalement converti en mode automatique par un proctologue qui est aussi un cinglé des armes –, c'est la Rolls Royce des fusils d'assaut. Brady le descend de son support, avec quelques chargeurs supplémentaires et plusieurs lourdes boîtes de munitions .308 Winchester, et va l'appuyer contre le mur à côté de la cheminée. Il pense allumer le feu – du bois sec est déjà prêt dans l'âtre – mais il a encore une chose à faire avant. Il va sur le site de la ville pour avoir les dernières nouvelles et fait rapidement défiler l'écran, cherchant d'éventuels suicides. Aucun pour le moment, mais il peut y remédier.

« Appelons ça les Zamuse-gueules », dit-il en souriant et il allume la console.

Il se met à l'aise dans l'un des fauteuils de repos et commence à suivre les poissons roses. Quand il ferme les yeux, il les voit encore. Au début, en tout cas. Puis ils se transforment en points rouges qui se déplacent sur un fond noir.

Brady en choisit un au hasard et se met au travail.

Quand Holly revient avec Freddi, Hodges et Jerome ont les yeux fixés sur un écran digital qui affiche TROUVÉ 244.

« Elle va bien, glisse doucement Holly à Hodges. Incroyable, mais vrai. Elle a un trou dans la poitrine qui ressemble à...

– Qui ressemble à ce que j’ai dit que c’est. » Freddi a le ton un peu plus assuré maintenant. Elle a les yeux rouges mais c’est sans doute l’effet de l’herbe qu’elle vient de fumer. « Il m’a tiré dessus.

– Elle avait des mini-protections hygiéniques, je lui en ai fixé une sur le trou avec du sparadrap, dit Holly. Il était trop gros pour un simple pansement. » Elle fronce le nez. « Arrghh.

– L’enculé m’a tiré dessus. »

C’est comme si Freddi essayait encore de se faire à cette idée.

« Et de quel enculé s’agirait-il ? demande Hodges. Felix Babineau, peut-être ?

– Ouais, lui. Enculé de Dr Z. Sauf qu’en fait c’est Brady. Comme l’autre, là. Z-Boy.

– Z-Boy ? répète Jerome. C’est qui ce Z-Boy ?

– Un type plus vieux ? demande Hodges. Plus vieux que Babineau ? Cheveux blancs qui frissent ? Conduit un vieux clou avec des couches d’apprêt dessus ? Porte peut-être une parka déchirée rafistolée avec du scotch ?

– Pour la voiture, je sais pas, mais je connais sa parka, répond Freddi. C’est lui, c’est mon pote Z-Boy. »

Elle s’installe devant son Mac de bureau – où des fractales tournoient sur l’économiseur d’écran – et tire la dernière bouffée de son joint avant de l’écraser dans un cendrier plein de mégots de Marlboro. Elle est encore pâle mais elle a repris du poil de la bête, et aussi de ce mordant dont Hodges se souvient bien.

« Dr Z et son fidèle acolyte Z-Boy. Sauf que tous les deux, c’est Brady. Des putains de poupées russes, voilà ce que c’est.

– Madame Linklatter ? intervient Holly.

– Oh, allez-y, appelez-moi Freddi. Une nénette qu’a vu les tasses à thé que j’ai à la place des seins a gagné le droit de m’appeler Freddi. »

Holly rougit mais ne se démonte pas. Quand elle est sur une piste, elle ne se démonte jamais.

« Brady Hartsfield est mort. Il a fait une surdose de médicaments la nuit dernière, ou tôt ce matin.

– Ah ? Elvis a quitté les lieux ? » Freddi réfléchit à ça et secoue la tête. « Comme ce serait sympa. Si c’était vrai. »

Et comme ce serait sympa si je pouvais me convaincre qu’elle est folle, se dit Hodges.

Jerome désigne du doigt l’écran numérique au-dessus de l’ordinateur, qui affiche maintenant TROUVÉ 247.

« Est-ce que ce truc fait de la recherche ou du téléchargement ?

– Les deux. » À travers le T-shirt, la main de Freddi presse son bandage de fortune dans un geste automatique qui rappelle à Hodges le sien. « C’est un répéteur de signal. Je peux le désactiver – du moins, je pense pouvoir le faire – mais il faut que vous me promettiez de me protéger des types qui surveillent l’immeuble. Le site internet, par contre... problème. J’ai l’adresse IP et le mot de passe, mais l’accès m’est refusé. »

Hodges a mille questions à poser mais, tandis que TROUVÉ 247 passe à TROUVÉ 248, seulement deux lui semblent d’une importance capitale.

« Que recherche-t-il ? Et que télécharge-t-il ?

– Vous devez d’abord me promettre de me protéger. Vous devez m’emmener en sécurité quelque part. Protection des Témoins ou un truc comme ça.

– Il n’a pas besoin de vous promettre quoi que ce soit parce que j’ai déjà compris », dit Holly. Il n’y a rien d’hostile dans son ton de sa voix ; au contraire, il serait plutôt réconfortant. « Cet appareil recherche les Zappit, Bill. Chaque fois que quelqu’un en allume un, le répéteur le trouve et actualise la démo du Fishin’ Hole.

– Transforme les poissons roses en poissons-chiffres et ajoute les flashs de lumière bleue », ajoute Jerome. Il regarde Freddi. « C’est bien ça qu’il fait, exact ? »

Maintenant c’est vers son front, et la bosse violette couverte de sang séché, que monte la main de Freddi. Quand ses doigts la touchent, elle grimace et les retire.

« Ouais. Sur les huit cents Zappit qu'on m'a livrés ici, deux cent quatre-vingts étaient défectueux. Soit ils plantaient dès l'allumage, soit ils faisaient *crac-boum* quand on essayait d'ouvrir un des jeux. Les autres étaient bons. On m'a fait installer un kit sur chacun, sans exception. Ça m'a demandé beaucoup de travail. Un travail *chiant*. Comme de visser des boulons sur une chaîne d'assemblage.

– Ce qui nous en fait cinq cent vingt en état de marche, dit Hodges.

– Doué pour les soustractions, le mec, offrez-lui un cigare. » Freddi jette un coup d'œil à l'affichage digital. « Et près de la moitié ont déjà été mis à jour. » Elle rigole, mais c'est un rire absolument dénué de gaieté. « Brady est peut-être barge mais il a bien bossé sur ce coup-là, vous trouvez pas ? »

Hodges dit :

« Éteignez-le.

– Pas de problème. Quand vous m'aurez promis une protection. »

Jerome, qui a personnellement fait l'expérience de la rapidité d'action des Zappit et des pensées désagréables qu'ils implantent dans le cerveau des gens, ne voit pas l'intérêt de rester planté là pendant que Freddi cherche à marchander avec Bill. Le couteau suisse qu'il avait toujours à la ceinture quand il était sur le chantier en Arizona a retrouvé sa place dans sa poche. Il déplie la plus grande lame, balaie le répéteur de son étagère et tranche les câbles qui le relient au système de Freddi. L'appareil tombe à terre avec un modeste fracas et une alarme commence à striduler dans l'unité centrale placée sous le bureau. Holly se penche, appuie sur quelque chose et l'alarme se tait.

« Y a des boutons, crétins ! gueule Freddi. Vous aviez pas besoin de faire ça !

– Eh ben, je l'ai fait, réplique Jerome. Un de ces putains de Zappit a failli tuer ma sœur. » Il fait un pas vers elle et Freddi a un mouvement de recul. « Vous aviez idée de ce que vous foutiez ? La moindre putain d'idée ? Je suis sûr que oui. Vous avez l'air défoncée mais pas débile. »

Freddi se met à pleurer.

« Je savais pas. Je le jure. Je savais pas. Parce que je voulais pas. »

Hodges prend une profonde inspiration, qui ranime la douleur.

« Commencez par le commencement, Freddi, et racontez-nous tout.

– Et en quatrième vitesse », ajoute Holly.

Jamie Winters avait neuf ans quand il a assisté au concert des 'Round Here avec sa mère. Dans le public ce soir-là, les garçons étaient peu nombreux ; les 'Round Here étaient de ces groupes que les préados de son âge méprisaient en les traitant de trucs de filles. Jamie, lui, aimait les trucs de filles. À neuf ans, il n'avait pas encore acquis la certitude qu'il était gay (il n'était même pas sûr de savoir ce que c'était). Tout ce qu'il savait, c'était que lorsqu'il voyait Cam Knowles, le chanteur des 'Round Here, ça lui faisait une drôle de sensation au creux du ventre.

Maintenant il va sur ses seize ans et il sait exactement ce qu'il est. Avec certains garçons, au lycée, il préfère se faire appeler Jami, sans *e*. Son père aussi sait ce qu'il est et il le traite comme une espèce de dégénéré. Lenny Winters – l'homme viril dans toute sa splendeur – est le propriétaire d'une entreprise de construction florissante, mais aujourd'hui les quatre employés des Constructions Winters ne travaillent pas à cause de la tempête annoncée. Lenny s'est installé dans son bureau à la maison, plongé jusqu'au cou dans de la paperasse, et il transpire sur les feuilles de calcul qu'affiche son écran d'ordinateur.

« Papa !

– Qu'est-ce que tu veux ? gronde Lenny sans lever les yeux. Et pourquoi t'es pas au lycée ? Ils ont annulé les cours ?

– *Papa !* »

Cette fois, Lenny se retourne pour regarder le garçon qu'il appelle parfois (quand il pense que Jamie ne l'entend pas), « le petit pédé de la famille ». La première chose qu'il remarque c'est que son fils porte du rouge à lèvres, du fard à joues et de l'ombre à paupières. La deuxième chose c'est la robe. Lenny la reconnaît, c'est une de celles de sa femme. Le gamin est trop grand pour cette robe qui lui arrive à mi-cuisse.

« *Putain de merde !* »

Jamie sourit. Il rayonne.

« C'est comme ça que je veux être enterré !

– Mais à quoi est-ce que... »

Lenny se lève si vite que son fauteuil se renverse. C'est alors qu'il voit le revolver dans la main du garçon. Jamie a dû le prendre dans la penderie de leur chambre, côté Lenny.

« Regarde ça, papa ! »

Toujours souriant. Comme s'il s'apprêtait à faire un tour de magie super sympa. Il lève le revolver et place le canon contre sa tempe droite. Il a l'index replié sur la détente. Son ongle est soigneusement peint de vernis pailleté.

« Pose ça tout de suite, fiston ! *Pose ça...* »

Jamie – ou Jami, ainsi qu'il a signé son bref mot d'adieu – appuie sur la détente. Le revolver est un .357 et la détonation est assourdissante. Du sang et de la cervelle giclent en éventail et vont décorer le chambranle de la porte de couleurs vives. Le garçon portant la robe et le maquillage de sa mère tombe en avant, le côté gauche de son visage éclaté comme un ballon.

Lenny Winters émet une série de hurlements aigus et chevrotants. Il hurle comme une fille.

Brady se déconnecte de Jamie Winters juste au moment où le garçon porte le revolver à sa tempe, soudain effrayé – terrifié, plutôt – par ce qui pourrait se passer s’il est encore là quand la balle entrera dans la tête où il est venu semer le trouble. Serait-il éjecté comme un pépin de pomme, comme quand il était à l’intérieur du débilos à demi hypnotisé qui passait la serpillière dans la Chambre 217, ou mourrait-il en même temps que le gosse ?

Un instant, il croit qu’il a trop attendu et que le carillon insistant qu’il entend est ce que tout le monde entend au moment de quitter cette vie. Puis le voici de retour dans la pièce principale de Tête et Peaux avec la console Zappit dans sa main ramollie et devant lui l’ordinateur de Babineau. C’est de celui-ci que provient le carillon. Il consulte l’écran et voit deux messages. Le premier indique TROUVÉ 248. C’est la bonne nouvelle. La mauvaise, c’est l’autre :

RÉPÉTEUR HORS CONNEXION

Freddi, se dit-il. Je pensais pas qu’elle aurait les couilles. Je pensais vraiment pas.

La salope.

Sa main gauche tâtonne le long du bureau et se referme sur un crâne en céramique rempli de crayons et de stylos. Il le soulève, prêt à le balancer sur l’écran pour détruire ce message exaspérant. Ce qui l’arrête c’est une idée. Une idée horriblement *plausible*.

Peut-être qu’elle a *pas* eu les couilles. Peut-être que c’est quelqu’un d’autre qui a éteint le répéteur. Et qui donc pourrait être ce quelqu’un ? Hodges, évidemment. Le vieux flic. Sa putain de *némésis*.

Brady sait qu’il n’est pas tout à fait d’aplomb dans sa tête, ça fait des années qu’il le sait, et il a conscience que ça pourrait être juste de la paranoïa. Pourtant, c’est pas si dingue. Hodges a arrêté ses visites

malveillantes dans la Chambre 217 depuis presque un an et demi mais, au dire de Babineau, il est venu fourrer son nez à l'hôpital pas plus tard qu'hier.

Et il a toujours su que je faisais semblant, pense Brady. Il arrêta pas de me le dire : *Je sais que t'es là, Brady*. Certains des costards-cravates du bureau du procureur disaient la même chose, mais eux prenaient juste leurs désirs pour des réalités ; ils voulaient le faire passer en procès et en avoir terminé avec lui. Hodges, par contre...

« Il le disait avec conviction », dit Brady.

Et c'est peut-être pas une nouvelle si terrible, après tout. La moitié des Zappit que Freddi a équipés, et que Babineau a expédiés, sont maintenant actifs, ce qui veut dire que la majorité de leurs utilisateurs seront aussi ouverts à l'invasion que la petite tapette dont il vient de s'occuper. Et puis, il y a le site web. Une fois que le peuple Zappit commencera à se suicider – avec un petit coup de pouce de Brady Wilson Hartsfield, évidemment –, le site web incitera les autres à franchir le pas : mimétisme animal.

Au début, ça sera juste ceux qui étaient déjà à deux doigts de le faire, mais ils montreront l'exemple et bien d'autres suivront. Ils se jetteront du bord de la vie comme des bisons affolés du haut d'une falaise.

Mais quand même.

Hodges.

Brady se souvient d'un poster qu'il avait dans sa chambre quand il était gosse : *Si la vie t'offre des citrons, fais de la citronnade !* Un bon slogan ça, surtout si tu gardes à l'esprit que la seule façon de les transformer en citronnade c'est de les presser bien fort !

Il attrape le vieux – mais encore utile – téléphone portable de Z-Boy et refait de mémoire le numéro de Freddi.

Freddi pousse un petit cri quand *Boogie Woogie Bugle Boy* se met à claironner quelque part dans l'appartement. Holly pose une main apaisante sur son épaule et questionne Hodges du regard. Hodges hoche la tête et part en direction du son, Jerome sur les talons. Le téléphone de Freddi est posé sur sa commode dans sa chambre, au milieu d'un fouillis de crème pour les mains, de papier à rouler Zig-Zag, de pinces à joint, et non pas un mais deux sachets d'herbe de belle taille.

L'écran indique Z-Boy, mais Z-Boy, connu aussi sous le nom de Bibli Al Brooks, est en ce moment même en garde à vue et pas tellement en mesure de passer des appels téléphoniques.

« Allô ? fait Hodges. C'est vous, docteur Babineau ? »

Rien... ou presque. Hodges entend une respiration.

« Ou devrais-je dire docteur Z ? »

Rien.

« Ou alors Brady, ça vous va ? » Il a encore du mal à y croire en dépit de tout ce que Freddi leur a dit, mais il *peut* croire que Babineau a viré schizo et s' imagine qu'il est vraiment Dr Z ou Brady.

Le bruit de respiration se prolonge encore deux ou trois secondes, puis plus rien. La communication a été coupée.

« C'est possible, vous savez », dit Holly, elle les a rejoints dans la chambre encombrée de Freddi, « que ça soit Brady, je veux dire. La projection de personnalité est bien documentée. En fait, c'est la deuxième cause la plus courante de ce qu'on appelle la possession démoniaque. La plus courante étant la schizophrénie. J'ai vu un documentaire là-dessus à...

– Non, dit Hodges. C'est pas possible. Pas possible.

– Ne te voile pas la face. Fais pas ta Miss Jolis Yeux Gris.

– Ça veut dire quoi, ça ? »

Oh Seigneur, maintenant les tentacules de douleur se déploient carrément jusqu'à ses couilles.

« Que tu ne devrais pas fuir l'évidence simplement parce qu'elle t'entraîne dans une direction où tu ne veux pas aller. Tu sais que Brady avait changé quand il a repris conscience. Il est sorti du coma avec des capacités que la plupart des gens n'ont pas. La télékinésie pourrait n'en être qu'une parmi d'autres.

– Je l'ai jamais vraiment vu déplacer des objets par la pensée.

– Mais tu as cru les infirmières qui l'ont vu. Non ? »

Hodges se tait, tête baissée, il réfléchit.

« Réponds-lui », dit Jerome.

Il parle calmement mais Hodges sent l'impatience affleurer.

« Oui. J'en ai cru au moins certaines. Celles qui avaient la tête sur les épaules comme Becky Helmington. Leurs histoires s'accordaient trop pour avoir été inventées.

– Regarde-moi, Bill. »

Cette requête – non, cet *ordre* – proféré par Holly Gibney est tellement inhabituel qu'il lève la tête.

« Tu crois vraiment que *Babineau* a reconfiguré les Zappit et monté le site web ?

– J'ai pas besoin de le croire. Il a demandé à Freddi de le faire

pour lui.

– Pas le site web », intervient une voix fatiguée.

Tous trois se retournent. Freddi est debout sur le seuil.

« Si je l'avais créé, je pourrais le fermer. Dr Z m'a juste donné une clé USB avec toutes les coordonnées du site. Je l'ai branchée et j'ai transféré les données. Mais une fois qu'il est parti, j'ai fait ma petite enquête.

– En commençant par lancer une résolution DNS, c'est ça ? » dit Holly.

Freddi fait oui de la tête.

« Elle touche, la nénette. »

À Hodges, Holly explique :

« Le DNS c'est le système de noms de domaines. La résolution permet de trouver l'adresse IP correspondant au nom d'un hôte. L'application saute d'un serveur à un autre, comme d'une pierre à une autre pour passer à gué, et à chaque fois elle demande : "Connaissez-vous ce site ?" Elle continue comme ça jusqu'à ce qu'elle tombe sur le bon serveur. » Puis se tournant vers Freddi : « Mais une fois trouvée l'adresse IP, vous n'avez toujours pas pu entrer ?

– *Niet.* »

Holly reprend :

« Je suis sûre que Babineau en connaît un rayon sur le cerveau humain, mais je doute fort qu'il soit assez calé en informatique pour verrouiller un site web comme ça.

– J'ai juste été embauchée comme assistante, dit Freddi. C'est Z-Boy qui m'a apporté le programme pour reconfigurer les Zappit. Il l'avait recopié sur un bout de papier comme une recette de gâteau, et je vous parierais mille dollars que tout ce qu'il sait sur les ordinateurs c'est comment les allumer – à condition qu'il trouve le bouton Marche/Arrêt – et naviguer sur ses sites porno préférés. »

Sur ce point, Hodges la croit. Il n'est pas sûr que la police fera de même quand ils finiront par mettre la main sur tout ce matos, mais Hodges la croit, oui. En plus... *Fais pas ta Miss Jolis Yeux Gris.*

Ça, ça l'a blessé. Ça l'a blessé comme c'est pas possible.

« Et puis, dit Freddi, il y avait deux points de suspension après chaque ligne de commande. Brady avait l'habitude d'écrire ses programmations comme ça. Je crois qu'il avait appris à le faire en cours d'informatique au lycée. »

Holly saisit Hodges par les poignets. Elle a du sang sur une main. En plus de tous ses tics et ses tocs, Holly est une obsédée de la propreté, et qu'elle ait négligé de se laver scrupuleusement les mains après avoir soigné la blessure de Freddi en dit long sur sa féroce résolution à résoudre cette affaire.

« Babineau donnait des médicaments expérimentaux à Brady, ce qui est contraire à l'éthique, mais c'est *tout* ce qu'il faisait, parce que la seule chose qui l'intéressait c'était de le faire sortir du coma.

– Tu ne peux pas en être absolument sûre », dit Hodges.

Elle le tient toujours, et plus par le regard que par les mains. Comme elle répugne généralement au contact visuel, il est facile d'oublier combien son regard peut être intense quand elle pousse l'ampli jusqu'à onze.

« En fait, la seule vraie question, poursuit Holly, c'est qui est le prince du suicide dans l'histoire ? Felix Babineau ou Brady Hartsfield. »

Freddi parle d'une voix rêveuse, un peu chantante :

« Des fois Dr Z était juste Dr Z et des fois Z-Boy était juste Z-Boy, sauf que dans ces cas-là c'était comme s'ils étaient shootés tous les deux. Mais quand ils étaient bien réveillés, c'était *pas* eux. Quand ils étaient bien réveillés, c'était Brady en eux. Croyez ce que vous voudrez, mais c'était lui. C'est pas juste les deux points de suspension, ni l'écriture penchée en arrière, c'est *tout*. J'ai bossé avec cet enculé de pervers. Je le sais. »

Elle entre dans la chambre.

« Et maintenant, si vous autres, détectives amateurs, n'y voyez pas d'inconvénient, je vais me rouler un autre joint. »

Sur les jambes de Babineau, Brady arpente la grande salle du camp Têtes et Peaux. Il réfléchit furieusement. Il veut retourner dans le monde Zappit, se choisir une nouvelle cible et répéter cette délicieuse expérience qui consiste à pousser quelqu'un par-dessus bord, mais il doit être calme et serein pour ça, et il est loin de l'être.

Hodges.

Hodges dans l'appartement de Freddi.

Et Freddi crachera-t-elle le morceau ? Dites, voisins et amis, le soleil se lève-t-il à l'est ?

Deux questions se posent, du point de vue de Brady. Hodges peut-il ou non démanteler le site web ? Et Hodges peut-il ou non le retrouver, lui, perdu ici en pleine pampa ?

Brady pense que la réponse aux deux questions est oui, mais plus il provoquera de suicides entre-temps, plus Hodges en souffrira. Quand il regarde les choses sous cet angle, il se dit que si Hodges se ramenait ici, ça pourrait être pas mal finalement. Ça pourrait lui donner l'occasion de presser des citrons. Dans tous les cas, il a le temps. Il est à plusieurs dizaines de kilomètres au nord de la ville et il a la tempête hivernale Eugénie de son côté.

Brady reprend l'ordinateur et a la confirmation que Z-End est toujours actif. Il vérifie le décompte des visiteurs. Plus de neuf mille maintenant et la plupart d'entre eux (quoique certainement pas tous) seront des adolescents intéressés par le suicide. Intérêt porté à son comble en janvier et février, quand la nuit tombe tôt et que le printemps semble devoir ne jamais arriver. Et puis, il a Zappit Zéro, avec lequel il peut travailler personnellement sur plein de gosses. Avec Zappit Zéro, les atteindre est aussi facile que flinguer des poissons dans un tonneau.

Des poissons roses, se dit-il, et il ricane.

Brady prend son Zappit et l'allume, plus calme maintenant qu'il

entrevoit un moyen de régler son compte au vieux flic, si ce dernier s'avise de se pointer comme la cavalerie dans la dernière bobine d'un western de John Wayne. Tandis qu'il examine les poissons, un fragment de poème appris au lycée lui revient et il le dit à voix haute :

« Oh, chasse cette pensée parasite, et allons faire notre visite¹. »

Il ferme les yeux. Le ballet de poissons roses devient un ballet de points rouges, tous ex-spectateurs d'un concert d'antan qui au même moment regardent leur Zappit gratuit dans l'espoir de remporter des prix.

Brady en choisit un, l'immobilise et le regarde s'épanouir.

Comme une rose.

1.

Extrait du poème de T.S. Eliot : *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock*.

« Oui, bien sûr qu'ils ont une brigade d'informatique légale, dit Hodges en réponse à la question de Holly. Si tu veux appeler brigade une équipe de trois gus à mi-temps. Et non, ils m'écouteront pas. Je suis rien de plus qu'un civil aujourd'hui. »

Mais ce n'est pas ça le pire. Il est un civil qui a été flic et quand un flic à la retraite se mêle des affaires de ses collègues en service, on appelle ça un tonton. Et c'est pas un terme respectueux.

« Alors appelle Pete et demande-lui de le faire, dit Holly. Parce que ce toufu site de suicide doit disparaître. »

Tous deux sont revenus dans la version de Mission Control de Freddi Linklatte. Jerome est dans la salle de séjour avec Freddi. Hodges ne la croit pas en état de s'enfuir – Freddi est terrorisée par les types, probablement fictifs, postés devant son immeuble – mais le comportement des fumeurs de hasch est imprévisible. Outre celui qui les pousse habituellement à vouloir se défoncer encore plus, bien sûr.

« Appelle Pete. Qu'il demande à un de leurs bidouilleurs informatiques de m'appeler. N'importe quel informaticien pas trop neuneu doit être capable de lancer une attaque DoS sur le site pour le neutraliser.

– Une attaque d'os ?

– D majuscule, o minuscule, S majuscule. Ça signifie déni de service. Il faut que le gars se connecte à un botnet et... » Elle voit l'expression perplexe de Hodges et corrige : « Oublie. L'idée c'est d'inonder le site de requêtes de service – des milliers, des millions. Pour étouffer cette saloperie de truc et faire planter le serveur.

– On peut faire ça ?

– Moi non, et Freddi non plus, mais un hacker de la police aura accès à davantage de puissance informatique. Et si le système de la police n'est pas suffisant, il demandera à la Sécurité Intérieure de s'en charger. Parce que c'est une question de sécurité intérieure, non ? Des

vies sont en jeu. »

C'est indiscutable et Hodges passe l'appel mais le portable de Pete est sur messagerie. Il essaie ensuite sa vieille copine Cassie Sheen mais l'officier à la réception lui dit que la mère de Cassie a eu un genre de crise de diabète ou quelque chose et Cassie l'a emmenée chez le médecin.

En panne d'autres solutions, il appelle Isabelle.

« Izzy, c'est Bill Hodges. J'ai essayé d'appeler Pete mais...

– Pete est parti. Fini. Kaput. »

Durant un effroyable instant, Hodges pense qu'elle veut dire qu'il est mort.

« Il a laissé un mémo sur mon bureau disant qu'il rentrait chez lui, éteignait son portable, débranchait la prise du fixe et se mettait au lit pour dormir vingt-quatre heures d'affilée. Il précisait aussi qu'aujourd'hui est son dernier jour dans les forces de police. Il peut le faire, tu sais, sans même avoir à prendre sur son temps de congé, et il en a accumulé des tonnes. Il a assez de jours de récupération en retard pour tenir jusqu'à sa retraite. Et je crois que tu peux barrer sa fête de départ de ton calendrier. Toi et ton associée excentrique, vous pourrez vous faire une soirée ciné à la place.

– Tu me fais porter le chapeau ?

– À toi et ta fixette sur Brady Hartsfield. Tu as infecté Pete avec ça.

– Non. Il voulait poursuivre l'enquête. C'est toi qui as voulu te débarrasser de ce dossier et te planquer ensuite dans le premier terrier à lapins venu. Je dois dire que je me sens plutôt du côté de Pete sur ce coup-là.

– Tu vois ! Tu vois ! C'est exactement le genre d'attitude dont je parle. Réveille-toi, Hodges, on est dans le monde réel, là. Je te redis pour la dernière fois d'arrêter de venir fourrer ton long nez dans ce qui ne te regarde...

– Et *moi*, bordel, je te dis que si tu espères la moindre chance de promotion, tu ferais mieux de te sortir la tête du cul et de m'écouter. »

Les mots ont jailli avant qu'il ait eu le temps de mieux les choisir. Il a peur qu'elle raccroche, et si elle le fait, qui d'autre lui restera-t-il ? Mais il n'entend qu'un silence choqué.

« D'autres suicides ont-ils été rapportés depuis que tu es rentrée de Sugar Heights ?

– Je ne sais p...

– Eh ben, vérifie ! Tout de suite ! »

Pendant environ cinq secondes il entend le faible cliquetis des touches du clavier d'Izzy puis :

« On vient juste d'en signaler un. Un gamin à Lakewood, il s'est tiré une balle. Devant son père, c'est le père qui a appelé. Complètement paniqué, comme tu peux t'y attendre. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec...

– Dis aux flics sur les lieux de chercher une console de jeux Zappit. Comme celle que Holly a trouvée chez Ellerton et Stover.

– Encore ça ? Tu pourrais pas changer de dis...

– Ils vont en trouver une. Et tu risques d'avoir d'autres suicides liés à des Zappit d'ici la fin de la journée. Peut-être même beaucoup. »

Site web, article silencieusement Holly. *Parle-lui du site web !*

« C'est pas tout, il y a aussi un site web appelant au suicide qui s'appelle Z-End. Il a ouvert aujourd'hui. Il doit être neutralisé. »

Izzy soupire et lui répond comme on parle à un enfant :

« Il y a toutes *sortes* de sites appelant au suicide. On a eu un mémo là-dessus des Services de Protection de la Jeunesse pas plus tard que l'année dernière. Ils surgissent sur le Net comme des champignons, créés le plus souvent par des gamins qui portent des T-shirts noirs et passent tout leur temps libre enfermés dans leur chambre. Ça contient beaucoup de mauvaise poésie et des conseils sur les moyens de procéder sans souffrir. Sans compter les récriminations habituelles sur les parents qui ne les comprennent pas, évidemment.

– Celui-ci est différent. Il pourrait déclencher une hécatombe. Il est rempli de messages subliminaux. Demande à quelqu'un de l'informatique légale d'appeler Holly Gibney aussi vite que possible.

– Ce serait agir en dehors du protocole, dit-elle d'un ton froid. Je vais jeter un coup d'œil, puis suivre la procédure habituelle.

– Demande à un de vos hackers d'appeler Holly dans les cinq minutes ou alors, dès que le raz-de-marée de suicides va commencer à déferler – et j'ai de bonnes raisons de croire que ça va pas tarder –, je dirai haut et fort à qui veut bien l'entendre que je t'ai prévenue et que tu m'as opposé des formalités administratives. Mes auditeurs incluront les journalistes de la presse locale et de la chaîne 8 *Alive*. La police n'a beaucoup d'amis ni chez les uns ni chez les autres, surtout depuis que deux de vos uniformes ont abattu un gamin noir sans arme sur MLK l'été dernier. »

Silence. Puis, d'une voix plus calme – une voix blessée, peut-être –, elle dit :

« Tu es censé être de *notre* côté, Billy. Pourquoi tu agis comme ça ? »

Parce que Holly avait raison sur ton compte, pense-t-il.

Tout haut, il dit :

« Parce que le temps presse. »

Dans la salle à manger, Freddi se roule un autre joint. Elle dévisage Jerome par-dessus le papier qu'elle est en train de lécher.

« T'es grand, toi, hein ? »

Jerome ne répond pas.

« Tu fais combien ? Un quatre-vingt-dix ? Deux mètres ? »

Jerome n'a rien à répondre à ça non plus.

Sans se laisser démonter, elle allume son joint, inhale et le lui tend. Jerome secoue la tête.

« T'as tort, le grand. C'est de la bonne. Je sais, elle sent la pisse de chien, mais c'est de la super bonne. »

Jerome ne dit rien.

« T'as perdu ta langue ? »

– Non. Je pensais à un cours de sociologie que j'ai pris en année de terminale. On a eu un module de quatre semaines sur le suicide et il y avait une statistique que j'ai jamais oubliée. Chaque suicide d'ado dont on parle sur les réseaux sociaux engendre sept autres tentatives, cinq manquées et deux réussies. Peut-être que tu devrais réfléchir à ça au lieu de t'acharner à jouer les dures. »

La lèvre inférieure de Freddi tremble.

« Je savais pas. Pas vraiment.

– Oh, si, tu savais. »

Elle pose les yeux sur son joint. C'est son tour de ne rien dire.

« Ma sœur a entendu une voix. »

À ces mots, Freddi relève la tête.

« Quel genre de voix ? »

– Une voix qui sortait du Zappit. Elle lui disait tout un tas de saloperies. Comme quoi elle essayait de vivre comme une blanche. Comme quoi elle reniait sa race. Comme quoi elle était une mauvaise personne sans aucune valeur.

– Et ça te rappelle quelqu'un ?

– Oui. » Jerome se rappelle les glapissements accusateurs que Holly et lui avaient entendus sortir de l'ordinateur d'Olivia Trelawney longtemps après la disparition de la malheureuse. Des glapissements programmés par Brady Hartsfield dans l'intention de pousser Mme Trelawney au suicide comme on pousse une vache à l'abattoir. « Oui, ça me rappelle quelqu'un.

– Brady était fasciné par le suicide, dit Freddi. Il lisait toujours des trucs là-dessus sur Internet. Il avait l'intention de mourir avec les autres, tu sais, à ce concert. »

Jerome sait. Il y était.

« Est-ce que tu penses qu'il a pu entrer en contact avec ma sœur par télépathie ? En utilisant le Zappit comme... quoi ? Un genre de canal ?

– S'il a pu prendre le contrôle de Babineau et de l'autre vieux mec – et c'est ce qu'il a fait, que vous le croyiez ou non –, alors ouais, je pense qu'il a aussi pu faire ça.

– Et tous les autres, ceux qui ont des Zappit reconfigurés ? Ces deux cent quarante et quelques victimes potentielles ? »

Freddi se contente de le regarder à travers son voile de fumée.

« Même si nous démantelons le site... eux, que vont-ils devenir ? Quand cette voix commencera à leur dire qu'ils sont comme de la merde de chien collée sous la godasse du monde et que la seule solution c'est de se foutre en l'air ? »

Avant qu'elle puisse répondre, Hodges le fait pour elle :

« Il faut qu'on fasse taire cette voix. C'est-à-dire le faire taire *lui*. Allez viens, Jerome. On rentre au bureau.

– Et moi alors ? demande Freddi d'un ton plaintif.

– Vous venez. Et... dites-moi, Freddi ?

– Quoi ?

– Le cannabis, c'est efficace contre la douleur, non ?

– Les opinions varient sur le sujet, comme vous devez vous en douter. L'ordre établi étant ce qu'il est, dans ce pays détraqué, tout ce que je peux vous dire c'est que pour moi, ça facilite grandement la période du mois la moins facile.

– Alors, emportez-le, dit Hodges. Et n'oubliez pas le papier à rouler. »

Ils retournent au siège de Finders Keepers dans la Jeep de Jerome. Comme l'arrière est rempli de son bazar, Freddi doit s'asseoir sur les genoux de quelqu'un, et il n'est pas question que ce quelqu'un soit Hodges. Pas dans son état de santé actuel. Il prend donc le volant et Jerome prend Freddi sur ses genoux.

« Waouh, c'est un peu comme décrocher un rencart avec John Shaft, dit Freddi avec un petit sourire moqueur. Le grand détective privé que toutes les filles voient comme une bête de sexe.

– Rêve pas trop », conseille Jerome.

Le portable de Holly sonne. C'est un gars du nom de Trevor Jeppson de la Brigade d'Informatique Légale. Holly parle bientôt dans un jargon que Hodges ne comprend pas – il est question de *bots* et de *darknet*. Ce que le gars lui raconte en retour semble la ravir, parce que lorsqu'elle raccroche, elle sourit.

« Il n'a jamais lancé d'attaque DoS sur un site web de toute sa vie. On dirait un gosse le matin de Noël !

– Ça va prendre longtemps ?

– En ayant déjà le mot de passe et l'adresse IP ? Non, pas très longtemps. »

Hodges se gare sur l'un des emplacements Trente Minutes Gratuites devant le Turner Building. Ils ne vont pas y rester très longtemps – si la chance lui sourit, cela dit – et compte tenu de la malchance qui le poursuit depuis peu, il estime que l'univers lui doit bien ça.

Il va dans son bureau, ferme la porte et écume son vieux carnet d'adresses en lambeaux pour retrouver le numéro de Becky Helmington. Holly lui a proposé d'importer son carnet d'adresses dans son téléphone mais Hodges n'a pas cessé de remettre ça à plus tard. Il aime bien son vieux carnet. N'aura sans doute plus le loisir de faire le transfert maintenant, se dit-il. Dernière enquête de Trent et tout ça.

Becky lui rappelle qu'elle ne travaille plus au Bocal.

« Vous l'aviez peut-être oublié ? »

– Non, j'ai pas oublié. Vous êtes au courant pour Babineau ? »

Elle baisse la voix :

« Mon Dieu, oui. J'ai entendu dire que Al Brooks – Bibli Al – avait assassiné la femme de Babineau et qu'il pourrait avoir assassiné Babineau aussi. J'ai du mal à le croire. »

Je pourrais vous raconter beaucoup de choses que vous auriez du mal à croire, se dit Hodges.

« Ne mettez pas encore Babineau hors course, Becky. Je pense qu'il est peut-être en fuite. Il administrait des drogues expérimentales à Brady Hartsfield, lesquelles ont pu jouer un rôle dans son décès.

– Non ! Sérieusement ?

– Sérieusement. Mais il ne peut pas être allé bien loin, pas avec la tempête qui menace. Vous avez une idée d'un endroit où il aurait pu se réfugier ? Babineau possède-t-il une résidence secondaire ou quelque chose comme ça ? »

Elle n'a pas besoin de réfléchir pour répondre.

« Pas une résidence secondaire, non, mais un camp de chasse. Et il n'est pas qu'à lui. Quatre ou cinq toubibs se le partagent. » Sa voix reprend le ton de la confiance : « Je me suis laissé dire qu'ils font plus que chasser là-bas. Si vous voyez ce que je veux dire.

– Et c'est où ce là-bas ?

– Lac Charles. Le camp a un nom branché assez horrible. J'arrive pas à me rappeler, là tout de suite, mais je parie que Violet Trinh saura. Elle y a passé tout un week-end une fois. Elle m'a dit que c'était les quarante-huit heures les plus alcoolisées de sa vie et elle est revenue avec une chlamydia.

– Vous voulez bien l'appeler ?

– Bien sûr. Mais s'il est en fuite, il a pu prendre un avion, vous savez. Pour la Californie ou même l'étranger. Les aéroports tournaient encore ce matin.

– Je pense pas qu'il aurait osé l'aéroport avec la police à ses trousses. Merci, Becky. Rappelez-moi. »

Il se dirige vers le coffre-fort et tape la combinaison. La chaussette remplie de billes d'acier – son Happy Slapper – est chez lui, mais ses deux revolvers sont là. Le Glock .40 qui était son arme de service et le .38 modèle Victory qui était celui de son père. Il prend un sac de

toile sur l'étagère supérieure du coffre, y range les deux armes et quatre boîtes de munitions, puis tire d'un coup sec sur le cordon de serrage.

Cette fois, pas de crise cardiaque pour m'arrêter, Brady, pense-t-il. Cette fois, c'est juste le cancer, et je peux vivre avec.

La formule l'amuse et il rit. Ça fait mal.

De l'autre pièce lui parviennent les applaudissements de trois personnes. Hodges est quasi sûr de savoir ce que ça veut dire, et il ne se trompe pas. Le message sur l'ordinateur de Holly indique : Z-END RENCONTRE DES PROBLÈMES TECHNIQUES. Et en-dessous : APPELEZ 1-800-273-TALK.

« C'est l'idée de ce gars, Jeppson, dit Holly sans lever les yeux de ce qui l'occupe. C'est le numéro national de prévention contre le suicide des jeunes.

– Impeccable, dit Hodges. Et ceux-là aussi sont impeccables. Tu es une femme aux multiples talents. »

Une ribambelle de joints sont alignés devant Holly. Avec celui qu'elle rajoute, elle atteint pile la douzaine.

« Elle est rapide, commente Freddi avec admiration. Et regardez comme ils sont réguliers. Comme faits à la machine. »

Holly lance un regard plein de défi à Hodges.

« Ma thérapeute dit qu'une cigarette de marijuana de temps en temps, c'est très bien. Du moment que je n'en abuse pas. Comme certaines personnes. » Ses yeux dévient vers Freddi, puis reviennent sur Hodges. « En plus, ceux-là ne sont pas pour moi. Ils sont pour toi, Bill. Si tu en as besoin. »

Hodges la remercie et a une seconde pour s'émerveiller du chemin qu'ils ont parcouru tous les deux et combien le voyage a été agréable. Trop court cependant. Beaucoup trop court. Puis son téléphone sonne. C'est Becky.

« L'endroit s'appelle Têtes et Peaux. Je vous l'avais dit : un nom branché horrible. Violet ne se souvient pas comment on y arrive – j'imagine qu'elle avait bu quelques coups en route, histoire de se mettre en jambes – mais elle se rappelle qu'ils ont pris l'autoroute vers le nord et qu'ils se sont arrêtés prendre de l'essence juste après la sortie, une station appelée Garage Thurston. Ça vous est utile ?

– Oui, énormément. Merci, Becky. » Il coupe la communication. « Holly, j'ai besoin que tu me trouves le Garage Thurston, en montant

vers le nord. Puis je veux que tu appelles Hertz à l'aéroport et que tu réserves le plus gros 4 × 4 qu'il leur reste. On part en excursion.

– Ma Jeep..., commence Jerome.

– ... est trop petite, trop légère et trop vieille, termine Hodges (même si ce ne sont pas les seules raisons pour lesquelles il veut un véhicule différent). Mais elle sera parfaite pour nous conduire jusqu'à l'aéroport.

– Et moi alors ? demande Freddi.

– Protection des Témoins, dit Hodges. Comme promis. Ce sera un rêve devenu réalité. »

Jane Ellsbury était un bébé parfaitement normal à la naissance – à deux kilos neuf, elle était même un peu en dessous de la normale – mais à l’âge de sept ans, elle pesait quarante-cinq kilos et le refrain qui la hante encore aujourd’hui lui était devenu familier : *la grosseuh, la grosseuh, passe plus la porte des cabinets, fait caca sur le plancher*. En juin 2010, quand sa mère l’avait emmenée au concert des ’Round Here pour ses quinze ans, elle en pesait cent cinq. Elle pouvait encore passer la porte des cabinets sans problème mais elle commençait à avoir du mal à nouer ses lacets de soulier. Aujourd’hui elle a vingt ans, son poids est monté à cent soixante, et quand la voix commence à lui parler dans le Zappit gratuit qu’elle a reçu par la poste, tout ce qu’elle lui dit lui semble parfaitement logique. La voix est basse, calme, raisonnable. Elle lui dit que personne ne l’aime et que tout le monde se moque d’elle. Elle lui fait remarquer qu’elle ne peut pas s’arrêter de manger – même là, alors que les larmes ruissellent sur son visage, elle est en train d’engloutir tout un paquet de sablés hollandais au chocolat, ceux avec plein de guimauve collante à l’intérieur. Telle une version plus aimable de l’Esprit des Noëls à Venir qui avait dit ses quatre vérités à Ebenezer Scrooge¹, la voix lui esquisse un avenir qui se résume à grosse, encore plus grosse, toujours plus grosse. Aux rires dans Carbine Street au Paradis des Pedzouilles, où elle vit avec ses parents au deuxième étage d’un immeuble sans ascenseur. Aux regards dégoûtés. Aux vannes comme *Tiens, c’est la Bonne Femme Michelin et Fais gaffe qu’elle te tombe pas dessus !* La voix explique, logique et raisonnable, qu’elle n’aura jamais de petit copain, qu’elle ne trouvera jamais de bon boulot maintenant que le politiquement correct a fait disparaître les femmes obèses des cirques, qu’à l’âge de quarante ans il faudra qu’elle dorme assise parce que ses énormes seins empêcheront ses poumons de faire leur travail, et qu’avant de mourir d’une crise cardiaque à cinquante ans, elle aura besoin d’un aspirateur à main

pour atteindre les miettes coincées entre ses plis de graisse les plus profonds. Quand elle essaye de suggérer à la voix qu'elle pourrait perdre un peu de poids – aller dans une de ces cliniques spécialisées, peut-être –, la voix ne rigole pas. La voix lui demande seulement, avec douceur et compassion, où elle trouvera l'argent alors que les revenus combinés de son père et de sa mère suffisent à peine à satisfaire son appétit insatiable. Et quand la voix suggère qu'ils se porteraient mieux sans elle, elle peut seulement en convenir.

Jane – Grosse Jane pour les habitants de Carbine Street – gagne la salle de bains d'un pas lourd et attrape le flacon de comprimés d'OxyContin que son père prend pour ses douleurs de dos. Elle les compte. Il en reste trente, ce qui devrait suffire largement. Elle les avale par cinq, avec du lait, en mangeant un sablé hollandais après chaque gorgée. Elle commence à planer. Je commence un régime, pense-t-elle. Je commence un long, très long régime.

C'est ça, lui répond la voix dans le Zappit. Et à celui-là tu ne feras aucune entorse, Jane – pas vrai ?

Elle prend les cinq derniers comprimés d'Oxy. Elle veut ramasser le Zappit mais ses doigts ne veulent plus se refermer sur la fine console. Et quelle importance ? Dans cet état, elle ne pourrait même plus attraper les poissons roses qui filent si vite. Mieux vaut regarder par la fenêtre la neige qui est en train d'ensevelir le monde sous un linceul propre.

Fini la grosseuh, la grosseuh, pense-t-elle, et, quand elle sombre dans l'inconscience, elle s'en va avec soulagement.

1.

Le personnage d'*Un chant de Noël*, de Charles Dickens (1843).

Avant d'aller chez Hertz, Hodges prend le rond-point qui les mène devant le Hilton de l'aéroport.

« C'est ça, votre Protection des Témoins ? » demande Freddi.

Hodges répond :

« Vu que j'ai pas de maison sécurisée à ma disposition, cet endroit devra faire l'affaire. Je vais vous enregistrer sous mon nom. Vous vous enfermez dans la chambre, vous regardez la télé, et vous attendez que tout ça soit terminé.

– Et vous n'oubliez pas de changer votre pansement », ajoute Holly.

Freddi ne lui prête aucune attention. Elle s'adresse exclusivement à Hodges :

« Qu'est-ce que j'aurai comme ennuis ? Quand tout sera terminé ?

– Je l'ignore, et je n'ai pas le temps d'en discuter avec vous maintenant.

– Je pourrai au moins utiliser le room service ? » Une faible étincelle luit dans les yeux injectés de sang de Freddi. « J'ai moins mal maintenant et je commence à avoir la dalle.

– Ne vous privez pas », lui dit Hodges.

Et Jerome ajoute :

« Jette quand même un œil par le judas avant d'ouvrir au serveur. Des fois que ça soit les Hommes en Noir de Brady Hartsfield.

– Tu déconnes ? lui dit Freddi. Hein ? »

Par cette après-midi enneigée, le hall de l'hôtel est mortellement désert. Hodges, qui a l'impression d'avoir été réveillé par le coup de fil de Pete il y a environ trois ans, se dirige vers la réception, fait ce qu'il a à faire, puis rejoint les autres où ils sont assis. Holly est occupée à taper sur son iPad et ne lève pas la tête. Freddi tend la main pour avoir la clé de la chambre mais Hodges la remet à Jerome.

« Chambre 522. Tu veux bien l'y conduire ? Il faut que je parle à

Holly. »

Jerome lève les sourcils mais Hodges n'en dit pas plus, alors il hausse les épaules et prend Freddi par le bras.

« John Shaft va maintenant vous escorter vers votre suite. »

Freddi se dégage.

« J'aurai de la chance si y a un minibar. »

Mais elle se lève et le suit jusqu'aux ascenseurs.

« J'ai trouvé le Garage Thurston, dit Holly. Il est à quatre-vingt-dix kilomètres au nord sur l'I-47, la direction d'où arrive la tempête, malheureusement. Après ça, c'est la nationale 79. Le temps ne promet rien de b...

– Ça va aller, lui dit Hodges. On a un Ford Expedition qui nous attend chez Hertz. C'est un bon véhicule bien lourd. Et tu me donneras toutes les indications en cours de route. Je veux te parler d'autre chose. »

Doucement, il lui prend son iPad des mains et l'éteint.

Holly le regarde et, les mains jointes sur ses genoux, attend.

Brady revient de Carbine Street au Paradis des Pedzouilles, rajeuni et exalté – avec la grosse Ellsbury ç’a été facile et amusant. Il se demande combien il faudra de croque-morts pour descendre son corps du deuxième étage. Au moins quatre, se dit-il. Et t’imagines le cercueil ! Taille XXL !

Quand il va vérifier le site, et le trouve hors ligne, sa bonne humeur s’effondre à nouveau. Certes, il s’attendait à ce que Hodges le trouve et le neutralise, mais il ne s’attendait pas à ce que ça arrive si vite. Et le numéro de téléphone affiché à l’écran est aussi rageant que les messages provocateurs que lui avait laissés Hodges sous le Parapluie Bleu de Debbie lors de leur match aller. C’est un numéro d’urgence anti-suicide. Il n’a même pas besoin de vérifier. Il *sait*.

Eh, oui, Hodges va venir. Plein de gens à Kiner connaissent cet endroit : il est comme qui dirait légendaire. Mais va-t-il venir directement ? Brady n’y croit pas une seule seconde. Et d’un, le vieux Off-Ret n’est pas sans savoir que beaucoup de chasseurs laissent leurs fusils de chasse à leur camp (même si peu sont aussi bien fournis que Têtes et Peaux). Et de deux – et c’est le plus important –, le vieux flic est une hyène rusée. Plus vieux de six ans depuis sa première rencontre avec Brady, certes, assurément plus poussif et moins ferme sur ses jambes, mais rusé. Le genre d’animal sournois qui ne s’en prend pas directement à toi mais te chope aux jarrets quand t’as le dos tourné.

Donc je suis Hodges. Qu’est-ce que je fais ?

Après avoir mûrement réfléchi à la question Brady va ouvrir le placard de l’entrée, et une brève incursion dans la mémoire de Babineau (ce qu’il en reste) lui suffit pour choisir un équipement d’extérieur appartenant au corps qu’il habite. Tout lui va à la perfection. Il rajoute une paire de gants pour protéger ses doigts arthritiques et sort. La neige chute encore modérément et les branches

des arbres sont immobiles. Tout cela changera plus tard mais pour l'instant c'est encore assez agréable et propice à une balade autour de la propriété.

Il marche jusqu'à un tas de bois recouvert d'une vieille bâche en toile et d'une dizaine de centimètres de poudreuse. Au-delà s'étendent un ou deux hectares de vieux pins et d'épicéas centenaires qui séparent Têtes et Peaux du Camp de l'Ours du Grand Bob. C'est parfait.

Une nouvelle visite à la vitrine des armes s'impose. Le SCAR est super, mais la vitrine contient d'autres choses qui pourraient lui être utiles.

Ah, inspecteur Hodges, pense Brady en se dépêchant de rebrousser chemin. J'ai une sacrée surprise. Une sacrée surprise pour toi.

Jerome écoute attentivement ce que Hodges lui dit puis secoue la tête.

« Pas question, Bill. Il faut que je vienne.

– Ce qu’il faut que tu fasses, c’est rentrer chez toi pour être avec ta famille, dit Hodges. Et tout particulièrement avec ta sœur. Elle l’a échappé belle hier. »

Ils sont assis dans un coin du hall d’entrée du Hilton et ils parlent à voix basse même si l’employé de la réception a lui aussi déserté les lieux. Jerome se penche en avant, mains plantées sur les cuisses, visage figé en une moue opiniâtre.

« Si Holly vient...

– C’est différent pour nous, Jerome, dit Holly. Tu dois bien t’en rendre compte. Moi je ne m’entends pas avec ma mère, on ne s’est jamais entendues. Je la vois une ou deux fois par an, maximum. Je suis toujours contente de repartir et je suis sûre qu’elle est contente de me voir partir. Quant à Bill... tu sais qu’il combattrait la maladie mais nous savons aussi bien l’un que l’autre quelles sont ses chances. Ton cas n’a rien à voir avec le nôtre.

– Hartsfield est dangereux, dit Hodges. Et on peut pas compter sur l’effet de surprise. S’il se doute pas que j’arrive, c’est qu’il est stupide. Or on sait qu’il l’a jamais été.

– On était trois au Mingo, dit Jerome. Et quand t’as eu ton problème cardiaque, on était plus que deux, Holly et moi. Et on s’est bien débrouillés.

– C’était différent la dernière fois, dit Holly. La dernière fois, il n’était pas capable de ces diableries mentales.

– Je veux quand même venir. »

Hodges hoche la tête.

« Je comprends, mais c’est encore moi le chef de meute, et le chef de meute dit non.

– Mais...

– Il y a une autre raison, dit Holly. Plus importante. Le répéteur est désactivé et le site internet est démantelé mais il reste encore près de deux cent cinquante Zappit en activité. Il y a déjà eu au moins un suicide et nous ne pouvons pas dire à la police tout ce que nous savons. Isabelle Jaynes considère Bill comme un enquiquineur et n'importe qui d'autre nous prendrait pour des fous. S'il nous arrive quoi que ce soit, il ne restera plus que toi. Tu comprends ça ?

– Ce que je comprends, c'est que vous m'excluez », dit Jerome.

D'un seul coup, Hodges a l'impression d'entendre le gamin monté en graine qui venait lui tondre sa pelouse il y a tant d'années.

« Et c'est pas tout, dit Hodges. Je serai peut-être contraint de le tuer. En fait, je pense que c'est l'issue la plus probable.

– Bon sang, Bill, je le sais.

– Mais pour la police et le reste du monde, l'homme que j'aurai tué sera un neurochirurgien respecté nommé Felix Babineau. Je me suis tiré de quelques chausse-trapes juridiques particulièrement épineuses depuis que j'ai ouvert Finders Keepers mais celle-ci pourrait être différente. Tu veux risquer d'être inculpé de complicité de meurtre avec circonstances aggravantes, parmi lesquelles, dans notre État, figure la négligence coupable ? Peut-être même d'homicide volontaire ? »

Jerome fait la grimace.

« Et tu es prêt à laisser Holly prendre ce risque. »

Holly répond :

« Tu es le seul d'entre nous à avoir encore ta vie devant toi. »

Hodges se penche en avant, même si le mouvement le fait souffrir, et referme sa main sur la large nuque de Jerome.

« Je sais que ça ne te plaît pas. Je ne m'attendais pas à une autre réaction de ta part. Mais c'est la meilleure chose à faire, pour les raisons les meilleures. »

Jerome réfléchit encore et soupire.

« Je comprends votre argument. »

Hodges et Holly attendent, sachant que ce n'est pas encore une adhésion franche.

« OK, finit par dire Jerome. Je déteste ça, mais OK. »

Hodges se lève, main sur le flanc pour contenir la douleur.

« Alors filons chercher ce 4×4 . La tempête arrive et j'aimerais

avoir fait le plus de route possible sur l'I-47 avant qu'on se la prenne de plein fouet. »

Quand ils ressortent du bureau de location avec les clés d'un 4 × 4 Expedition, Jerome est appuyé au capot de sa Jeep Wrangler. Il étreint Holly et lui chuchote à l'oreille :

« Dernière chance. Emmenez-moi. »

Elle secoue la tête contre son torse.

Il la relâche et se tourne vers Hodges, qui porte son vieux borsalino au bord déjà blanc de neige. Hodges l'arrête d'un geste de la main.

« En d'autres circonstances, j'aurais pas dit non à une accolade, mais là, elles me sont douloureuses. »

Jerome se contente d'une solide poignée de main. Il a les larmes aux yeux.

« Fais attention, mec. Tiens-moi au courant. Et ramène-nous notre Hollyberry. »

– J'y compte bien », dit Hodges.

Jerome les regarde grimper dans l'Expedition, Bill s'installe au volant avec une gêne évidente. Jerome sait qu'ils ont raison – des trois, il est le moins dispensable. Ce qui ne veut pas dire qu'il apprécie, ou qu'il ne se sente pas moins comme un gamin qu'on renvoie chez maman. Il les aurait bien suivis, se dit-il, si ce n'était ce que Holly a dit dans le hall de l'hôtel désert. *S'il nous arrive quoi que ce soit, il ne restera plus que toi.*

Jerome monte dans sa Jeep et prend le chemin du retour. Alors qu'il s'engage sur le périphérique, il a une forte prémonition : il ne reverra jamais ses deux amis. Il tente de se persuader que c'est de la superstition débile, mais ça ne marche pas vraiment.

Le temps que Hodges et Holly quittent le périphérique pour rejoindre l'I-47 Nord, la tempête de neige ne rigole plus. Foncer à sa rencontre rappelle à Hodges un film de science-fiction qu'il a vu avec Holly – le moment où l'*USS Enterprise* se met en hyperpropulsion, ou peu importe comment ils appellent ça. Les panneaux de limitation de vitesse lumineux signalent ALERTE NEIGE, 60 KM/H en clignotant, mais Hodges cale son compteur sur 95 et l'y maintiendra aussi longtemps que la météo le permettra. Peut-être cinquante kilomètres, peut-être seulement trente. Quelques voitures le klaxonnent pour l'inciter à ralentir. Et doubler les poids lourds, dont chacun traîne un brouillard de neige dans son sillage, est un exercice de frayeur contrôlée.

Au bout d'une petite demi-heure, Holly rompt le silence :

« Tu as pris tes pistolets, n'est-ce pas ? C'est ça que tu as dans ton sac.

– Ouaip. »

Holly détache sa ceinture (ce qui le rend nerveux) et repêche le sac sur la banquette arrière.

« Ils sont chargés ?

– Le Glock oui. Tu devras charger le .38 toi-même. C'est le tien.

– Je sais pas comment on fait. »

Un jour, Hodges lui avait proposé de venir avec lui au champ de tir, commencer le processus en vue de la qualifier pour le permis de port d'arme dissimulée, mais Holly avait refusé catégoriquement. Il n'a jamais renouvelé sa proposition, persuadé qu'elle n'aurait jamais besoin de porter une arme à feu. Persuadé qu'il ne la mettrait jamais dans une telle situation.

« Tu vas y arriver. C'est pas compliqué. »

Elle examine le Victory, gardant les mains bien éloignées de la détente et le canon bien éloigné de son visage. Au bout de quelques secondes, elle parvient à faire tourner le barillet.

« OK, les balles maintenant. »

Il y a deux boîtes de Winchester .38 SP – 130 Grains, Full Metal Jacket. Elle en ouvre une, regarde les ogives qui pointent, telles des mini-têtes d'obus, et grimace.

« Bouh.

– Tu peux le faire ? » Il est en train de doubler un autre camion, leur Ford Expedition enveloppé dans un brouillard de neige. Il reste des bandes de chaussée dénudée sur la voie de circulation mais la voie de gauche est couverte de neige et le poids lourd sur leur droite semble interminable. « Si tu peux pas, c'est pas grave.

– Si je peux charger ce truc ? dit-elle, l'air fâchée. Je vois très bien comment on fait, un enfant saurait le faire. »

Et des fois ils le font, pense Hodges.

« Ce que tu veux savoir en fait, c'est si je peux lui tirer dessus.

– On aura sans doute pas besoin d'en arriver là, mais si c'était le cas, tu pourrais ?

– Oui », répond Holly, et elle charge les six chambres du Victory. Elle remet le cylindre du barillet en place avec précaution, les coins de la bouche baissés, les yeux plissés, comme si elle craignait que le revolver lui explose dans la main. « Bon, où est le cran de sûreté ?

– Il n'y en a pas. Pas sur les revolvers. Le chien est abaissé, c'est tout ce dont tu as besoin. Range-le dans ton sac à main. Les munitions aussi. »

Elle fait comme il dit puis dépose son sac entre ses pieds.

« Et arrête de te mordre les lèvres, tu vas te faire saigner.

– Je vais essayer, mais tout ça est très stressant, Bill.

– Je sais. »

Ils sont de retour sur la voie de droite. Les bornes kilométriques semblent défiler avec une atroce lenteur et la douleur dans son flanc est une méduse brûlante aux longs tentacules qu'il sent s'accrocher partout à présent, et jusque dans sa gorge. Une fois, il y a vingt ans de ça, un voleur coincé dans un terrain vague lui avait tiré une balle dans la jambe. La douleur était similaire mais elle avait fini par passer. Il ne pense pas que celle-ci passera un jour. Il se peut que les traitements la mettent en sourdine un moment, mais sans doute pas bien longtemps.

« Et si on trouve l'endroit mais qu'il n'y est pas, Bill ? Tu y as pensé ? Hein ? »

Il y a pensé, oui, et il n'a aucun plan B pour cette éventualité.

« On s'inquiétera de ça en temps voulu. »

Son téléphone portable sonne. Il le prend dans la poche de son manteau et le tend à Holly sans quitter la route des yeux.

« Holly à l'appareil. » Elle écoute, puis articule *Miss Jolis Yeux Gris* à l'adresse de Hodges. « Mmh-mmh... oui... OK, je comprends... non il ne peut pas, il a les mains prises, mais je transmettrai. » Elle écoute encore, puis lâche : « Je pourrais vous le dire, Izzy, mais vous ne me croiriez pas. »

Elle raccroche et lui remet le téléphone dans la poche.

« Des suicides ? demande Hodges.

– Trois jusqu'à présent, en comptant le garçon qui s'est tué devant son père.

– Des Zappit ?

– En deux endroits. Sur le troisième, les premiers intervenants n'ont pas eu le temps de regarder. Ils étaient occupés à essayer de sauver l'enfant mais c'était trop tard. Il s'est pendu. On dirait qu'Izzy est en train de perdre les pédales. Elle voulait tout savoir.

– S'il nous arrive quoi que ce soit, Jerome racontera tout à Pete, et Pete lui racontera. Je pense qu'elle est presque mûre pour écouter.

– Nous devons arrêter Hartsfield avant qu'il en tue d'autres. »

Il est sans doute déjà en train d'en tuer d'autres, se dit Hodges.

« C'est ce qu'on va faire. »

Les kilomètres défilent. Hodges est contraint de réduire sa vitesse à quatre-vingts kilomètres-heure, et quand il sent l'Expedition zigzaguer un peu dans le sillage d'un semi-remorque Walmart, il descend à soixante-dix. Il est quinze heures passées et la lumière de cette journée neigeuse commence à décliner quand Holly parle à nouveau.

« Merci. »

Il tourne rapidement la tête vers elle, l'interrogeant du regard.

« Pour ne pas avoir eu à te supplier de t'accompagner.

– Je fais seulement ce que ton psy conseillera, dit Hodges. Je t'aide à tourner la page.

– C'est une blague ? Je ne sais jamais quand tu plaisantes. Tu es extrêmement pince-sans-rire, Bill.

– Non, c'est pas une blague. C'est *notre* affaire, Holly. Et celle de personne d'autre. »

Un panneau vert se profile dans l'opacité blanche.

« N-79, dit Holly. C'est notre sortie.

– Dieu merci, dit Hodges. Je déteste la conduite sur autoroute même quand il fait beau. »

1.

Munitions blindées.

Selon l'iPad de Holly, le Garage Thurston se trouve à vingt-cinq kilomètres à l'est. L'Expedition adhère sans problème à la route enneigée, mais le vent est en train de forcer – la radio a annoncé qu'il atteindra force 8 aux alentours de vingt heures – et avec les bourrasques qui balaient des nappes de neige sur la route, Hodges doit descendre à vingt-cinq kilomètres-heure pour y voir quelque chose.

Alors qu'il tourne au niveau de la grande enseigne au coquillage jaune, le téléphone de Holly se met à sonner.

« Réponds, dit Hodges. Je reviens tout de suite. »

Il descend de voiture, enfonçant bien fort son borsalino sur sa tête pour ne pas qu'il s'envole. Alors qu'il marche lourdement dans la neige jusqu'au bureau du garage, le vent, comme une mitrailleuse, fait claquer le col de son manteau contre son cou. Son abdomen tout entier palpite ; il a l'impression d'avoir avalé des charbons ardents. À part l'Expedition, dont le moteur tourne au ralenti, les pompes à essence et le parking adjacent sont déserts. Les déneigeurs sont partis pour une longue nuit de labeur alors que la première grosse tempête de l'année commence à faire rage.

L'espace d'une seconde surnaturelle, Hodges croit voir Bibli Al derrière le comptoir : même pantalon vert Dickies, même pop-corn de cheveux blancs explosant sous sa casquette John Deere.

« Qu'est-ce qui vous amène par une après-midi aussi épouvantable ? » demande le vieux bonhomme. Puis il scrute derrière Hodges. « Ou c'est déjà la nuit ?

– Un peu des deux », répond Hodges. Il n'a pas le temps de faire la conversation – là-bas en ville, des gamins sont peut-être en train de se jeter par la fenêtre ou d'avalier des cachets –, mais ça fait partie du boulot. « Vous êtes M. Thurston ?

– En personne. Comme vous ne vous êtes pas arrêté aux pompes, j'ai presque cru que vous veniez me cambrioler, mais vous paraissez

un peu trop prospère pour ça. Z'êtes de la ville ?

– En effet, dit Hodges. Et légèrement pressé.

– Les gens de la ville sont souvent pressés. » Thurston pose le *Field & Stream* qu'il était en train de lire. « Alors c'est pour quoi ? Vous indiquer la route ? Mon gars, j'espère que c'est près d'ici, vu ce qui s'annonce.

– Je crois qu'on est pas loin, oui. Un camp de chasse qui s'appelle Têtes et Peaux. Ça vous dit quelque chose ?

– Oh, oui, bien sûr, dit Thurston. Le chalet des médecins, juste à côté du Camp de l'Ours, la cabane du Grand Bob. Ces messieurs viennent faire le plein de leurs Jaguar et de leurs Porsche ici, soit en arrivant, soit en repartant. » Il dit *porche* comme s'il parlait de l'endroit où les vieux s'assoient le soir pour regarder le soleil se coucher. « Mais doit y avoir personne là-bas. La saison de la chasse se termine le 9 décembre, et c'est de tir à l'arc que je vous parle, là. Le tir à balle est fermé depuis le dernier jour de novembre, et tous ces toubibs tirent au fusil. Des gros calibres. Je crois qu'ils aiment bien s'imaginer qu'ils sont en Afrique.

– Personne s'est arrêté plus tôt dans la journée ? Une vieille voiture avec pas mal de taches d'apprêt ?

– Non. »

Un jeune homme sort du garage en s'essuyant les mains sur un chiffon.

« Si, grand-père, j'l'ai vue moi. Une Chev'oley. J'étais dehors, en train de causer avec Spider Willis, quand elle est passée. » Il se tourne vers Hodges. « Si je l'ai remarquée, c'est parce qu'y a pas grand-chose du côté où elle allait, et c'était pas un gros Husky comme ç'ui que vous avez là.

– Vous pouvez m'indiquer le chemin jusqu'au camp ?

– Y a pas plus simple, dit Thurston. Du moins par une belle journée. Vous continuez votre route sur à peu près... » Il se tourne vers le jeune homme. « D'après toi, Duane ? Cinq kilomètres ?

– Plutôt six, répond Duane.

– Bon, coupons la poire en deux et disons cinq et demi. Vous allez guetter deux poteaux rouges sur votre gauche. Ils sont hauts, deux mètres environ, mais le chasse-neige est déjà passé deux fois là-bas, donc ouvrez l'œil parce qu'y doivent plus être trop visibles. Z'allez devoir forcer le passage dans la neige du bas-côté, vous savez. Sauf si

vous avez apporté une pelle.

– Je pense que ce que je conduis fera l'affaire, dit Hodges.

– Sûrement, ouais, et sans dommage pour votre 4×4 puisque la neige a pas encore eu le temps de se tasser. Bref, au bout d'un kilomètre, ou plus, la piste se divise en deux. D'un côté vous avez le camp du Grand Bob et de l'autre Têtes et Peaux. Je me rappelle plus lequel mène où, mais y avait des flèches dans le temps.

– Elles y sont toujours, dit Duane. Grand Bob c'est sur la droite, et Têtes et Peaux sur la gauche. Je l'sais, j'ai refait le toit en bardeaux de Bob Rowan en octobre. Ça doit être une urgence, m'sieur. Pour vous faire sortir par un temps pareil.

– Vous pensez que mon 4×4 passera sur cette piste ?

– Bien sûr, dit Duane. Les arbres retiendront encore une bonne partie de la neige, et la piste est en descente jusqu'au lac. Le retour risque d'être un peu plus difficile. »

Hodges sort son portefeuille de sa poche arrière – Seigneur, même ça, c'est douloureux – et en extrait sa carte de police avec le tampon RETRAITÉ dessus. Il y ajoute une de ses cartes de visite de Finders Keepers et les pose toutes les deux sur le comptoir.

« Messieurs, pouvez-vous garder un secret ? »

Les deux hommes hochent la tête, le regard brillant de curiosité.

« Bon, j'ai une assignation à comparaître à remettre. Affaire civile, montant à sept chiffres en jeu. L'homme que vous avez vu passer en Chevrolet badigeonnée d'apprêt est un médecin du nom de Babineau.

– Je le vois tous les ans en novembre, dit le vieux Thurston. Il a une sorte de morgue, voyez ? Il vous regarde toujours de haut. Mais il roule en BM.

– Aujourd'hui, il roule avec ce qu'il peut, dit Hodges, et si je ne lui remets pas ces papiers avant minuit, l'affaire est close et une vieille dame qui ne possède déjà pas grand-chose peut dire au revoir à son jour de paye.

– Faute professionnelle ? demande Duane.

– Je n'en dirai pas plus, mais je dois m'y rendre. »

Et vous vous en souviendrez, se dit Hodges. De ça, et du nom de Babineau.

Le vieux lui dit :

« On a quelques motoneiges derrière. Je peux vous en prêter une, si vous voulez, et l'Arctic Cat a un grand pare-brise. Certes, vous seriez

pas au chaud, mais vous êtes sûr de pouvoir rentrer. »

Hodges est touché par la proposition, faite comme ça à un parfait inconnu, mais il secoue la tête. Les motoneiges sont des bêtes bruyantes. Et il a dans l'idée que l'homme actuellement en résidence à Têtes et Peaux – que ce soit Brady, Babineau ou un curieux mélange des deux – sait qu'il arrive. L'avantage de Hodges, c'est que sa proie ignore *quand*.

« Ma coéquipière et moi allons commencer par y aller, dit-il. On se souciera de revenir plus tard.

– Discréto's, c'est ça ? dit Duane en posant un doigt sur ses lèvres ourlées d'un sourire.

– C'est l'idée. Si on reste coincés, il y a quelqu'un que je pourrais appeler pour venir nous chercher ?

– Appelez-nous. » Thurston lui tend une carte qu'il prend dans le petit présentoir en plastique à côté de la caisse. « Je vous enverrais Duane ou Spider Willis. Ça sera peut-être pas avant tard ce soir et ça vous coûtera quarante dollars, mais pour une affaire qu'en vaut des millions, j'imagine que vous pouvez vous le permettre.

– Les portables fonctionnent là-bas ?

– Cinq barres même par sale temps, répond Duane. Y a une antenne relais sur la rive sud du lac.

– C'est bon à savoir. Merci. Merci à vous deux. »

Il se retourne pour partir quand le vieux lui dit :

« Votre chapeau fera pas l'affaire par un temps pareil. Tenez, prenez ça. » Il lui tend un bonnet en laine tricoté surmonté d'un gros pompon orange. « Peux rien faire pour vos chaussures, par contre. »

Hodges le remercie, prend le bonnet, puis retire son borsalino et le pose sur le comptoir. Il a un mauvais pressentiment en faisant ça ; et le sentiment que c'est exactement ce qu'il doit faire.

« En garantie », dit-il.

Tous les deux lui sourient, le plus jeune avec un petit peu plus de dents.

« Ça fera l'affaire, dit le vieux, mais vous êtes bien certain de vouloir aller jusqu'au lac, monsieur... » – il baisse les yeux sur la carte de visite – « ... monsieur Hodges ? Vous m'avez l'air un chouïa patraque.

– C'est la bronchite, dit Hodges. Chaque hiver j'y ai droit. Merci, merci à vous deux. Et si à tout hasard le Dr Babineau venait à repasser

par ici...

– Je saurais le recevoir, croyez-moi, dit Thurston. Ce snobinard. »

Hodges se dirige vers la porte quand, surgie de nulle part, une douleur comme qu'il n'en a encore jamais ressenti le traverse du ventre à la mâchoire. C'est comme se faire transpercer par une flèche enflammée et il chancelle.

« Vous êtes sûr que ça va ? demande le vieux Thurston en contournant le comptoir.

– Oui, ça va. » C'est loin d'aller. « Une crampe à la jambe. D'avoir conduit. Je repasserai pour mon chapeau. »

Avec un peu de chance, se dit-il.

1.

Journal de chasse, pêche et survie.

« T'en a mis du temps, dit Holly. J'espère que tu as trouvé une bonne histoire à leur raconter.

– Assignation à comparaître. » Hodges n'a pas besoin d'en dire plus : ils ont déjà utilisé l'histoire de l'assignation plus d'une fois. Du moment qu'ils ne sont pas les principaux intéressés, les gens sont toujours prêts à donner un coup de main. « C'était qui au téléphone ? » Pensant Jerome, pour s'assurer qu'ils allaient bien.

« Izzy Jaynes. Ils ont reçu deux autres appels, un suicide et une tentative. Une fille qui a sauté du deuxième étage, elle a atterri sur une congère et s'en sort avec quelques fractures. Et un garçon qui s'est pendu dans son placard. Il a laissé un mot sur son oreiller, juste un prénom, *Beth*, avec un cœur brisé. »

Les roues de l'Expedition dérapent légèrement quand Hodges enclenche la marche avant et reprend la nationale. Il doit conduire avec ses feux de croisement allumés. Les pleins phares transforment la neige qui tombe en un mur blanc scintillant.

« On doit lui régler son compte nous-mêmes, dit-elle. Si c'est Brady, jamais personne ne le croira. Il se fera passer pour Babineau et inventera une histoire comme quoi il a pris peur et s'est enfui.

– Sans appeler la police alors que Bibli Al avait assassiné sa femme ? dit Hodges. Je suis pas sûr que ça tienne.

– Peut-être que non. Mais... imagine qu'il puisse entrer dans la peau de quelqu'un d'autre ? S'il a pu sauter dans Babineau, qui sait à qui d'autre il pourra s'en prendre ? On doit lui régler son compte nous-mêmes, Bill, même si on se fait arrêter pour meurtre. Tu crois que ça pourrait arriver, dis ? Tu crois tu crois tu crois ?

– On s'inquiétera de ça plus tard.

– Je suis pas sûre de pouvoir tirer sur quelqu'un. Même pas sur Brady Hartsfield s'il ressemble à quelqu'un d'autre. »

Il lui répète :

« On s'inquiétera de ça plus tard.

– Bon, d'accord. D'où tu sors ce bonnet ?

– Je l'ai échangé contre mon borsalino.

– Le pompon est ridicule, mais il a l'air bien chaud.

– Tu le veux ?

– Non. Mais... Bill ?

– Bon sang, Holly, quoi ?

– Tu as une mine affreuse.

– La flatterie ne te mènera nulle part.

– C'est ça. Moque-toi. On est encore loin ?

– De l'avis général là-bas, cinq kilomètres et demi sur cette route.

Puis c'est la piste qui mène au camp. »

Silence pendant cinq minutes alors qu'ils progressent à travers la neige cinglante. Et le plus gros de la tempête est encore à venir, se rappelle Hodges.

« Bill ?

– Quoi encore ?

– Tu n'as pas de bottes et je n'ai plus de Nicorette.

– Pourquoi tu t'allumes pas un joint ? Mais continue à surveiller la route et guette deux poteaux rouges sur la gauche. Ils devraient plus être loin. »

Holly ne s'allume pas de joint, se contente de s'avancer sur son siège et de regarder à gauche. Quand l'Expedition dérape à nouveau, l'arrière se déportant d'abord à gauche puis à droite, elle ne paraît pas le remarquer. Une minute plus tard, elle pointe du doigt.

« C'est eux ? »

Oui, c'est bien eux. Ils ont été ensevelis par le chasse-neige et ne dépassent plus que d'une cinquantaine de centimètres, mais ce rouge vif est impossible à rater ou à confondre. Hodges caresse la pédale de frein, met l'Expedition à l'arrêt, puis manœuvre de manière à se placer face à la congère. Puis il dit à Holly ce qu'il disait parfois à sa fille quand il montait avec elle dans les Tasses Folles au parc d'attractions de Lakewood :

« Tiens bien ton dentier ! »

Holly – qui prend toujours tout au pied de la lettre – réplique :

« Je n'ai pas de dentier. »

Mais elle se cramponne d'une main au tableau de bord.

Hodges appuie en douceur sur l'accélérateur et roule en direction

de la congère. Le heurt auquel il s'attendait ne se produit pas ; Thurston avait raison, la neige n'a pas eu le temps de se tasser et de durcir. Elle cède, s'éparpillant de part et d'autre de la voiture et sur le pare-brise, aveuglant momentanément Hodges. Il pousse les essuie-glaces à la vitesse maximale et, quand la vitre s'éclaircit, l'Expedition est engagé sur une piste forestière s'emplissant rapidement de neige. De temps à autre, des paquets dégringolent des branches alourdies. Il ne voit aucune trace de passage d'une voiture avant la leur, mais ça ne veut rien dire. Elles doivent être effacées à présent.

Il éteint ses phares et avance lentement. La bande de blanc entre les deux rangées d'arbres est juste assez visible pour servir de repère et le guider. La piste semble interminable – descendant, virant, descendant à nouveau – mais ils finissent par arriver à l'embranchement. Hodges n'a pas besoin de sortir vérifier les flèches. Au loin sur la gauche, à travers la neige et les arbres, il perçoit une faible lueur. C'est Têtes et Peaux, et il y a quelqu'un à la maison. Il braque le volant et emprunte lentement la voie de droite.

Ni l'un ni l'autre ne lèvent la tête pour voir la caméra de surveillance. Mais la caméra les voit.

Au moment où Hodges et Holly franchissent la congère laissée par le chasse-neige, Brady est assis devant la télé, vêtu du manteau d'hiver et des bottes de Babineau. Il a retiré les gants, il veut avoir les mains nues au cas où il devrait se servir du SCAR, mais une cagoule noire est posée sur sa cuisse. Quand le moment sera venu, il l'enfilera pour couvrir le visage de Babineau et ses cheveux d'argent. Ses yeux ne quittent jamais la télévision tandis qu'il tripote nerveusement les stylos et les crayons qui dépassent du crâne en céramique. Une vigilance accrue est absolument nécessaire. Quand Hodges arrivera, il éteindra ses phares.

Aura-t-il son nègre tondeur de pelouse avec lui ? se demande Brady. Ce serait pas chouette, ça ! Deux pour le prix d'...

Et quand on parle du loup.

Il craignait que le véhicule du vieux flic ne passe inaperçu dans la neige de plus en plus drue, mais il s'inquiétait pour rien. La neige est blanche ; le 4×4 est un rectangle noir massif glissant au travers. Brady se penche plus près, plissant les yeux, mais il est incapable de dire s'il y a une seule personne dans l'habitacle, ou deux, ou une putain de demi-douzaine. Il a le SCAR et avec, il pourrait descendre une escouade entière s'il le fallait, mais ça gâcherait tout le plaisir. Il veut Hodges vivant.

Du moins pour commencer.

Une question demeure – prendra-t-il directement à gauche, ou bien à droite ? Brady parie que K. William Hodges choisira la bifurcation qui mène au camp du Grand Bob, et il a raison. Alors que le 4×4 disparaît dans la neige (avec un bref coup de freins qui allume ses feux arrière lorsque Hodges négocie le premier virage), Brady repose le crâne porte-crayons à côté de la télécommande et s'empare d'un objet qui attendait sur la table basse. Un objet tout à fait légal si utilisé de manière appropriée... ce qui n'a jamais été le cas de Babineau et

consorts. Ils étaient peut-être de bons médecins mais, loin dans les bois, ils étaient bien souvent de vilains garnements. Brady passe le précieux accessoire autour de sa tête et le laisse pendre par l'élastique sur le devant de son manteau. Puis il enfle la cagoule, attrape le SCAR et sort. Son cœur bat vite et fort, et, pour le moment du moins, l'arthrite semble avoir totalement disparu des doigts de Babineau.

La vengeance est une hyène, et la hyène est de retour.

Holly ne demande pas à Hodges pourquoi il a pris à droite. Elle est névrosée mais pas stupide. Il roule au pas, regardant sur la gauche, se situant par rapport aux lumières. Quand il arrive au même niveau, il s'arrête et coupe le moteur. Il fait nuit noire à présent et, lorsqu'il se retourne pour la regarder, Holly a l'impression fugace de ne pas voir une tête mais un crâne.

« Reste là, dit-il à voix basse. Écris à Jerome. Dis-lui que tout va bien. Je vais couper par les bois et l'attraper.

– Tu veux pas dire *vivant*, si ?

– Non, pas si je le vois avec un Zappit. » Et même si je le vois sans, se dit-il. « On ne peut pas prendre le risque.

– Alors tu crois que c'est lui. *Brady*.

– Même si c'est Babineau, il est impliqué. Jusqu'au cou. »

Mais c'est vrai, il est maintenant convaincu que l'esprit de Brady Hartsfield pilote le corps de Babineau. Son intuition est trop forte pour être niée, et elle a acquis la valeur d'un fait.

Que Dieu me vienne en aide si je le tue et que je me suis trompé, pense-t-il. Seulement comment le saurais-je ? Comment pourrais-je jamais en être certain ?

Il s'attend à ce que Holly proteste et veuille l'accompagner, mais tout ce qu'elle dit c'est :

« Je ne suis pas sûre de pouvoir conduire ce machin hors d'ici s'il t'arrive quelque chose, Bill. »

Il lui tend la carte de Thurston.

« Si je ne suis pas de retour dans dix minutes, non, disons quinze, appelle ce type.

– Et si j'entends des coups de feu ?

– Si c'est moi et que je vais bien, je klaxonnerai sur la voiture de Bibli Al. Deux petits coups. Si tu ne les entends pas, roule jusqu'à l'autre camp, celui de Grand Bob Machin-Chose. Force l'entrée, trouve

un endroit où te planquer et appelle Thurston. »

Hodges se penche par-dessus la console centrale et, pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, pose ses lèvres sur les siennes. Holly est trop surprise pour répondre à son baiser mais elle ne se recule pas. Quand il s'écarte, elle baisse les yeux, confuse, et dit la première chose qui lui vient à l'esprit :

« Bill, tu es en *chaussures* ! Tu vas *geler* !

– Y a pas tellement de neige sous les arbres, juste quelques centimètres. »

Et franchement, avoir froid aux pieds est la dernière de ses préoccupations à ce stade.

Il trouve l'interrupteur à bascule pour neutraliser le plafonnier. Alors qu'il descend de l'Expedition, poussant un grognement de douleur contenue, Holly entend le murmure croissant du vent dans les sapins. Si c'était une voix, ce serait une lamentation. Puis la portière se referme.

Elle reste assise sans bouger, regardant la forme sombre de Hodges se fondre dans les formes sombres des arbres, et quand elle n'arrive plus à les distinguer les unes des autres, elle sort et suit ses traces. Le Victory .38, qui était l'arme de service du père de Hodges dans les années cinquante, du temps où Sugar Heights était encore un bois, est dans la poche de son manteau.

Un pas lourd après l'autre, Hodges se dirige vers les lumières du camp Têtes et Peaux. La neige poudroie sur son visage et couvre ses paupières. La flèche enflammée est de retour, incendiant ses entrailles. Le grillant de l'intérieur. Son visage ruisselle de sueur.

Au moins, j'ai pas chaud aux pieds, se dit-il, et c'est là qu'il trébuche sur un tronc couvert de neige et s'étale. Il atterrit en plein sur le flanc gauche et enfouit son visage au creux de sa manche pour ne pas hurler de douleur. Un liquide chaud se répand dans son entrejambe.

Me suis pissé dessus, se dit-il. Pissé dessus comme un bébé.

Quand la douleur passe un peu, il rassemble ses jambes sous lui et tente de se relever. Il n'y arrive pas. Son entrejambe mouillé est en train de refroidir. Il peut carrément sentir sa bite se ratatiner pour échapper à l'humidité. Il attrape une branche basse et tente à nouveau de se relever. La branche se brise. Il la regarde bêtement avec l'impression d'être un personnage de dessin animé – Vil Coyote, peut-être –, et la jette sur le côté. Au même moment, une main le crochète sous l'aisselle.

Sa surprise est si grande qu'il manque crier. L'instant d'après, Holly murmure à son oreille :

« Allez hop, Bill, debout. »

Avec son aide, il est enfin capable de se remettre sur ses pieds. Les lumières sont proches à présent, pas plus de quarante mètres à travers le rideau des arbres. Il peut voir la neige givrant les cheveux de Holly et se posant sur ses joues. Tout à coup, le voilà qui se souvient du bureau d'un libraire spécialisé en livres anciens nommé Andrew Halliday, et du moment où lui, Holly et Jerome avaient découvert Halliday étendu mort par terre. Il leur avait dit de rester en arrière, mais...

« Holly, si je te demandais de retourner à la voiture, tu le ferais ?

– Non. » Elle chuchote. Ils chuchotent tous les deux. « Tu vas sûrement devoir l'abattre, et tu n'arriveras pas là-bas sans aide.

– Tu es censée être mon renfort, Holly. Ma police d'assurance. »

Il est inondé de sueur. Dieu merci, il a un long manteau. Il ne veut pas que Holly sache qu'il a pissé sur lui.

« *Jerome* est ta police d'assurance, dit-elle. Moi je suis ta coéquipière. C'est pour ça que tu m'as emmenée, que tu en aies conscience ou non. Et c'est ce que je veux. C'est ce que j'ai toujours voulu. Allez, appuie-toi sur moi, maintenant. Finissons-en. »

Ils progressent lentement à travers les derniers arbres. Hodges n'en revient pas de tout le poids qu'elle supporte. Ils s'arrêtent à l'orée de la clairière qui entoure le chalet. Deux pièces sont éclairées. À en juger par la lueur tamisée émanant de la pièce la plus proche, Hodges dirait que c'est la cuisine. Une seule lumière y est allumée, peut-être celle au-dessus de la gazinière. De l'autre fenêtre provient une lueur vacillante qui suggère un feu de cheminée.

« C'est là qu'on va, dit-il en désignant cette fenêtre du doigt. Et à partir de maintenant, on est des soldats en patrouille de nuit. Ce qui veut dire qu'on rampe.

– Tu vas pouvoir ?

– Ouais. » Il se peut même que ce soit plus facile que de marcher. « Tu aperçois le lustre ?

– Oui. On dirait des os. Brrr !

– C'est la salle de séjour, et c'est probablement là qu'il se trouve. S'il y est pas, on attend jusqu'à ce qu'il se pointe. S'il a un Zappit à la main, j'ai bien l'intention de l'abattre. Pas de les mains en l'air, pas de à terre et les mains derrière le dos. Tu y vois un inconvénient ?

– Absolument aucun. »

Ils se mettent à quatre pattes. Hodges laisse le Glock dans la poche de son manteau pour ne pas le traîner dans la neige.

« Bill. »

Son murmure est si bas qu'il l'entend à peine par-dessus le vent.

Il se retourne pour la regarder. Elle lui tend un de ses gants.

« Trop petit », dit-il, et il pense à Johnnie Cochran disant, *S'il ne peut l'enfiler, vous devez l'acquitter*. Insensé tout ce qui peut vous passer par la tête dans des moments pareils. Seulement, a-t-il déjà vécu un moment pareil dans sa vie ?

« Force, chuchote-t-elle. Tu dois garder ta main au chaud pour

tirer. »

Elle a raison, et il arrive à l'enfiler presque entièrement. Le gant est trop court pour couvrir toute sa main mais ses doigts sont protégés, et c'est tout ce qui compte.

Ils rampent, Hodges légèrement en tête. La douleur est toujours pénible mais, maintenant qu'il n'est plus debout, la flèche qui transperce ses entrailles se consume doucement au lieu de flamber.

Faut que j'économise un peu d'énergie, se dit-il. Juste ce qu'il faut.

Une quinzaine de mètres séparent la lisière du bois de la fenêtre où on voit le lustre et, à mi-parcours, sa main nue a déjà perdu toute sensibilité. Il n'arrive pas à croire qu'il a entraîné sa meilleure amie jusqu'ici, à ramper avec lui dans la neige comme des gosses qui jouent à la guerre, à des kilomètres de tout secours. Il avait ses raisons et elles lui paraissaient sensées tout à l'heure à l'hôtel Hilton de l'aéroport. Plus tellement, à présent.

Il regarde à gauche, la forme silencieuse de la Malibu de Al. Il regarde à droite, et voit un tas de bois couvert de neige. Il commence à ramener la tête vers la fenêtre éclairée quand il la retourne brusquement vers le tas de bois, sa sonnette d'alarme se déclenchant un poil trop tard.

Il y a des traces de pas dans la neige. L'angle était mauvais pour les voir depuis la lisière du bois, mais il les distingue très nettement à présent. Elles partent de l'arrière de la maison et vont jusqu'à la réserve de bois. Il est sorti par la porte de la cuisine, se dit Hodges. C'est pour ça que la lumière est allumée. J'aurais dû m'en douter. Je m'en serais douté si j'avais pas été aussi malade.

Il cherche son Glock à tâtons mais le gant trop petit ralentit sa prise et, quand il l'empoigne enfin et qu'il tente de l'extraire, l'arme se coince dans la doublure. Pendant ce temps, une forme noire s'est levée derrière le tas de bois. La forme noire franchit en quatre bonds les quatre mètres qui les séparent. Son visage, vide à part les yeux ronds et saillants, est celui d'un extraterrestre dans un film d'horreur.

« *Holly, attention !* »

Elle lève la tête à l'instant où la crosse du SCAR s'abat sur son crâne. On entend un craquement écœurant et elle s'écroule la tête la première dans la neige, les bras en croix : une marionnette aux fils sectionnés. Hodges libère le Glock de la poche de son manteau à l'instant où la crosse s'abat à nouveau. Hodges sent, et entend, son

propre poignet se briser ; il voit le Glock atterrir dans la neige et disparaître.

Toujours à genoux, Hodges lève les yeux et voit un homme grand – bien plus grand que Brady Hartsfield – debout devant le corps inerte de Holly. L'homme porte une cagoule et des lunettes de vision nocturne.

Il nous a repérés dès qu'on est sortis du bois, se dit Hodges, lugubre. Pour ce que j'en sais, il nous a repérés dans le bois, quand j'enfilais le gant de Holly.

« Bonjour, inspecteur Hodges. »

Hodges ne répond pas. Il se demande si Holly est toujours en vie, et si elle récupérera jamais du coup qu'elle vient de recevoir. Mais c'est idiot, bien sûr, Brady ne lui laissera aucune chance de récupérer.

« Tu vas venir avec moi à l'intérieur, dit Brady. Reste à savoir si on l'emmène avec nous ou si on la laisse là, à geler comme un bâtonnet glacé. » Et, comme s'il venait de lire dans ses pensées (pour autant que Hodges le sache, il en est capable) : « Oh, elle vit encore. Pour l'instant, du moins. Je vois son dos se soulever quand elle respire. Sauf qu'avec un coup pareil et le nez dans la neige, qui sait pour combien de temps elle en a ?

– Je vais la porter », dit Hodges, et il est prêt à le faire, qu'importe la douleur.

« OK. »

Il a répondu sans réfléchir, et Hodges comprend que c'est ce que Brady attendait, ce qu'il voulait. Il a une longueur d'avance. Depuis le début. Et la faute à qui ?

La mienne. Entièrement la mienne. Voilà ce que je récolte à jouer une fois de plus au Cow-Boy Solitaire... mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Qui est-ce qui m'aurait cru ?

« Ramasse-la, dit Brady. Voyons voir si t'en es capable. Parce que pour tout te dire, tu m'as l'air sacrément flagada. »

Hodges passe les bras sous le corps de Holly. Dans les bois, il n'avait pas réussi à se relever après sa chute, mais là, il rassemble toutes ses forces et exécute un épaulé-jeté avec le corps inerte de Holly. Il chancelle, s'écroule presque, puis retrouve l'équilibre. La flèche enflammée a disparu, avalée par l'incendie qui fait rage en lui. Malgré tout, il serre fort Holly contre sa poitrine.

« C'est bien. » Brady a le ton sincèrement admiratif. « Maintenant

voyons voir si tu arrives jusqu'à la maison. »
Étonnamment, Hodges y arrive.

1.

Déclaration célèbre de l'avocat Johnnie Cochran durant le très médiatisé et controversé procès de O. J. Simpson, accusé du meurtre de son ex-épouse et acquitté en 1995.

Dans la cheminée, le bois flambe et dégage une chaleur léthargique. Suffoquant, de la neige fondue ruisselant de son bonnet sur son visage, Hodges avance jusqu'au centre de la pièce et tombe à genoux. À cause de son poignet cassé qui enfle comme une saucisse, il doit soutenir la nuque de Holly dans le creux de son coude. Il parvient à éviter que sa tête ne heurte le plancher, et c'est une bonne chose. Le crâne de Holly a été assez maltraité comme ça.

Brady a enlevé son manteau, les lunettes infrarouges et la cagoule. Dessous, c'est le visage de Babineau et les cheveux d'argent (inhabituellement hirsutes) de Babineau, mais c'est bien de Brady Hartsfield qu'il s'agit. Les derniers doutes de Hodges sont dissipés.

« Est-elle armée ?

– Non. »

L'homme qui ressemble à Felix Babineau sourit.

« Bon, voilà ce qu'on va faire, Bill. Je vais fouiller ses poches, et si je trouve un flingue, je lui fais sauter son petit cul jusqu'à l'État voisin. Qu'est-ce que t'en dis ?

– Elle a un Victory .38, dit Hodges. Elle est droitière, donc si elle l'a pris, il doit être dans la poche droite de son manteau. »

Brady se baisse tout en gardant le fusil d'assaut braqué sur Hodges, le doigt sur la détente, l'amortisseur de crosse appuyé contre le côté droit de son torse. Il trouve le revolver, l'examine rapidement puis le glisse sous sa ceinture dans le creux de ses reins. Malgré sa douleur et son désespoir, Hodges éprouve un certain amusement amer. Brady a dû voir des gros durs faire ça dans une centaine de séries télé et de films d'action, mais ça ne marche vraiment qu'avec les automatiques, qui sont plats.

Un ronflement guttural sort de la gorge de Holly, étendue sur le tapis au crochet. Son pied est pris d'une secousse spasmodique puis s'immobilise.

« Et toi ? demande Brady. D'autres armes sur toi ? Le fameux flingue de secours attaché à la cheville, peut-être ? »

Hodges fait non de la tête.

« Juste pour être sûr, pourquoi tu remontes pas les jambes de ton pantalon que je voie ? »

Hodges obéit, révélant des chaussures trempées, des chaussettes mouillées, et rien d'autre.

« Parfait. Maintenant, enlève ton manteau et jette-le sur le canapé. »

Hodges ouvre son manteau et parvient à se contenir le temps de s'en extraire, mais lorsqu'il le lance, une corne de taureau le transperce de l'aine jusqu'au cœur et il pousse un grognement.

Les yeux de Babineau s'agrandissent.

« Douleur réelle ou simulée ? *Live* ou *Memorex* ? À voir ton impressionnante perte de poids, je dirais réelle. Qu'est-ce qui t'arrive, inspecteur Hodges ?

– Cancer. Pancréas.

– Oh là là, pas bon. Même Superman peut pas le vaincre, celui-là. Mais t'inquiète, je vais peut-être pouvoir abrégé tes souffrances.

– Fais ce que tu veux de moi, dit Hodges. Laisse-la tranquille. »

Brady regarde la femme allongée par terre avec grand intérêt.

« Ne serait-ce pas, à tout hasard, la femme qui fracassa ce qui me servait jadis de tête ? » La formule le fait rire.

« Non », fait Hodges. Le monde s'est réduit à une focale d'appareil photo, zoomant et dézoomant à chaque laborieux battement de son cœur assisté par pacemaker. « C'est Holly Gibney qui t'a frappé. Elle est retournée vivre chez ses parents dans l'Ohio. Ça c'est Kara Winston, mon assistante. » Il sort ce nom de nulle part, et il n'a pas une seconde d'hésitation en le prononçant.

« Une assistante qui décide, comme ça, de t'accompagner en mission tuer ou être tué ? J'ai un peu de mal à le croire.

– Je lui ai promis une prime. Elle a besoin d'argent.

– Et où, dis-moi, se trouve ton nègre tondeur de pelouse ? »

Hodges envisage momentanément de lui dire la vérité : que Jerome est retourné en ville, qu'il sait que Brady s'est probablement réfugié au camp de chasse, qu'il va bientôt en informer la police, si ce n'est déjà fait. Mais tout cela arrêtera-t-il Brady ? Bien sûr que non.

« Jerome est en Arizona, il construit des maisons. Habitat for

Humanity.

– Quel altruisme ! J'espérais qu'il serait avec toi. Comment va sa sœur ?

– Une jambe cassée. Elle sera sur pied en un rien de temps.

– C'est pas de bol.

– Elle était un de tes sujets expérimentaux, c'est ça ?

– Elle avait un des Zappit d'origine, oui. Ils étaient douze. Comme les douze Apôtres, pourrait-on dire, lancés pour répandre la bonne parole. Assieds-toi dans le fauteuil face à la télé, inspecteur Hodges.

– J'aime autant pas. Mes émissions préférées passent le lundi. »

Brady sourit poliment.

« Assis. »

Hodges s'assoit, prenant appui de sa bonne main sur la table à côté du fauteuil. Se baisser le met à l'agonie mais une fois qu'il est assis, c'est un peu plus confortable. La télé est éteinte mais il la contemple quand même.

« Où est la caméra ?

– Sur le poteau, là où la piste se sépare en deux. Au-dessus des flèches. Tu n'as pas à t'en vouloir de l'avoir ratée. Elle était couverte de neige, juste l'objectif qui dépasse, et puis t'avais éteint tes phares à ce moment-là.

– Reste-t-il du Babineau en toi ? »

Brady hausse les épaules.

« Quelques bribes. De temps en temps, j'entends hurler la part de lui qui pense être encore en vie. Ça va s'arrêter.

– Seigneur », souffle Hodges.

Brady pose un genou à terre, le canon du fusil d'assaut posé sur sa cuisse toujours braqué sur Hodges. Il retourne l'étiquette du manteau de Holly et l'examine.

« "H. Gibney", lit-il. Écrit au feutre indélébile. Pour pas que ça parte au lavage. Très méticuleuse. J'aime les gens qui prennent soin de leurs affaires. »

Hodges ferme les yeux. La douleur irradie et il donnerait tout ce qu'il a pour y échapper, et échapper à ce qui va se passer ensuite. Il donnerait n'importe quoi pour seulement dormir, dormir, dormir. Mais il les rouvre et se force à regarder Brady, parce qu'on n'abandonne pas la partie. C'est ça le jeu ; on n'abandonne pas la partie.

« J'ai un paquet de trucs à faire dans les deux ou trois jours qui viennent, inspecteur Hodges, mais je vais mettre tout ça en suspens le temps de m'occuper de toi. Ça te donne l'impression d'être spécial ? Ça devrait. Je te dois tellement pour m'avoir foutu en l'air comme ça.

– Je te rappelle que c'est *toi* qui es venu *me* chercher, dit Hodges. C'est toi qui as lancé la machine, en faisant le malin avec cette lettre à la con. Pas moi. Toi. »

Le visage de Babineau – le visage buriné d'un acteur de genre plus âgé que lui – s'assombrit.

« Tu marques peut-être un point, là, mais regarde qui a le dessus, maintenant. Regarde qui *gagne*, inspecteur Hodges.

– Si t'appelles ça gagner, de pousser des ados débiles et largués à se suicider, alors j'imagine que t'es gagnant, ouais. Moi, je trouve que c'est aussi balèze que de sortir le lanceur en trois coups.

– Ça s'appelle le *contrôle mental* ! J'ai le *contrôle* ! T'as été incapable de m'arrêter ! Absolument incapable ! Et elle aussi ! » Il donne un coup de pied dans les côtes de Holly. Le corps inerte de Holly roule vers la cheminée puis reprend sa place. Son visage est blême, ses yeux fermés profondément enfoncés dans leurs orbites. « En fait, elle m'a rendu service ! Je suis *meilleur* qu'avant ! Meilleur que jamais !

– Alors pour l'amour du Ciel, *arrête de lui donner des coups de pied* ! » s'écrie Hodges.

La colère et l'excitation de Brady ont empourpré le visage de Babineau. Ses mains sont crispées sur le fusil d'assaut. Il prend une profonde inspiration pour se calmer, puis une autre. Et il sourit.

« Un petit faible pour Mme Gibney, peut-être ? » Il lui file un autre coup de pied, dans la hanche cette fois. « Tu te la tapes ? C'est ça ? C'est pas un top-modèle mais j'imagine qu'un type de ton âge doit faire avec ce qu'il a. Tu sais ce qu'on disait ? Fous-lui le drapeau américain sur la tête et baise-la pour la bannière étoilée. »

Il balance encore un coup de pied à Holly et montre ses dents à Hodges dans ce qu'il imagine être un sourire.

« T'avais l'habitude de me demander si je me tapais ma mère, tu te souviens ? Toutes les fois où tu t'es pointé dans ma chambre pour me demander si je me tapais la seule personne qu'ait jamais eu de l'affection pour moi. Me dire qu'elle était sexy et me demander si c'était une super-chaudasse. Savoir si je faisais semblant. Espérer que

je souffre. Et moi obligé de rester là sans bouger et d'encaisser. »

Il s'apprête à donner un autre coup de pied à la pauvre Holly. Pour détourner son attention, Hodges dit :

« Il y avait une infirmière. Sadie MacDonald. C'est toi qui l'as poussée à se suicider ? C'est ça, hein ? C'était la première. »

Ça, ça plaît à Brady, dont le sourire exhibe un peu plus des coûteux soins dentaires du Dr Babineau.

« C'ça été facile. C'est toujours facile une fois que t'es à l'intérieur et que tu commences à actionner les manettes.

– Comment tu fais ça, Brady ? Comment tu rentres à l'intérieur ? Et comment t'as réussi à mettre la main sur tous ces Zappit et à les modifier ? Ah, et le site internet, alors ? Raconte ! »

Brady rigole.

« T'as lu trop de romans policiers où le petit malin de privé fait parler l'assassin psychopathe jusqu'à ce que les renforts arrivent. Ou jusqu'à ce que l'assassin baisse un peu sa garde et que le privé puisse l'empoigner et lui prendre son flingue. Mais je pense pas que les renforts vont arriver, et t'as pas l'air en état de pouvoir attraper un poisson rouge. Et puis, tu sais déjà quasiment tout. Tu serais pas là, sinon. Freddi a craché le morceau et – sans vouloir plagier Snidely Whiplash – elle va payer. Un jour ou l'autre.

– Freddi prétend qu'elle n'a pas créé le site.

– J'ai pas eu besoin d'elle. J'ai fait ça tout seul, dans le bureau de Babineau, sur son ordinateur portable. Pendant une de mes petites virées loin de la Chambre 217.

– Et pour...

– Ta gueule. Tu vois la table, là, inspecteur Hodges ? »

Elle est en bois de merisier, comme le buffet, et elle paraît hors de prix, mais elle est souillée de cercles délavés, traces de verres posés négligemment sans sous-bocks. Les médecins propriétaires de cet endroit sont peut-être méticuleux en salle d'opération, mais ici, ce sont de vrais crados. Actuellement, une télécommande et un porte-crayons en forme de crâne sont posés sur la table.

« Ouvre le tiroir. »

Hodges s'exécute. Dedans, il y a un Zappit Commander rose sur un vieux magazine télé avec Hugh Laurie en couverture.

« Prends-le et allume-le.

– Non.

– OK, d'accord. Je vais m'occuper de Gibney, alors. » Il abaisse le canon du fusil d'assaut et le braque sur la nuque de Holly. « En mode automatique, ça va carrément lui arracher la tête. Peut-être qu'elle va voltiger jusque dans la cheminée ? Voyons voir.

– OK, dit Hodges. OK, OK, d'accord. Arrête. »

Il prend le Zappit et trouve le bouton sur le dessus de la console. L'écran de bienvenue s'allume ; la diagonale du Z rouge remplit tout l'écran. Il est invité à faire glisser l'écran pour accéder aux jeux. Il le fait sans attendre l'injonction de Brady. Son visage est dégoulinant de sueur. Il n'a jamais eu aussi chaud. Son poignet cassé l'élance.

« Tu vois l'icône Fishin' Hole ?

– Oui. »

Ouvrir Fishin' Hole est la dernière chose dont il a envie. Mais quand l'alternative qui se présente à lui est de rester assis là, avec son poignet cassé et son abdomen enflé qui palpitent, à regarder une rafale de munitions de gros calibre séparer la tête du corps menu de Holly, pas vraiment le choix. Et puis, il a lu qu'on ne peut pas être hypnotisé contre son gré. Il est vrai que la console de Dinah Scott a failli l'endormir, mais il ignorait alors de quoi il retournait. Maintenant il sait. Et si Brady le croit en transe et qu'il ne l'est pas, alors peut-être... peut-être seulement...

« Je suis sûr que tu sais comment ça marche maintenant », dit Brady.

Il a les yeux qui brillent et qui pétillent, les yeux d'un garçon qui s'apprête à mettre le feu à une toile d'araignée pour voir ce que fera la bestiole. Essaiera-t-elle de trouver une issue et de se carapater de sa toile en feu ou brûlera-t-elle ?

« Appuie sur l'icône. Les poissons vont se mettre à nager et la musique va démarrer. Attrape les poissons roses et additionne les numéros. Pour gagner, il faut marquer cent vingt points en cent vingt secondes. Si tu gagnes, j'épargne la vie de Gibney. Si tu perds, on verra bien ce dont ce petit automatique est capable. Babineau l'a vu démolir une pile de blocs en béton un jour, alors imagine avec de la chair humaine.

– Même si je fais cinq mille points, tu la laisseras pas en vie, dit Hodges. J'y crois pas une seule seconde. »

Les yeux bleus de Babineau s'agrandissent dans une mimique de fausse indignation.

« Mais tu devrais ! Tout ce que je suis devenu, je le dois à cette salope étalée à mes pieds ! Le moins que je puisse faire, c'est lui laisser la vie sauve. En supposant qu'elle soit pas déjà en train de crever d'une hémorragie cérébrale. Maintenant, arrête de jouer la montre. Joue plutôt au jeu. Le compte à rebours commence à l'instant où ton doigt se pose sur l'icône. »

N'ayant pas d'autre choix, Hodges appuie sur l'icône. L'écran se vide. Il y a un flash bleu si lumineux qu'il doit plisser les yeux et, l'instant d'après, les poissons sont là, allant et venant, en haut, en bas, se croisant, lâchant des chapelets de bulles argentées. La musique se met à tinter : *À la mer, à la mer, près de la magnifique mer...*

Sauf que c'est pas juste de la musique. Il y a des mots intégrés. Et il y a aussi des mots dans les flashes bleus.

« Dix secondes, dit Brady. Tic-tac, tic-tac. »

Hodges essaye d'attraper un poisson rose et le manque. Il est droitier et l'élancement dans son poignet empire à chaque mouvement de sa main, mais cette douleur n'est rien comparée à celle qui l'incendie de l'aine à la gorge. Au troisième coup, il attrape un petit rose – c'est le nom qu'il leur donne, maintenant – et le poisson devient un 5. Il le dit à haute voix.

« Seulement cinq points en vingt secondes ? dit Brady. Va falloir mettre les bouchées doubles, inspecteur. »

Hodges tape plus vite, ses yeux bougeant de gauche à droite, de haut en bas. Il n'a plus besoin de les plisser à la vue des flashes bleus car il y est habitué. Et ça devient plus facile. Les poissons paraissent plus gros à présent, et un peu plus lents. La musique moins tintinnabulante. Plus ronde, d'une certaine manière. *Toi et moi, toi et moi, oh comme nous serons heureux.* Est-ce la voix de Brady, qui chante avec la musique, ou est-ce seulement son imagination ? *Live* ou *Memorex* ? Pas le temps de penser à ça maintenant. *Tempus fugit.*

Il attrape un poisson-sept, puis un quatre, et – jackpot ! – un douze. Il dit : « J'en suis à vingt-sept. » Mais est-ce bien ça ? Il a perdu le fil.

Brady ne le renseigne pas, Brady lui dit seulement : « Plus que quatre-vingts secondes », et sa voix semble entourée d'un léger écho, comme si elle lui parvenait du fin fond d'un long couloir. Pendant ce temps, une chose merveilleuse est en train de se produire : la douleur dans son abdomen commence à se dissiper.

Waouh, l'ordre des médecins devrait être mis au courant d'un truc pareil.

Il attrape un autre petit rose. Un 2. Pas terrible mais il y en a plein d'autres. Plein, plein d'autres.

C'est là qu'il commence à sentir comme des doigts papillonner délicatement à l'intérieur de sa tête. Et ce n'est pas son imagination. Il est envahi. *Ç'a été facile*, a dit Brady à propos de l'infirmière MacDonald. *C'est toujours facile une fois que t'es à l'intérieur et que tu commences à actionner les manettes.*

Que se passera-t-il quand Brady commencera à actionner ses manettes à lui ?

Il sautera dans ma peau comme il a sauté dans celle de Babineau, se dit Hodges... sauf que, comme la voix et la musique, cette certitude semble lui parvenir du fin fond d'un long couloir. Au bout du couloir, il y a la porte de la Chambre 217, et la porte est ouverte.

Pourquoi voudrait-il faire ça ? Pourquoi voudrait-il habiter un corps qui s'est changé en usine à cancer ? Parce qu'il veut que je tue Holly. Pas avec le fusil, cela dit, jamais il ne me le confierait. Il se servira de mes mains, poignet cassé ou pas, pour l'étrangler. Puis il quittera mon corps pour me laisser face à mon acte.

« Tu t'améliores, inspecteur Hodges, et il te reste encore une minute. Détends-toi et continue à taper. C'est plus facile si tu te détends. »

La voix ne résonne plus du fond d'un couloir : bien que Brady se tienne maintenant juste en face de lui, elle provient d'une galaxie fort, fort lointaine. Brady se penche et fixe avidement le visage de Hodges. Mais il y a des poissons qui nagent entre eux. Des petits roses, des petits bleus, des petits rouges. Parce que Hodges se trouve dans l'écran du Fishin' Hole à présent. C'est un aquarium et il est le poisson. Il sera bientôt dévoré. Dévoré vivant.

« Allez, Billy Boy, attrape les poissons roses ! »

Je ne peux pas le laisser entrer, se dit Hodges, mais je ne peux pas non plus l'en empêcher.

Il attrape un poisson rose qui se change en 9, et ce n'est plus seulement des doigts qu'il sent à présent, mais une autre conscience qui se déverse dans son esprit. Elle se répand comme l'encre dans l'eau. Hodges essaye de se débattre mais il sait qu'il va perdre. La force de cette personnalité envahissante est phénoménale.

Je vais me noyer. Me noyer dans l'aquarium. Me noyer dans Brady Hartsfield.

À la mer, à la mer, près de la magnifique m...

Un carreau se brise non loin. « *Et c'est un HOME RUN !* » claironne un joyeux chœur de garçons.

Le lien unissant Hodges à Hartsfield est rompu par l'effet de surprise, brut et inattendu. Hodges sursaute dans son fauteuil et lève la tête alors que Brady pivote vers le canapé, les yeux écarquillés et la bouche béante d'effarement. Le Victory .38, que seul son petit canon maintient contre ses reins (le barillet l'empêche de s'enfoncer plus profond), s'échappe de sa ceinture et tombe sur le tapis en peau d'ours.

Hodges n'hésite pas une seule seconde. Il balance le Zappit dans le foyer de la cheminée.

« *T'as pas intérêt !* » beugle Brady en se retournant. Il lève le SCAR. « *Fais pas ça, mer...* »

Hodges attrape l'objet le plus proche, pas le .38 mais le porte-crayons en céramique. Son poignet gauche va très bien et la distance est courte. Il le jette au visage que Brady a volé, le jette de toutes ses forces et atteint sa cible, en plein dans le mille. Le crâne en céramique se fracasse. Brady hurle – de douleur, oui, mais surtout de stupéfaction – et du sang jaillit de son nez. Quand il essaie de redresser le fusil, Hodges déplie les jambes, essuyant un autre violent encornement, et balance ses pieds dans l'estomac de Brady. Brady titube en arrière, retrouve presque l'équilibre, trébuche sur un pouf et s'étale sur la peau d'ours.

Hodges tente de se propulser hors du fauteuil mais ne réussit qu'à renverser la table basse. Il tombe à genoux au moment où Brady se redresse sur son séant en ramenant le SCAR contre lui. Une détonation retentit avant qu'il ait le temps de le braquer sur Hodges, et Brady hurle à nouveau. Uniquement de douleur, cette fois. Incrédule, il tourne la tête vers son épaule où du sang coule par un trou dans sa chemise.

Holly est assise. Elle a un bleu monstrueux au-dessus de l'œil gauche, quasiment au même endroit que celui de Freddi. Son œil gauche est rouge, injecté de sang, mais l'autre est brillant et aux aguets. Elle tient le Victory .38 à deux mains.

« *Tire encore ! rugit Hodges. Tire, Holly !* »

Alors que Brady se met debout dans une embardée – le visage hébété, une main plaquée sur sa blessure, l'autre tenant le SCAR –, Holly tire encore. La balle part trop haut, ricoche sur la cheminée en pierres apparentes au-dessus du feu qui ronfle.

« Arrête ! » crie Brady, se baissant pour esquiver. Il se démène en même temps pour redresser le SCAR. « Arrête ça, espèce de salo... »

Holly tire une troisième fois. La manche de Brady tressaute et il hurle. Hodges ne sait pas si la balle l'a transpercé mais elle l'a au moins éraflé.

Hodges se remet debout et tente de s'élancer vers Brady qui se débat toujours avec son fusil automatique. Il ne parvient qu'à se traîner d'un pas lourd.

« T'es sur le passage ! crie Holly. *Bill, pousse-toi, t'es sur le toufu passage !* »

Hodges tombe à genoux et rentre la tête. Brady pivote et court. Le .38 claque. Des éclats de bois giclent de l'encadrement de la porte trente centimètre sur sa droite. Puis il a disparu. La porte d'entrée est ouverte. De l'air froid s'engouffre, excitant la danse du feu.

« *Je l'ai raté !* s'écrie Holly, accablée. Idiote et bonne à rien que je suis ! Idiote et bonne à rien ! »

Elle lâche le Victory et se gifle le visage.

Hodges intercepte sa main avant qu'elle puisse recommencer et s'agenouille près d'elle.

« Non, tu l'as touché au moins une fois, peut-être deux. C'est grâce à toi si on est encore en vie. »

Mais pour combien de temps ? Brady s'est enfui avec son maudit fusil d'assaut, il se peut qu'il ait une ou deux recharges en rab, et Hodges sait qu'il ne mentait pas sur la capacité du MK 17 à démolir des blocs de béton. Il a vu un fusil d'assaut similaire, le HK 416, faire exactement ça sur un champ de tir privé dans les collines du comté de Victory. Il y était allé avec Pete et, sur le chemin du retour, ils avaient plaisanté comme quoi le HK devrait être une arme de police réglementaire.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demande Holly. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Hodges récupère le .38 et fait tourner le barillet. Plus que deux cartouches, et de toute façon, le .38 n'est efficace qu'à bout portant. Holly souffre d'un traumatisme crânien, à tout le moins, et lui est

quasiment invalide. L'amère vérité, c'est qu'ils avaient une chance de l'avoir et que Brady s'est échappé.

Il la serre dans ses bras et répond :

« Je sais pas.

– Peut-être qu'on devrait se cacher.

– Je pense pas que ça marcherait », dit-il, mais il ne précise pas pourquoi, et il est soulagé qu'elle ne demande pas.

C'est parce qu'il reste encore un peu de Brady en lui. Ça ne durera probablement pas longtemps, mais Hodges a dans l'idée que pour le moment, c'est aussi efficace qu'une balise radar.

1.

Allusion au slogan publicitaire de l'entreprise Memorex, fabricant entre autres de bandes magnétiques (*Is it live, or is it Memorex ?*).

2.

Personnage du méchant dans le dessin animé *Dudley Do-Right of the Mounties*.

Brady titube, enfoncé dans la neige jusqu'à mi-mollet, les yeux hagards, le cœur de soixante-trois ans de Babineau battant la chamade dans sa poitrine. Il a un goût métallique sur la langue, son épaule le brûle et une pensée tourne en boucle dans sa tête : *Cette pute, cette pute, cette sale petite pute, pourquoi je l'ai pas tuée tant que je pouvais ?*

Et en plus, il n'a plus le Zappit. Ce bon vieux Zappit Zéro, et c'est le seul qu'il a apporté. Sans lui, il n'a aucun moyen d'atteindre les esprits des gens connectés à leur propre Zappit. Il est là, pantelant, debout devant le chalet Têtes et Peaux, sans manteau dans le vent froid et la neige cinglante. Les clés de la voiture de Z-Boy sont dans sa poche – avec une recharge de munitions pour le SCAR – mais à quoi lui serviraient-elles ? Ce tacot pourri n'aurait pas monté la moitié de la première côte qu'il serait déjà enlisé.

Je dois leur régler leur compte, se dit-il, et pas seulement parce qu'ils le méritent. Le 4 × 4 avec lequel Hodges est arrivé est le seul moyen de repartir, et soit c'est lui, soit c'est la salope qui a les clés. Ils les ont peut-être laissées sur le contact mais c'est un risque que je peux pas me permettre de prendre.

Et puis, ça voudrait dire les laisser en vie.

Il sait ce qui lui reste à faire, alors il enclenche le mode automatique du fusil d'assaut. Il cale la crosse contre sa bonne épaule et commence à tirer, mitraillant le chalet de gauche à droite mais se concentrant sur la pièce principale où il les a laissés.

Les rafales d'arme automatique illuminent la nuit, fixant la chute rapide de la neige en une série de photos au flash. L'écho superposé des détonations est assourdissant. Les fenêtres explosent. Les bardeaux de la façade s'envolent telles des chauves-souris. La porte qu'il a laissée entrouverte dans sa fuite est violemment projetée en arrière, elle rebondit, puis revient claquer dans l'autre sens. Le visage de Babineau est tordu par une expression de haine joyeuse qui

n'appartient qu'à Brady Hartsfield, et il n'entend pas le grondement du moteur qui approche, ni le ferraillement des chenilles d'acier derrière lui.

« À terre ! hurle Hodges. *Holly, à terre !* »

Il n'attend pas de voir si elle obéit, il se jette sur elle et recouvre son corps du sien. Au-dessus d'eux, le salon est une tempête de copeaux de bois, de verre brisé et d'éclats de pierre provenant de la cheminée. Une tête d'élan tombe du mur et atterrit dans l'âtre. Un des yeux de verre a été crevé par une balle Winchester et on dirait que l'animal leur fait un clin d'œil. Holly pousse un cri strident. Sur le buffet, une demi-douzaine de bouteilles explosent, libérant une odeur âcre de bourbon et de gin. Une balle touche une bûche dans la cheminée, la sectionnant en deux et faisant monter un tourbillon d'étincelles.

Mon Dieu, faites qu'il n'ait que cette recharge, pense Hodges. Et s'il vise bas, faites qu'il me touche moi et pas Holly. Sauf qu'une munition Winchester .308 qui l'atteindrait les traverserait tous les deux, et il le sait.

Les tirs cessent. Est-il en train de recharger ou est-il à court de munitions ? *Live* ou *Memorex* ?

« Bill, pousse-toi, j'arrive pas à respirer.

– Vaut mieux pas, dit-il. Je...

– C'est quoi ? C'est quoi ce bruit ? » Puis répondant à sa propre question : « Quelqu'un arrive ! »

Maintenant qu'il a un peu retrouvé l'ouïe, Hodges entend aussi. D'abord il pense au petit-fils Thurston pilotant une des motoneiges que le vieux a mentionnées et sur le point de se faire massacrer pour avoir voulu jouer au bon Samaritain. Mais peut-être pas. Le bruit du moteur qui approche est trop puissant pour une motoneige.

Un flot de lumière blanc-jaune inonde la pièce par les fenêtres brisées, pareille aux projecteurs d'un hélicoptère de police. Mais ça n'est pas un hélicoptère.

Brady est en train d'insérer sa nouvelle recharge de munitions quand il perçoit enfin le grondement et le claquement métallique du véhicule à l'approche. Il pivote, son épaule blessée l'élançant comme une dent infectée, au moment où une énorme silhouette apparaît à l'entrée de la piste. Les phares l'éblouissent. Son ombre s'étire sur la neige scintillante alors que l'engin roule vers le chalet canardé, projetant des gerbes de neige derrière ses chenilles de métal. Et il ne fonce pas juste sur la maison. Il fonce sur *lui*.

Brady presse la détente et le SCAR déchire à nouveau l'air de son bruit de tonnerre. Il voit maintenant que c'est une espèce d'engin à neige avec une cabine orange vif perchée au-dessus des chenilles tressautantes. Le pare-brise explose juste au moment où quelqu'un plonge par la portière ouverte côté conducteur pour échapper à la mitraille.

La monstruosité continue d'avancer. Brady veut courir mais il dérape dans les bottes de Babineau. Il perd l'équilibre, les yeux fixés sur les phares, et tombe sur le dos. L'envahisseur orange se profile au-dessus de lui. Il voit une chenille en acier s'approcher en grondant. Il veut la repousser, comme il poussait parfois les objets dans sa chambre – les stores, les draps, la porte de la salle de bains –, mais c'est comme essayer de stopper la charge d'un lion avec une brosse à dents. Il lève la main et veut hurler. Mais la chenille gauche du Tucker Sno-Cat ne lui en laisse pas le temps. Elle lui passe sur l'abdomen et l'éventre.

Holly n'a aucun doute sur l'identité de leur sauveteur et elle n'hésite pas une seule seconde. Elle traverse en courant le salon criblé de balles et franchit la porte en criant son nom, encore et encore. Quand il se relève, on dirait que Jerome a été roulé dans du sucre glace. Holly se jette dans ses bras en poussant des sanglots entrecoupés de rires.

« Comment as-tu su ? Comment as-tu su qu'il fallait venir ?

– C'est pas moi, dit-il. C'est Barbara. J'ai appelé pour avertir que je rentrais à la maison et elle m'a dit de faire demi-tour sinon Brady allait vous tuer... sauf qu'elle disait que la Voix allait vous tuer. Elle délirait à moitié. »

Hodges s'approche lentement, titubant, mais il est assez près pour entendre et il se souvient que Barbara a confié à Holly avoir encore en elle un peu de cette voix du suicide. Comme une traînée de bave. Hodges comprend, maintenant, car lui aussi a encore de cette écœurante morve mentale dans la tête. Barbara était peut-être encore juste assez connectée avec Brady pour savoir qu'il les attendait au tournant.

Ou alors, c'était peut-être de la pure intuition féminine. Hodges croit réellement à ça. Il est de la vieille école.

« Jerome », dit-il. Il a la voix enrouée. « Mon gars. » Ses genoux le lâchent. Il va tomber.

Jerome se libère de l'étreinte féroce de Holly et referme un bras autour de Hodges pour le soutenir.

« Tu vas bien ? Enfin... je sais que tu vas pas bien, mais t'as pris une balle ?

– Non. » À son tour, Hodges referme un bras autour de Holly. « J'aurais dû savoir que vous alliez me suivre. Vous en faites qu'à votre tête, vous deux.

– On allait pas quitter le groupe avant le dernier concert, pas vrai ?

dit Jerome. Allez, viens, monte dans... »

Un son animal s'élève sur leur gauche, un grognement guttural qui cherche à devenir des mots mais n'y parvient pas.

Hodges est plus exténué qu'il ne l'a été de toute sa vie mais il se dirige quand même vers ce grognement, parce que...

Eh bien, parce que.

Quelle est la formule qu'il a employée avec Holly en venant ici ? Tourner la page ?

Le corps piraté par Brady gît, éventré jusqu'à la colonne vertébrale, ses viscères déployés autour de lui telles les ailes d'un dragon rouge. Des nappes de sang fumantes s'enfoncent dans la neige. Mais il a les yeux ouverts et conscients, et tout à coup, Hodges sent ces doigts revenir farfouiller dans son esprit. Et cette fois, ils ne se contentent plus de l'explorer nonchalamment. Cette fois ils tâtonnent frénétiquement à la recherche d'une prise. Hodges les éjecte aussi facilement que le pousse-serpillière a un jour expulsé la présence de cet homme de son esprit.

Il recrache Brady comme un vulgaire pépin de pastèque.

« Aidez-moi, souffle Brady. Vous devez m'aider.

– Je pense qu'on ne peut plus rien pour vous, dit Hodges. Vous avez été écrasé. Par un véhicule extrêmement lourd. Maintenant vous savez l'effet que ça fait. N'est-ce pas, Brady ?

– Ça fait mal, chuchote Brady.

– Oui, dit Hodges. Oui, j'imagine.

– Si vous ne pouvez pas m'aider, achevez-moi. »

Hodges tend la main et Holly y dépose le Victory .38 telle une infirmière passant un scalpel à un médecin. Hodges fait tourner le barillet et éjecte l'une des deux balles restantes. Puis il referme le revolver. Bien qu'il ait mal partout à présent, un mal de chien, il s'agenouille et place l'arme de son père dans la main de Brady.

« À vous de le faire, dit-il. C'est ce que vous avez toujours désiré. »

Jerome se tient prêt, au cas où Brady déciderait d'utiliser cette dernière balle contre Hodges. Mais non. Brady tente de diriger le canon vers sa tête. Il n'y parvient pas. Son bras tressaute mais ne se soulève pas. Il grogne à nouveau. Du sang déborde de sa bouche, suintant entre les dents parfaites de Felix Babineau. On pourrait presque avoir pitié de lui, se dit Hodges, si on ignorait ce qu'il a fait au City Center, ce qu'il a essayé de faire à l'Auditorium Mingo, et la

machine à suicide qu'il a mise en marche aujourd'hui. Cette machine va ralentir et cesser de fonctionner maintenant que son agent principal est hors course, mais avant ça, elle avalera encore quelques adolescents tristes. Hodges en est plus que certain. Le suicide a beau être douloureux, il est contagieux.

On pourrait avoir pitié de lui s'il n'était pas un monstre, se dit Hodges.

Holly s'agenouille, soulève la main de Brady et applique le canon du revolver contre sa tempe.

« Voilà, monsieur Hartsfield, dit-elle. Vous devez faire le reste vous-même. Et que Dieu ait pitié de votre âme.

– Que dalle », dit Jerome.

Dans l'éclat des feux arrière du Sno-Cat, son visage a la dureté de la pierre.

Durant un long moment, les seuls bruits sont le ronflement du gros moteur du véhicule à neige et le vent de plus en plus violent de la tempête hivernale.

« Oh, mon Dieu, dit Holly. Il n'a même pas le doigt sur la détente. L'un de vous deux doit m'aider, je ne pense pas pouvoir... »

Puis un coup de feu.

« Seigneur, dit Jerome. Le dernier petit tour de magie de Brady. »

Hodges est absolument incapable de rejoindre leur véhicule à pied, mais Jerome parvient à le hisser dans la cabine du Sno-Cat. Holly s'installe à côté de lui. Jerome remonte au volant et enclenche la vitesse. Bien qu'il recule, et contourne ensuite largement les restes du corps de Babineau, il conseille à Holly de ne pas regarder.

« On laisse des traces de sang.

– Beurk.

– Ouais, beurk. Tu peux le dire.

– Thurston m'avait parlé d'une motoneige, dit Hodges. Il ne m'a jamais dit qu'il avait un tank Sherman.

– C'est un Tucker Sno-Cat, et tu ne lui as pas laissé ta MasterCard en garantie. Ni une Jeep Wrangler de compète qui m'a amené ici dans le trou du cul du monde sans le moindre ennui, merci.

– Il est vraiment mort ? » demande Holly. Son visage blafard est tourné vers Hodges et l'énorme œuf de pigeon qu'elle a sur le front semble carrément palpiter. « Mort-mort ?

– Tu l'as vu se coller une balle dans la cervelle.

– Oui, mais est-ce qu'il est mort-mort ? Pour de bon ? »

La réponse qu'il ne lui donnera pas est non, pas encore. Pas tant que les traînées de bave qu'il a laissées dans la tête de Dieu sait combien de gens n'auront pas été effacées par la remarquable capacité d'autoguérison du cerveau. Mais d'ici une semaine, un mois tout au plus, Brady aura définitivement disparu.

« Oui, dit-il. Et... Holly ? Merci de m'avoir programmé cette sonnerie pour les messages. Celle du *Home Run*. »

Elle sourit.

« C'était quoi, au fait ? Le texto, je veux dire ? »

Hodges extirpe tant bien que mal son portable de la poche de son manteau, vérifie et dit :

« Alors ça, c'est la meilleure. » Il se met à rire. « J'avais

complètement oublié.

– Quoi ? Montre montre montre ! »

Il incline le portable vers elle pour qu'elle puisse lire le texto que sa fille Alison lui a envoyé depuis la Californie, où le soleil brille certainement :

BON ANNIVERSAIRE, PAPA !
70 ANS ET TOUJOURS LA PÊCHE !
JE FILE AU MARCHÉ, T'APPELLERAI PLUS TARD.
BISES, ALLIE.

Pour la première fois depuis que Jerome est rentré de l'Arizona, Tyrone Feelgood Delight fait une apparition :

« Vous avoi' soixan'-dix ans, missié Hodges ? Ça alo' ! Vous pas fai' un jou' de plus que soixan'-cinq !

– Ça suffit, Jerome, dit Holly. Je sais que ça t'amuse mais ce genre d'accent est ridicule et stéréotypé. »

Hodges rigole. C'est douloureux mais c'est plus fort que lui. Au prix d'un effort, il reste conscient jusqu'au Garage Thurston ; il arrive même à tirer quelques petites bouffées sur le joint que Holly allume et lui fait passer. Puis le noir commence à l'envelopper.

C'est peut-être la fin, se dit-il.

Bon anniversaire, vieux.

Puis il perd pied.

APRÈS

Quatre jours plus tard

Pete Huntley connaît moins bien le Kiner Memorial que son ancien coéquipier qui fit ici de nombreux pèlerinages afin de rendre visite à un résident de longue date aujourd'hui décédé. Il doit s'arrêter deux fois pour demander son chemin – une fois à l'accueil principal et une fois au service Oncologie – avant de trouver la chambre de Hodges. Et quand il y arrive enfin, elle est déserte. Une grappe de ballons ornés de JOYEUX ANNIVERSAIRE PAPA est attachée aux barreaux du lit et flotte au ras du plafond.

Une infirmière passe la tête par la porte, le voit en train de contempler le lit vide et lui sourit.

« Solarium, au bout du couloir. Ils font une petite fête. Je pense que vous êtes encore dans les temps. »

Pete longe le couloir. Le solarium comporte une verrière et il est rempli de plantes vertes, peut-être pour remonter le moral des patients, peut-être pour leur fournir un petit supplément d'oxygène, peut-être les deux. Près d'un mur, un petit groupe de quatre inconnus joue aux cartes. Deux d'entre eux sont chauves, un autre a une perfusion au bras. Hodges est assis juste sous la verrière, il est en train de distribuer des parts de gâteau à sa petite clique : Holly, Jerome et Barbara. On dirait que Kermit se laisse pousser la barbe, une barbe qui s'annonce blanche comme neige, et Pete se remémore furtivement le Père Noël du centre commercial qu'il allait voir avec ses propres enfants.

« Pete ! » s'exclame Hodges en souriant. Il va pour se lever mais Pete lui fait signe de ne pas bouger. « Prends-toi une chaise. Et une part de gâteau. Allie l'a acheté chez Batool. Ça a toujours été sa boulangerie préférée quand elle était petite.

– Où est-elle ? » demande Pete en tirant une chaise à lui et en s'installant à côté de Holly.

Elle porte un pansement sur le côté gauche du front et Barbara a un plâtre à la jambe. Seul Jerome semble en pleine forme, et Pete sait qu'il a manqué de peu se faire réduire en steak haché, là-bas, au camp

de chasse.

« Elle est retournée sur la côte Ouest ce matin. Deux jours de congé, c'est tout ce qu'elle pouvait prendre. Elle aura trois semaines de vacances en mars, elle a dit qu'elle reviendrait. Si j'ai besoin d'elle, bien sûr.

– Comment tu te sens ?

– Pas trop mal », dit Hodges. Il regarde en haut à gauche, mais une seconde seulement. « J'ai trois spécialistes du cancer qui s'occupent de moi, et les résultats des premiers examens ont l'air bons.

– C'est super, ça. » Pete prend la part de gâteau que Hodges lui tend. « Ouf, c'est trop gros.

– Tais-toi et mange, dit Hodges. Écoute, pour toi et Izzy...

– On s'est réconciliés », le coupe Pete. Il prend une bouchée. « Hé, pas dégueu. Rien ne vaut un gâteau aux carottes avec glaçage au fromage blanc pour donner un coup de peps à son taux de glycémie.

– Donc ta fête de départ à la retraite est... ?

– Toujours d'actualité. Officiellement, elle n'a jamais été annulée. Je compte toujours sur toi pour porter le premier toast. Et n'oublie pas...

– Ouais, ouais, je sais, ex-femme et copine actuelle seront de la partie, rien de trop scabreux. J'ai pigé, j'ai pigé.

– Tant qu'on est clairs là-dessus. »

La trop grosse part de gâteau est en train de rapetisser. Barbara est fascinée par la vitesse à laquelle il l'engloutit.

« On va pas avoir des ennuis ? demande Holly. Hein, Pete, hein ?

– Non, fait Pete. Vous êtes absolument hors de cause. C'est ce que je suis venu vous dire. »

Holly s'enfonce dans sa chaise en poussant un soupir de soulagement qui soulève de son front sa frange grisonnante.

« Je parie que vous avez tout mis sur le dos de Babineau », dit Jerome.

Pete pointe sa fourchette en plastique vers lui.

« Jeune Jedi, la vérité tu dis là.

– Vous trouverez peut-être intéressant de savoir que c'est le célèbre marionnettiste Frank Oz qui a fait la voix de Yoda », commente Holly. Elle jette un coup d'œil à l'assemblée. « Bon, moi je trouve ça intéressant, en tout cas.

– Moi je trouve ce gâteau intéressant, dit Pete. Je peux en avoir un

peu plus ? Une toute petite tranche. »

C'est Barbara qui fait le service, et elle lui ressert bien plus qu'une petite tranche mais Pete n'émet aucune objection. Il mord dedans et lui demande comment elle va.

« Bien, répond Jerome avant elle. Elle a un copain. L'heureux élu s'appelle Dereece Neville. Grande star du basket.

– La ferme, Jerome, c'est pas mon copain.

– Pourtant il vient souvent te voir, dit Jerome. Tous les jours depuis que tu t'es cassé la jambe.

– On a beaucoup de choses à se dire », déclare Barbara d'une voix pleine de dignité.

Pete dit :

« Pour en revenir à Babineau, l'administration de l'hôpital a des vidéos de sécurité de lui entrant par l'arrière de l'hôpital la nuit où sa femme a été assassinée. Il se change en tenue d'agent d'entretien, au vestiaire. Il sort, revient quinze ou vingt minutes plus tard, remet ses habits et s'en va pour de bon.

– Pas d'autre vidéo ? demande Hodges. Dans le Bocal par exemple ?

– Si, mais on ne voit pas son visage parce qu'il porte une casquette des Groundhogs. Et on ne le voit pas entrer dans la chambre de Hartsfield, non plus. La défense pourrait se servir de ça mais puisque Babineau ne comparâtra jamais...

– Personne n'en a rien à foutre, conclut Hodges.

– Correct. La police municipale et la police d'État sont ravies de le laisser porter le chapeau. Izzy est contente, et moi aussi. Je pourrais vous demander – rien qu'entre nous, les enfants – si c'est vraiment Babineau qui est mort, là-bas dans les bois, mais j'ai pas tellement envie de savoir.

– Et quel est le rôle de Bibli Al dans tout ça ? demande Hodges.

– Aucun. » Pete repose son assiette en carton. « Alvin Brooks s'est suicidé hier soir.

– Oh, Seigneur, fait Hodges. Pendant qu'il était en garde à vue ?

– Oui.

– Il était pas sous surveillance rapprochée ? Après tout ce qui s'est passé ?

– Si, et aucun détenu n'est censé avoir d'objet pointu ou tranchant sur lui, mais il a réussi à mettre la main sur un stylo-bille, va savoir

comment. Peut-être un gardien, plus probablement un autre détenu. Il a dessiné des Z partout sur les murs, sur sa couchette, sur lui. Puis il a sorti la cartouche en métal du stylo et s'en est servi pour...

– Stop », le coupe Barbara. Elle est toute pâle dans la lumière hivernale qui tombe du plafond en verre. « On a compris. »

Hodges dit : « Donc l'idée, c'est... quoi ? Qu'il était le complice de Babineau ?

– Tombé sous son influence, dit Pete. Ou peut-être qu'ils sont tous les deux tombés sous l'influence de quelqu'un d'autre, mais n'en parlons plus, d'accord ? Ce qui nous intéresse, c'est que vous soyez tous trois innocentés. Il n'y aura pas de félicitations cette fois, ni récompenses en nature...

– C'est pas grave, dit Jerome. Holly et moi, on doit encore avoir au moins quatre ans de bus gratuit sur notre passe.

– Ouais enfin, c'est pas comme si tu t'en servais beaucoup vu que t'es presque jamais là, dit Barbara. Tu devrais me le donner.

– Ce n'est pas cessible, dit Jerome en se rengorgeant. J'ai plutôt intérêt à le garder, je voudrais pas que t'aies des problèmes avec la loi. Et puis, tu te déplaceras bientôt avec Dereece. Mais n'allez pas trop loin, si tu vois ce que je veux dire.

– T'es bête. » Barbara se tourne vers Pete. « Il y a eu combien de suicides en tout ? »

Pete soupire.

« Quatorze ces cinq derniers jours. Neuf d'entre eux avaient des Zappit, tous aussi morts que leurs propriétaires, à présent. Le plus âgé avait vingt-quatre ans, le plus jeune treize. L'un d'entre eux, un garçon, d'une famille très bizarre question religion, selon les dires des voisins – le genre à faire passer les chrétiens intégristes pour des progressistes – a tué ses parents et son petit frère avant de se suicider. Fusil de chasse. »

Tous les cinq restent silencieux. À la table de gauche, les joueurs de cartes partent dans de grands éclats de rire.

C'est Pete qui rompt le silence :

« Et il y a eu environ quarante tentatives. »

Jerome siffle.

« Ouais, je sais. C'est pas dans les journaux, et les chaînes de télé n'en parlent pas, même Krimes et Meurtres Mystérieux. » C'est le surnom que la police donne à WKMM, une chaîne de télé

indépendante pour qui l'adage *Si ça saigne, ça paye* est une profession de foi. « Mais bien sûr, la plupart de ces tentatives ont été relayées sur les réseaux sociaux, et ça a continué à se propager comme une traînée de poudre. Je déteste ces sites. Mais ça va finir par se tasser. C'est toujours le cas avec les suicides en série.

– Ouais, sûrement, dit Hodges. Mais, avec ou sans réseaux sociaux, avec ou sans Brady, le suicide reste une réalité. »

Il regarde les joueurs de cartes en disant ça, surtout les deux chauves. L'un a bonne mine (comme Hodges lui-même peut avoir bonne mine) mais l'autre est cadavérique, avec les yeux creusés. Un pied dans la tombe et l'autre sur une peau de banane, aurait dit le père de Hodges. Et la pensée qui lui traverse l'esprit est trop complexe – trop pleine d'un terrible mélange de colère et chagrin – pour être articulée. Elle a à voir avec le fait que certains dilapident négligemment ce pour quoi d'autres seraient prêts à vendre leur âme : un corps sans douleurs et en bonne santé. Et pourquoi ça ? Parce que ceux-là sont trop aveugles, trop meurtris affectivement ou trop égocentriques pour voir, par-delà la courbure sombre de la Terre, le prochain lever du Soleil. Lequel finit toujours par arriver, tant qu'on continue à respirer.

« Encore un peu de gâteau ? demande Barbara.

– Non. Je dois filer. Mais je signerais bien ton plâtre si tu me le permets.

– Avec plaisir, dit Barbara. Et écrivez quelque chose de drôle.

– Ça, c'est bien au-delà des compétences de Pete, dit Hodges.

– Fais attention à ce que tu dis, *Kermit*. »

Pete pose un genou à terre, tel un soupirant sur le point de faire sa demande en mariage, et commence à écrire soigneusement sur le plâtre de Barbara. Quand il a terminé, il se relève et regarde Hodges.

« Maintenant, dis-moi vraiment comment tu te sens.

– Super bien. J'ai un patch qui contrôle la douleur bien mieux que les cachets, et ils me laissent partir demain. Vivement que je retrouve mon lit. » Il s'interrompt, puis ajoute. « Je vais le vaincre, ce truc. »

Pete est en train d'attendre l'ascenseur quand Holly le rattrape.

« Ça compte beaucoup pour lui, dit-elle. Que vous soyez venu et que vous vouliez toujours qu'il porte ce toast.

– C'est pas brillant, n'est-ce pas ? demande Pete.

– Non. » Il s'approche pour la serrer dans ses bras mais Holly recule. Elle le laisse quand même lui prendre la main et la presser brièvement. « Non, pas brillant.

– Et merde.

– Oui, merde. Comme vous dites. Il ne mérite pas ça. Mais puisqu'il est condamné à en passer par là, il a besoin que ses amis soient présents. Vous le serez, hein ?

– Bien sûr. Et ne baissez pas les bras, Holly. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Ça paraît convenu mais... » Il hausse les épaules.

« *J'ai de l'espoir. Tant qu'il y a Holly, il y a de l'espoir.* »

Elle est pas aussi barrée qu'avant, se dit Pete, mais elle reste quand même particulière. Et ça lui plaît, finalement.

« Assurez-vous juste que son discours reste relativement décent.

– Comptez sur moi.

– Et puis, hé... il a survécu à Hartsfield. Quoi qu'il lui arrive, il aura toujours ça.

– Nous aurons toujours Paris, mon petit », dit Holly avec l'accent de Bogart.

Oui, elle est particulière. Unique en son genre, à vrai dire.

« Écoutez, Gibney, vous devez aussi prendre soin de vous. Quoi qu'il arrive. Ne vous laissez pas abattre, il détesterait ça.

– Je sais », dit Holly.

Et elle retourne au solarium où elle et Jerome nettoieront les restes de la petite fête d'anniversaire. Elle se dit que ce n'est pas forcément le dernier, et essaye de s'en convaincre. Elle n'y parvient pas totalement, mais tant qu'il y a Holly, il y a de l'espoir.

Huit mois plus tard

Quand Jerome arrive à Fairlawn, deux jours après les obsèques et à dix heures tapantes comme promis, Holly est déjà là, à genoux au pied de la tombe. Elle n'est pas en train de prier ; elle plante un chrysanthème. Elle ne lève pas la tête quand l'ombre de Jerome se projette sur elle. Elle sait que c'est lui. C'est ce qu'ils ont convenu quand elle lui a confié ne pas être sûre de tenir jusqu'à la fin de l'enterrement. « J'essaierai, avait-elle dit, mais je suis pas douée pour ces touffues cérémonies. Il se peut que je m'échappe. »

« Ça se plante en automne, dit-elle à présent. Je ne connais pas grand-chose aux plantes alors j'ai acheté un guide pratique. Le style est moyen-moyen mais les instructions sont faciles à suivre.

– C'est bien. »

Jerome s'assoit en tailleur sur l'herbe, au bout de la petite concession.

Holly ramène soigneusement de la terre avec ses mains en coupe, toujours sans regarder Jerome.

« Je t'avais dit que je risquais de m'échapper. Tout le monde m'a regardée quand je suis partie mais je ne pouvais tout simplement pas rester. Si j'étais restée, on m'aurait demandé de m'avancer devant le cercueil et de parler de lui et j'en étais incapable. Pas devant tous ces gens. Je parie que sa fille m'en veut.

– Sans doute que non, dit Jerome.

– Je *déteste* les enterrements. Tu sais que la première fois que je suis venue ici, c'était pour un enterrement ? »

Jerome le sait mais ne dit rien. La laisse simplement terminer.

« Celui de ma tante. C'était la mère d'Olivia Trelawney. C'est là que j'ai rencontré Bill, à l'enterrement. Là aussi, je m'étais échappée. J'étais assise derrière le funérarium, je fumais une cigarette. J'étais pas bien du tout, et c'est là qu'il m'a trouvée. Tu comprends ? » Elle lève enfin les yeux vers Jerome. « Il m'a *trouvée*.

– Je comprends, Holly. Je comprends.

– Il m'a ouvert la porte. Une porte sur le monde. Il m'a confié une

tâche qui a fait toute la différence.

– Pareil pour moi. »

Elle s'essuie les yeux presque avec colère.

« Crotte, c'est tellement tout nul tout ça.

– C'est clair. Mais il ne voudrait pas que t'abandonnes maintenant. C'est la dernière chose qu'il voudrait.

– J'abandonnerai pas, dit-elle. Tu sais qu'il m'a laissé l'agence ? L'argent de l'assurance et tout le reste est revenu à Allie, mais l'agence est à moi. Je ne peux pas la faire tourner toute seule, alors j'ai demandé à Pete s'il voulait bien travailler pour moi. À mi-temps.

– Et qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit oui, parce que la retraite, ça craint déjà. Ça devrait aller. Je traquerai les suspects en fuite et les mauvais payeurs sur mon ordi et il se chargera de les arrêter. Ou de remettre des assignations à comparaître si on nous le demande. Mais ça ne sera pas comme avant. Travailler pour Bill... travailler *avec* Bill... ce furent les jours les plus heureux de ma vie. » Elle considère ce qu'elle vient de dire. « Les seuls jours heureux de ma vie, en fait. Je me sentais... je ne sais pas...

– Estimée ? suggère Jerome.

– Oui ! Estimée.

– Et tu avais bien raison, dit Jerome, parce que tu étais d'une inestimable valeur. Et tu l'es toujours. »

Elle jette un dernier coup d'œil critique à la plante, nettoie la terre sur ses mains et sur ses genoux et s'assoit à côté de lui.

« Il a été courageux, hein ? À la fin, je veux dire.

– Oui.

– *Ouaip.* » Elle sourit un peu. « C'est ce que Bill aurait dit. Pas ouais, mais *ouaip.*

– *Ouaip*, acquiesce Jerome.

– Dis, Jerome ? Tu veux bien mettre ton bras autour de moi ? »

Ce qu'il fait.

« La première fois que je t'ai rencontré – quand on a trouvé le programme caché que Brady avait installé sur l'ordinateur d'Olivia –, j'ai eu peur de toi.

– Je sais, dit Jerome.

– Pas parce que tu étais noir...

– Le noir c'est l'espoir, dit Jerome en souriant. Je crois qu'on a été d'accord là-dessus dès le début.

– ... mais parce que tu étais un inconnu. Tu venais de l'*extérieur*. J'avais peur des gens et des choses qui venaient de l'extérieur. C'est toujours le cas, mais pas autant qu'avant.

– Je sais.

– Je l'aimais », dit Holly, le regard posé sur le chrysanthème. Il est d'un rouge orangé éclatant au pied de la stèle grise qui porte un simple message : KERMIT WILLIAM HODGES, et, sous les dates : FIN DE RONDE. « Je l'aimais tellement.

– Ouais, dit Jerome. Moi aussi. »

Elle lève les yeux vers lui, l'air timide et suppliant ; sous la frange grisonnante, on dirait presque un visage d'enfant.

« Tu seras toujours mon ami, hein ?

– Toujours. »

Il étreint ses épaules, des épaules frêles à vous fendre le cœur. Au cours des deux derniers mois de la vie de Hodges, elle a perdu cinq kilos qu'elle n'avait pas besoin de perdre. Il sait que sa mère et Barbara attendent de pouvoir la remplumer.

« Toujours, Holly.

– Je sais, dit-elle.

– Alors pourquoi tu demandes ?

– Parce que c'est si bon de te l'entendre dire. »

Fin de ronde, pense Jerome. Il n'aime pas la formule, mais elle est juste. Elle est juste. Et tout ça est mieux que l'enterrement. Être là avec Holly par ce matin ensoleillé de fin d'été, c'est bien mieux.

« Jerome ? Je ne fume pas.

– C'est bien. »

Ils restent silencieux un petit moment, à regarder le chrysanthème flamboyer de toutes ses couleurs au pied de la stèle.

« Jerome ?

– Oui, Holly ?

– Ça te dirait d'aller au cinéma avec moi ?

– Oui, dit-il, puis il se corrige. *Ouaip*.

– On laissera un siège vide entre nous. Juste pour poser notre popcorn.

– OK.

– Parce que je déteste le poser par terre, où il y a sûrement des cafards, et peut-être même des rats.

– Moi aussi je déteste ça. Qu'est-ce que tu veux aller voir ?

– Quelque chose qui nous fera rire rire rire.

– Ça me va. »

Il lui sourit. Holly lui rend son sourire. Ils quittent Fairlawn et rejoignent le monde extérieur ensemble.

30 août 2015

1.

En anglais : *Heads and Skins* (trophées de chasse). C'est également le nom des éléments modifiables des personnages du jeu vidéo *Borderlands* (Têtes et Apparences dans la version française du jeu).

NOTE DE L'AUTEUR

Merci à Nan Graham, qui a édité ce livre, et à tous mes amis de Scribner, notamment – mais pas uniquement – Carolyn Reidy, Susan Moldow, Roz Lippel et Katie Monaghan. Merci à Chuck Verrill, mon agent de longue date (important) et ami de longue date (encore plus important). Merci à Chris Lotts, qui a vendu les droits étrangers de ce livre. Merci à Mark Levenfus, qui veille à mes affaires et garde un œil sur la Haven Foundation, chargée d'aider les artistes indépendants traversant des périodes difficiles, et sur la King Foundation, chargée d'aider les écoles, les bibliothèques et les casernes de pompiers des petites villes. Merci à Marsha DeFilippo, ma très compétente assistante personnelle, et à Julie Eugley, qui fait tout ce que Marsha ne fait pas. Je serais perdu sans elles. Merci à mon fils, Owen King, qui a lu le manuscrit et fait des suggestions précieuses. Merci à ma femme, Tabitha, qui a également fait des suggestions précieuses... dont le titre, qui s'est avéré être le bon.

Mention spéciale à Russ Dorr, qui a abandonné sa carrière d'assistant médical pour devenir mon gourou de la recherche. Il s'est particulièrement donné sur ce bouquin, m'apprenant patiemment comment les programmes informatiques sont écrits, comment ils peuvent être réécrits, et comment ils peuvent être disséminés. Sans Russ, *Fin de ronde* aurait été un moins bon livre. Je dois préciser que dans certains cas, j'ai délibérément modifié divers protocoles informatiques pour le bien de la fiction. Ceux qui s'y connaissent l'auront remarqué, et ce n'est pas un problème. Simplement, n'accusez pas Russ.

Une dernière chose. *Fin de ronde* est une fiction, mais le nombre élevé des suicides – tant aux États-Unis que dans beaucoup d'autres pays où mes livres sont vendus – est bien trop réel. Le numéro d'appel national de prévention du suicide donné dans ce livre est également réel. C'est le 1-800-273-TALK aux États-Unis¹. Si vous vous sentez un

peu tout nul (comme dirait Holly Gibney), appelez. Parce que les choses peuvent s'arranger, et si on leur en donne la chance, elles s'arrangent généralement.

Stephen King

1.

En France (parmi d'autres) : Suicide Écoute 01 45 39 40 00.

OUVRAGES DE STEPHEN KING

Aux Éditions Albin Michel

CUJO
CHRISTINE
CHARLIE
SIMETIERRE
L'ANNÉE DU LOUP-GAROU
UN ÉLÈVE DOUÉ – DIFFÉRENTES SAISONS
BRUME
ÇA (deux volumes)
MISERY
LES TOMMYKNOCKERS
LA PART DES TÉNÈBRES
MINUIT 2
MINUIT 4
BAZAAR
JESSIE
DOLORES CLAIBORNE
CARRIE
RÊVES ET CAUCHEMARS
INSOMNIE
LES YEUX DU DRAGON
DÉSOLATION
ROSE MADDER
LA TEMPÊTE DU SIÈCLE
SAC D'OS
LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TOM GORDON
CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE
ÉCRITURE
DREAMCATCHER
TOUT EST FATAL
ROADMASTER
CELLULAIRE
HISTOIRE DE LISEY
DUMA KEY

JUSTE AVANT LE CRÉPUSCULE
DÔME, tomes 1 et 2
NUIT NOIRE, ÉTOILES MORTES
22/11/63
DOCTEUR SLEEP
JOYLAND
MR MERCEDES
REVIVAL
CARNETS NOIRS
LE BAZAR DES MAUVAIS RÊVES

SOUS LE NOM DE RICHARD BACHMAN

LA PEAU SUR LES OS
CHANTIER
RUNNING MAN
MARCHE OU CRÈVE
RAGE
LES RÉGULATEURS
BLAZE